VERS LA CROYANCE

OUVRAGE COURONNÉ
PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

10me MILLE

VERS
LA CROYANCE

DIEU, L'AME & LA RELIGION

devant la Raison et le Cœur de l'homme

TROISIÈME ÉDITION

PAR

l'abbé PAUL BUYSSE,
Professeur d'apologétique.

ALMA COLLEGE
211
LIBRARY
B987
Alma, Calif.

LETTRE-PRÉFACE DE PAUL BOURGET,
de l'Académie Française.

1926
Société Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER & Cie
41, Rue du Metz, 41,
LILLE

23162

Nihil Obstat.

Fr. ALBERTUS a Puero Jesu O. C. D.

Imprimatur.

Gandæ, 30a septembris 1921,

A. DE BOCK, vic.-gen.

ARCHEVÊCHÉ
DE
PARIS

Paris, le 16 juillet 1922.

Monsieur l'abbé,

Le beau et bon livre que vous avez publié ! Vos leçons d'apologétique, si pleines, si fortes, si actuelles, si concluantes, tracent aux âmes en quête de la vérité religieuse un sûr chemin VERS LA CROYANCE *; elles fortifient les fidèles dans la paisible possession de leur foi ; aux uns et aux autres, elles montrent — partout — le souverain accord de la science et de la religion.*

Un maître des lettres françaises — M. Paul Bourget, — les Revues catholiques les plus qualifiées, ont loué votre ouvrage en des termes qui vous font grand honneur. Je suis heureux d'ajouter à leurs éloges les félicitations d'un archevêque qui s'efforce de combattre par tous les moyens le grand mal de notre temps, l'ignorance religieuse.

Contre ce mal, votre livre est un excellent remède. Répandez-le avec abondance ; vous ferez une œuvre féconde d'apostolat. Et je demande à Dieu de la bénir.

Veuillez agréer, Monsieur l'abbé, l'assurance de mes sentiments tout dévoués en Notre-Seigneur.

† *Louis, card.* DUBOIS,
arch. de Paris.

LETTRE-PRÉFACE

Paris, 10 novembre 1921.

Monsieur l'Abbé,

Je vous remercie de m'avoir communiqué les épreuves de votre livre, qui me semble excellent et auquel je n'adresserai qu'un reproche : celui de citer mon nom trop souvent. Les peintres des passions, comme sont par métier les romanciers, éprouvent toujours, en se relisant, un scrupule sur leur influence, même quand ils se sont efforcés — c'est du moins la justice que je peux me rendre — de dégager à travers les maladies morales qu'ils étudiaient, les grandes lois de santé dont ces maladies mêmes sont la preuve. D'où viennent-elles, sinon de la méconnaissance de ces lois ?

L'indulgence à l'égard de mon œuvre, d'un prêtre tel que vous, procède, je m'en rends compte, de l'esprit qui anime toute votre apologétique. Vous désirez que cette apologétique soit très vivante, donc très moderne, afin qu'elle soit plus efficace, plus directe. Vous voulez qu'elle porte partout la marque d'une connaissance complète de la science actuelle, de la littérature actuelle, de la société actuelle. Vous n'avez pas tort. Je ne dirai pas que c'est le plus fort argument opposé à l'Église par ses ennemis, de dire qu'elle est une puissance du passé. Pour beaucoup, c'est le plus spécieux. Votre ambition, à vous,

est de montrer qu'elle est, au contraire, sur tous les terrains, une puissance du présent.

A mon humble avis, en posant le problème ainsi et faisant porter sur ce point votre principal effort, vous témoignez d'une perspicacité singulière. Quand, au milieu du siècle dernier, le tour d'esprit que l'on appelle aujourd'hui le Scientisme, très judicieusement, pour le distinguer de la véritable Science, quand, dis-je, ce tour d'esprit a semblé triompher, il a dû sa prise sur des intelligences comme celles d'un Renan et d'un Taine à l'apparente antithèse, opiniâtrement soulignée, entre les résultats des méthodes expérimentales et l'interprétation de la vie humaine donnée par le Christianisme. On trouve dans le dernier volume qu'ait publié le second de ces deux maîtres-écrivains, — l'erreur de certaines idées n'empêche pas la hauteur du talent, — un chapitre qui résume avec une extrême précision cette prétendue antithèse. C'est celui où il oppose le tableau de la nature peint par la Science au tableau peint par la Foi. Seulement, comme Taine était tout sincérité, lui-même avait ruiné par avance son argumentation en reconnaissant historiquement l'irremplaçable valeur sociale du Christianisme, dont il a dit, dans une page célèbre, que « toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, » sitôt qu'il diminue, « les mœurs publiques et privées rétrogradent... la société devient un coupe-gorge et un mauvais lieu... » La voilà, l'antithèse irréductible. Elle n'est pas entre la Foi et la Science ; elle est entre la Foi et une explication de l'univers et de l'homme qui se prétend scientifique, c'est-à-dire, fondée sur l'observation des faits, et qui méconnaît ce fait-là. N'est-ce pas le méconnaître que de l'expliquer en le détruisant ?

Voilà le trait qui m'a le plus intéressé dans votre livre, Monsieur l'Abbé : la constante application du principe

si lucide que vous formulez à la page 166, dans ces lignes lourdes de conséquences : « La logique n'explique un effet supérieur et d'une nature différente que par un principe supérieur et d'une nature dissemblable. » J'ai souvent entendu mon distingué confrère à l'Académie Française, M. Émile Boutroux, me résumer sa philosophie dans une formule qui enveloppe une affirmation pareille : « L'inférieur ne peut pas produire le supérieur. » Mais ne faut-il pas comprendre dans le même sens, en la ponctuant comme faisait saint Augustin, la phrase que l'Église nous donne à lire à la messe dans le dernier évangile : « Quod factum est, in ipso vita erat » ? En nous tenant au langage le plus terre à terre, nous pouvons traduire ce texte : « Tout phénomène était virtuellement enveloppé dans les antécédents qui l'ont produit. » Donc si nous connaissions complètement ces antécédents, nous y trouverions la puissance qui a permis la production de ce phénomène. La pensée consciente existe chez l'homme, donc la pensée consciente existe dans la puissance X qui l'a produite. Cette pensée consciente, capable de donner naissance à une autre pensée consciente, différente d'elle, et cependant de la même essence, mais c'est le Dieu du catéchisme et l'homme créé à son image !

Cette certitude que la pensée qui se connaît ne peut pas sortir d'une pensée qui ne se connaît pas, circule d'un bout à l'autre de votre livre et lui donne son unité agissante. J'estime que sa lecture ne saurait laisser indifférent aucun de ceux qui l'étudieront, s'ils cherchent simplement et sérieusement la vérité vivante, celle que « cautionne », pour employer une de vos plus heureuses expressions, « l'adaptation aux faits ». Je ne crois pas qu'une « âme probe », comme vous dites encore, puisse ne pas reconnaître, en l'achevant, cette « correspondance de la religion catholique à tous les vrais besoins des

hommes, correspondance universelle et qui transcende le temps, les lieux, les degrés de culture. » A cette réalité, il faut bien une cause qui soit réelle. Si la Science consiste à rechercher, autour des faits, l'établissement de leurs conditions suffisantes et nécessaires, comment refuser un caractère scientifique à la conclusion vers laquelle vous nous conduisez, précisément par les chemins que les Scientistes revendiquent pour eux ? Ils ne voyaient pas, lorsqu'ils s'y sont engagés, qu'en les suivant jusqu'au bout, ils retrouveraient cette affirmation religieuse qu'ils considéraient comme abolie et périmée. Puissent beaucoup la retrouver, grâce à vous !

Encore merci, Monsieur l'Abbé, de m'avoir fait lire ces pages, et croyez-moi votre tout dévoué serviteur.

Paul BOURGET

A LA MÉMOIRE

DU

R. P. DE POULPIQUET, O. P.

AVANT-PROPOS

Offrir aux esprits soucieux de vérité un nouveau livre d'apologétique, n'est-ce point là chose téméraire ?

Nous ne l'avons pas pense ; et nous nous sommes efforcés de préserver notre œuvre des défauts qui ont discrédité l'apologétique chez les croyants [1], *non moins que chez les incrédules* [2]. *Les principes posés et développés par un maître, filial disciple de saint Thomas d'Aquin, le R. P. de Poulpiquet* [3], *ont inspiré et guidé nos efforts. Pas de pantologie sacrée, disait le regretté dominicain : l'histoire interviendra tout juste autant que le réclamera le point de vue pratique, et l'on ne prendra à la philosophie que ce qui est nécessaire pour jeter les bases de la démonstration : l'existence de Dieu et l'immortalité de l'Ame, et pour écarter les différents systèmes adverses. Pas de fanfaronnades, mais le ton d'un homme qui sait que la vérité, comme le bonheur, est composée de tant de pièces qu'il en manque bien souvent quelqu'une. Enfin, il ne faut admettre dans la construction que des matériaux de bon aloi, éprouvés par la critique des spécialistes ; et ces matériaux, il les faut utiliser de telle sorte que leur richesse et leur vigueur obtiennent un suffisant relief. — Somme toute, nous ne sommes qu'un humble vulgarisateur qui s'est efforcé de disposer en faisceau lumineux les meilleurs travaux des vingt dernières années afin que les intelligences loyales et les volontés droites*

---

1. Les préoccupations apologétiques, dit en substance le cardinal Mercier en apportant à la considération de l'objet d'une science une attention partagée entre cet objet et autre chose, entre cet objet et une tâche apologétique, « font méconnaître l'essence même de la spéculation scientifique et marcher à rebours du progrès que le chercheur est censé poursuivre. » (*Revue néo-scolastique*, février 1908, p. 9).

2. « A part quelques tentatives, cette science est dans un état déplorable... Le dommage que l'apologétique a causé et qu'elle cause, est indescriptible. » (Harnack, *L'Essence du Christianisme*, pp. 7 et 8.)

3. *L'objet intégral de l'Apologétique*, Bloud, 1912. — Voir aussi GARRIGOU-LAGRANGE : *De Revelatione.*

reconnaissent la « crédibilité » et l'« appétibilité » du Catholicisme.

Qu'on nous excuse de l'avoir fait après quelques apologètes auxquels nous vouons notre admirative estime. Mais les uns ne se sont point occupés des vérités fondamentales qui constituent précisément l'objet de ce premier volume, et les autres, on les a vus qui délaissaient la célèbre « méthode de la Providence » préconisée par feu le cardinal Dechamps et bien accueillie par les Pères du dernier Concile : cette méthode, qui prend pour point de départ le fait actuel de l'Église divinement posé devant nous en preuve de la véracité de notre Foi, nous l'employons dans notre deuxième volume. Au surplus, ni les uns ni les autres n'ont beaucoup appuyé sur le caractère synthétique des motifs de crédibilité, tel que l'explique le R. P. de Poulpiquet et que nous l'exposons en traitant de la diffusion du Christianisme, de son invincible stabilité, et dans l'examen du témoignage des martyrs, dans la question de la sainteté catholique et des miracles de Lourdes ; ils n'ont pas davantage développé les raisons de croire qui touchent le cœur et rendent ainsi plus facile l'assentiment de l'intelligence à la Révélation. De là vient que nous demandons pour cet ouvrage une place parmi les classiques des COLLÉGIENS, *dans la bibliothèque des* PERSONNES CULTIVÉES *et sur la table autour de laquelle se groupent les* MEMBRES DU CERCLE D'ÉTUDES.

***

Ne faut-il pas, en effet, que l'on connaisse mieux le Catholicisme ?

Pie X, lui aussi, voyait dans l'ignorance des choses divines la cause de l'affaiblissement actuel et de la débilité des âmes, d'où suivent les maux les plus néfastes ; et c'est pour avoir entendu ces graves paroles que les prêtres du ministère, un peu partout, ont organisé des CERCLES D'ÉTUDES. *On y met au premier rang, et cela convient, l'étude directe de la religion ; il importe cependant que cette étude soit accompagnée d'un enseignement apologétique sérieux ou soit précédée par la démonstration que la Foi catholique satisfait à toutes les légitimes exigences de la Raison*

non moins qu'aux tendances et aux profondes aspirations du Cœur humain. Nihil volitum nisi præcognitum : *l'homme qui ne donne son bien et sa vie qu'à ce qu'il aime, ne peut évidemment aimer l'objet qu'on lui propose sans le connaître auparavant. D'où il résulte pour le prêtre l'impérieuse nécessité d'établir avant tout le caractère divin et obligatoire du Catholicisme qu'il prêche. D'abord et surtout les raisons de croire, conseille Mgr Baudrillart : les raisons de ne pas croire tomberont ainsi presque d'elles-mêmes* [1].

Si les raisons de croire paraissent faibles à maintes PERSONNES CULTIVÉES, *cela provient, sans doute, de ce qu'elles ne les ont pas approfondies. Le vêtement qui suffisait à nous préserver à douze ans ne peut, sans quelques retouches, abriter nos vingt ou nos vingt-cinq ans, disait l'abbé Perreyve ; il signifiait par là que le chrétien doit augmenter sa science religieuse à mesure qu'il progresse intellectuellement. Penser et parler en enfant, cela déprécie l'adulte, qu'il s'agisse de religion ou d'histoire naturelle. Or, personne n'en doute, il en est, au collège, de l'enseignement religieux comme de l'enseignement profane : il apprend à apprendre bien plus qu'il ne rend savant, et il suppose que l'élève continue ses études après la rhétorique, sous peine de ne jamais acquérir une forte culture et d'oublier insensiblement ce qu'on a pu lui enseigner. D'ailleurs, il n'y a pas qu'un sentiment d'amour-propre qui doive engager l'homme fait à étudier la religion : il y a, au premier chef, le sentiment du devoir. Dans une société où le dogme et la morale sont au fond de toutes les questions qu'on agite, quelle folie de se contenter de la foi du charbonnier ! Papotages de salon, discours de politiques, préjugés scientifiques ou simplement populaires colportés par la presse, ce ne sont là que minces arguments ; ils impressionnent cependant et risquent de faire perdre une foi trop peu sûre d'elle-même. Celui-là seul peut affronter le monde impunément qui a, pour son propre compte, établi les raisons de sa croyance et transformé les notions héréditaires en foi personnelle.*

Il importe en conséquence que les GRANDS ÉLÈVES *de nos collèges soient déjà initiés à ce labeur constant et pénible par*

1. Terrasse, *L'Ignorance religieuse au vingtième siècle*, d'après l'enquête du journal *La Croix*, p. 43.

lequel s'acquièrent les fortes convictions. Dans la promiscuité dangereuse de l'Université ou des bureaux, la religion de moins en moins sentie tend de plus en plus à être supposée irréelle. Si le jeune homme apprend alors que les difficultés soulevées contre le Christianisme sont plus complexes que le professeur ne lui a dit ; s'il ne sait que brandir son drapeau et non pas le défendre ; s'il ne trouve aucun motif valable qui le convainque lui-même et lui laisse la bienfaisante impression d'avoir prononcé une parole de lumière et de vérité ; si, aux heures anxieuses, il ignore que les éléments d'une solution se trouvent à telle page de son manuel, page qu'il n'a pas étudiée en rhétorique parce qu'elle dépassait peut-être sa portée intellectuelle, mais qu'on lui a signalée comme un fanal sur les routes lointaines — nous craignons, hélas ! que le sentiment religieux ne soit profondément atteint en lui et sa vitalité compromise.

A ceux qui nous reprocheraient d'aborder ici des questions trop difficiles, on pourrait répondre qu'il ne faut pas exagérer l'incapacité des collégiens. Pourquoi les élèves des humanités anciennes ne comprendraient-ils rien à certaines preuves de l'existence de Dieu ou de la spiritualité de l'Ame, alors que, deux mois après la sortie du collège, ils suivront au Séminaire ou à la Faculté de Droit un cours de philosophie ? Ce n'est pas, croyons-nous, que les vacances aient le pouvoir d'augmenter les forces intellectuelles. Et pourquoi les élèves des humanités modernes répugneraient-ils à ces problèmes, eux qui s'intéressent aux fonctions exponentielles et à la géométrie analytique ? Ils n'emporteraient que la conviction qu'il faut un peu d'humilité quand on aborde les questions religieuses dont tant de personnes traitent avec suffisance et, aussi, le désir de consulter un jour notre ouvrage au moment opportun, eh ! bien, nous estimerions n'avoir point perdu notre peine.

***

C'est donc avec confiance que nous présentons cet ouvrage au public désireux de s'instruire.

Comme l'indique notre sous-titre, le présent volume place la

Raison *et le* Cœur *de l'homme devant les trois questions fondamentales :* **Y a-t-il un Dieu ?**
Est-ce que j'ai une Ame ?
Ai-je vraiment besoin d'une Religion ?

Une même marche conduit à résoudre les deux premières. D'abord, nous dissipons le malaise causé au croyant et à l'incrédule anxieux par le spectacle des hommes qui disent ou qui pensent qu'un Dieu personnel et une Ame spirituelle n'existent pas. Les motifs qu'ils allèguent, un examen loyal les scrute et démontre qu'ils ont le plus souvent pour source véritable les préjugés, le sentiment, la méconnaissance intéressée des saines doctrines philosophiques, bref, ce que Pascal appelait les raisons de derrière la tête. *Au tapage qu'ils font, nous opposons le calme témoignage des races primitives, des peuples historiques, des fondateurs et des grands initiateurs de ces sciences que l'on s'efforce d'invoquer contre nous.*

Une atmosphère est ainsi créée où la lumière se propage beaucoup mieux. Nous donnons alors un argument scientifique en faveur du Déisme et du Spiritualisme, de manière à bien impressionner les intelligences soumises aux disciplines modernes ; puis, et surtout, nous développons avec foi des preuves plus rigoureuses encore, les preuves décisives avancées par l'École.

Enfin, puisque ces problèmes intéressent tout *l'homme, l'homme qui, au dire d'Aug. Sabatier, « ne poursuit l'énigme de l'univers que pour résoudre l'énigme de sa vie », nous exposons comment les solutions traditionnelles sont pleinement satisfaisantes pour le Cœur autant que pour l'Esprit humain — de sorte que, au terme de chaque étude, le lecteur puisse éprouver, avec une conviction profonde, la joie de voir les choses ainsi établies.*

Quant à résoudre la troisième et dernière question fondamentale : ai-je vraiment besoin d'une Religion ? une excellente brochure de M. Ligeard[1] *nous en a suggéré le moyen. De peur que l'homme ne considère la Révélation comme une entrave tombée du ciel, une entrave à sa liberté de penser et d'agir, nous choisissons pour point de départ la nécessité qu'il ressent de certaines croyan-*

1. *Vers le Catholicisme.* Vitte, 1908.

ces et de certaines pratiques religieuses. Il n'est pas bien difficile de prouver ensuite que la Raison ne découvre ni en elle-même ni autour d'elle les éclaircissements désirables sur le mystère de la Destinée et que la Volonté défaut trop souvent, hélas ! devant le Devoir : une Lumière et un Secours sont donc moralement nécessaires à l'homme. Toujours et partout, l'Humanité les a cherchés comme des choses opportunes, et rien ne peut nous retenir de suivre un exemple aussi profondément humain. Au contraire, la Conscience et l'Intérêt nous pressent. Mais parmi les nombreuses religions qui prétendent détenir cette Révélation et cette Grâce tant désirées, il faut que nous arrêtions notre choix. Nulle plus que le Catholicisme n'a droit d'être examinée la première, de voir ses titres reconnus authentiques. Et nous conjurons le lecteur d'entreprendre cette indispensable étude, de l'entreprendre sans délai, afin qu'il puisse assurer ici-bas sa Valeur morale et là-Haut sa Destinée...

Y A-T-IL UN DIEU ?

Dieu existe-t-il ? A toutes les époques et dans tous les pays, aux heures graves de leur carrière, tous les hommes se sont posé cette question. Nous écouterons les différentes réponses qu'on y a faites. Elles peuvent se grouper sous ces deux schèmes très généraux : réponses sceptiques, réponses affirmatives. Nous étudierons la valeur des théories négatives ou athées ; nous constaterons le succès de la solution déiste.

Puis, soucieux de résoudre le problème pour notre compte personnel, nous établirons la thèse qui est de tradition chez nous et d'après laquelle nous croyons à l'existence d'un Dieu personnel et distinct du monde qu'il a créé.

Enfin, nous montrerons par un exemple choisi parmi beaucoup, comment le fait de l'existence de Dieu répond aux aspirations les plus fortes du cœur humain.

D'où nos trois grandes divisions :

I. L'opinion des hommes.

II. Le témoignage de ma raison.

III. Les aspirations de mon cœur.

I

L'Opinion des Hommes.

Il n'y a guère d'athées convaincus, nous en apportons la preuve. Et si beaucoup d'hommes sont athées du bout des lèvres, si quelques-uns se retranchent dans une réserve hautaine ou ondoyante, ils s'opposent au sentiment de l'Humanité tout entière ; car les peuples primitifs comme les peuples historiques, l'élite intellectuelle comme le vulgaire, s'accordent à proclamer leur croyance en Dieu.

CHAPITRE PREMIER

Bien peu d'hommes nient Dieu avec conviction.

Cette affirmation, qui semble, au premier abord, assez hardie, n'est pas de nous. Elle a été faite par **les maîtres de l'athéisme eux-mêmes.** « Il n'y a que très peu d'athées, » confesse dans ses *Derniers entretiens* le néo-criticiste Renouvier [1]. M. Le Dantec

1. Page 102.

se « défie des statistiques qu'on rencontre à ce sujet... Il est certain, opine-t-il, que la grande majorité des hommes est imbue de l'idée de Dieu... A notre époque, quoi qu'on dise, il existe une infime minorité d'athées. [1] »

Non, personne ne nie Dieu avec conviction. Ceux qui ne l'ont pas trouvé, le cherchent ou l'attendent. Pourquoi, dès lors, parler d'athéisme ? « Le plus souvent, riposte Aug. Comte, on qualifie ainsi un état de panthéisme qui n'est, au fond, qu'une rétrogradation doctorale vers un fétichisme vague et abstrait [2]. » « C'est un mot vide de réalité, déclare M. J. Soury... L'athée ne tombe pas dans l'erreur du croyant qui, parce qu'il la croit, affirme l'existence de Dieu ; il ne la nie point, cette existence, il l'ignore [3]. »

Au reste, comment saurait-il que Dieu n'existe pas, attendu que **les motifs d'ordre intellectuel se dérobent** à lui ? Recueillons ces aveux d'enfant terrible : « Je suis athée, reconnaît M. Le Dantec, comme je suis breton, comme on est brun ou blond, sans l'avoir voulu... » Et ailleurs : « Je suis assez sage pour me dire avec M. de La Palisse, que, si je ne crois pas en Dieu, c'est parce que je suis athée ; c'est là la seule bonne raison que je puisse donner de mon incrédulité [4]. »

— Il paraît donc que l'athée spéculatif est une espèce rare, sinon introuvable.

---

1. *L Athéisme*, pp. 8, 9, 17.
2. *Syst. de Politique positive*, t. I. p. 48.
3. *Campagne nationaliste*, p. 48.
4. *Op. cit.*, pp. 10 et 90.

CHAPITRE II

Beaucoup d'hommes nient Dieu du bout des lèvres.

Gardons-nous de ranger indifféremment parmi les athées de surface toutes les bonnes gens qui n'affichent aucune croyance. Plusieurs rejettent les dogmes chrétiens ou ils ne voient la pratique religieuse qu'à travers des préjugés, mais ils s'inclinent devant le Créateur dont ils espèrent dans l'au-delà la justice suprême ; d'autres appréhendent simplement la défaveur publique ; il s'en trouve même quelques-uns qui reculent devant l'illogisme : le culte qu'ils voudraient rendre au Créateur condamnerait une vie morale qu'ils n'ont plus le courage d'amender. Ceux-là seuls nous intéressent, qui déclarent nier Dieu. Ils forment deux catégories tout à fait opposées : les athées qui pensent et les athées qui ne pensent pas.

A) Ceux qui ne pensent pas.

Voici d'abord

a) UN TROUPEAU DE MOUTONS DE PANURGE.

Les ANARCHISTES et les MILITANTS DU SOCIALISME sentent fermenter dans leurs veines le virus injecté par Proudhon : *Ni Dieu ni maître.* D'où venons-nous ? De Dieu ? Non. Depuis que le journal à un sou et la brochure de propagande ont répondu : évolution, le nom divin n'est plus qu'un prétexte au rire et au blasphème. Qui sommes-nous ? Des êtres autonomes en conquête du bonheur avant la décomposition éternelle.

Où allons-nous ? Peu importe que l'homme soit placé debout sur le globe, la tête levée pour que son œil fouille les profondeurs du ciel : la destinée humaine se consomme ici-bas ! — Et ces hordes passent à travers la vie, le visage tourné obstinément vers la terre, comme les animaux sans raison...

Comme aussi, de l'autre côté de la barricade, certains JOUISSEURS, certains SURMENÉS qui les scandalisent et les exaspèrent, mondains frivoles dont les inquiétudes métaphysiques, (s'ils en ont quelquefois), se résolvent par la fugace impression qu'a laissée le roman à la mode ; gens d'affaires qui dévouent leurs facultés souvent puissantes au service exclusif de l'usine ou du comptoir, sans jamais consacrer une heure au contrôle des pensées qu'ils empruntent à leur ambiance.

Riches ou pauvres, cultivés ou frustes, ces penseurs en bandes sont le jouet de

b) LEURS MAUVAIS BERGERS,

quelques primaires de l'enseignement, de la politique et des lettres.

Les PÉDAGOGUES effacent Dieu de partout avec un acharnement qui serait digne de moquerie s'il n'était trop odieux :

> Petit poisson deviendra grand
> Pourvu que *l'on* lui prête vie [1].

Ils abandonnent le déisme aux bonnes âmes. « Nous ne pouvons faire sur ces questions que des suppositions », assure M. Payot [2] ; et M Bayet garantit aux enfants parisiens que « l'idée de Dieu est une conception que l'on peut admettre ou rejeter, mais dont il est scientifiquement impossible de démontrer la réalité ou la non-existence [3]. »

Nombreux sont les MANDATAIRES DU SUFFRAGE UNIVERSEL

---

1. *Revue du Clergé Français*, 15 janvier 1910, Cfr. Bricout. *Ce qu'on enseigne aux enfants dans nos écoles publiques.*

2. *La Morale à l'école*, chap. VII.

3. *Manuel de morale* adopté par la ville de Paris pour les écoles primaires, 1906.

qui, d'un geste magnifique, ont éteint les dernières étoiles. Une méchante langue a pu surnommer l'un d'eux, M. Charles Beauquier, l'ennemi personnel de Dieu. D'autres se couvrent d'une plus pâle gloire à répéter avec Bebel que leur parti est républicain en politique, socialiste en économie, dans le domaine religieux, athée, et à transposer sur tous les tons, pour peu qu'ils aient du souffle oratoire, la phrase à panache de Benoît Malon : « Nous avons chassé les mythologies sémitiques et remplacé par l'humanisme le culte de Jéhovah et de Mahomet... »

Quant aux LITTÉRATEURS, certes, leur goût répugne à ce que l'auteur d'un *Recueil de chansons démocratiques* à l'usage des Maisons du Peuple écrive platement :

> Dieu n'étant pas, n'a pas créé le monde.
> L'homme fit Dieu...
>
> Le mal enfin c'est la divinité... [1] ;

ils détestent même qu'un héros de M. Maurice Bouchor montre

> assez de superbe
> Pour aller sans pâlir jusqu'au fond noir des cieux
> En arracher ce Dieu comme une touffe d'herbe ;

mais l'athéisme discret, nuancé, ne les choque pas toujours. D'aucuns font toucher du doigt l'éclosion de la vie sans recours à l'hypothèse Dieu ; d'autres transportent sur la scène une discussion sur les croyances fondamentales ; plusieurs éditent à point nommé, après telle catastrophe, une œuvre rapide dont le lecteur emporte cette idée abominable que, s'il y avait un Dieu, ce Dieu serait un bourreau [2].

— Tous ces athées de surface sont-ils donc un argument en faveur de l'athéisme ? Et leur négation est-elle autre chose qu'un vain bruit de paroles ? Non, car l'athéisme des meneurs et des menés dérive du sentiment et trahit une vague croyance.

---

1. Cité à la Chambre des Représentants de Belgique, le 7 novembre 1913.

2. Cfr. *Terre d'épouvante*, drame joué au théâtre Antoine au lendemain du cataclysme de la Martinique, *Boule de Suif* donné en feuilleton dès les premiers jours de l'invasion allemande, *Les Avariés*, etc.

1° L'athéisme populaire dérive du sentiment.

Il n'a pas sa source dans des motifs d'ordre intellectuel ; or, nous savons que la vérité n'a qu'une pierre de touche : la raison [1].

1. Pour que l'homme trouve Dieu, en effet, il faut que sa raison le cherche ; et comment le chercher si le cœur n'en est pas désireux ? Viennent à se poser, d'aventure, les problèmes capitaux, puis donc que la **jouissance** accapare les facultés de l'âme, l'idéal quémande vainement une voix au chapitre ; on le repousse, on a peur que l'importun ne gâte le plaisir auquel on veut se livrer sans partage ni remords ; et l'on accueille comme une libératrice la solution matérialiste dont Taine disait qu'elle est « une sorte de bon sens négatif et destructeur qui consiste à supprimer les vérités fines et à rabaisser les choses nobles », une philosophie composée « de grosses idées bien palpables qui réduisent les grandeurs et les délicatesses de la nature humaine à des ordures anatomiques, comme elles réduisent la magnificence de la nature éternelle au pêle-mêle d'un amas de billes secouées dans un panier [2]. »

2. **L'esprit d'indépendance** conspire d'ailleurs avec la sensualité. Dieu, s'il existe, est un maître, le plus puissant de tous ; la pensée le conçoit comme la suprême incarnation de l'autorité, celle dont les autres pouvoirs procèdent ; dès lors, jetons bas la dernière idole ! brisons la grande entrave ! « Nous sommes athées, écrivaient les membres de la Commune, parce que l'homme ne sera jamais libre tant qu'il n'aura pas chassé Dieu de son intelligence et de sa raison. C'est en vertu de cette idée d'un être en dehors du monde et le gouvernant, que se sont produites toutes les formes de servitude morale et sociale. Il faut nier cette erreur génératrice de toutes les autres ; car c'est par elle que depuis des siècles l'homme est courbé, enchaîné, spollé, martyrisé [3]. »

3. Ces âpres sentiments, combien d'**infortunes** viennent les exciter et les irriter ! Sous les tiraillements de la douleur phy-

1. Mercier, *Traité élémentaire de philosophie*, t. II, p. 28.
2. Lettre du 5 mars 1860.
3. M. Du Camp, *Les Convulsions de Paris*, t. IV, p. 419.

sique, dans les étreintes des souffrances morales qu'ils constatent ou qui les atteignent eux-mêmes, beaucoup d'hommes se prennent à douter, puis à nier qu'il existe un Dieu dont ils ne sauraient plus admettre la bonté infinie.

Certains, à la rigueur, opposeraient à ce sophisme une fin de non recevoir, puisqu'il suppose de grossières confusions entre une question de mode et de fait. Ma raison atteint un Être suprême, auteur et gouverneur du monde, voilà le fait ; l'intelligence qui a créé l'univers veut, malgré sa souveraine puissance, laisser quelque mal dans son œuvre, voilà la modalité. Ceci ne peut infirmer cela. Nous tenons les deux bouts d'une chaîne qui n'apparaît pas ; nier la chaîne parce qu'on ne voit guère comment les anneaux se rejoignent, c'est peu sage. — Mais abordons franchement la difficulté [1].

a) Au préalable, on conviendra qu'on ne peut imputer à Dieu les maux qui sont la conséquence de fautes et d'imprudences personnelles. Les parents qui ont transmis à leurs enfants certaine lèpre moderne aux conséquences lointaines et cruelles ; le neurasthénique victime d'un surmenage, et le malade imprudent qui a prédisposé son organisme à la tuberculose ; le propriétaire qui pleure sa maison incendiée pour avoir laissé une poutre en contact avec la cheminée ; les Californiens ou les Messinois ayant bâti de gigantesques palais sur une ligne de brisures, dans un centre de tremblements de terre ; tous ceux-là, et beaucoup d'autres hélas ! doivent se frapper la poitrine.

b) D'accord, dira-t-on ; il reste cependant les malheureux irresponsables... Allez-vous prétendre que Dieu soit l'auteur immédiat de leurs épreuves ? Imaginer un Dieu laissant échapper de sa main les éclairs, poussant une locomotive hors des rails, semant à travers le monde le deuil et la misère, quelle naïveté anthropomorphiste ! Non, l'action divine s'exerce immédiatement, par les causes secondes, par le fonctionnement des lois naturelles; et la question revient à savoir si la Cause première qui préside à leur jeu

1. Cfr. la réponse purement philosophique de M. Jean Holleux. *Le Problème de la Cause première*, éd. de la Revue Néo-scolastique, pp. 70 à 76.

a établi un organisme funeste ou salutaire.

c) Les œuvres de Dieu s'appellent *bienfait*. Sans doute, le frottement des roues sur le ballast entraîne l'arrêt brusque d'un train qui déraille, provoquant une catastrophe ; mais, en comparaison de l'exception, si le frottement n'était pas là afin d'user la vitesse, serait-il possible à quelqu'un d'arrêter un véhicule, une fois donné l'élan qui l'a fait s'ébranler? Que le feu, par hasard, consume çà et là quelques pauvres gens inoffensifs, victimes malheureuses d'un accident ou de leur imprudence, il n'en demeure pas moins qu'il éclaire partout et toujours, qu'il réchauffe partout et toujours, qu'il sert partout et toujours à l'industrie, au commerce : l'activité humaine réalise avec lui quantités de merveilles.

d) Au fond, la sensibilité humaine voudrait que Dieu *déroge* aux lois générales dans les cas malfaisants. Et pourtant, l'inconstance des causes secondes entraînerait des maux cent fois pires : le désordre envahirait le monde et la science ferait banqueroute. Voyez-vous qu'un couteau cesse de couper parce qu'un enfant va le prendre pour jouer ? Et plutôt que de causer un accident déplorable, faudra-t-il donc que la tuile qui tombe du toit soit irrégulièrement attirée vers le sol et qu'elle s'envole, ainsi qu'un ballon, au passage des promeneurs ?

e) Enfin, Dieu *compense* les dommages inévitables par des avantages de prix : la souffrance et la peine que produisent exceptionnellement les lois naturelles, sont régulièrement un facteur de bien. On a observé que la douleur est un signal d'alarme : l'homme se précautionne contre la maladie dès qu'il a mal, mais non pas avant le mal lui-même. Quant à l'épreuve morale, elle aiguillonne, elle épanouit, elle transforme quelquefois des facultés jusque là atrophiées, et contribue à l'harmonie plénière de la personnalité. — Ceux qui ont souffert, comprennent le vers de Lamartine :

S'appuyer sur l'obstacle et s'élancer plus loin... [1].

---

1. Ces notes dissipent l'objection contre l'existence de Dieu et contre sa *Bonté* telle que la présente le vulgaire ; et cela suffit à notre thèse. La dernière effleure le problème de la *Puissance* divine que posent ici les philosophes. Seule, la FOI donne à la réponse toute son ampleur. La question du mal moral prend un

2° L'athéisme des meneurs est, lui aussi, affaire de sentiment.

1. Nous ne reprochons à personne l'indigence de son bagage intellectuel, encore qu'il soit un solde de formules figées, d'emprunts et de connaissances livresques : la responsabilité d'une mentalité inférieure ne pèse pas également sur chacun. Seulement, quand nous entendons des receveurs d'idées faites, jouer au phonographe et, comme le phonographe, rendre mal les nuances dont la subtile fusion exprime la vérité ; quand nous les voyons s'emparer d'un texte sans contrôler ce qui fait sa force ou sa faiblesse, ce qui l'atténue, ce qui l'énerve, et se risquer ensuite aux inductions téméraires, aux généralisations aventureuses, nous avons compassion de ces pauvres gens. Au vrai, parmi tous les moyens d'être impertinent, le plus sûr n'est-il point de se façonner un bonnet doctoral avec un certificat d'études, puis, ainsi coiffé, de trancher le nœud gordien dans une pose hiératique ? Précisément, pour ne l'avoir pas assez compris, les mauvais bergers qui conduisent aujourd'hui les moutons de Panurge, primaires de l'enseignement, de la politique et des lettres, se sont attirés la cinglante et fameuse épithète de Maurice Barrès : *Maître Aliboron !*

Certes, ils arguent de **prétextes scientifiques**, mais... ils rappellent deux héros de Flaubert, Bouvard et Pécuchet, lesquels avaient tout lu et n'avaient rien appris, faute d'un simple détail : réfléchir et comprendre.

Voici le premier prétexte scientifique qu'ils mettent en avant : la THÉOGONIE[1] !... Jadis, exposent-ils, bouffis d'emphase, les hommes attribuaient chacun des phénomènes du monde à

---

nouvel aspect, grandiose et émouvant, à la lumière de cette doctrine que la Miséricorde surabonde où abonde le péché ; celle des misères physiques dépouille ses crêpes à la pensée que le chrétien est un marbre précieux, sculpté, sous l'action de l'Église et des circonstances providentielles, pour le musée du Père : à travail plus fouillé correspond gloire plus vive. Ainsi triomphe, d'une manière inouïe, la Puissance de Dieu qui parvient à convertir la déchéance en exaltation et donne aux coups de la vie l'efficacité d'habiles ciselures. — L'APOLOGÉTIQUE n'a point le droit de s'élever à ces hauteurs surnaturelles, parce qu'elle consulte uniquement la raison ; son regard pénètre donc moins avant, et ses conclusions s'en ressentent.

1. Θεος Dieu, γονος génération ; système qui rattache les phénomènes à l'intervention immédiate de Dieu.

quelque agent doué de raison et de volonté ; primitivement aux dieux, ensuite, et ce fut, quant au mouvement des astres, le cas d'un génie comme Kepler, aux esprits célestes. Mais depuis, la science a pénétré le jeu des forces physiques : la chaleur, l'électricité, le magnétisme suffisent à les interpréter ; l'ondulation universelle et l'attraction les expliquent à leur tour ; nous tenons les énigmes de la terre et du ciel. Où est la place de Dieu ?... Évidemment, l'immense organisme marche tout seul, et ses rouages fonctionnent avec une régularité si inflexible que rien n'y trahit jamais l'intervention d'une causalité libre.

— Nous l'avouons : les théogonies ont disparu devant la lumière scientifique, tel un brouillard devant le soleil, et aussi plusieurs thèses de théologiens qui rattachaient les phénomènes à l'action divine sans passer par les causes immédiates. Et puis après ? Parce qu'elle a découvert la complexité de cette machine du globe que les anciens croyaient simple ; parce qu'elle a compté les innombrables pièces qui la meuvent, la science peut-elle prouver que tout se tienne dans l'ordre et joue harmonieusement sans les impulsions directrices d'un suprême mécanicien ? Elle dénombre, certes, les conditions requises pour la réalisation des faits particuliers ; mais elle n'explique aucunement l'*ensemble ni son harmonie*, et laisse, irrésolu, le problème que soulève la métaphysique : n'y aurait-il pas une Cause des causes qui serait à l'univers ordonné ce que chaque cause est à chaque effet [1] ? — Dieu, blasphémait un cuistre teuton, Dieu est une borne qui recule à mesure que la science avance. Soit. S'il a quitté les cylindres et la vapeur, il se trouve nécessairement auprès de la manette de mise en marche ; et nous défions bien qu'on l'en expulse.

Évolution ! insistent Bouvard et Pécuchet ; et c'est leur deuxième prétexte. Un mouvement progressif anime l'univers et le pousse de la matière à la vie, d'une vie rudimentaire à une vie plus haute, du règne végétal au règne animal, enfin, de l'animal à l'être intelligent. Dès lors, le rôle de la Cause

1. Voyez plus loin : *Ma Raison et l'existence de Dieu*, la mineure du premier syllogisme.

première devient une superfétation : le monde agit grâce aux lois immuables qui le régissent.

— D'abord, l'évolution moniste n'étant qu'une hypothèse risquée, la logique veut qu'on en tire uniquement des conclusions hypothétiques ; et celles-ci n'ouvrant point l'accès du Capitole, les airs victorieux messiéent fort en l'occurrence.

Elle serait d'ailleurs un dogme intangible de la science que l'athéisme n'y trouverait aucun appui. Ainsi, les évolutionnistes supposent le monde doué d'une force intime qui, après l'avoir ordonné, le conserverait dans l'ordre : que prétendent-ils trancher, le pourquoi ou le comment des phénomènes, la question d'origine que nous discutons ici ou celle du *développement* ? Évidemment, la question du développement, et celle-là seule, car sinon il leur faudrait soutenir que cette puissance inhérente est une cause première qui se suffit à elle-même et demeure sans relation avec un pouvoir suprême distinct de l'univers, — ce qui revient à expliquer le mouvement d'un aéroplane par l'aéroplane lui-même, qui aurait spontanément agencé ses nombreuses pièces !

Mais alors, si l'évolution décrit tout uniment les phases qu'a traversées le monde, conclure qu'elle l'a créé, c'est conclure à faux, c'est affirmer ceci que, parce qu'elle dépeint les affres des longues et mortelles années 1914-1918, l'histoire de la guerre prend à son compte le déchaînement de la guerre !! — Non, non, reconnaissez plutôt que l'évolution implique une chose qui évolue, et cette chose-là, veuillez nous dire simplement d'où elle tire son principe...

2. Au fond, les mauvais bergers n'ont que faire d'être savants ; il leur suffit de le paraître, afin que le troupeau les acclame et leur obtienne, à l'occasion, quelque sinécure. Sans qu'ils s'en rendent compte, peut-être, c'est **l'ambition** et la **vanité** qui les animent. S'ils parlent, s'ils écrivent, c'est avec le secret besoin d'éveiller dans les cœurs un écho agréable. Au moins inconsciemment, l'intérêt façonne leurs pensées à ses fins ; et bientôt les idées dont ils se targuent davantage sont une pose qu'ils prennent pour mieux tenter la réussite. Or, le vent qui pousse aux honneurs, aux places enviées, ne gonfle plus

les voiles des croyants ; les désirs populaires se portent vers l'irréligion, prometteuse et commode. « Comme ces produits chimiques que l'industrie verse dans nos rivières, comme ces crasses de houille dont elle obstrue nos vallées, un détritus de plus en plus grossier s'accumule dans l'esprit humain et s'oppose à tout ce que l'âme produit d'intuition, de mystère, de poésie [1]. » Et voilà pourquoi les primaires dévoyés professent l'athéisme, quelquefois avec politesse, presque toujours maladroitement.

3. Faut-il, en outre, incriminer une basse **sensualité ?** Depuis le célèbre défi de La Bruyère : « Je voudrais voir un homme sobre, modeste, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu ; il parlerait du moins sans intérêt. Mais cet homme ne se trouve point... » ç'a été chez les catholiques un truisme. Ne voulant pas trancher une question aussi délicate, nous entendrons là-dessus certains maîtres de l'heure, témoins irrécusables. « Je n'étonnerai aucun de ceux qui ont traversé les études de nos lycées, écrit M. Paul Bourget, en affirmant que la précoce impiété des libre-penseurs en tunique a toujours pour point de départ quelque faiblesse de la chair, accompagnée d'une horreur de l'aveu au confessionnal [2]. » « L'histoire de saint Augustin se répète pour chacun de nous, dit M. Louis Bertrand. La perte de la foi coïncide toujours avec l'éveil des sens. Ce n'est pas la raison qui détourne de Dieu l'adolescent, c'est la chair. L'incrédulité ne fait que fournir des excuses à la vie nouvelle qu'il mène. » Avant eux, le bon Coppée n'avait pas reculé devant une confession publique. Qui n'a lu cette page de *La Bonne Souffrance ?* « Ce furent, je le dis franchement, la crise de l'adolescence et la honte de certains aveux qui me firent renoncer à mes habitudes de piété. Bien des hommes qui sont dans ce cas conviendraient, s'ils étaient sincères, que ce qui les éloigna d'abord de la religion, ce fut la règle sévère qu'elle impose à tous au point de vue des sens, et qu'ils n'ont demandé que plus tard à la raison et à la science des arguments

1. M. Barrès, *La grande pitié des églises de France*, p. 341.

2. *Essais de psychologie*, t. I, Renan.

métaphysiques qui leur permettent de ne plus se gêner [1]. » Ce dernier texte suppose que quelques individus demeurent chastes. Ceux-ci toutefois ne doivent-ils pas reconnaître, comme l'anarchiste converti Yves Aloz, qu'ils se sont gardés malgré les frôlements de monstres d'impureté [2] ?

— Il nous reste, pour achever ce tableau, à crayonner un dernier trait :

3° L'athéisme des meneurs et des menés ressemble un peu à la croyance.

Cicéron l'avait déjà observé. « Je ne connais personne, consigne-t-il dans son traité *De Natura Deorum*, qui ait une plus grande peur que l'athée de deux choses dont il assure cependant qu'on ne devrait avoir nulle peur, je veux dire la mort et Dieu ; il en parle sans cesse. » Aujourd'hui, les primaires de l'athéisme s'emportent à une telle **frénésie** que leur négation semble beaucoup moins réelle que verbale.

Êtes-vous bien certain que Dieu n'existe point ?

leur demande M. Jean Richepin.

Si Dieu n'est rien, pourquoi lui montrez-vous le poing ?
Si ce n'est qu'un brouillard dont notre âme est trempée,
Pourquoi dans ces vapeurs donner des coups d'épée ?
Don Quichotte chargeait, pour frapper un géant,
Contre un moulin ; mais vous, c'est contre le néant
Que vous vous colletez avec l'ombre ? C'est drôle !
Si Dieu n'existe pas, vous jouez un sot rôle... [3].

Quant aux esprits plus déliés et sincères, combien répètent à certaines heures, après un charmant poète :

tout au fond de mon âme,
Pleine de nuit pourtant, veille encore une flamme !
Dans ce moment où mon espérance est à bout,
Où je ne crois à rien, où je doute de tout,
Où je dis qu'aucun Dieu de pitié ne m'écoute,
Ce dont je doute encor le plus, c'est de mon doute [4] !

1. Préface.
2. *Revue de la Jeunesse*, 25 juin 1914.
3. *Les Blasphèmes*.
4. M. Zamacoïs, *La Fleur merveilleuse*.

B) Ceux qui pensent.

Ceux qui pensent par eux-mêmes se divisent en deux groupes, les SAVANTS et les PHILOSOPHES. Nous pouvons écarter ces derniers. Les preuves de l'existence de Dieu ressortissant à la métaphysique, ils ont donc une compétence particulière pour en opérer la critique et les établir ; mais ils répudient l'athéisme. « Parmi les philosophes de quelque valeur, où sont aujourd'hui les matérialistes ? interroge M. Fouillée. C'est une espèce disparue. Les derniers survivants ne s'en rencontrent plus que chez quelques savants de profession, peu au courant du progrès philosophique. »

Il nous reste des physiciens, des chimistes, des astronomes, des médecins, des biologistes, tous hommes de sciences naturelles. Quoiqu'aucun ne pactise avec l'athéisme bruyant des primaires qu'ils dédaignent, plusieurs parmi eux professent une incrédulité systématique et sereine. Pourquoi ? Est-ce que leur athéisme repose sur des démonstrations précises ? ou dévoilent-ils, eux-mêmes, un travers d'esprit ou une erreur quelconque ? Regardons-y de près. — Encore un coup.

1° Le sentiment paraît n'être pas étranger à leur attitude religieuse.

Si nous disions que les savants qui sont athées, le sont à cause du milieu où ils vivent, on crierait à la gageure. Donnera-t-on cependant audience à quelqu'un du métier, au grave titulaire d'une chaire en Sorbonne qu'est M. Le Dantec ? Voici son aveu. « Mes raisons, je vais les dire brièvement, mais je ne me dissimule pas leur vanité... Je n'ai aucune raison d'affirmer que l'athéisme vaut mieux qu'autre chose, n'ayant pas moi-même goûté autre chose [1]. » Répondant à un incrédule anxieux, M. Lotte qui, après une expérience personnelle, juge l'athéisme « un état où vraiment on ne se trouve pas trop mal... qui comporte un équilibre, une paix... » confirme, lui aussi, notre thèse. « Par un mystérieux dédoublement, écrit-il, francs et loyaux avec autrui, nous sommes *fourbes et menteurs*

1 L'*Athéisme*, p. 90.

avec nous-mêmes. Pendant vingt ans, on a vécu sans Dieu ; toutes les habitudes, tous les mécanismes, toutes les manières de sentir et de penser se sont organisés sans Dieu, en dehors de Dieu. Quand une poussée de la grâce et l'expérience de l'événement ramènent soudain Dieu dans le champ de la conscience, alors nous nous sentons comme trahis et tout conspire en nous, le premier émoi passé, pour refouler l'intrus. Si l'on a de l'instruction (c'est hélas ! notre cas,) on se rue aussitôt vers l'arsenal où, sous le masque de science, le vieil orgueil humain forge des armes pour l'incrédulité. A nous la paléontologie, la mastodontologie, la géologie, la météréologie, la cosmologie, la stéléologie, l'anthropologie, la cochlologie,—la sociologie et toutes les logies possibles et imaginables ! Et sur le point de source où la grâce a jailli, on entasse pour l'obstruer tout ce qu'on peut ramasser d'aperçus hâtifs, de conclusions extrêmes, d'hypothèses invérifiées. Notre ami soulève vingt-cinq objections. Supposez qu'on y réponde victorieusement, avant que la vingt-cinquième soit par terre, une vingt-sixième se dressera inopinément et ce sera comme par hasard l'objection décisive [1]. »

2° Les savants athées se renferment dans un parti-pris.

1. Par exclusion d'objet. De même que l'usage prolongé du microscope cause la myopie, ainsi la spécialisation à outrance affaiblit l'acuité du regard intellectuel. Bientôt on distingue mal au-delà du recoin exploré, et *l'on finit par ne plus voir* que ce que l'on s'est habitué à voir. Ce qui traverse leurs alambics ou ce qui luit dans leurs télescopes, cela captive tellement certains expérimentateurs qu'en dehors de leur petit objet de science, ils vont jusqu'à douter de tout, même de la réalité essentielle : Dieu. Euler l'avait déjà remarqué. « Ils ne croient plus, disait-il, qu'à ce qui peut se palper, se retourner dans les doigts comme un échantillon de quartz ou de carbone. Tout ce qui ne se voit pas, ne se touche pas, ne compte pas pour eux ; ils n'en veulent rien entendre. » — C'est une infirmité de l'esprit dont les grands naturalistes demandent le remède à une

1. *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*, 20 octobre 1913.

extension de culture. Cuvier fréquentait assidûment les classiques. Le géologue Werner faisait de la philologie comparée. Humphry-Davy aimait à flâner sous bois, le long d'un ruisseau, reportant son âme de la nature à Dieu !

Ils savent ceux-là, qu'il n'y a pas qu'une science, la leur ; ils savent qu'il y a des sciences, chacune avec un objet différent et qui fixe les conditions suffisantes et nécessaires de certaines classes de phénomènes bien tranchées; ils savent encore — *hic jacet lepus* — que *même réunies*, s'appelant alors improprement la Science, *elles n'épuisent point le reel*. Non, « la science n'atteint du réel que ce qui, en lui, peut entrer dans des catégories capables de la rendre connaissable à tous les esprits en général. Mais cet élément généralisable n'est pas identique au réel, puisque même il possède des caractères incompatibles avec lui. Le réel est continu et qualitatif, le scientifique ramène tout au discontinu et à la quantité ; le réel est diversité dans le temps et l'espace, le scientifique est tendance à l'unité ; le réel est ordre, harmonie, valeur; le scientifique ne connaît qu'identité et corrélation mathématique. [1] » Aussi les savants cultivés conviennent-ils qu'un autre champ doit s'étendre au delà du domaine sans limites qu'ils exploitent eux-mêmes ; que le principe et la fin des êtres, pour échapper aux prises expérimentales, n'en sont pas moins objet de connaissance humaine tout comme leurs conditions d'existence ; que la compétence d'autres hommes commence précisément au point où la leur s'arrête, et que leur témoignage n'est pas *a priori* irrecevable lorsqu'ils garantissent avoir trouvé Dieu. Quelques expérimentateurs ont beau protester : cela prouve qu'ils manquent de philosophie, puisque voilà bonnement une pétition de principe, et... *horresco referens*, cela prouve qu'ils ne sont guère scientifiques, puisqu'ils refusent une soumission complète au réel !

2. **Par confusion de méthodes.** Observer des faits, les coordonner, trouver leurs rapports ; puis, hasarder une explication, faire des suppositions sur la cause des phénomènes et pour cela, calculer, tel est, disent les naturalistes de parti-pris, l'unique moyen d'aboutir à la certitude. Or, il est évident que Dieu ne se rencontre ni dans nos expériences ni à la fin de nos calculs...

La candide mineure ! Dieu étant par nature un être spirituel, il serait bien étonnant qu'on le découvre parmi les faits matériels, domaine de l'observation, ou parmi les mathématiques dont chacun sait qu'elles se bornent à établir des rela-

1. *Revue pratique d'Apologétique*, 1er septembre 1908, article de M. Legendre sur *Science et Religion*, par Em. Boutroux.

tions de nombres et de grandeurs, de lignes, de courbes, d'angles...

Cela signifie-t-il que la raison n'atteindra jamais jusqu'à Dieu même ? Pas du tout. Pour conduire à la vérité, il y a, en réalité, d'autres chemins que l'expérience ; et c'est une fortune, une grande fortune !

Les lois physiques, sur lesquelles se base la **certitude scientifique**, ne sont pas, en effet, ce que le peuple peut en penser. D'abord, elles se bornent à résumer dans leurs formules un nombre limité de phénomènes : ce qui empêche quelquefois les conclusions absolues, fatales, indiscutables. De plus, elles sont « relatives à l'homme et elles dépendent même de lui à un tel point que si les dimensions de son corps étaient sensiblement différentes, non seulement la plupart des lois actuelles lui seraient inconnues, mais la plupart des lois qu'il découvrirait seraient radicalement contraires aux nôtres [1]. » Il appert, enfin, qu'elles donnent des faits une explication souvent hypothétique, qui sait ? une explication contradictoire : comme la théorie de l'éther, étoffe unique de tous les corps aussi bien que de tous les phénomènes, rigide et, en même temps, impondérable [2] — en un mot, une explication toujours faillible et par conséquent variable.

Ainsi donc, puisque la connaissance du type scientifique n'est pas un mode de connaissance parfait, on aurait mauvaise grâce à lui conférer un monopole, au préjudice de deux autres que la raison trouve à sa portée : la **certitude morale** et la **certitude métaphysique**.

La certitude métaphysique se déduit de principes évidents par eux-mêmes ; la certitude morale tient compte de la manière constante et uniforme dont les êtres libres agissent habituellement dans des circonstances données. Rien ne prouve leur valeur moindre. On ne saurait même les exclure sans rétrécir lamentablement les horizons de l'esprit, et sans tronquer l'homme lui-même. Faut-il également rappeler que les savants les plus inflexibles s'en servent quotidiennement ? Ils acquiescent aux expériences, aux calculs de leurs confrères notables ;

1. *Le Correspondant*, 25 septembre 1906. Les lois de la science.
2. *Etudes* S. J., 25 février 1906. Atome et Mystère.

les voyageurs, les historiens obtiennent créance auprès d'eux ; ils donnent leur foi au médecin, à son diagnostic et à ses ordonnances ; c'est sur l'attestation d'autrui qu'ils se savent fils de leurs parents...

Bref, *trois portes permettent l'accès du triple domaine qui forme l'apanage de la vérité, et elles ont chacune une clef différente. Avec la clef de la certitude physique, laquelle s'adapte aux sciences naturelles, vouloir ouvrir également la porte du domaine historique et celle du domaine religieux et moral, cela ne va pas.* « Est-il vrai que vous ne croyez pas ? riposte Ferrand à l'un de ses disciples. Vous le dites. C'est peut-être que vous confondez deux choses bien différentes, et qui doivent rester différentes, ce qu'un grand médecin de notre temps, qui est aussi un très grand chrétien, le professeur Grasset de Montpellier, et depuis, un autre grand savant qui n'est pas encore chrétien, lui, mais qui comprend la croyance, Jules Soury, ont si bien résumé, quand ils ont distingué les certitudes du laboratoire et celles de l'oratoire. Cette distinction, la faites-vous vraiment ? Vous pensez que vous ne croyez pas, parce que vous ne vous trouvez pas, vis-à-vis des vérités religieuses, dans une attitude mentale pareille à celle que vous avez vis-à-vis des vérités physiques et chimiques, par exemple. Mais, moi non plus, je ne l'ai pas. Les dogmes dont je suis le plus persuadé... n'ont pas pour moi la même clarté d'évidence que la loi de la composition de l'eau. Qu'est-ce que cela prouve ? Que l'objet de la vérité religieuse n'est pas l'objet de la vérité scientifique, simplement, et que les facultés employées ne sont pas les mêmes... L'erreur des rationalistes, je vous l'ai dit si souvent autrefois, consiste à vouloir réduire un des types de certitude à l'autre [1]. »

— Craindrons-nous d'ajouter que

3° L'incompétence des savants en métaphysique rend leur athéisme suspect ?

La foule professe le fétichisme de la science. Quand un homme a découvert, à l'aide du microscope, les merveilles de vie

1. *L'Étape*, pp. 35-36.

des infiniment petits, quand il a fouillé les couches superposées de l'enveloppe terrestre, quand il a promené le scalpel à travers un cadavre, pour peu qu'un rayon de gloire l'ait touché, ses opinions deviennent sacrées. Cette attitude d'esprit n'est pas que plaisante, elle entraîne des conséquences funestes. Car, dès que l'on aborde les questions religieuses, nos princes du laboratoire en décident avec le ton sans réplique dont ils usent dans le domaine où ils sont les maîtres..., et les naïfs sont dévoyés.

Halte-là ! crions-nous. Lorsqu'un expérimentateur abandonne le champ des causes secondes et veut pousser jusqu'à la cause première, *il sort de sa compétence*, il foule le sol d'autrui, celui des métaphysiciens. C'est son droit, bien entendu, comme c'est le droit de toute créature intelligente ; mais qu'on veuille bien l'observer, il cesse d'être chimiste, mathématicien, géologue, biologiste. Il ne parle plus au nom de la science ; l'évidence de son autorité le cède désormais à l'autorité de l'évidence. Pourvu qu'il ne s'isole point et ne s'arrête pas aux détails d'une recherche exclusive ; s'il a vraiment pris le soin et le temps d'aborder et d'approfondir les problèmes de la croyance ; si son esprit, enfin, domine les hauteurs de la philosophie générale, nous ne demandons pas mieux que de l'entendre : la valeur de son témoignage aura néanmoins pour mesure la qualité des arguments qu'il pourra apporter. Mais supposez que son jugement fasse écho à certains articles de revue ou à la conférence académique dont on jase, alors, nous lui interdisons de se prononcer sur des choses dont il ne sait pas le premier mot...

CEUX QUI NIENT L'EXISTENCE DE DIEU

A. avec conviction	sont BIEN RARES	Ils l'avouent. Ils ne peuvent d'ailleurs fonder leur négation.		
B. du bout des lèvres	se rencontrent	*a)* SURTOUT PARMI LES PRIMAIRES de l'enseignement, de la politique et des lettres, aveuglés qu'ils sont par :	1° *le sentiment*, qui les tient attachés aux réalités sensibles, les porte à secouer le joug de tout maître, et les fait s'indigner au spectacle des misères terrestres.	Beaucoup de celles-ci incombent toutefois à l'homme. Dieu ne veut point directement les autres. Les lois générales, dont elles dérivent, sont en soi bienfaisantes. De fréquentes exceptions n'iraient pas sans inconvénients. Les infortunes, physiques et morales, ont leurs compensations.
			2° *le préjugé* sur *a)* les Théogonies *b)* l'Évolutionnisme	Deux systèmes qui pourtant laissent intacte la question des origines.
			3° *l'ambition* et *la sensualité* que l'existence d'un Dieu, Souverain Maître et Juge, contrarie fort souvent.	
		b) QUELQUEFOIS MÊME PARMI LES SAVANTS, abusés qu'ils sont par :	1° *la crainte* d'avoir à modifier leurs habitudes de vie. 2° *le parti-pris* en faveur du seul objet qu'ils étudient : les conditions d'existence des êtres, et de l'unique méthode qu'ils emploient : l'expérience ; 3° *la morgue* qui les pousse à trancher d'autorité les problèmes métaphysiques dont la solution n'appartient qu'aux philosophes.	alors que le principe et la fin des choses sont eux aussi objet de connaissance, et qu'il ne faut pas moins de trois méthodes pour atteindre et épuiser toute la réalité.

CHAPITRE III

Quelques hommes évitent de se prononcer sur l'existence de Dieu.

On les appelle agnostiques, s'ils opposent à la question d'origine une fin de non recevoir, ou panthéistes, s'ils la submergent sous des négations ondoyantes.

A) L'Agnosticisme [1].

se divise à son tour : il groupe des positivistes et des criticistes.

a) Les positivistes

répètent à satiété le quatrain du malheureux Sully-Prudhomme :

> Tu veux voler où vont tes rêves,
> Et forcer l'infini jaloux ;
> Et tu te sens, quand tu t'enlèves,
> Aux deux pieds d'invisibles clous...

A les entendre, la connaissance humaine doit s'enfermer dans le cercle des phénomènes, c'est-à-dire, des choses qui apparaissent et telles précisément qu'elles apparaissent [2]. Autant elle les affirme avec certitude, ainsi que leurs liaisons — sensations, sentiments, volitions, images, pensées — autant elle s'avoue IMPUISSANTE PAR DELA CE QU'ATTEIGNENT LES SENS

1. Du grec α privatif et γνῶσις connaissance. L'agnostique déclare ignorer là où le gnostique prétend savoir.

2. Encyclique *Pascendi*.

ET LA CONSCIENCE. En vain s'efforcerait-elle d'entrer dans ce domaine supérieur et absolument fermé. Dès qu'elle fait mine d'y aborder, elle se heurte immédiatement à l'Inconnaissable et à son peuple fantôme d'entités verbales.

Mais voyez la conséquence. Si les principes, les causes, l'essence des choses, le bien et le mal, les substances échappent à la raison comme le sable aux doigts de l'enfant, celle-ci ne pourra définir Dieu ni percevoir son existence. « Pourquoi, demande Littré [1] vous obstinez-vous à vous enquérir d'où vous venez et où vous allez ? S'il y a un créateur intelligent, libre et bon ? ... Vous ne saurez jamais un mot de tout cela. Laissez là ces chimères... La perfection de l'homme et de l'ordre social est de n'en tenir aucun compte. L'esprit s'éclaire d'autant plus qu'il laisse dans une obscurité plus grande vos prétendus problèmes. Ces problèmes sont une maladie ; le moyen d'en guérir est de n'y pas penser [2]. »

A vrai dire, les positivistes français, depuis Comte, trahissent l'agnosticisme ; ils sont bien près de la négation. L'école anglaise, au contraire, parvient à s'en garder. Selon Stuart Mill, le penseur peut s'abandonner à l'espérance que Dieu existe ; il lui faut cependant reconnaître que, s'il y a des motifs à cette espérance, il n'y a guère de preuves pour admettre que Dieu soit [3]. Spencer développe une théorie semblable : encore que nous n'ayons aucun moyen de concevoir un mode de l'être qui dépasse l'intelligence et la volonté, autant que celles-ci dépassent le mouvement mécanique, ce n'est pas là un motif pour le nier, bien au contraire... [4]

— Soucieux de ne jamais confondre deux sciences qui doivent rester objectivement distinctes, la philosophie et l'apologétique, nous renonçons à développer des thèses de critériologie et nous jugeons pouvoir nous borner aux remarques indispensables [5].

1. L'illustre philosophe ne fut pas toujours, heureusement, d'accord avec sa pensée ; il s'est converti sur son lit de mort. Voyez *Revue du Clergé Français*, 15 avril 1920.

2. *Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1865.

3. *Essais sur la religion*, p. 227.

4. Souben, *Nouvelle théologie dogmatique*, t. I, p. 39.

5. L'apologétique olla-podrida s'enlise dans le dédain des milieux savants ; on n'accepte pas là qu'une science puisse n'avoir aucun objet précis ni de mé-

1° L'expérience contredit le système positiviste.

Les substances et les causes du monde physique sont bel et bien en dehors de la portée des sens, c'est évident.

Or, *je les perçois aussi sûrement que les objets et leur succession*. La preuve, la voici. Avec une vitesse tantôt désordonnée, tantôt ralentie, une automobile fuit devant moi sur la route ; elle modifie sa direction à chaque instant, elle décrit parfois un virage émouvant. Mes yeux ne voient, certes, que des éléments matériels, une masse de fer, de bois, de cuivre ; ils n'aperçoivent ni le constructeur, ni le chauffeur. Pourtant, j'ai compris : il faut qu'il y ait là une force motrice que le véhicule produit grâce à une habile disposition de ses pièces, et qu'un conducteur applique intelligemment.

Voilà donc une raison d'être, *quelque chose d'immatériel directement senti par ma conscience* ; ma connaissance transcende l'ordre phénoménal.

2° La science dresse contre le positivisme ses procédés et ses conclusions.

En 1846, Le Verrier déduisit des perturbations subies par

---

thode fixe, et traiter de *omni re scibili et de quibusdam aliis*. Cfr. de Poulpiquet, l'*Objet intégral de l'Apologétique*, pp. 7-18.

Nous laissons aux spécialistes le soin et la charge de renverser l'empirisme de Comte et les catégories *a priori* inventées par Kant, et de revendiquer la valeur ontologique et transcendantale du principe de causalité. Mercier, *Traité élémentaire de philosophie*, t. I, pp. 402 ss. — Garrigou-Lagrange, art. *Dieu* dans *Dictionnaire d'Apologétique*, chap. III, surtout les n° 8, 13, 14, 15. — Maritain, *Éléments de philosophie*, t. I, pp. 89 à 97, 136 à 139, 194-195. — Voir aussi les cours de philosophie de R. P. Lhar et du R. P. Sortais, *Dieu et l'Agnosticisme contemporain* par G. Michelet, etc. « Antérieurement à tout travail d'analyse, dit M. Piat, (Préface à *Religion et Critique*, livre posthume de M. l'abbé de Broglie, p. XLVII) il existe, dans chaque esprit qui se possède encore, un certain nombre de données primitives qu'il dégage spontanément des expériences les plus vulgaires et les plus simples, dont il a naturellement une sorte d'intuition synthétique ou de tact intérieur, et qu'il ne peut révoquer en doute. Ainsi... personne ne met en question et pour tout de bon le principe de causalité ; personne ne pense qu'un zéphir renversera une pyramide d'Égypte, ni qu'une masse de sable se transformera spontanément et sans raison en un animal vivant.. Ces données synthétiques et naturelles du bon sens mieux compris, en face desquelles les fantômes philosophiques et les phrases techniques à grand effet disparaissent comme les nuées du matin devant les rayons du soleil, qui sont la vérité pour tout de bon, celle qui habite la pensée et le cerveau des hommes vivants, et qui ne perd pas un milligramme de son poids réel pour être absente des livres des sages à la mode et en butte aux attaques des sophistes : voilà le point de départ et aussi le contrôle de toute philosophie qui tient à être l'expression de la réalité. » Et voilà, dès qu'un métaphysicien nous cherche querelle, la base de nos raisonnements apologétiques.

Uranus, la présence d'une planète invisible sur les extrêmes bords du système solaire. Son *raisonnement* avait saisi autre chose qu'une entité verbale : six mois après, Galle découvrait « Neptune » à l'oculaire de son télescope.

Aujourd'hui, la physique *infère* de l'observance des faits l'existence d'un fluide qui remplit les intervalles atomiques et les espaces interstellaires, support et propagateur indispensable de la lumière, de la chaleur, de l'électricité. Il ne tombe pas sous les prises de la méthode expérimentale, et il échappe au contrôle qui régit les matières scientifiques. « Nous sommes à son égard, dit M. Gustave Lebon, comme un sourd de naissance à l'égard de la musique ou un aveugle à l'égard des couleurs. » Bien plus, l'interprétation des phénomènes conduit à cette conclusion contradictoire qu'il est à la fois solide et impondérable. Or, quel savant dénie l'éther ? M. Henri Poincaré soutient même que la contradiction n'existe que dans les images dont nous avons habillé sa réalité [1], tant il le juge nécessaire à l'explication de la pesanteur, du mouvement, de la vie. N'est-ce pas avouer clairement que, pour la science, les motifs de certitude découlent aussi d'autres sources que de l'unique expérience ?

Voilà pourquoi les mathématiciens maintiennent dans leurs traités cet axiome *invérifiable* que deux parallèles prolongées à l'infini ne se rencontrent jamais ; voilà pourquoi il y aura belle lurette avant que les lois de la physique ou de la chimie revêtent des formules positivistes : « tous les corps observés jusqu'à présent s'attirent suivant la ligne des centres, en raison inverse du carré de leurs distances... »

b) Les criticistes.

ajoutent au positivisme une pointe de raffinement. Si l'on en croit leur ancêtre, Kant, nous ne connaissons jamais les choses elles-mêmes, les « noumènes », « das ding an sich, » mais uniquement les « phénomènes », les impressions des choses. Ce qui se passe en nous au point de vue intellectuel, nous le savons,

1. *La Science et l'Hypothèse*, p. 192.

hélas ! sans aucune garantie que cela se passe ainsi au dehors, dans la réalité objective. Non, RIEN NE S'IMPOSE A L'ÉVIDENCE DE L'ESPRIT SINON LA PENSÉE ACTUELLE ET CONSCIENTE ; les objets ne font pas nos idées, ce sont plutôt nos idées qui créent les objets ; et l'homme n'en peut affirmer quoi que ce soit, sauf les qualités que sa conscience leur a prêtées. ON DOIT DONC DOUTER DE TOUT, RATIONNELLEMENT, MÊME DE L'EXISTENCE DU MONDE EXTÉRIEUR.

Dans ce système, la contribution apportée par la « raison spéculative » à la recherche de la vérité étant nulle de plein droit, Kant, pour éviter un scepticisme désastreux, s'en tire par un subterfuge. D'après lui, la « raison pratique » nous montre la loi du devoir qui s'impose, inconditionnelle et absolue, comme un impératif catégorique : elle permet, dès lors, non pas la démonstration mais la croyance rationnelle aux vérités inséparables de la vie morale : le libre-arbitre, l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu.

Mais déjà les disciples ont découvert le sophisme du maître. *C'est précisément la fallacieuse raison pure qui détermine le contenu de ces trois notions métaphysiques ; c'est elle aussi qui prouve leurs rapports plus ou moins nécessaires avec les obligations morales : comment donc fonder une certitude subjective satisfaisante sur une base et par des moyens chimériques ?* Nous ne savons pas, et nous ignorerons toujours !

Que faut-il penser de cela ? Des deux parties de l'œuvre Kantienne, la première seule demeure, celle qui refuse à la raison humaine la puissance d'atteindre le vrai, le réel. Elle assombrit la pensée contemporaine. Les MODERNISTES tâchent vainement à réédifier la deuxième : ils croient en Dieu parce qu'un mouvement du cœur, né d'un besoin du « Divin », leur fait désirer qu'il existe.

— Cette fois encore, pour apprécier et rejeter ce système, de brèves remarques suffiront.

1° Le criticisme encourt un démenti.

« Quand l'homme, argumente Mgr d'Hulst, a conçu une loi possible dans l'ordre physique, il ne lui suffit pas, pour l'admettre, qu'elle soit cohérente avec elle-même, il veut la soumettre au contrôle de l'expérience. Or, tantôt l'expérience lui donne raison, d'autres fois elle l'oblige à reprendre avec plus de soins ses conceptions et ses calculs, et quand il en a découvert et corrigé l'inexactitude, il aborde de nouveau le

contact des faits qui, maintenant, se trouvent d'accord avec sa pensée. Il n'est donc pas vrai que notre pensée emprunte tout à la forme de notre esprit; car alors il nous serait impossible de jamais vérifier une erreur. *La nature* n'est pas l'alliée complaisante de nos illusions, elle *contrôle* sévèrement nos conceptions, les *condamne* ou les *approuve* selon les cas. Nous ne sommes donc pas sans contact avec la réalité [1]. »

2° Le criticisme comporte maintes contradictions.

Lorsque Kant avance la preuve que nous ne savons pas pénétrer « das ding an sich », il prétend avoir sondé la raison *en elle-même* ; il affirme avec *certitude* qu'il ne peut rien connaître avec certitude ; il emploie la *force* de son intelligence à lui démontrer qu'elle est sans force. Et ses conclusions l'entraînent vers une impasse : si elles sont objectives, la théorie s'effondre ; si elles sont purement subjectives, que devient leur valeur scientifique ?

3° Le criticisme aboutit à l'extrême.

Quelque mystérieux que soit le moyen par lequel les objets pénètrent dans le sujet connaissant, nul n'a le droit de contester cette pénétration elle-même sous prétexte que des obscurités l'enveloppent. A ce compte les personnes cultivées peuvent ne jamais croire ni au mouvement, ni au temps, ni à l'espace, puisque la raison oppose à ces notions métaphysiques des difficultés qui ne seront pas de sitôt résolues ; à ce compte encore, il leur faudra révoquer en doute l'existence du monde extérieur et jusqu'à l'existence de leur propre moi, car, même contre ces réalités-là, qui paraissent si évidentes, on fait des objections, et des objections très fortes.

Tel fut le sort des kantistes. Le philosophe de Koënigsberg avait seulement nié les idées qui dépassent la connaissance empirique ; c'était l'IDÉALISME TRANSCENDANTAL. L'IDÉALISME ABSOLU de ses disciples, Fichte, Schelling, Hégel, ne laisse debout que le moi autoconscient, lequel « crée de toutes pièces, par le processus évolutif de son intelligence, le monde représenté, ainsi que les diverses formes a priori inhérentes, selon Kant, à la raison théorique. » Enfin, l'IDÉALISME LOGIQUE, prôné récemment, dissout même les actes de la conscience.

Si dangereux sont les principes d'où le maître est parti que certains prétendent qu'il ne les a pas soutenus avec cette

1. *Carême de* 1892, 1re Conf., note 7.

rigidité et cet absolu [1]. Ils comprennent que toute la pelote se déroule pour peu qu'on attire à soi le bout de fil qui dépasse, et c'est une confusion inextricable. Alors, l'astronome se laisserait convaincre que l'éclipse a lieu dans son cerveau ! Le chimiste ne saurait point s'il voit ses analyses hors de son imagination ! Le physicien admettrait que l'étincelle électrique jaillit sous son crâne ! Les savants avoueraient qu'ils connaissent la matière et les phénomènes qui s'y révèlent, beaucoup moins qu'ils ne les *pensent* ! — Quant à la pauvre vie humaine, elle serait, il est vrai, dénuée d'infortunes. Une preuve suffira. Voici, par exemple, un réserviste appelé en cas de mobilisation. Sa mère prépare, en hâte, ce qu'il pourra emporter ; elle prodigue à son fils ses tendresses, elle l'enveloppe d'un dernier regard aimant... et adieu... elle le suit du cœur. Deux mois s'écoulent. Arrive une lettre de l'ambulance ; elle annonce des blessures graves : deux balles entre les côtes. Angoissée, la pauvre femme part, gagne les arrière-lignes, trop tard, hélas !... elle n'étreint plus qu'un cadavre... Pourquoi se désolerait-elle ?... Ne lui reste-t-il pas cette consolation apaisante qu'elle a uniquement subi des *variations dans des états successifs de conscience ?*

— On nous dispensera d'insister. Le deuxième groupe des hommes qui rejettent le déisme, attend son tour d'être examiné.

B) Le Panthéisme.

Le Panthéisme se défend quelquefois d'être athée. Ses adeptes professent que l'esprit atteint Dieu ; mais comme l'enfant dont les menottes effleurent une bulle de savon aux diaprures éthérées, il ne saisit rien : au contact, le Dieu personnel s'évanouit, il n'en reste qu'un mot indécis et changeant, le « Divin ».

Pourquoi cette négation d'un Dieu personnel ?

a) Les uns le rejettent parce que les effets constatés dans le monde se rattachent à des causes naturelles ou libres et le rendent vraisemblablement inutile. — Nous leur avons déjà répondu [2].

---

1. Riehl, *Der philosophische Kritizismus*. Leipzig 1908.
2. Théogonies, p. 17.

b) Les autres, teintant de philosophie l'antique objection du mal, qui accuse la Sagesse, et l'appliquant cette fois à l'Essence divine elle-même, dénient que le scandale des infortunes puisse peser sur une personne infinie, car, c'est tout leur argument, des œuvres parfaites émanent nécessairement du Parfait.

Ils oublient qu'une telle cause ne se communique pas entièrement sans s'épuiser et que *des communications partielles*, les seules possibles, *impliquent certaines imperfections*. « Tout ce que Dieu pourra produire, explique M. Sertillanges, sera nécessairement limité à un genre, à une espèce, et pourra encore, quoique bon, participer, plus ou moins de ce genre ou de cette espèce. Or, de la variété des choses et de leurs degrés différents, dès qu'elles sont en rapport, le mal doit résulter dans une mesure ou dans une autre. Le soleil ne peut se lever sur la mer sans en dissocier la substance et l'emporter dans les nuages. Le bœuf ne peut promener dans la prairie sa masse tranquille et pacifique qu'en foulant l'herbe et en détruisant des milliers de vies. A moins de construire un monde figé, une cristallisation morte, le Créateur ne pouvait faire fuir le mal. Il a préféré l'employer, et s'il n'y a rien là qui puisse accuser sa sagesse, encore bien moins y a-t-il rien qui répugne à son essence. Que celle-ci soit parfaite, c'est une raison de plus pour que l'univers ne puisse lui ne sembler... Dieu est parfait parce qu'il est infini ; or, l'infini ne peut pas se créer un double. — Il est vrai qu'il y a la question de degré. On peut trouver que la quantité de bien manifestée dans le monde est trop faible, et que la dose du mal y est trop élevée. Mais *quelle audace dans un jugement semblable* ! Celui qui le porte, ignore tout ce qui pourrait le motiver : et les faits, puisque perdu dans un coin de la durée et de l'espace, il ne peut embrasser leur travail ; et le droit, puisque l'outrecuidance de sa faible raison ne saurait se hausser à ce point d'oser tracer des règles à l'usage de l'activité créatrice [1]. »

c) D'autres panthéistes nous opposent un dilemme. Qui donc, interrogent-ils, nommez-vous Dieu, sinon l'Être infini ? Prenez garde. Ou vous concédez que cet Être est tout, et nous tombons d'accord : Dieu n'existe pas à part, il absorbe l'univers. Ou vous soutenez que cet Être n'est pas tout, et alors vous le réduisez à néant ; car l'aveu que vous faites de plusieurs existences séparées, implique la reconnaissance de cette chose absurbe : une limite et un supplément à l'infini.

— Dissipons l'équivoque. Le verbe « être » revêt deux significations très différentes : il a toute sa signification quand il exprime ce qui est par soi-même et en raison de sa propre nature, mais il s'applique imparfaitement à ce qui existe par emprunt et sous une dépendance. Or, le Panthéisme confond ces valeurs. Certes on ne saurait prétendre que Dieu n'est pas tout *éminemment*, *l'Être plénitude*, le tout intensif, la cause totale qui renferme les multiples degrés de l'être, tel que le plus contient le moins ; mais de là à conclure qu'il est tout *formellement*, l'*Être collection*, la somme des

1. *Les Sources de la croyance en Dieu*, pp. 359-360.

existences participées, il y a un abîme. Les créatures ne lui apportent pas davantage que le miroir n'ajoute au visage qu'il réfléchit ; elles ne lui retranchent rien : les rivières n'enlèvent rien non plus à leur source. Ni supplément, ni limite, magnifique antithèse de l'Être et des êtres que nos lèvres peuvent seulement épeler, le monde révèle à qui le regarde d'un œil lucide combien l'Infini tranche vivement sur toutes les contingences.

d) Quelques panthéistes risquent une dernière instance. Écoutons-les jusqu'au bout. Puisque la personnalité détermine un être et qu'un être déterminé s'entoure de négations qui le limitent, comment, disent-ils, osez-vous considérer Dieu — l'Infini — comme une personne ?

— Vous faites une confusion, pouvons-nous leur répondre, entre l'*Être essentiel* et *l'Être participé*. « La détermination, expose le P. Monsabré, est négation si c'est l'acte par lequel vous fixez les limites naturelles d'un être d'emprunt, le degré qu'atteint sa réalité ; mais si elle a pour but de préciser les caractères constitutifs par lesquels une nature subsiste, bien loin qu'elle nie, elle affirme... Le propre de la personnalité n'est point de circonscrire un être, mais bien de faire son unité, comme l'indique le mot lui-même . « personne », c'est-à-dire une chose par soi, *res per se una*. D'où il résulte, en définitive, que c'est précisément parce qu'un être est plus un, plus indépendant et, conséquemment, plus parfait, que nous l'appelons « personne », *persona* [1]. »

— Au fond, les panthéistes ont bâti leurs systèmes sur de captieuses amphibologies ; et las ! l'édifice ne vaut pas plus que son fondement. Apportons-en la preuve.

Il y a deux sortes de panthéistes : les matérialistes et les idéalistes.

a) Le Panthéisme Matérialiste,

dont Spinoza et Spencer ont donné la formule la moins incohérente, soutient que chaque être est une parcelle du divin. Il n'y a que la substance unique, cause immanente de l'univers. Force initiale, et infinie, elle se meut avec un rythme permanent et fatal, se déploie toujours plus, progresse, se transforme équivalemment en chaleur, en lumière, en pensée, revêtant ainsi des modalités tantôt corporelles, tantôt spirituelles.

1° La métaphysique condamne cette doctrine à différents titres.

D'abord, elle fournit la preuve que l'*Être nécessaire* ne doit pas et *ne peut pas changer* ; puis, elle constate que les change-

1. *Carême de* 1873, 5me Conf.

ments sont visibles dans la nature ; après cela, elle s'insurge contre cette conclusion que les réalités du monde seraient des modalités ou des parties de Dieu. — De même, après avoir établi que Dieu est l'*infinie perfection*, elle se refuse à admettre qu'il faille épancher des sentiments latreutiques

> sur l'araignée immonde, sur le ver,
> Sur la limace au dos mouillé comme l'hiver,
> Sur le vil puceron qu'on voit aux feuilles pendre,
> Sur le crabe hideux, sur l'affreux scolopendre,
> Sur l'effrayant crapaud, pauvre monstre aux doux yeux
> Qui regarde toujours le ciel mystérieux [1]...

beaucoup moins encore sur un univers débordant de *misères* et de *besoins*, de *volupté* et de *mensonge*, comme sur l'expression de la Divinité... Inexplicable aberration ! On se voile la face devant le mal relatif et compensé qui résulte des œuvres du Créateur ; puis, ce mal, on l'installe délibérément dans son essence même !

2° La conscience répudie le panthéisme matérialiste.

« D'abord, dit Mgr Farges, elle me dit clairement que *je ne suis pas Dieu* et ne participe en rien à la nature divine. Au contraire, dans la santé et la prospérité, mais surtout dans la maladie et l'adversité, j'ai le sentiment très vif de mes misères, de mes ignorances, de mes faiblesses, de ma contingence et de ma dépendance d'un être supérieur, auteur de la vie et de la mort. Elle me dit aussi que *mon moi est absolument distinct du reste de l'humanité ou de la nature*. Si vous et moi ne sommes qu'une même substance que les choses qui nous entourent, comment avons-nous conscience du contraire ? Ma conscience, en effet, distingue clairement le moi et le non-moi, lorsque je suis éveillé et sain d'esprit. Elle me dit clairement que ma tête, mes bras, mes jambes, sont une partie, une extension de mon moi, et que là sont mes limites, en sorte que votre corps et votre esprit ne sont pas les miens et ne font point partie de ma substance. Affirmer que mon être ne fait plus qu'un avec le vôtre, avec celui de nos descendants ou de nos ancêtres,

1. V. Hugo.

avec celui de nos contemporains, hommes, plantes, animaux, c'est affirmer l'identité du moi et du non-moi, de l'un et du multiple, de l'antérieur et du postérieur ; en un mot, c'est affirmer une proposition gratuite et par trop déraisonnable [1]. »

b) Le Panthéisme idéaliste

professe que tout ce qui est provient d'un être indéterminé, qui évolue en devenant toutes choses. Fichte parle du « Moi ». Schelling nomme l'« Absolu », Hégel l' « Idée ». On cite encore l' « Axiome éternel » et l' « Inconscient ».

Quelquefois, il s'agit d'un pur symbole. L'homme fait Dieu, il le crée en pensant. « Sous une forme, ou sous une autre, Dieu sera toujours le résumé de nos besoins supra-sensibles, la catégorie de l'idéal, c'est-à-dire la forme sous laquelle nous concevons l'idéal, comme l'espace et le temps sont la catégorie des corps, c'est-à-dire les formes sous lesquelles nous concevons les corps [2]. »

D'autres fois, Dieu sera plutôt qu'il n'est pas. Il existe en possibilité... « nisus profond, s'exerçant d'une manière aveugle dans les abîmes de l'être, poussant tout à l'existence, à chaque point de l'espace..., ni conscient ni tout-puissant [3]. « A tous les moments de la durée, il devient toujours davantage, il fait un pas vers l'existence réelle. Lorsqu'il agira sur la totalité de l'univers, il parviendra peut-être à la conscience, à l'omniscience, à l'omnipotence [4]...

1° L'impossible idole.

Qu'est-ce, demande l'abbé de Broglie, que cette nature aveugle et inconsciente qui grandit et se développe sans se connaî-

1. *L'Idée de Dieu d'après la Raison et la Science*, pp. 416-417.

2. Renan, *Études d'histoire religieuse*, p. 419.

3. Idem, *Ibid.*

4. Quoi qu'il en ait, le célèbre auteur de l'*Évolution créatrice*, M. Bergson, se rattache au monisme idéaliste. Centre de jaillissement continu, son Dieu n'a pas de principe, il est — en soi, à la manière d'une substance, — et de soi, ainsi que l'Être nécessaire. Mais il y a piperie de mots : dans le système, « être » équivaut à «devenir ». Au surplus, le travail dialectique, radicalement et essentiellement faussé, n'amène pas à connaître ce Dieu ; nous ne pouvons le saisir, comme toute réalité, que par une faculté nouvelle, apparentée à l'instinct, l'intuition, bref, par le dedans et en nous.

tre elle-même, et qui ne se connaît qu'à la fin de son évolution, quand elle a produit l'homme ? C'est tout simplement une plante ou un *arbre divinisé*. Cette croissance inconsciente qui se termine par un fruit supérieur à tout ce qui le produit, c'est la vie végétale.

D'ailleurs, comment justifier cet évolutionnisme panthéistique ? « *Si l'Absolu porte depuis toujours en lui toutes les conditions de son état supérieur*, il est *absurde* de le supposer un seul instant dans un autre état. Conçoit-on un être qui commence à se poser comme imparfait, alors qu'il dépend de lui, et de lui seul, de posséder depuis toujours la perfection que réclame sa nature ? La contradiction serait au fond de cet être... Que *si les conditions du cosmos n'ont pas été données depuis toujours dans l'essence de l'Univers*, l'Univers ne les trouvant pas au dedans de lui, a dû les chercher au dehors. Il *dépend* donc d'un milieu, c'est-à-dire qu'il ne jouit point de la suprême autonomie qui est le propre de l'Absolu [1]. »

2° Le panthéisme idéaliste multiplie les gageures.

Lorsque Hégel avance que deux propositions contradictoires peuvent être vraies à la fois, ou que Renan soutient sans rire que l'Infini n'existe que quand il revêt une forme finie, l'esprit aussitôt se rebelle. A découvrir que les monistes, au fond, prêchent l'être que produit le néant, l'ordre qui procède du chaos, le parfait causé par l'imparfait, le tout qui perd et qui gagne, il éprouve encore un soubresaut. Mais certaines phrases sonores menacent de l'abuser. « L'Idée qui se cherche elle-même à travers les tâtonnements de l'instinct » ça le berce, s'il est simple ; et pourtant, cette idée joue le rôle saugrenu d'un monsieur se tirant par les cheveux d'un abîme où déjà la mort le guettait ! L'effort inconscient, le « nisus » qui cause des créatures intelligentes et la force aveugle qui les dote de volonté, il suffit qu'on l'enveloppe d'une belle musique littéraire pour que, tenue sous le charme, la raison proteste à peine. Eh bien ! non, ripostons-nous froidement à l'idole métaphy-

1. J. Halleux, *op. cit.*, pp. 64-65.

sique du panthéisme idéaliste : Médecin, guérissez-vous vous-même ; *éclairer* les autres et *ne pas voir clair* en soi-même ; enrichir autrui d'actes *volontaires* et *ne pas pouvoir* se dépétrer des hésitations qui caractérisent les débuts,

> Étrange vérité, pénible à concevoir,
> Gênante pour le cœur comme pour la cervelle [1]...

— On voit assez pourquoi nous rangeons tous les panthéistes parmi les tenants de l'athéisme. Ils ont beau réclamer : leurs théories résolvent le « Divin » en une buée inconsistante. Leur Dieu est tout et il n'est rien. Voltaire l'avait compris, quand, sous le vif éclair de son sarcasme, il montrait Spinoza

> Marchant à pas comptés, s'approchant du grand Être :
> « Pardonnez-moi, dit-il, en lui parlant tout bas,
> Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas.. »

***

A ce tournant de notre étude, nous pouvons, nous devons, semble-t-il, accuser l'insuffisance des théories négatives. **Car les athées de surface, ceux qui pensent — quelques spécialistes des sciences naturelles — et ceux qui ne pensent pas — les moutons de Panurge et leurs mauvais bergers — n'arguent jamais d'études personnelles ; ils répètent comme ils ont pu ou voulu la comprendre, une leçon apprise chez certains philosophes. Ceux-ci pourtant ne nient point l'existence de Dieu. Les uns ergotent sur sa nature ; les autres abusent de la métaphysique pour énerver les moyens de le connaître.**

1. Sully-Prudhomme.

CEUX QUI ERGOTENT SUR L'EXISTENCE DE DIEU

A. ou bien prétendent manquer de preuves : les **Agnostiques** —	soit qu'ils récusent tout autre témoignage que celui des sens et toute réalité qui se dérobe à ceux-ci : LES POSITIVISTES.	A tort, évidemment, puisque : 1° notre connaissance *transcende* l'ordre phénoménal : elle atteint les substances et les causes ; 2° la science elle-même acquiert des certitudes par voie de *raisonnement*.
	soit qu'ils considèrent aussi comme suspect le témoignage des sens et révoquent en doute l'existence du monde extérieur. LES CRITICISTES.	Mais 1° ces philosophes affrontent le *démenti de la nature* : elle prouve que l'homme a des contacts avec la réalité ; 2° leur système renferme plusieurs *contradictions* qui le détruisent ; 3° ils aboutissent logiquement à des *conclusions trop effarantes* pour que les principes dont ils partent soient vrais.
B. ou bien se font de Dieu un concept indécis et changeant les **Panthéistes.**	Les PANTHÉISTES MATÉRIALISTES n'admettent qu'une substance unique et divine dont chaque être est une parcelle —	Ce qui 1° implique d'*odieuses conséquences* que la métaphysique réprouve ; 2° *répugne à la conscience* : elle affirme que mon moi est absolument distinct du reste de l'humanité et de la nature.
	Les PANTHÉISTES IDÉALISTES professent un Être indéterminé qui évolue en devenant toutes choses.	Seulement 1° voilà une *impossible* idole : sotte, si elle a pu réaliser depuis toujours les conditions de son état supérieur et ne l'a point fait ; ou dépendante d'un milieu, s'il lui a fallu les chercher au dehors ! 2° voilà une construction de l'esprit qui s'élève sur des *contradictoires !*

Il n'y a donc point lieu d'être sceptique quant à l'existence de Dieu.

CHAPITRE IV

L'Humanité dans son ensemble est déiste.

Nous l'avons dit. La généralité des hommes a manifesté sa croyance en Dieu, toujours et partout, quoiqu'elle n'ait pu préciser par elle-même, autant qu'un chrétien le voudrait, la nature et les attributs divins.

A) Toujours.

Une rapide enquête, menée à la lumière de l'expérience et de la linguistique, parmi

Les peuples primitifs.

confirme sur ce point le témoignage des meilleurs ethnographes.

** NOTRE ENQUÊTE [1].

Il va sans dire que les PRIMITIFS PRÉHISTORIQUES dont nous connaissons à peine certains aspects de la vie extérieure : instruments, sépultures, constructions, éclairent fort peu le problème. On découvre néanmoins dans le quaternaire ancien, dès les temps paléolithiques, l'indice du sentiment religieux ; puis, à l'époque archéolitique, la preuve formelle d'un culte des morts ; mais qui mieux est, le quaternaire actuel contient, outre des haches représentées sur une dalle, sur un dolmen, et qui furent peut-être l'objet de la vénération publique, maintes

1. Les chapitres précédés de deux astérisques feront plutôt l'objet d'une conférence pour le professeur ou d'une lecture pour l'élève studieux.

idoles féminines où les spécialistes conjecturent la personnification de la maternité et le prototype des déesses-mères, ainsi que plusieurs pierres à sacrifice [1].

Mais guère ne chaut cette pénurie de documents. Après avoir constaté, d'une part, que l'industrie des SAUVAGES CONTEMPORAINS présente une grande similitude avec celle de la préhistoire, et, d'autre part, que leurs croyances ressemblent aux croyances des peuples historiques quand ils étaient encore au berceau, les savants, grâce à un raisonnement analogique très légitime en soi, identifient les peuplades barbares aux hommes préhistoriques. Nous pouvons accepter leur point de vue, sous réserve expresse qu'il serait abusif d'étendre cette identification aux premiers hommes ; et, de cette manière, nous allons expliquer autrefois par aujourd'hui.

***

On suspectait jadis le déisme des BANTOUS. La chose avait une réelle importance, car ce groupe linguistique occupe la majeure partie de l'Afrique centrale habitée. L'accusation porte à faux, déclare Mgr Leroy qui, vingt années durant, a partagé leur existence. « Dans toutes leurs langues, Dieu a un nom et un nom qui se trouve toujours exprimer ou représenter son objet, autant qu'il est possible à l'homme d'exprimer ou de représenter l'Être ineffable. Ainsi, on l'appellera d'un qualificatif composé du mot *amba* : dire, faire, arranger, et ce sera : Celui qui fait, l'Organisateur, le Créateur ; ailleurs, on prendra pour racine le mot *eza* : pouvoir, et ce sera : le Puissant, le Maître, le Grand ; ailleurs on aura recours au mot *ima* : vivre, et ce sera : le Vivant [2]». Sur ce Dieu, la magie demeure sans prise. Personne ne songe à le représenter d'une manière corporelle. On ne lui assigne aucune demeure ici-bas, ni temple, ni caverne.

— Au Sud-Ouest, chez les HOTTENTOTS, Le Vaillant n'avait pu discerner des traces religieuses assez nettes. « Quelque dégra-

1. Cfr. Bricout, *Où en est l'histoire des religions ?* t. I : La religion des primitifs.
2. Huby, *Christus*, p. 62.

dées que soient ces populations, rectifie Livingstone, il n'est pas besoin de les entretenir de l'existence de Dieu, ni de leur parler de la vie future. Ces deux vérités sont universellement admises en Afrique. Tous les phénomènes que les indigènes ne peuvent expliquer par une cause ordinaire, ils les attribuent à la Divinité... Si vous leur parlez d'un mort, il est allé près de Dieu, vous répondent-ils, » — Tsui-Goa, le père des pères[1].

— Après avoir longtemps étudié les AFRICAINS OCCIDENTAUX, J. L. Wilson constate qu'ils révèrent un grand Être suprême. « Cette idée n'a rien d'imparfait ni d'obscur, écrit-il. L'impression est si profondément gravée au fond de leur nature morale et intellectuelle, que tout système d'athéisme les frappe comme trop absurde et déraisonnable pour mériter un démenti. Ce qui, dans le monde naturel, dépasse le pouvoir de l'homme et des esprits, lesquels sont supposés occuper une place un peu plus haute que l'homme, est immédiatement et spontanément attribué à l'action de Dieu. Toutes les tribus ont un nom pour le désigner ; plusieurs d'entre elles en ont même deux ou davantage, se rapportant à son caractère de Créateur, de Préservateur et de Bienfaiteur[2]. »

— A mesure qu'on remonte vers le Nord, la notion de l'Être suprême se raffermit. Les NIGRITIENS vénèrent le Maître des cieux. Certains HAMITES ne placent aucun fétiche au-dessous d'En-Ngaï.

— En dehors de l'Afrique, nous rencontrons chez les AUSTRALIENS, Motogon, le Tout-Puissant, et chez les sauvages des deux AMÉRIQUES, un Grand Esprit opposé aux esprits inférieurs qui animent les astres, les eaux, les animaux et les plantes.

— Mais ce qui nous intéresse davantage, c'est la race des NÉGRILLES ou PYGMÉES, « plus vieille que le Sphynx, les Pyramides, et tous les textes recueillis sur les papyrus, le bronze, la brique, la pierre » et qui se retrouve un peu partout, jusqu'au sud du continent africain et dans les terres que baigne l'océan Indien. Tribus bantoues, hottentots, nigritiens reconnaissent unanimement que ces *Wa-twa*, *Aba-twa*, ces chassés, ces dis-

1. Huby, *Christus*, pp. 78-77.
2. *Western Afrika*, p. 209.

persés, ces vagabonds furent les premiers occupants du sol. Les ethnographes en tombent d'accord. Fidèles à l'hypothèse de l'évolution, ils les refoulent même vers les confins du règne animal, sous prétexte qu'on les a vus se barbouiller de boue et grimper aux arbres avec l'agilité des singes. Voilà donc des primitifs authentiques. « Or, dit Mgr Leroy, ils considèrent l'univers comme un domaine étranger, dont ils sont fort attentifs à ne pas faire usage sans rites préalables, comportant des prières et des sacrifices, par crainte du Maître qui le leur a cédé, de l'Être supérieur qu'ils conçoivent d'une façon vraiment claire et distincte... [1] »

— Laissons maintenant

NOS TÉMOINS

déposer là-dessus un rapport d'ensemble. Des savants avaient enseigné que certaines tribus misérables étaient dépourvues d'idées religieuses. De Quatrefages pouvait déjà leur infliger un démenti. « Est-il vrai, demandait-il... que quelques tribus américaines, quelques populations polynésiennes ou mélanésiennes, quelques hordes de Bédouins aient totalement perdu les notions de la divinité et d'une autre vie ? La chose est certainement possible. Mais à côté d'elles vivaient d'autres tribus, d'autres populations, d'autres hordes exactement de même race, et où était conservée la foi religieuse. C'est ce qui résulte des exemples mêmes cités par Lubbock. Là est le fait. L'athéisme n'est nulle part qu'à l'état erratique. Partout et toujours, la masse des populations lui a échappé : nulle part, ni une des grandes races humaines, ni même une division quelque peu importante de ces races n'est athée [2]. » Après des études commencées bien avant son entrée dans la chaire d'anthropologie, études qu'il poursuivit et conclut « non pas en penseur, en croyant ou en philosophe... mais exclusivement en naturaliste qui, avant tout, cherche et constate les faits », l'illustre professeur du Museum d'histoire naturelle allait jusqu'à définir l'homme « un animal religieux [3] ».

1. *Christus*, pp. 82-86.
2. *L'espèce humaine*, Conclusion. Voir aussi p. 32.
3. *Ibid.*

— Tiele, professeur à Leyde, ne connaît pas davantage de peuple areligieux. « L'affirmation contraire, assure-t-il, provient toujours d'observations inexactes ou d'un imbroglio d'idées. Conçue dans un sens large, la religion est un phénomène propre à l'humanité tout entière.

— Un ancien évolutionniste, Andrew Lang, se rend loyalement, lui aussi, à l'évidence. Le fond du déisme barbare lui paraît consistant. Voici ce qu'il en pense. « Chez certains sauvages inférieurs existe, non pas un monothéisme formulé en doctrine philosophique, mais la foi en un être puissant, bon, créateur... qui récompense le dévoûment, la franchise, la chasteté et les autres vertus ». Les contours de ce concept sont, à vrai dire, déformés. « C'est encore un fait dûment établi, non une simple hypothèse, continue-t-il, que l'Être suprême de certains sauvages inférieurs est laissé dans l'oubli et se désintéresse de la conduite humaine pour se complaire dans une sorte de repos épicurien. A sa place, une foule de dieux et d'esprits capables d'influer sur les circonstances de la vie quotidienne, fixent les regards de l'homme et accaparent ses hommages... » Quant à trancher la question si les brumes de ce polythéisme excessif remontent aux origines, Lang n'hésite aucunement : « Les dieux cruels et affamés (auxquels on offre des sacrifices humains) sont des dégénérés par rapport à celui que les Australiens appellent « Père des cieux », qui se complaît uniquement dans le sacrifice de notre égoïsme et de nos mauvais penchants, qui réclame notre obéissance et non la graisse des kangouros. »

— Avec la plupart des missionnaires, le P. Schmidt, rédacteur du périodique *Anthrôpos*, constate que nous trouvons partout l'idée de Dieu sans la voir se former et que « cette foi en un Être suprême est le fondement de la religion des peuples primitifs. Son nom est parfois « Celui qui tonne », parfois « Ciel », d'autres fois « Seigneur » ou encore « notre Père ». On se le représente d'ordinaire comme habitant le ciel. En ce cas, il n'a sur terre aucun lieu déterminé où il soit censé habiter. Il n'a

1. *Handboek der geschiedenis der godsdiensten*, p. 12.

pas non plus de temple ni de représentations figurées. Du reste, on lui confère pratiquement l'omniprésence... » L'auteur lui découvre d'autres attributs divins, analogues à ceux que revendique le christianisme. Voici la Justice. « L'Être suprême envoie les maladies et la mort, qui sont souvent le châtiment de fautes commises. Ces fautes, il les châtie aussi, chez plusieurs de ces peuples, dans l'au-delà, de même qu'il y récompense le bien. Il est le législateur de toute la vie morale. » Voici la Sagesse. « Chez quelques peuples, on lui attribue l'omniscience, y compris la connaissance des pensées secrètes. » Voici enfin la Sainteté négative. « Jamais il n'use de sa puissance souveraine pour le mal. Jamais il ne favorise ni ne commande l'immoralité, le vol, le meurtre, comme il arrive assez souvent aux dieux dans la mythologie des peuples classiques eux-mêmes, pourtant très civilisés. Il ne moleste pas davantage les hommes sans motifs ou par jeu. Il est bienveillant et secourable. C'est à lui qu'on doit tout ce qui est bon. »

Quoi d'étrange à ce qu'un tel Être gagne la vénération de ces pauvres gens, soit qu'ils parlent de lui avec une réserve extrême, soit qu'ils lui dévouent « une religion véritable et complète, pourvue de tous ses éléments essentiels : dogmes, morale, culte, ce dernier comportant trois formes différentes : témoignages de respect, prières et sacrifice [1] ? »

***

Ces dépositions de missionnaires et d'ethnographes aussi réputés que M. Lang peuvent nous déconcerter à première vue. « Le culte rendu à des images ou fétiches, où sont censés résider, ou exercer leur influence, des esprits ou génies qui y ont été appelés, et que, dans nos langues et par le fait de notre éducation latine, nous appelons improprement des *dieux*, confusion que nos noirs ne font jamais, » le lecteur le prendrait sans doute pour une idolâtrie véritable. Or, les hommes compétents lui affirment que « l'idée même de présenter un objet matériel comme Dieu paraîtrait extravagante, ridicule » aux barbares

1. *La Révélation primitive*, pp. 181-187

africains. Bien plus, il faut accorder à ceux-ci quelques conceptions élevées sur la divinité, cela est évident, voire la croyance à un DIEU SUPRÊME, créateur (au sens large), grand-esprit, tout-puissant — et cette croyance subit parfois de tels affinements qu'elle échappe à la mythologie.

Mais, après avoir évité le pessimisme traditionnel il importe de ne pas tomber dans cet optimisme exubérant qui pousse certains apologètes à prononcer ici le mot de MONOTHÉISME. D'abord, rien ne prouve que les non-civilisés donnent aux qualificatifs « suprême », « créateur », « invisible », le sens supérieur et précis que notre intelligence, habituée à l'abstraction, se plaît à leur reconnaître. Et puis, et surtout, le monothéisme n'est pas que la tendance à une conception monarchiste de la société des dieux, ni simplement l'exclusion de la pluralité ni la seule unité de l'être divin, autrement dit, ce n'est pas une affaire de « nombre » ; il comprend au premier chef certaines « qualités » que nous détaillerons à propos des prophètes et qui, M. Chantepie de la Saussaye le reconnaît lui-même, sont l'apanage des doctrines juive, chrétienne et musulmane [1].

Nous pourrons donc conclure que, malgré des anthropomorphismes [2] quelquefois accentués, on trouve chez les sauvages « une religion que sa pure simplicité et sa simple grandeur élève beaucoup au-dessus de la déchéance religieuse que les peuples plus récents et souvent très civilisés s'efforcent en vain de dissimuler sous une mythologie surabondante et sous une profusion de rites variés et compliqués. [3] »

Le lecteur en fera spontanément la remarque — cependant que nous parcourons avec lui les premières pages de l'histoire des nations les plus connues, afin de lui montrer que le déisme, cette croyance originelle, se retrouve aussi partout.

---

1. Cfr. *Christus*, pp. 62-63. — *Revue du Clergé Français*, 1er octobre 1909, art. de MM. Bros et Habert. — Hugueny, *Critique et catholique*, p. 47.

2. Ἄνθρωπος, homme, μορφη, forme : erreur qui consiste à prêter à Dieu ce qui revient à l'homme. Dieu, disait un humoriste, créa l'homme à son image et à sa ressemblance ; mais hélas ! l'homme le lui a bien rendu.

3. Schmidt, *loc. cit.*

B) Partout.

Les peuples historiques.[1]

Dès son entrée dans l'histoire, vingt siècles avant Jésus-Christ, la CHINE vénérait l'Être Suprême. *Odes et Annales* nous montrent l'empereur se réservant le sacrifice et plaçant au-dessus de quelques personnages transcendants, — objets d'un culte secondaire, patrons des terres, patrons des moissons, — celui qu'on nommait Ciel, Sublime Ciel, Sublime Souverain, et dont les prérogatives sont essentiellement divines : il donne, conserve, ravit l'existence, promulgue des lois, et il juge les hommes ; il répand l'abondance ou la disette, l'adversité ou la prospérité. Qu'on veuille bien ne pas se méprendre : le nom de Cinq Souverains est postérieur de beaucoup, il désigne la quintuple activité que le dieu exerce « par les cinq éléments dans les cinq régions. »

Plus tard, le panthéisme de Lao-tse et la réaction de Confucius traversèrent sous diverses formes, ainsi que des courants aux puissantes ondulations, l'âme religieuse de l'empire ; il advint même que le matérialisme dynamiste de Tchou-hi fut la doctrine imposée ; mais, dit le sinologue M. Wieger, il faut se garder de les appeler du nom de religions ; ce sont bien plutôt deux politiques, reposant sur quelques principes de philosophie naturelle, l'une niant Dieu théoriquement, l'autre le négligeant pratiquement.

Jusqu'à sa chute, l'empereur resta fidèle aux traditions anciennes : comme ses prédécesseurs d'il y a quatre mille ans, médiateur unique, il sacrifiait au ciel. Quant au peuple, qui n'eut jamais de religion privée originale, et qui, avec son éminent bon sens pratique, fondit en un tout l'ancien dogme déiste national et la morale indienne, ses prières vont au Dieu de la conscience, à Lao-tien-ye, le vénérable Seigneur du Ciel, celui qui voit et juge, qui punit et récompense[2].

---

1. Faute de place, nous traitons d'une manière assez simpliste une histoire éminemment complexe.

2. *Christus*, pp. 95-119

— Aux temps védiques, la religion de l'INDE peuplait d'esprits malins ou propices le ciel et la terre, le bois et la montagne, le lac et le nuage qui s'y reflète, l'arbre et l'animal. Dans ce décor, elle évoquait des dieux supérieurs, « êtres de raison » qui, chacun à son tour, devenaient le plus grand, s'ils ne devenaient tous les autres à la fois, et dont l'un, Varuna, fondateur et gardien de l'ordre cosmique et moral, faisait, selon M. de la Vallée-Poussin, « figure de Jéhovah[1]. »

Vinrent les spéculations ontologiques et ritualistes du Brahmanisme. Les simples poursuivirent leur rêve de se réunir un jour à quelque divinité personnelle et providentielle ; mais l'anéantissement dans le Dieu-Tout, dans un être primordial, omniprésent, qui se confond avec la vie universelle, voilà désormais l'ambition de l'élite savante. « Cependant, précise l'indianiste que nous prenons ici pour guide, les brahmanes ne sacrifièrent jamais complètement Brahmâ (masculin), le dieu suprême « qualifié «, le « Seigneur », *içvara*, au brahma (neutre), substance unique, absolu impersonnel, connaissance sans sujet et sans objet. Et quand le « Seigneur » s'appelle Krishna ou Çiva, très grands dieux — sortis de la dévotion populaire[2] — on ne peut mieux définir la religion et la philosophie indoues que ne l'a fait M. Hopkins : *personal pantheism*[3] ».

Cette existence d'un *içvara*, la réaction qui s'opéra contre le formalisme brahmanique vers le milieu du VIe siècle avant Jésus-Christ, l'hérésie formidable et longtemps triomphante du Bouddhisme, commença par la supprimer. On doit pourtant peser les circonstances : cet athéisme va de pair avec la dévotion. Et qu'on ne crie pas au paradoxe ! Incompréhensibles à l'Occidental, les conceptions hybrides répondent aux tendances profondes et contradictoires de l'Hindou[4]. Cantonné sur le terrain pratique, il n'a pas d'autre souci que d'opérer son salut, son âme étant essentiellement mystique ; or, puisque

1. *Christus*, p. 243.
2. *Où en est l'histoire des religions ?* p. 260.
3. *Christus*, pp. 254-255.
4. *Où en est l'histoire des religions ?* pp. 260-261 et *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique*, fasc. IX., col. 680.

son salut dépend de lui-même, — nous mangeons, dit-il, le fruit de nos actes ; — sans qu'un Être souverain y intervienne pour la moindre part, les tenants d'école n'éprouvent aucun besoin d'appliquer leur intelligence à découvrir un principe unique, auteur de tout ce qui existe... Au contraire, le problème théorique d'origine leur paraît oiseux, voire hétérodoxe. Persuadés que l'ensemble des actes des créatures forme le moteur cosmique et que c'est l'acte personnel qui est le régulateur des destinées individuelles, ils écartent le Créateur et le Juge suprême ; mais, sous ces réserves, ils reconnaissent un Brahmâ, un grand dieu qui vit très longtemps [1]. Avant la décadence de leur système, quelques-unes de leurs sectes parviendront même à diviniser Çâkyamuni, puis, multiplieront des Bouddhas semblables à lui, dieux-providences, sauveurs, dont la nature reste un peu floue.

Aujourd'hui, les différentes couches qui composent la religion de l'Inde — quelques spécialistes y aperçoivent à tort ou à raison jusqu'à des sentiments chrétiens, — se mêlent dans le chaos. Le culte de Çiva et celui de Vishnou se disputent la prééminence. Il semble qu'ils conçoivent le dieu unique ; car les çivaïstes tiennent que Çiva et Vishnou se confondent, tandis que les Vishnouïtes regardent le premier comme un simple serviteur du second. Ceux-ci nous présentent la trop fameuse *Trimurti*, une divinité à personnages inégaux dépendant d'un être impersonnel, Turîya, lequel épuise le concept du divin [2].

— Une armée de dieux couvrait la BABYLONIE et son héritière cultuelle, l'ASSYRIE. Au premier plan, les baals : le seigneur des cieux, Anou ; celui de la terre, Bêl ; celui des eaux, Ea. Ensuite, les divinités astrales : Shamash, le soleil ; Sin, la lune ; Isthar, la planète Vénus. Enfin, certaines représentations des forces de la nature, du feu, du vent, des ondes, du sol fécond. 2050 ans avant Jésus-Christ, Hammourabi les avait déjà rangés comme des dignitaires de cour autour du grand dieu national,

1. *Christus*, p. 262.

2. d'Alès, *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique*, art. de M. A. Roussel fasc. IX, col. 761.

créateur et organisateur, Mardouk, évincé par Ashour dès la chute de Babylone.

Sans doute, il appert de l'enquête que voici une religion très supérieure : puissances essentiellement bienfaisantes, le dieu est un père, la déesse une mère, au point que l'homme les traite avec toute la confiance, avec toute la tendresse d'un enfant ; l'étymologie et l'écriture suggèrent leur participation à une nature divine unique [1] ; et l'on observe même plusieurs efforts de Mardouk pour usurper, pour concentrer en sa personne les attributs ou les noms de ses nombreux congénères. Mais de là au monothéisme, il y a un fossé que l'audace bien américaine d'un Hugo Radau, l'apriorisme d'un Winckler, les insinuantes arguties d'un Delitzsch, première et troisième manière, ne parviennent pas à combler [2]. « Jamais, dit M. Jastrow, on n'a tenu Ashour ni Mardouk pour un dieu qui n'en souffre point d'autres à côté de lui, — cette caractéristique de Yahweh, ajouterons-nous nous-mêmes — en le concluant comme conséquence logique de la foi qu'il ne peut y avoir qu'une seule Puissance dirigeant l'univers et de laquelle viennent toutes choses. » Que si l'assyriologue découvre quelque inscription remontant à vingt-huit siècles, voire au delà, et qui porte une clausule de ce genre : « O homme à venir, mets ta confiance en Nabou et ne la place pas en un autre dieu » — gare la méprise ! Il n'y a là que l'expression d'une *préférence* et non d'un exclusivisme. Car, ainsi que le fait remarquer M. Flinders Petrie, « le dieu sous lequel un homme était né et vivait, était pour lui *le* dieu... les appellations communes de dieu ou de grand dieu, dans les inscriptions religieuses, désignant naturellement le dieu local. »

— Les autres Sémites, sauf les Arabes et les Hébreux, nomades ou sédentaires de SYRIE, de PHÉNICIE, de CHANAAN, etc., vénérèrent pareillement les divinités astrales et les baals locaux, parmi lesquels ils distinguaient un dieu suprême,

1. *Où en est l'histoire des religions ?* pp. 135-136.

2. A. Condamin, *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique*, fasc. II, col. 367-372.

« seigneur des cieux », correspondant presque toujours à l'Hadad des orages [1].

— Les incertitudes, auxquelles n'échappent ni la religion hellénique ni la religion romaine, — ce n'est pourtant pas faute de documents ; — ne sont nulle part plus nombreuses que dans la religion IRANO-PERSANE. Doit-elle son existence au problématique Zoroastre ? A-t-elle reçu l'empreinte du judaïsme ou, réciproquement, n'aurait-elle pas plutôt influé sur celui-ci ? Que valent ses textes et la tradition qu'ils représentent ? Autant de problèmes capitaux. Puisqu'ils débordent cette étude, qu'il nous suffise de décrire à larges traits le personnage dominant de cette religion : Ahura-Mazda (Ormazd).

Ce dieu est presque spirituel. Sept vassaux l'escortent, saints immortels qui le nomment père et créateur, et qui, peut-être, conjecturent plusieurs savants d'après l'examen de leurs noms, figurent ses attributs. Au vrai, la sainteté et la justice lui appartiennent en propre, la puissance aussi ; et celle-ci deviendra transcendante quand, le cycle de douze mille ans une fois achevé, l'œuvre du triomphe sur le royaume antagoniste sonnera dans la joie. Toutes les choses d'ici-bas lui doivent l'être, ainsi que l'homme, obligé à chaque instant de choisir entre le bien et le péché.

Cette divinité ressemblerait beaucoup à Yahweh, certes, si les Irano-perses ne lui opposaient un principe de l'insubordination et du mal qui le limite, indépendant, hostile, Angra-Mayniu (Ahriman). Conduisant une armée de démons mâles et femelles, de sorciers et de sorcières, de mauvais génies, le Malin dispute à Ormazd la terre et les cieux, les corps et les esprits, l'univers entier. Mais il sera vaincu ; ses légions reculent pied à pied depuis l'apostolat de Zoroastre ? — Voilà bien Satan et ses suppôts, les adversaires du règne de Dieu que craignent le judaïsme et le christianisme, insisteront derechef ceux qui prétendent reconnaître en cette religion des ressemblances avec la nôtre. Qu'ils lisent au moins quelques fragments de l'*Avesta* pour en apprécier exactement la valeur

1. *Où en est l'histoire des religions ?* pp. 163-187.

religieuse et mystique, conseille M. Labourt[1] ; la schématisation fait disparaître ce qu'il y a d'excentrique et de saugrenu dans la réalité.

— Le premier roi historique de l'ÉGYPTE, Menès assigna aux divers clans des compagnons d'Horus une province distincte, un nome. Chaque nome avait sa divinité et chaque divinité son temple. C'était une cabane aux parois très lisses ; une natte de jonc y tenait lieu d'autel pour les offrandes, et près de cette natte se dressait, couronnée et portant le sceptre, la statue du *noutir-nouiti*, dieu du domaine qu'on croyait aussi le maître de l'univers. Les populations égyptiennes, peu homogènes et qui n'eurent jamais à un degré bien vif le sentiment de la contradiction, finirent par échanger leurs personnages divins ; mais on ne sait pourquoi des apparences animales vinrent déformer l'Être suprême. Qu'il s'appelât Atoum à Héliopolis, Phtah à Memphis, Thot à Hermopolis, Amon à Thèbes, Horus à Edfou, Khnoum à Éléphantine, il garda cependant sa prépondérance sur les hôtes du panthéon et se reconnut partout à la même nature, au même rôle, aux mêmes propriétés et attributs.

La Ve dynastie, celle qui nous légua les textes des pyramides, sonna l'heure décisive du syncrétisme, comme la XVIIIe devait un jour en sonner la dernière ; les changements religieux postérieurs ne sont plus qu'accidentels. Trois catégories d'êtres participent depuis lors à la divinité. Voici, à l'avant-scène, des personnes divines consubstantielles : les triades et les énéades. Expression idéale de la famille, les premières confient le rôle capital à un seul membre, tantôt au dieu, tantôt à la déesse, selon leur influence originelle, et font du fils un enfant sage destiné à perpétuer la fonction de son père ; les deuxièmes rapportent leurs différentes générations au créateur que le soleil symbolise généralement. Une lueur de monothéisme les éclaire. Qu'on lise entre autres cette curieuse inscription trouvée sur un cercueil : « Je suis un, qui devient deux, je suis deux qui devient quatre, je suis quatre qui devient

1. *Où en est l'histoire des religions ?*

huit, je suis un après cela, je suis Kopri dans Heitberbohrou, je suis Osiris dans Kouit, je suis Hâpi engendré dans Phtah, je suis le créateur Râ, père de Shou [1]. » — Après ces illustrations souveraines, il y a des divinités inférieures parmi lesquelles on range quelques animaux. Et les Pharaons arrivent en dernier lieu.

Remarquons ceci, par manière de conclusion : tandis que les Mamphites n'avaient vénéré le bœuf Apis et les Hiélopolitains le taureau Mnévis qu'à cause des relations intimes qu'ils leur supposaient avec des dieux distincts d'eux-mêmes, du VIIe siècle avant Jésus-Christ jusqu'à l'époque romaine, les Égyptiens devinrent franchement zoolâtres : serpents, crocodiles, oiseaux, chats, béliers accaparèrent les hommages des foules et se les asservirent. Les classes supérieures, pendant ce temps, hellénisèrent leur culte.

— Chasseurs, pasteurs, cultivateurs, les habitants de la GRÈCE commençèrent par croire qu'il y avait dans la mer, les fleuves, les monts, dans certains arbres ou pierres dont la forme bizarre les surprenait, et aussi dans quelques animaux, un « moi » analogue au leur ; ils y attachaient, comme symbole des causes secondes, maintes divinités — diverses d'après les cantons et, probablement, au fond, ressemblantes.

Les Aèdes substituèrent à celles-ci des dieux à forme humaine. Grands, forts et beaux, omniscients et immortels, ces personnages respectaient la morale aussi peu que les simples créatures humaines. Homère leur assigna un chef, qu'il para des attributs du vrai Dieu : *Zeus pater*, que les spécialistes supposent être la divinité suprême des peuples indo-européens, le Dyâus pitar du sanscrit, le Ju-ppiter latin, le Ziu germain, et qui pourrait remonter jusqu'aux origines des temps préhelléniques. « Vous apprendrez, dit-il aux autres dieux, combien je suis plus fort que vous tous. Rivez au ciel une chaîne d'or, à laquelle vous vous suspendrez tous, dieux et déesses : malgré vos efforts, vous n'entraînerez pas Zeus, le souverain ordonnateur. Mais si moi-même, je voulais tirer la chaîne à

1. Cfr. *Revue pratique d'Apologétique*, 15 juin 1911, le commentaire de Maspero cité par M. Valensin, p. 404.

moi, je tirerais avec elle la terre et la mer ; puis, je l'attacherais au sommet de l'Olympe, et l'univers demeurerait suspendu, tant je suis au-dessus des dieux et des hommes. »

Sept cents ans avant l'ère chrétienne, l'esprit critique allégorisa les vieilles légendes, il les corrigea parce qu'invraisemblables, et les vida de leur contenu surnaturel. Si cette épuration exerça de cruels ravages parmi les croyants à la mode du charbonnier, par contre, elle conduisit un Aristote au concept d'un premier Moteur non mû, et cela compense. Elle n'empêcha pas non plus les âmes mystiques de rajeunir et de perfectionner les mystères anciens : avec le sentiment du péché et le souci de s'en purifier, ces âmes avaient le désir de plaire à l'Être souverain et la préoccupation d'assurer l'autre vie bienheureuse ; elles cherchèrent donc un apaisement dans les confréries ésotériques, où elles se groupèrent nombreuses et ferventes. Comme partout et toujours, les masses, cependant, vouaient leurs préférences aux divinités inférieures, actives autant qu'immédiatement secourables.

— Une poussière de *numina*, puissances n'ayant ni sexe ni forme précise mais auxquelles la foi populaire accordait la personnalité, tels sont, à l'origine, les dieux de Rome. Ossipaga forme les os de l'enfant et Carna veille à ses chairs. Aesculus fait bonne garde sur la monnaie de bronze, Argentarius sur l'argent ; Iterduca est l'étoile des voyages et Domiduca ramène au foyer domestique. Par dessus ces « pouvoirs » et ces « idées », — Fortuna, Victoria, Salus — trônent les grandes divinités à visage humain : il y a, au sommet de la hiérarchie, primitivement Janus, *Pater, Divinus Deus, Creator bonus*, suivant le rituel, donc Être suprême : puis Jupiter, qui absorba le Zeus grec.

On sait, en effet, que les dieux de l'hellénisme classique envahirent la république romaine, mais leur règne connut bientôt la décadence. La philosophie et le scepticisme alexandrins achevaient même de le dissoudre, lorsqu'Auguste introduisit dans la ville et dans les provinces le culte du Génie impérial et de la déesse de Rome. Trop officiels, trop extérieurs pour répondre aux tendances profondes et mystérieuses des

âmes, ceux-ci furent bientôt supplantés, malgré l'enthousiasme des premiers temps. A quel propos, on le devine.

Vers l'ère chrétienne, le commerce, l'administration, les finances, la politique s'orientalisèrent nettement. Le peuple qui, depuis toujours, avait vu le panthéon ouvert aux divinités étrangères : *Dignus Roma locus quo deus omnis eat*, ne se fit point scrupule d'accueillir les religions exotiques prônées par les marchands, les fonctionnaires, les soldats revenus d'Orient et qui, fleurant bon un sentimentalisme de terroir, ménageant aux femmes une influence quelquefois prépondérante, plaçant des médiateurs sacerdotaux entre le dieu et ses fidèles, piquaient la curiosité autant que le mysticisme. Isis, Cybèle, Athis, Serapis, Mithra surtout, lumière triomphant des ténèbres, principe de la vie universelle, l'Ormazd perse, gagnèrent alors des sectateurs. Au surplus, le syncrétisme tendit à confondre entre elles ces diverses religions païennes, en identifiant leurs divinités [1].

— Comment reconnaître les personnages divins de la GAULE ? Les meilleurs documents nous les représentent affublés d'un costume grec ou romain qui déconcerte. En réalité, étaient-ils autre chose que des ancêtres idéalisés ?... et beaucoup moins encore ! Peut-être n'étaient-ils que les forces de la nature considérées en elles-mêmes, soleil, astres, montagnes, lacs, cheveaux, taureaux, sangliers ?

— Si la GERMANIE et la SCANDINAVIE honoraient, comme la plupart des primitifs, les esprits anonymes, sans personnalité distincte, dont ils imaginaient la nature surpeuplée, ils pratiquaient aussi le culte des dieux supérieurs : Irmin, Istwaz, Ingwar, Freyr, Heimdallr, Balder, d'après les groupes. On pense communément que ces appellations variées recouvrent l'unique seigneur du ciel, la divinité suprême, l'antique Ziu [2]. Le Wodan des Germains inférieurs et le Thorr des septentrionaux sont des reproductions plus récentes du même modèle — maintes données mythologiques le démontrent [3].

1. Lebreton, *Les Origines du dogme de la Trinité*, p. 27.
2. *Où en est l'histoire des religions ?* pp. 411-513 ; *Christus*, pp. 456-461.
3. *Où en est l'histoire des religions ?* pp. 411-513 ; *Christus*, pp. 456-451.

— Les SLAVES avaient un panthéon hiérarchisé, dont il nous est impossible d'identifier le chef.

***

Nous pouvons maintenant recueillir, avec tous ces faits, les conséquences qui s'en dégagent.

1. Sauf chez les Gaulois, que nous connaissons trop peu à ce sujet pour asseoir une conclusion ferme, le concept divin paraît NET A L'ORIGINE. S'il ne rappelle jamais le fond vraiment riche que nous admirons dans le judaïsme, le christianisme et l'islam, il représente néanmoins un principe unique ; mais celui-ci semble mal défini, sa personnalité flotte entre le réel et le symbolique.

2. En fait, les peuples historiques ont révéré des forces supérieures d'où dépendent la nature, la vie, les destinées humaines et qu'il faut se rendre bienveillantes par des sacrifices, des présents, des prières ; partout et toujours, l'une d'elles se manifeste souveraine. C'est le DIEU SUPRÊME dont les indo-européens gardent le nom avec une fidélité remarquable et qu'on rencontre ailleurs sous des dénominations variées.

3. Les alluvions combinées de l'ignorance et de la barbarie, de la philosophie et du mysticisme, recouvrirent ce premier fonds d'aberrations polythéistes, bien dégradantes. Ces aberrations devaient aboutir à L'IDOLATRIE. Quoiqu'il ne faille pas demander aux anciens une logique dont nous-mêmes nous éprouvons le besoin — combien de catholiques du vingtième siècle se complaisent dans les anthropomorphismes grossiers, au point que certaines précisions dogmatiques les peineraient comme un blasphème ! — on ne voit guère comment ils parvinrent à éviter cette faute. Car la théorie, assez belle, que les documents livrent à l'ethnographie et sur laquelle se basent nos études ; le culte officiel aussi qui voulait s'y conformer, tout cela dépassait incontestablement de beaucoup la pratique religieuse populaire. Ainsi, les prophètes d'Israël se trouvèrent contraints de s'élever avec violence contre l'identification des dieux et de leurs images opérée par un peuple dont les hymnes reflètent la plus haute idée de l'Être divin : fleuves, canaux,

temples, villes sacrées et leurs portes, les Assyriens priaient tout cela ! Et M. Condamin pose ce principe général : « Si le culte des pierres et des arbres sacrés, confondus avec la divinité, a été si fréquent dans l'antiquité, on peut bien penser que les statues des dieux n'étaient pas regardées comme de pures représentations : on les croyait habitées, animées par le dieu ; et de là, le peuple pouvait passer facilement à l'idolâtrie proprement dite [1]. »

— Au terme de cette étude sur la conviction déiste de la généralité des hommes, nous désirons faire la preuve qu'il n'y a pas que les foules qui professent la croyance en Dieu. L'élite intellectuelle admet, elle aussi, l'existence d'un principe supérieur.

L'élite savante.

Un physiologiste célèbre, qui sollicita et reçut le baptême deux années avant sa mort, après un demi-siècle de recherches expérimentales, M. Élie de Cyon, garantit que tous les « créateurs » des sciences positives adoraient Dieu. Nous résumons son témoignage [2].

— Qui ne connaît les nobles sentiments de *Cuvier*, un maître parmi les NATURALISTES ? Ses deux principaux contradicteurs, *Lamarck* et *Geoffroy-Saint-Hilaire*, employaient pour désigner l'Être suprême des termes profondément respectueux. Les discours et les ouvrages de *von Baer* révèlent une foi très haute.

— Au sujet de son père, grand PHYSIOLOGISTE, M. *Flourens* écrit qu'il déclarait toujours que... « (ses découvertes) impliquaient l'existence d'un principe immatériel. Qui chasse le matérialisme de l'homme, le chasse du monde ; et croire à l'âme humaine, c'est, a fortiori, croire à Dieu. » *Longet* ne cachait point ses convictions catholiques. *Claude Bernard*, qui mourut chrétiennement, assisté par un prêtre, avait professé toute sa vie le déisme. Johannes *Muller* et *Schwann* étaient d'excellents chrétiens. *Du Bois-Reymond* attribue au monothéisme l'origine

1. *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique*, fasc. II, col. 371-372.
2. *Dieu et Science*, chap. VI.

des sciences expérimentales. Ayant partagé plusieurs années durant l'existence quotidienne de Karl *Lüdwig*, M. de Cyon observa chez lui un sens religieux enthousiaste et profond.

— Faut-il citer également quelques noms de PHYSICIENS ? *Ampère*, ce robuste penseur, se plaisait à redire une prière qu'il avait composée : « Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir créé, racheté, éclairé de votre divine lumière, en me faisant naître dans le sein de l'Église catholique. Je vous remercie de m'avoir rappelé à vous après mes égarements, je sens que vous voulez que je ne vive que pour vous et que tous mes moments vous soient consacrés. » Comme son maître *Humphry-Davy*, qui découvrit le potassium et le sodium, et qui inventa la lampe de sûreté chère aux mineurs, *Faraday* demeura jusqu'à la fin fidèle au culte national. Une espérance surnaturelle soutint Robert *Mayer* dans ses tribulations effroyables et prolongées.

— Élevé au sein d'une famille pieuse qui donna plusieurs prêtres à l'Église, *Lavoisier* en avait gardé les croyances. Jacques *Berzelius* est, après lui, le plus illustre des CHIMISTES. Il enseigne que le passage de la matière inorganique à la vie ne se comprend pas sans une cause consciente. Que l'on consulte sa correspondance : elle est pénétrée d'un mysticisme sincère et aimant. *Von Liebig* déclarait que les tendances matérialistes lui inspiraient du dégoût. *Klaproth*, l'inventeur de l'uranium, était plein de piété, au dire de ses élèves. *Priestley* se faisait lire les Évangiles. Un des principaux fondateurs de l'hygiène moderne, *Petterkofer*, défendait sa foi avec une certaine exaltation idéaliste. *Bunsen*, témoignent divers collaborateurs, avait une confiance illimitée dans la sagesse que reflète la nature. *Hertz*, qui prépara les voies à la télégraphie sans fil, exprima souvent des convictions spiritualistes.

— Les meilleurs ASTRONOMES du siècle passé, *Herschel*, *Arago*, *Le Verrier*, *Faye*, *Secchi* étaient des croyants.

— « Tout MATHÉMATICIEN qui réfléchit, ajoute M. de Cyon, reconnaît logiquement l'esprit créateur comme l'instrument de son travail. » Aussi, beaucoup parmi les grands mathématiciens n'hésitèrent-ils jamais à professer leur sentiment religieux. Citons au hasard *Cauchy*, *Hermite*, Joseph *Bertrand*.

J-B. *Dumas*, Élie de *Beaumont*, le baron *Thénard*, *Milne-Edwards*, *de Quatrefages*, *Volta*, *Biot*, *Becquerel*, *Branly*, *Wurtz*, *van Beneden*, d'autres déistes mériteraient d'allonger cette nomenclature, puisqu'ils guidèrent le mouvement scientifique du monde entier. Évoquons seulement la mémoire populaire de *Pasteur*, dont le discours à l'Académie française trouve encore de l'écho dans nos âmes. « L'idée de Dieu est une forme de l'idée de l'infini. Tant que le mystère de l'infini pèsera sur la pensée humaine, des temples seront élevés au culte de l'infini, que les dieux s'apellent Brahma, Allah, Jéhova ou Jésus. Et sur la dalle de ces temples, vous verrez des hommes agenouillés, prosternés, abîmés dans la pensée de l'infini... Heureux celui qui porte en soi un Dieu, un idéal de beauté, et qui lui obéit, idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Évangile [1]. »

— « La connaissance du monde est une re-création des choses par notre intelligence pour y retrouver l'acte du Créateur », dit quelque part l'écrivain qui nous a conservé cette forte page, le gendre de M. Pasteur. Quand on oppose à ces savants glorieux les primaires et les expérimentateurs absorbés, que la Cause suprême ne fascine guère, on se demande si l'athéisme ne serait pas une faiblesse ou une distraction de l'esprit [2] ?

***

Nous voici donc devant un fait indéniable. **Si l'on parcourt les deux hémisphères, si l'on remonte la chaîne des siècles, si**

1. R. Vallery-Radot, *Vie de Pasteur*, pp. 483-484.

2. « Nous avons passé en revue, écrit M. Eymieu (*La part des croyants dans les progrès de la science*, 2 vol.) 432 noms appartenant au XIXe siècle. En écartant de ce nombre les 34 dont l'attitude religieuse nous est inconnue, il en reste 398 qui se répartissent ainsi ; 15 indifférents ou agnostiques, 16 athées et 357 croyants. »

« Pour nous en tenir aux *initiateurs*, sur 150 il y en a 13 : Carnot, Petit, Berthelot, Mitscherlich, Laurent Kékulé, Roscoë, von Buch, Möhl, Kolreuter, Meckel, Purkinje, Duchenne dont les sentiments religieux nous sont inconnus. Il y en a 9 indifférents ou agnostiques : Poincaré, Lagrange, Galois, Bunsen, Nägelli, van Tieghem, Broussais, Koeberlé et Darsin, qu'on peut aussi écarter du débat, puisqu'ils se désintéressent ou se récusent. Ces défalcations faites, il en reste 128 qui ont pris position en face du problème religieux, et qui se répartissent ainsi : 5 athées : Berthelot, Suess, Strassburger, Magendie et Charcot, soit un peu moins de 4 %, et 133 croyants, soit un peu plus de 96 %. »

l'on fait appel à la conscience religieuse de tous les peuples, pour en dépouiller les apparences et la scruter jusqu'en son fond, partout et toujours, on trouve l'idée de Dieu comme le « carrefour où toutes les avenues de la pensée humaine se rencontrent ».

Il ne se peut pas que la logique n'ait point mené là l'élite intellectuelle. Mais la foule, quel motif péremptoire a bien pu l'y conduire ? Il sera bien intéressant d'engager là-dessus une claire discussion.

DISCUSSION.

LA DUPERIE,

telle fut, avançait-on jadis, l'origine du déisme. Les dupeurs étaient des PRÊTRES vaniteux et avares ou des GOUVERNEMENTS soucieux d'asseoir leur législation. — Quelle misère ! Mais nous ne pensons pas que, de nos jours, il y ait encore des gens qui prêtent une pareille *efficacité* à la parole des pontifes ou des politiques, ou qui supposent des personnes consacrées à la divinité *avant même* que l'homme ait pensé qu'un Dieu puisse exister ! !

Au surplus, comment admettre que tous les peuples se soient laissés leurrer *à la fois*, alors que *passions et intérêts* devaient regimber avec une fureur tenace ?

Il est étrange aussi que l'histoire demeure muette à ce sujet.

— Il y a eu plutôt

MÉPRISE,

suggéraient d'autres négateurs, méprise due à un double principe : L'IGNORANCE et la CRAINTE. Et ils raisonnaient ainsi : selon les anciens, le rôle de la divinité fut, au premier chef, d'expliquer les phénomènes ; ensuite, d'apaiser la peur que ceux-ci soulevaient. *Primus in orbe Deus fit timor*, plaisantait déjà Lucrèce. — Aujourd'hui, la science rend compte de toutes choses par les forces naturelles, et la raison ne redoute plus les troubles cosmiques ; elle les dompte et les domine ! !

1°) Ces deux affirmations sont inexactes.

a) Si les cultes païens s'adressaient uniquement aux d i e u x,

ils pourraient n'être que de la science naissante ; ils seraient la réponse au besoin d'interpréter les faits de la nature. Il y a des vagues ? donc quelqu'un aussi qui les balance. Il y a la foudre ? donc il faut une main qui la projette. Alors, à chaque fois que le progrès décèlerait une nouvelle causalité immédiate, il dissiperait en conséquence une erreur ancienne, il renverserait un dieu de son trône. On verrait un *mécanisme* remplacer un *mécanicien*.

Mais ces religions connaissent Dieu ; et ce n'est point derrière les *phénomènes* qu'elles le découvrent, elles l'atteignent comme conclusion nécessaire d'un *raisonnement*. Au regard du polythéiste, l'Être suprême dépasse, en effet, les énergies de l'univers dont il se désintéresse. Loin d'assurer leur explication prochaine, il goûte depuis l'ordonnance du monde un immuable repos, abandonnant aux divinités secondaires la conduite des éléments ; tout le train du cosmos et le cosmos lui-même ne se rattachent pas autrement à lui qu'à une cause générale et lointaine [1]. Étant donné qu'il échappe, sous cette face, aux prises des expériences sensibles, les conquêtes scientifiques demeurent impuissantes à évider sa notion.

b) Quant à la peur éprouvée devant les faits naturels impressionnants, on ne peut la *confondre* avec la crainte religieuse. Celle-là est purement matérielle, ravalant l'homme jusqu'à la brute ; celle-ci comprend du respect. « Le sens religieux ne se réduit nullement au sentiment de la peur, précise Hettinger ; il est crainte de Dieu, sans doute, mais il est en même temps piété envers Dieu, amour du divin. Si le sens du divin n'était pas dans l'âme, quels phénomènes de la nature seraient capables de le produire ? La nature, par ses plus grands phénomènes, pourrait-elle faire naître dans l'esprit de l'observateur autre chose que le sentiment d'elle-même [2] ? »

2°) **L'histoire**, à son tour, infirme cette objection. Que les dieux inférieurs soient malfaisants et qu'il faille se les rendre favorables, d'accord. Toutefois, « En donnant à Dieu les noms de Seigneur, de Maître — *Deus*, *Optimus*, *Maximus* — les

1. V. plus haut, p. 26.
2. *Apologie*, trad. française t. I. p. 119.

hommes, notent les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, montraient assez que l'idée de la divinité n'a pu être fille de la crainte. On doit observer aussi que la musique, la danse, en un mot, presque tous les arts agréables, étaient appelés aux cérémonies du culte, et l'idée d'allégresse se mêla toujours si intimement à cette fête que ce dernier mot devint partout synonyme du premier. »

3°) Enfin, **l'expérience contemporaine** convainc les moins crédules. Le médecin qui, voyant la guérison de Pierre De Rudder, se dégagea de l'incroyance pour s'élever à la foi catholique, n'a-t-il été qu'un phobique superstitieux ? Fut-il le jouet d'une terreur irraisonnée, ce Dr Longo, anarchiste et franc-maçon, dont M. Boissarie a raconté la conversion surprenante ? Est-ce à la peur que cédait Brunetière quand, après avoir beaucoup étudié et réfléchi, il s'écriait : « Ce que je crois, allez le demander à Rome... » ? Non, la source de la croyance en Dieu ne se cache point là.

— Quelques savants modernes ont cru la découvrir dans

L'ÉVOLUTIONNISME.

Leur thèse est basée sur un raisonnement analogique. Certaines lois définies gouvernent dans sa marche le développement de l'humanité ; et ce développement, qu'il soit physique, intellectuel ou religieux, se révèle comme UNE ACTIVITÉ ASCENSIONNELLE, PARTIE DE FORMES VAGUES ET PRIMITIVES. La religion initiale n'a donc pu être qu'indécise et grossière ; elle connut ensuite des progrès incessants, nécessaires, sans heurt, sans à-coup, sans recul, sans flux ni reflux.

Ce principe réclame évidemment des documents qui puissent l'établir. Pour prouver que les premiers âges pratiquaient l'athéisme, on suppose que LA SAUVAGERIE ACTUELLE ET LES PEUPLES HISTORIQUES AU BERCEAU REFLÈTENT L'AGE PRIMITIF avec une suffisante exactitude. Or, la religion n'y comporte guère plus que la foi aux esprits...

1°) Ce système ingénieux et compliqué part de **deux hypothèses arbitraires.** Commençons par la seconde. Elle va trop loin. Qu'elle assimile les barbares aux *hommes préhistoriques*,

cela paraît convenable, mais rien ne prouve que ceux ci représentent la *primitive humanité*. « On parle des sauvages d'aujourd'hui, dit Max Müller, comme s'ils venaient d'arriver dans le monde, sans penser qu'ils sont membres de l'espèce humaine, et que comme tels, ils ne sont pas d'un jour plus jeunes que nous-mêmes... Les sauvages sont aussi âgés que les races civilisées, et ne peuvent pas être appelés l'Homme primitif [1]. » — L'autre hypothèse passe un peu vite de *l'ordre matériel*, où l'évolution avance des motifs acceptables, à *l'ordre moral*, où cette évolution n'a toujours pas présenté ses lettres de créance ; et la saine philosophie peut s'en formaliser. Car elles sont bien différentes, les lois qui régissent le progrès dans les deux domaines. Dans l'ordre matériel, le souvenir des premières inventions se fixe au fond de la mémoire, allume une flamme dont l'éclat découvre de nouveaux chemins montants qui, par leurs aspects tout imprévus, aimables, utiles, sollicitent la volonté. Dans le domaine moral, au contraire, le progrès ne va pas de soi, l'idée de Dieu s'accompagne d'une législation austère et sanctionnée, devant laquelle l'instinct bouillonne comme une lave aux fumées si épaisses que l'esprit ne les peut plus traverser, qu'il brouille les notions acquises ; et c'est contre cette législation que l'intérêt se rebelle et se bute, cherchant à asservir au moyen de rites magiques, — quelle folie ! — l'Être tatillon que le cœur se refuse à servir...

2°) Outre cette faute initiale, l'évolutionnisme commet trop souvent **un vice de méthode**. L'étude personnelle, faite sur place, avec la connaissance approfondie des langues indigènes, et une mentalité s'adaptant aux circonstances de la vie religieuse, voilà ce qui fonde un témoignage probant. Cela manque à beaucoup d'ethnographes officiels. Ils puisent leurs documents dans les récits de voyageurs dont ils ne peuvent vérifier la sagacité ; dégagent, de renseignements chétifs, des lois générales et impérieuses ; et ne pratiquent ni peu ni prou le *festina lente* qui leur éviterait la honte d'être bientôt contredits [2]. Des

1. *Ursprung und Entwicklung der Religion.*

2. Cfr. *Dict. Ap. de la Foi cath. fasc.* col. 140, les observations de Max Müller et de Borchert.

auteurs vont même jusqu'à solliciter les textes. Tylor nomme d'après Smiths le dieu cruel Oki sans mentionner que Strochey a découvert chez les Virginiens un autre être qui, lui, possède tous les caractères de la divinité suprême. Spencer dépeint le Mi-zumu de certaines peuplades africaines, comme un ancêtre divinisé ; il répète Macdonald, mais cache que ce dernier a trouvé beaucoup au-dessus du personnage, Mu-lungu, un véritable Dieu. « Pourquoi, questionne Lang, M. Frazer ne cite et ne réfute-t-il pas les rapports de témoins si funestes à sa théorie, pendant qu'il les utilise pour d'autres endroits ? Je ne puis comprendre ce procédé. Quand un historien possède une théorie, il cherche aussi les faits qui pourraient lui être contraires ; le chimiste et le biologue, pareillement, ne manquent pas de mentionner les cas défavorables à leur système [1]. »

3° Enfin, l'évolutionnisme affiche **une véritable méconnaissance de l'histoire.** D'un point de vue général, l'ethnographie et la conscience du genre humain affirment qu'il y a chez la plupart des peuples une *régression religieuse*. Écoutons M. Marcel Hébert. « Les sauvages contemporains, dit-il, ne nous renseignent que bien imparfaitement sur ce qui s'est passé aux origines mêmes de l'humanité. Il existe une telle distance entre l'idée élevée que les négrilles se font de leur dieu et la place restreinte que ce dieu occupe dans leur vie, qu'il est difficile de ne pas voir là un cas d'évolution régressive [2]... » Avant ce témoin peu suspect, M. Georges Foucart les considérait déjà comme des avortons intellectuels, atrophiés et dégénérés [3]. Et tantôt, notre modeste étude n'a-t-elle pas dû conclure que le concept de l'Être suprême chez les peuples historiques était plus net aux commencements qu'aujourd'hui ? — D'ailleurs, « si les premiers hommes ont été ce que l'école naturaliste se plaît à les peindre, d'où vient que toutes les traditions anciennes, si haut qu'on en remonte la chaîne, se perdent dans *la légende de l'âge d'or* ? Quoi ? Le berceau de notre race eût ressemblé à la tanière de la brute ; et le seul souvenir qui ait

1. *Tribune Apologétique*, 15 juin 1911.
2. *Revue d'hist. et de litt. relig.*, 1910, p. 84.
3. *De la méthode comparative dans l'histoire des religions.*

survécu dans la mémoire des peuples sur le mystère de leurs origines serait un idéal de prospérité, d'innocence et de paix[1] ?»

Du point de vue des détails, il est évident que les fondements sur lesquels les évolutionnistes obstinés faisaient reposer leur système ne sont pas solides du tout. Ils branlent les uns après les autres. Voyons-les successivement.

a) La magie, cet asservissement des forces supérieures à l'intérêt humain par des rites infaillibles, *présuppose* la religion, puisqu'elle utilise son caractère sacré ; et les curieux qui attendent la preuve que la magie ait été l'élément constitutif de la religion à son origine, ne voient toujours rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie...

b) Le culte ne comprenait-il d'abord qu'un ensemble de tabous, interdictions basées sur la crainte des esprits qui hanteraient un objet déterminé ? Pas davantage. Partout où nous trouvons les tabous, nous rencontrons aussi cette impression *préalable* d'un ordre de choses qui mérite d'être respecté ; il faut donc en rechercher le principe, et cela mène droit à l'Être souverain. « En avançant partout où il porte ses pas, l'homme aperçoit des objets beaux et utiles qu'il n'a point créés et qui ne sont point sous sa dépendance ; ils sont donc sous la dépendance d'un autre. Ce sont les eaux qui fécondent, les arbres qui portent des fruits... Comment se servir de tout cela, en prendre possession sans heurter l'Inconnu, qui veille sans doute avec jalousie sur son domaine [2] ?... »

c) Parce qu'ils croyaient à leur parenté avec une espèce animale ou végétale, les clans primitifs ont-ils voulu se personnifier dans un totem, bête ou plante ancêtre ou protectrice ? M. Frazer l'a cru, puis, il s'est rétracté. Car l'existence du totémisme chez les peuples anciens semble pour le moins fort *problématique*, et bien des barbares contemporains l'ignorent, les Esquimaux, par exemple.

d) Reste l'animisme. Grâce aux hommages qu'on leur décernait sous l'impression de la peur, les « âmes » des choses et des êtres, découvertes à l'occasion des rêves et de la mort, on les

1. D'Hulst, *Carême* 1893, p. 11.
2. Lagrange. *Études sur les religions sémitiques*, pp. 134 s.s.

aurait peu à peu élevées au rang de divinités, parmi lesquelles enfin l'une aurait dominé les autres. Mais qu'on cite un seul peuple qui se soit borné au culte des esprits et des mânes, un seul peuple qui n'ait *simultanément* atteint derrière eux une force invisible, distincte du monde matériel et lui donnant la forme, l'existence et l'activité, quelque chose de Dieu, du Dieu vivant et providence[1] ? De belles phrases peuvent cajoler l'esprit ; il faut des faits pour le convaincre.

— Hypothèses vicieuses, méthodes suspectes, assertions controuvées, voilà bien le bilan de l'évolutionnisme appliqué à la religion. Après un loyal examen, un expert en sciences ethnographiques, M. Borchert, conclut à la faillite de ce système. « De tout temps, écrit-il, aussi bien chez les peuples les plus intelligents de l'antiquité que chez les races inférieures actuelles, on constate la croyance en Dieu, non pas à un dieu que les hommes se seraient formé à eux-mêmes, non, en un Dieu auteur du genre humain et de tout le monde [2]. »

D'où provient donc cette croyance ? Quelle paraît être

La vraie solution du problème ?

— « Entre le premier réveil des sentiments religieux chez l'homme primitif et les conceptions religieuses des plus illustres représentants des sciences modernes, le passage semble trop brusque, dit M. de Cyon ; mais plus saisissant est le contraste entre l'intelligence des hommes que des dizaines ou des centaines de milliers d'années séparent, plus éclatante apparaîtra la démonstration de l'identité d'origine de leur foi ». Nous avons ici

Une application du principe de causalité.

Dans sa *Psychological study of religion*, M. Leuba constate que les enfants, dès le premier éveil de leur intelligence, recher-

1. Bricout, *L'histoire des religions et la foi chrétienne*. pp. 43 s.s. *Dict. Apol. de la Foi Cath.* fasc. I, col. 128-146, art. de M. Bugnicourt.
2. *Der animismus*, p. 157.

chent inlassablement la cause de tout ce qui les frappe. En justifiant de ce chef la méthode comparative, il démontre que les peuplades les moins civilisées de l'Australie s'inquiètent de la raison dernière des choses, à l'instar des groupes ethniques les mieux développés. Si enclines soient-elles à animer la nature, elles ne tiennent pas tous les objets animés pour des dieux ; elles révèrent exclusivement ceux dont elles attendent une réponse aux énigmes qui les préoccupent, principalement l'origine et la fin des êtres ; ou ceux qui peuvent satisfaire leur besoin d'assistance et de protection. Partant, **la croyance en Dieu est une exigence de l'âme humaine et, plus encore, de l'esprit humain.**

... Et voici qu'une nouvelle question se présente. Si donc « sous une forme ou sous une autre, la conscience de l'homme a toujours reconnu l'infini dans le fini, comme l'astre dans son reflet et la voix dans l'écho ; s'il a touché la broderie divine sous la trame sans cesse changeante des phénomènes ; si sa raison lui est apparue comme une participation de la Raison éternelle, sa liberté une ombre de l'absolue Liberté, et si l'immutabilité divine plane à ses yeux au-dessus des fluctuations des choses comme l'étoile du pôle au-dessus de la mer, qui pourra croire qu'il n'y a là qu'un de ces mirages dont les pensées individuelles peuvent être parfois victimes [1] ?... »

Faute de connaître la marche du raisonnement qui, partout et toujours, a imposé la solution déiste à la conscience universelle, nous lui refusons une valeur d'argument péremptoire. Mais la beauté même de cette solution et son universalité empêchent que nous ne traitions le problème à la légère ; et l'édifice qu'elle a dressé commande un tel respect, qu'il le faut étudier jusqu'en ses assises profondes.

---

1. Sertillanges, *Les Sources de la croyance en Dieu*, pp. 28-29.

CEUX QUI PROFESSENT L'EXISTENCE DE DIEU.

constituent la généralité des hommes

- **A. en tout temps :**
  - a) une ENQUÊTE PERSONNELLE,
  - b) des TÉMOIGNAGES AUTORISÉS, prouvent, grâce à :
    - 1° *certains indices*,
    - 2° *l'identification* des peuples barbares aux peuples préhistoriques
      - que l'Humanité a toujours reconnu un Être suprême,
      - doué des attributs divins,
      - mais ne réunissant pas toutes les qualités du Dieu des monothéistes.
- **B. en tout lieu :**
  - a) L'ÉLITE SAVANTE adore le Dieu du monde chrétien.
  - b) LES PAÏENS vénèrent partout, traditionnellement,
    - au-dessus des divinités subalternes,
    - un maître souverain,
    - dont le concept, net à l'origine,
    - et assez bien conservé dans le culte officiel,
    - n'est que trop altéré par la piété populaire.

Ce fait ne trouve aucune explication dans :

- L'AMBITION DES PRÊTRES :
  - 1° *ceux-ci ne sauraient*, ni précéder la religion, ni exercer un tel empire, ni vaincre universellement les passions révoltées.
  - 2° *l'histoire ne dit mot* à ce sujet.
- L'IGNORANCE DU PEUPLE :
  - *ce n'est pas la perfectible interprétation des phénomènes qui lui a fait découvrir l'Être suprême*, mais le bon sens originel.
- LA CRAINTE DES PREMIERS HOMMES :
  - 1° *celle-ci n'explique point le respect et l'amour* qui se mêlent au sentiment religieux.
  - 2° *beaucoup moins encore la joie* qui, de tout temps, a accompagné l'exercice du culte.

Ces deux raisons sont *incompatibles* avec la croyance des savants.

- L'ÉVOLUTIONNISME :
  - 1° Il repose sur *deux hypothèses arbitraires* : l'identité des hommes préhistoriques et de la primitive humanité, puis, l'identité des lois dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral.
  - 2° Il commet *un vice de méthode*, dégageant parfois de renseignements chétifs des conclusions générales et impérieuses.
  - 3° Il *méconnaît l'histoire* qui, d'une part, témoigne non pas d'une progression mais d'une véritable regression religieuse, et qui, d'autre part, sape les bases mêmes du système : l'universalité du totémisme semble problématique ; la magie et les tabous sont postérieurs au sentiment religieux ; l'animisme ne l'a certainement pas précédé.

La croyance en Dieu paraît donc être une exigence de l'âme humaine et de l'esprit humain.

II

Le témoignage de ma Raison

Toute marée dénonce au delà des nuages un astre vainqueur ; l'incessante marée des âmes est-elle seule à palpiter vers un ciel vide ?

F. DE CUREL.

Ainsi, Dieu pourrait n'être pas que « le plus attachant des reflets dans la caverne des ombres », « un fantôme mystérieux indispensable à nos rêves, » « un symbole décevant mais radieux, » « la catégorie de l'idéal, » « l'énigme souveraine », — il serait une réalité qu'on démontre avec une entière certitude ? Oui. Même l'homme de laboratoire n'échappe guère à cette évidence; les données actuelles de la science fournissent contre son matérialisme plusieurs arguments ad hominem, parmi lesquels nous choisissons l'argument biogénitique.

Quant au philosophe, la métaphysique lui apporte des preuves décisives. Elles lui permettent d'aborder la cause première par différents côtés, et de la connaître autant qu'il est naturellement possible à l'esprit humain.

CHAPITRE PREMIER

La Science convainc ma Raison qu'il existe un Principe supérieur.

Cette vérité découle de deux prémisses que nous allons démontrer à loisir :

1° il fut un temps où la vie n'était point possible dans l'univers ;

2° la vie n'a pas débuté par un phénomène de génération spontanée.

— Au fait, le savant sait bien qu'

Il fut un temps où la vie n'était point possible dans l'univers.

Que lui apprend la **géologie** ? L'état des roches primitives et leur nature supposent une fusion ignée du globe à 3000 degrés, au moins.

Que lui enseigne l'**astronomie** ? Sorties par voie d'évolution physique de la nébuleuse primitive, toutes les planètes ont une histoire identique : la chaleur qu'elles dégageaient atteignit à certaine époque une intensité formidable — 89, 880 degrés, prétend M. Flammarion.

Or, les températures supérieures à 600 degrés dissocient l'eau en ses éléments ; puisqu'elles empêchent que les molécules des corps organisés demeurent liées ensemble, elles *décomposent l'être vivant*, ce qui amène la mort incontestablement.

A quoi bon imaginer avec Lord Kelvin et Swante Arrhénius que les germes aient pu vivre dans les espaces inter-

stellaires ; puis, à la longue, ensemencer la terre refroidie ? Sans compter qu'ils eurent pour habitat d'origine l'*universelle fournaise*, on ne voit plus, après les expériences de M. P. Becquerel, [1] comment ils auraient affronté l'*action abiotique* [2] d'un rayonnement solaire fécond en radiations ultra-violettes et prolongé durant des siècles à travers un milieu caractéristique, froid, sec et vide...

D'où il résulte que la vie a paru dans l'univers postérieurement à son état d'incandescence.

Or, la vie n'a pas débuté par un phénomène de génération spontanée,

c'est-à-dire par le simple jeu des activités physico-chimiques de la matière.

I. 1°) *Omne vivum ex vivo.* Rien de mieux établi que cet axiome. Pasteur et Tyndall l'ont **prouvé expérimentalement**. Ils élevaient à une température de 100 degrés le liquide contenu dans un flacon spécialement préparé pour leurs expériences, qu'ils bouchaient ensuite avec du coton ou de l'amiante. L'air extérieur pouvait ainsi passer à travers le bouchon, tandis que les particules solides et les germes vivants qu'elles renfermaient, y demeuraient adhérentes. Chaque fois que l'expérience était rigoureusement conduite, non seulement aucun microorganisme ne se développait au sein du liquide, mais ce liquide, si apte fût-il à la fermentation, ne s'altérait jamais. Par contre, il fermentait au contact de quelques parcelles du coton ou de l'amiante. Le motif en est patent : celles-ci avaient jusque-là intercepté les productions végétales ou animales, infiniment petites, qui peuplent l'atmosphère. — A l'aide de procédés ingénieux et de puissants microscopes, les illustres savants *montrèrent* ces germes eux-mêmes, disséminés au milieu d'innombrables particules organiques.

Ces découvertes n'ont pas été contredites, et c'est sur cela, notamment, que repose **la pratique chirurgicale** de nos jours.

---

1. *Revue prat. d'Apol.* 1er février 1912, Chronique scientifique par H. Colin.
2. α privatif, βιος, vie = qui supprime la vie.

« Si des moisissures naissaient spontanément dans les solutions qu'on croit stérilisées, *l'asepsie* aurait vécu ; les ampoules de sérum artificiel ou de solutions destinées aux injections hypodermiques devraient contenir souvent, pour ne pas dire toujours, des germes spontanément éclos. Or, en fait, on ne tient jamais compte de l'ancienneté d'une solution stérilisée, et la chirurgie n'enregistre de ce fait aucun mécompte : cette constatation demi-séculaire a bien son prix [1]. »

— La presse, il est vrai, fit beaucoup de bruit autour des parthénogenèses expérimentales.

LES PARTHÉNOGENÈSES EXPÉRIMENTALES.

Morgan, Lœb, Yves Delâge parvenaient, disait-elle, à féconder artificiellement des œufs d'oursin. Ces œufs, soigneusement préservés de l'action des éléments mâles, étaient soumis dans certaines conditions aux influences de solutions salines déterminées, et les phénomènes de segmentation, de croissance, consécutifs à la fécondation normale, se produisaient. Bataillon s'adressait même à des vertébrés, à des amphibies, avec un tel succès qu'on pouvait désormais entrevoir la possibilité, au moins théorique, de la parthénogenèse chez les animaux les plus élevés...

— Et puis ? Que l'on place une graine, jusqu'alors desséchée et en état de vie ralentie, dans les conditions de chaleur et d'humidité qui déclanchent sa germination, se vante-t-on d'avoir créé une plante ? Partant, quel enfantillage d'invoquer la création, la génération spontanée quand, à l'origine des êtres que nos grands naturalistes développent, il y a une *cellule vivante*, un œuf non fécondé, incapable sans doute de croître, voire de maintenir son existence, si l'élément mâle ou quelque autre agent ne vient modifier son état, mais parfaitement vivant, nous le répétons, à l'heure où on l'abandonne aux expériences.

Écoutons M. Delâge, le principal intéressé. « Lorsque j'ai réussi à donner naissance ainsi à des oursins, on a crié très haut que j'avais créé de la vie. Je n'avais rien créé du tout.

1. Dr Van der Elst, *Revue prat.* d'*Ap.* 15 janv. 1914.

Aucun savant n'a jamais fabriqué une matière vivante... Mes piqûres n'ont jamais produit d'effet sur les œufs, que lorsqu'elles y ont introduit une matière organique... Quant à dire que nous créons de la vie, c'est faux. Nous réussissons seulement, dans la fécondation, à remplacer un facteur vivant par un facteur mort. [1] »

2°) Non, les vrais savants ne récusent pas les conclusions de Pasteur. Ils soutiennent plutôt qu'elles visent les microorganismes actuels, que les premières ébauches de la vie, apparues à l'aurore des temps, leur échappent : les premières manifestations de la vie auraient été des êtres extrêmement rudimentaires, beaucoup plus simples que nos microbes, intermédiaires entre ces derniers et les molécules chimiques — les éobiontes. Pour donner un certain fondement à leur hypothèse, plusieurs hommes de laboratoire cherchent des faits, sans lesquels nous sommes en droit de nier gratuitement leurs affirmations gratuites. Mais ils cherchent en vain. On sait la mésaventure qui discrédita les radiobes de Burke.

LES RADIOBES DE BURKE [2].

Ce jeune physicien anglais s'était laborieusement efforcé de créer des êtres vivants. Il jetait quelques poussières de radium sur un bouillon gélatinisé ; chose merveilleuse à voir : des cellules microscopiques apparaissaient bientôt, croissaient, bourgeonnaient — on eût dit une culture d'éobiontes !

Comme Burke assimilait une simple tache centrale à un noyau cellulaire, un gonflement à l'œuvre complexe qu'est la transformation chimique des aliments, le dépôt d'un résidu cristallin à une prolification de cellules, et que, surtout, les radiobes se dissolvaient dans l'eau, ce milieu où les premiers êtres vivants ont presque sûrement apparu, quelques savants

---

1. *Revue prat. d'Ap.* 1er nov. 1911 et 1er nov. 1912. Les Parthénogenèses expérimentales, par H. Colin.

2. Grégoire, *Le Matérialisme contemporain et le problème de la vie* (Science et Foi). *Revue prat. d'Ap.* 15 janvier 1906. Wintrebert. Chronique scientifique. *Revue du clergé Français.* 15 février 1906. Fanton. Les radiobes de M. Burke.

pressentirent qu'il s'agissait ici d'un *phénomène physico-chimique, sans aucune trace de vie.*

Ramsay le démontra. D'une part, le radium ramène l'eau à ses deux éléments constitutifs, l'oxygène et l'hydrogène ; de l'autre, il coagule l'albumine qui, légèrement solidifiée, fournit à chaque bulle une enveloppe gazeuse. De là, les pseudo-membranes, les apparences de corpuscules organisés. Mais pourquoi ceux-ci se divisent-ils en bourgeonnant, à l'instar de toute cellule vivante à un moment donné de sa croissance ? Il faut savoir que le radium émet un gaz spécial, l'émanation. C'est lui qui exerce sur l'albumine une action coagulatrice ; avec l'hydrogène et l'oxygène, il remplit les globules simili-cellulaires ; puis, une fois enfermé, il se décompose, fait éclater la membrane, s'échappe, et profite de sa libération pour reproduire les mêmes effets : poche albumineuse opposée à la première, inclusion des fluides gazeux, éclatement — jusqu'à ce qu'il soit enfin dissipé.

Les plantes artificielles de Stéphane Leduc [1]

subirent une déconvenue plus lamentable encore. Le fameux professeur nantais fabriqua une semence artificielle, composée de sucre et de sulfate de cuivre ; il la déposa dans de l'eau salée, gélatinisée, additionnée de ferrocyanure de potassium :

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?

... la semence leva, tel un simulacre de plante, avec ses racines, ses tiges, ses feuilles, donnant aux yeux la stupéfiante illusion de la croissance...

— « Cette croissance est indéniable, écrit le Dr d'Halluin, mais les cristaux, eux aussi, s'accroissent et ne vivent pas ; un ballon que l'on insuffle s'accroît et ne vit pas ; la tige de laminaire préalablement stérilisée et introduite dans une cavité humide se gonfle, prend des proportions considérables : cette augmentation de volume n'est nullement l'indice d'une revi-

1. *Revue des questions scientifiques*, juillet 1907. Dr d'Halluin. Stéphane Leduc a-t-il créé des êtres vivants ? *Revue prat. d'Ap.* janvier 1907. Wintrebert, Les prétendues créations d'êtres vivants.

viscence impossible, vu la stérilisation préalable. » D'ailleurs, *les arborescences de M. Leduc ne présentent point les deux autres caractéristiques de la vie : l'organisation et la nutrition.* Il manque à leurs bourgeons, que l'auteur ose appeler des cellules, l'élément primordial et fondamental, le noyau et le protoplasme ; ce sont tout bonnement des vésicules limitées par une membrane précipitée. Elles n'assimilent rien, sauf l'eau, ni ne désassimilent ; elles ne respirent pas, ni n'éprouvent les phénomènes de la circulation, au sens biologique du mot. »

Calembour de la vie ! s'exclamait M. d'Arsonval. Arborisations bonnes pour les devantures des pharmaciens, ricanait Gaston Bonnier. Physique amusante, conclut le Dr d'Halluin.

— « On trouve relaté, dans les cours d'histoire naturelle les plus élémentaires, une expérience célèbre de Dutrochet. Elle consiste à verser dans un tube élargi à sa base et fermé par une membrane animale, de l'eau sucrée jusqu'à un certain niveau A. On plonge ensuite la partie inférieure de ce tube dans une cuve, contenant de l'eau pure. Au bout de quelque temps, le niveau du liquide s'est élevé dans le tube jusqu'en B ; la distance A-B atteint à la longue plusieurs centimètres. Il y a donc eu transport, à travers la membrane, de l'eau pure vers l'eau sucrée...

Or, qu'y-a-t-il de plus dans les dernières expériences de M. Leduc que dans celles de M. Dutrochet? Simplement ceci que les substances choisies par le professeur de Nantes sont capables, à elles seules par leurs réactions réciproques, de constituer la membrane favorable à leurs échanges, de s'en entourer, de manifester extérieurement, par les accroissements de cette membrane, les variations de volume que présentent leurs solutions [1]. »

— Pour un tenant de la méthode expérimentale, n'avoir aucun fait qui appuie l'hypothèse prônée, c'est une situation plutôt gênante. Croit-on que les matérialistes de parti-pris s'en embarrassent ? Nullement. Si le présent n'est pas pour eux, ils ont confiance dans l'avenir.

---

1. Wintrebert l. c.

L'AVENIR [1],

vaticinent-ils, l'avenir manifestera au fond de nos creusets et de nos cornues, le chaînon d'origine, celui qui unit les êtres vivants à la matière non vivante.

— Cela ne s'appelle pas faire de la science. Accordons qu'un habile expérimentateur, combinant 712 parties de carbone, 1130 parties d'hydrogène, 214 parties d'azote, 245 parties d'oxygène, une prise de souffre, un peu de phosphore et de fer, forme quelque jour un composé analogue au protoplasma : tiendrait-il le secret de la vie ? Nullement ; il aurait obtenu un *produit organique*... et c'est une *matière organisée* qu'il lui faut ! Entre les deux s'ouvre un abîme. Les principes seraient identiques et associés selon les mêmes proportions, soit. Mais l'activité immanente et continue ; la fabrication incessante de nouvelles substances ; les excitations qui provoquent des mouvements variés ; tout ce dont résultent les phénomènes de désassimilation, c'est-à-dire une usure du protoplasma, et les phénomènes d'assimilation, c'est-à-dire une remise en état, tout cela ferait encore défaut.

Nous ne pouvons trop y insister. Le produit organique et la matière vivante témoignent de tendances absolument contradictoires. Tandis que le premier se compose d'éléments chimiques à l'état de combinaison *stable* ; chez l'autre, ces éléments s'entretiennent seuls, ils s'accroissent et se reproduisent, on les trouve continuellement en équilibre *instable*, et, qui plus est, leurs phénomènes se coordonnent, ils s'adaptent au maintien de l'organisme et de sa propagation. Bourget les appelle une nutrition dirigée. Il y a donc ici autre chose que le résultat des énergies de la matière ; il y a un principe supérieur et directeur, un facteur essentiel sur lequel l'homme de laboratoire ne saurait avoir aucune prise. « La vie, a écrit Claude Bernard, c'est la création. Ce qui est essentiellement du domaine de la vie ; ce qui n'appartient ni à la physique,

1. Moreux. *D'où venons-nous ?* chap. X. Daumont. *Les preuves, les principes et les limites de l'Évolution*. Ch. VI. *Tribune Apologétique* 1910, n° 18-19-20.

ni à la chimie, ni à rien autre chose, c'est l'idée directrice de cette évolution vitale... Dans tout germe vivant, il y a une idée créatrice qui se développe et se manifeste par l'organisation. Pendant toute sa durée, l'être vivant reste sous l'influence de cette même force vitale créatrice et la mort arrive lorsqu'elle ne peut plus se réaliser... C'est toujours cette même idée vitale qui conserve l'être en reconstituant les parties vivantes, désorganisées par l'exercice ou détruites par les accidents ou les maladies... [1] »

Métaphysique ! protesteront les matérialistes. A leur aise. L'avis du plus illustre représentant des sciences expérimentales à la fin du XIXe siècle n'a jamais été victorieusement contredit. Parmi ceux-là mêmes qui répugnent à le partager, certains, et non des moindres, comme Weismann, avouent qu'il est impossible et qu'il demeurera toujours impossible de lui opposer des faits, c'est-à-dire une preuve quelconque de l'autobiogénèse [2]. Il leur reste alors un dernier refuge :

LE MYSTÈRE DU PASSÉ.

Peut-être existait-il jadis dans la nature, des forces, aujourd'hui perdues, dont l'action a pu produire, sans le secours d'une puissance étrangère, la première impulsion vitale...

— Peut-être ? C'est *impossible*, répond la philosophie. Nous venons précisément d'établir qu'entre les phénomènes physico-chimiques propres à la matière inorganique et l'énergie immanente et continue qui caractérise la matière organisée, il n'y a aucune relation de cause à effet. *Nemo dat quod non habet*. Qui n'aperçoit cet hiatus et qu'il faut, pour le combler, l'intervention extérieure d'un agent ?

La science, également, *récuse* cette hypothèse des forces mystérieuses qui ne sont plus. « A l'aurore de la vie, dit Reinke, la température était plus élevée que maintenant et l'atmosphère plus riche en acide carbonique. Or, semblables circonstances n'apportent pas l'ombre d'un fondement à la production

1. Bourget, *Pages de critique et de doctrine*, t. II, p. 13.
2. *Vortrage uber Descendenz-théorie*, cfr. Grégoire *o. c.*

spontanée d'êtres vivants. On peut bien, par l'élévation de la température, tuer des organismes ; mais on ne peut pas, par ce moyen, transformer en êtres vivants, des composés chimiques [1]. »

Que conclure, sinon que les expériences de Pasteur conservent toute leur valeur ; que rien, ni les découvertes de savants extrêmement subtils, ni les suppositions des matérialistes aux abois, n'a réussi à les ébranler ? *Omne vivum ex vivo.* « Il faudrait renoncer à recevoir de la nature aucune leçon certaine, écrit M. Guibert, si la leçon qu'elle nous donne sur l'origine de la vie n'était pas tenue pour solidement établie [2]. »

II. Supposons néanmoins qu'un beau jour les célèbres expériences se trouvent infirmées, qu'un prince de laboratoire prenne Pasteur en défaut : il resterait à savoir si le monde physique a pu, jadis, créer par lui-même des conditions analogues à celles que pose maintenant l'expérimentateur génial. Eh bien, non. La structure et les qualités d'une cellule, cette base matérielle de la vie, nous autoriseraient à nier la génération spontanée.

1°) La **structure**, d'abord. En vérité, *une cellule ne sera apte à vivre que si les atomes, qui la constituent, sont combinés d'une façon tellement précise* que toutes les autres combinaisons demeurent inefficaces.

Or, expose M. Courbet, « le nombre des arrangements que l'on peut effectuer avec des objets quelconques mis les uns à côté des autres, croît dans des proportions considérables avec le nombre de ces objets. C'est ainsi que les arrangements que l'on peut effectuer avec les 26 lettres de l'alphabet seulement, dépassent déjà tout ce que nous pouvons imaginer : leur nombre est supérieur à 2 unités, suivies de 21 zéros... *La probabilité pour que l'un d'entre eux sorte de préférence aux autres est égale au quotient de l'unité par ce nombre prodigieusement grand*, soit 1 divisé par 2.000.000.000.000.000.000.000. »

---

1. *Philosophie der Botanik* cfr. Grégoire *o. c.* p. 188.
2. *Les croyances religieuses et les sciences de la nature* p. 58.

Mais la cellule ne comprend pas que 26 éléments. Rien qu'une molécule de son albumine contient 1130 parties d'hydrogène, sans compter les autres corps, avons-nous dit, dont chacune renferme 2000 particules distinctes, ce qui fait pour cette seule substance la jolie somme de 3.000.000 de sous-atomes !

Donc, avoir comme tâche d'agencer tout cela dans un ordre unique, strictement déterminé, alors qu'on s'appelle le Hasard !... ce serait plus extraordinaire encore que de tisser la toile de Pénelope, de rouler le rocher de Sisyphe, et de remplir le tonneau des Danaïdes !

D'autant plus que la nature n'a pas eu la chance d'un nombre infini de coups. « Entre le moment où notre globe était à l'état igné, où par suite la vie était impossible, et celui où la vie est apparue à sa surface, il s'est écoulé un *espace de temps* parfaitement limité et même *relativement restreint*, car on trouve les premiers fossiles dans les couches qui suivent immédiatement les terrains plutoniques ».

Ajoutons que « la vie est apparue à peu près en même temps sur toute la surface du globe. La probabilité que *toutes ces combinaisons* favorables se soient effectuées dans une période aussi courte est le produit de toutes les probabilités se rapportant à chaque combinaison isolée ; c'est donc le produit d'un nombre considérable, infini, de quantités infiniment petites. Autrement dit, c'est zéro [1]. »

2°) Les **qualités** de la cellule vivante sont, elles aussi, un motif suffisant de rejeter, a priori, la génération spontanée. Si nous songeons que la gouttelette de protoplasme, œuf minuscule, forme initiale de l'être vivant, va donner naissance à un produit défini, non pas à un oiseau ou à un serpent, au petit bonheur ; mais, par exemple, à un poisson bien déterminé ; si nous considérons que ce *fragment microscopique contient en germe toutes les transformations successives de l'animal avec ses caractères d'espèces, de races, de genres...* nous qui venons de légitimer l'énergique phrase d'un philosophe célèbre, M. Fouil-

1. *Introduction scientifique à la Foi chrétienne*, pp. 128-130.

lée : « ce n'est pas en changeant de place de petits cadavres infinitésimaux, de façon à mettre l'un à droite, l'autre à gauche qu'on engendrera la vie » — nous admettrons, a fortiori, *qu'un résultat d'une telle excellence et d'une pareille portée ne peut se rattacher à une simple transposition d'atomes dans le temps et dans l'espace*, et la conclusion de Gaston Bonnier envahira notre esprit : non, « *il ne saurait plus être question de faire provenir cet organisme d'une pure combinaison chimique des éléments qu'il contient.* » Dans l'état actuel de nos connaissances, poursuit l'éminent naturaliste, il est aussi difficile pe concevoir l'apparition spontanée d'une cellule que celle d'un être vivant tout entier... que celle d'un éléphant [1].

Ainsi donc, prenons-en acte. Même si l'avenir démentait un jour les expériences de Pasteur, aujourd'hui triomphantes, le calcul des probabilités fournirait à notre mineure un étayage suffisant. Non, la vie n'a pas débuté par un phénomène de génération spontanée. Et dès lors, s'impose la conclusion :

Donc la vie dépend d'une cause supérieure à la matière.

Car il n'y a que deux hypothèses. Ou bien, naissant du jeu des lois naturelles, la vie procède de l'univers ; ou bien elle fut causée par un être extérieur au monde, qui le dépasse et le régit, être vivant, doué d'intelligence et de puissance au point suprême... et nos lèvres épèlent son nom immense, troublant, unique : Dieu !

Ce dilemme, dont nous avons réfuté à loisir la proposition initiale, ne prête aucunement aux chicanes. Tous l'acceptent : « Si je ne veux pas croire qu'il y ait un créateur spécial, reconnaît Virchow, je dois recourir à la génération spontanée, la chose est évidente : *tertium non datur*. Quand une fois on dit : « Je n'admets pas la création, et je veux une explication de l'origine de la vie, on émet une première thèse ; mais il faut arriver bon gré, mal gré, à la seconde : *ergo*, j'admets la génération spontanée... [2] » Haeckel pose la même alternative :

1. *Le monde végétal*, pp. 378-384.
2. *Revue scientifique*, 8 déc. 1877.

« Évolution naturelle ou création surnaturelle, il faut choisir entre ces deux possibilités... ». « Qui ne croit pas à l'évolution séculaire de la matière inorganique en matière organique, admet le miracle, » dit M. Jules Soury.

***

Devant ce rigoureux enchaînement de faits, quel embarras pour le savant matérialiste ! Il ne fera que s'accroître, lorsque nous aurons volontairement enlevé quelque chose à la valeur de cette preuve scientifique, puis, offert à l'examen une démonstration plus convaincante encore. La loyauté s'accorderait-elle alors avec un subterfuge ?

Les expériences de Pasteur ont beau témoigner qu'il n'y a point de génération spontanée, elles n'entraînent guère chez le philosophe la conviction absolue que la génération spontanée soit impossible. Puisqu'on invoquait jadis l'activation de l'œuf vierge par le spermatozoïde comme un phénomène inaccessible à l'imitation, qui s'avisera d'indiquer les limites où la biologie devrait s'arrêter nécessairement ? Donc, à la rigueur, les expériences de Pasteur ne sauraient appuyer une preuve *définitive.*

Le maximum de probabilité comportant le minimum de doute, l'argument finaliste donne aux esprits informés et non prévenus la certitude pratique, certes ; mais, vu l'ignorance où nous sommes de la véritable nature des phénomènes vitaux et de la puissance des forces physico-chimiques, exclut-il jusqu'à la possibilité de la solution adverse ? Certainement non. Donc, l'argument finaliste ne saurait, à lui seul, appuyer une preuve *irréfragable.*

A) C'est la faiblesse de toute DÉMONSTRATION SCIENTIFIQUE, au sens moderne du mot, de toute opération qui ne dépasse pas le champ de l'observation et de l'expérience. A cause de son procédé par induction, elle laisse échapper bien des choses ; parce qu'elle s'arrête à l'hypothèse, à ce que le mathématicien Poincaré appelait une explication commode plutôt qu'exacte, elle ne descend jamais au fond des êtres. « Je me compare à

un chiffonnier, disait Magendie à Claude Bernard. Je me promène avec ma hotte dans le dos et mon croc à la main. Je cherche des faits ; quand j'en ai trouvé un, je le pique avec mon croc et je le jette dans ma hotte. »

Voilà l'homme de laboratoire. Il classe des phénomènes, il en dégage des lois, il détermine que la dilatation du fer a comme cause la chaleur, que les corps tombent en parcourant des espaces proportionnels aux carrés des distances ; mais il n'atteint nullement la raison des lois, il ne sait nullement pourquoi cette dilatation dérive de la chaleur et non pas de telle autre cause, ni quelle est la force qui attire les corps, à moins qu'elle ne les pousse... Et même, si les hypothèses se culbutent, si la découverte du radium insinue que la lumière serait un courant extrêmement rapide de matière impalpable, sa foi scientifique n'éprouve aucun assaut : lui, le tenant des théories de Fresnel basées sur des calculs merveilleux, il se sent moins assuré qu'elle est une ondulation de quelque milieu impondérable, il change son fusil d'épaule : un point, c'est tout.

— A lire ces réserves et celles que nous faisions déjà plus haut (p. 24 s.s.), on gagera, peut-être, que notre plume se plaît à gratter la dorure de cette grande idole moderne : la Science ? Qu'on relise le discours de Paul Bourget au philosophe Boutroux. Nous pouvons, sans rejeter les sciences, mesurer leur portée ; sans proclamer après Brunetière leur faillite, dresser leur bilan. Il y a dans la réalité davantage qu'elles n'en saisissent. Et faute de le savoir, « le savant ne ressemble-t-il pas un peu à cet enfant naïf qui épie les moindres gestes du prestidigitateur, pour en saisir le secret, et qui reste là désappointé, constatant que le tour est joué et qu'il n'a pas compris ? [1] »

B) « La part d'intelligibilité qui se trouve dans les sciences positives, écrit le P. Garrigou-Lagrange, leur vient de l'application qu'elles font des principes métaphysiques de raison d'être, de causalité, d'induction, de finalité [2]. »

Cette remarque élargit l'horizon. Il y a aussi la DÉMONSTRA-

1. Dr Guillemin, *Le chef-d'œuvre humain*, p. 35.
2. *Dict. Ap. de la Foi cath.*, Art. Dieu, col. 957.

TION MÉTHAPHYSIQUE, plus rigoureuse en soi que la démonstration scientifique, puisqu'elle épuise la réalité ; n'établissant pas uniquement par des procédés extrinsèques que le moindre a besoin d'une cause infiniment parfaite, mais disant même pourquoi il a besoin de cette cause plutôt que d'une autre, et s'appuyant ainsi sur la raison *définitive*. Encore qu'elle n'ait point l'évidence immédiate des données de l'expérience, elle comporte l'évidence médiate d'une conclusion bien déduite. Les preuves se déploient dans un ordre naturel et complet qui progresse du connu à l'inconnu, et s'accordent avec les principes. Elles ont une valeur et entraînent une certitude scientifique hors de conteste, une certitude *irréfragable*.

Après de telles explications, un esprit curieux et loyal oserait-il encore se détourner de l'argument philosophique ?

Cet argument remonte de l'effet propre à la cause nécessaire et immédiate ; n'importe quel être créé, il le considère tour à tour comme 1° mobile, 2° cause, 3° contingent, 4° composé et imparfait, 5° multiplicité ordonnée. Par là, il s'élève à l'être immobile, non causé, nécessaire, simple et parfait, ordonnateur de toutes choses. C'est Dieu.

Les cinq preuves traditionnelles, dirons-nous avec M. Piat, sont plutôt « les moments divers d'une seule et même démonstration, d'une seule et même ascension de l'âme vers l'Absolu. Chacune d'elles s'ouvre sur l'Éternel et nous le donne en perspective, mais par un côté seulement. Elles n'acquièrent leur plénitude de signification que pour celui qui les a groupées comme en un faisceau : c'est alors qu'on obtient de la cause première la connaissance que l'esprit humain peut en avoir. »

A l'œuvre donc ! La preuve par le premier moteur démontre un Dieu distinct de tout ce qui est sujet du « devenir », conséquemment distinct du monde. La preuve par la contingence y ajoute un élément : Dieu est l'Être nécessaire. La preuve par la finalité lui reconnaît l'intelligence.

LA SCIENCE PROUVE L'EXISTENCE DE DIEU.

A.
Il fut un temps où la vie n'était point possible dans l'univers,

- ni sur le GLOBE TERRESTRE; ni sur les PLANÈTES, — puisque l'*incandescence* y dissociait les molécules des corps organisés,
- ni dans l'ESPACE, — car les germes, déjà *décomposés* par la fusion ignée des mondes, y subissaient une *action abiotique*.

B.
Or, la vie n'a pas débuté par un phénomène de génération spontanée.

A preuve:
I. Les EXPÉRIENCES DE PASTEUR, et LA PRATIQUE CHIRURGICALE,

- contre lesquelles
  - on a *vainement* invoqué
    - les PARTHÉNOGENÈSES, — qui résultent de cellules *vivantes* ;
    - les RADIOBES de Burke : — simples phénomènes physico-chimiques, *sans trace de vie* ;
    - les PLANTES ARTIFICIELLES de Stéphane Leduc : — où l'on ne retrouve *aucune des caractéristiques vitales*.
  - d'aucuns en appellent *témérairement*
    - à LA SCIENCE DE DEMAIN, — mais le chimiste qui aurait composé un protoplasma, ne pourrait lui donner ce qui demeure *hors de ses prises*, l'activité immanente et continue ;
    - voire aux FORCES DU PASSÉ, — mais la *Science* et la *Philosophie* condamnent cette hypothèse.
- sans lesquelles
  - II. La PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE établit néanmoins cette thèse — par la *structure et les qualités* de la cellule vivante.

Donc la vie dépend d'une cause supérieure à la matière, et, de l'aveu même des incroyants, nous tenons Dieu.

CHAPITRE II

La Philosophie convainc ma Raison qu'il y a un Être distinct du monde.

Qu'on veuille bien nous permettre de procéder ici en forme syllogistique. Hélas ! rien que la vue de ces propositions emboîtées rebutera quelques lecteurs :

Le monde est plein de mouvements.

Or, tout ce qui est mû, est mû par un autre.

Mais cet autre n'explique rien, s'il n'est un moteur qui possède en acte ce que les mobiles n'ont encore qu'en puissance.

Or, le moteur qui possède en acte ce que les mobiles n'ont encore qu'en puissance, est distinct du monde.

Donc, les mouvements du monde s'expliquent par un moteur distinct de lui.

— Au travail, néanmoins ! Cet appareil scolastique ne doit, au fond, effaroucher personne. Nous dirons même que ses différentes pièces, examinées une à une comme il convient, ont de l'attrait pour les esprits graves et curieux ; et ces pages n'en visent point d'autres.

Le monde est plein de mouvements.

Il n'est pas ici question du seul mouvement l o c a l, des positions que prennent les corps par rapport à quelque point fixe ; les multiples aspects du changement, de la modification,

du progrès, tous les synonymes du « devenir » qu'affectionnent les philosophes modernes, voilà encore du mouvement — qualitatif, quantitatf, substantiel, parce qu'ils sont le *passage* d'un mode d'être à un autre, une *avance* ou un *recul* dans l'espace, une altération, une extension.

Sous ces réserves, développons notre majeure : le monde est plein de mouvements.

Là-haut, les planètes pivotent sur elles-mêmes pendant qu'elles décrivent une ellipse vertigineuse autour du soleil. Comptez deux : la terre a franchi trente kilomètres. Plus prompte que l'éclair, certaine étoile de la Grande Ourse parcourt en un seul jour 4.500.000 lieues !

Ici-bas, rien ne demeure immobile. Me voici, je suppose, un beau matin, devant un paysage. La lumière épand toujours davantage ses nappes dont le chaud baiser épanouit les fleurs. Je vois les hirondelles voltiger au-dessus des troupeaux qui paissent ; tandis que les arbrisseaux frissonnent sous la brise, remplis d'une nouvelle poussée de sève et lourds des nids grouillants. Soudain le sifflement d'un merle dissipe ma rêverie. Je me rappelle que certains sons exigent, pour impressionner l'oreille, 25.000 vibrations à la seconde ; afin que mon œil perçoive, là-bas, ce bosquet aux teintes violettes, il en faut 139 trillions...

Moi-même, comme tous les êtres qui vivent, ne suis-je pas le sujet d'un mouvement perpétuel ? J'achève mon repas. La digestion suit son cours, les contractions péristaltiques s'accomplissent, pourquoi ? parce que la circulation sanguine est normale chez moi ; mais elle-même dépend du jeu régulier de mes poumons, qui fonctionnent sous une incitation nerveuse, laquelle, à son tour, a besoin d'un sang oxygéné par l'appareil digestif et respiratoire.

Je me meus. Mes mouvements subissent l'influence de mes volitions, de mes inclinations ; celles-ci empruntent beaucoup aux pensées, aux sensations ; les sensations elles-mêmes, aux excitants extérieurs.

Je veux. « L'acte libre qui semble réaliser l'immanence parfaite est subordonné lui aussi, note le cardinal Mercier, subordonné à un désir nécessaire du bien universel ; or, la présentation de cet objet au sujet qui le poursuit, n'est pas l'œuvre de l'agent libre, elle lui est imposée par la nature... [1]. »

En moi, autour de moi, par moi, pour moi, les mouvements se compénètrent. — Dans quels mouvements énormes, inouïs, bien plus violents et nombreux que tout ce qui frappe les sens, sommes-nous donc englobés et entraînés ?

Or, tout ce qui est mû est mû par un autre.

Cette formule signifie tout simplement qu'aucune mutation ne s'explique par elle-même, que tout mouvement réclame une cause dont l'action se transmet du dehors, une cause transitive, dit-on en philosophie. La Science en témoigne et la Raison aussi.

1° D'abord, **la Science**. Chacune de ses expériences, la stabilité des lois physiques, la sécurité des calculs ou des combinaisons supposent acquis ce principe. Jamais les savants n'admettront qu'une modification s'opère spontanément, qu'une chose possible devienne une chose réelle sans une excitation étrangère qui ne soit pas une simple puissance. Concèdent-ils qu'un canon chargé parte tout seul ? Si l'eau, le fumier, le soleil manquent au gland caché sous la terre, ils n'attendront point que le chêne commence à pousser.

2° **La Raison**, de même, exige une cause à tout mouvement. Voici un être qui va subir quelque mouvement, au sens philosophique du mot : acquérir une quantité, une qualité, une perfection. Actuellement elle lui manque ; car s'il la possédait, il serait dans l'impossibilité de la recevoir : la neige du matin ne peut pas devenir blanche.

Toutefois, il a, cet être, ce que d'autres n'ont pas : l'aptitude à acquérir cette perfection ; ou la virtualité, si l'on préfère ; la puissance, formulent les ontologistes. Ainsi, l'oxygène et

1. Métaphysique générale, p. 397.

l'hydrogène sont virtuellement de l'eau ; le bloc de marbre, quelque informe qu'on le suppose, est en puissance de devenir une statue : il importe de leur reconnaître sous ce rapport une supériorité qui n'appartient nullement au reste des substances et à laquelle l'actualité prochaine ou la réalisation ajoutera un nouveau degré. — Représentons cet objet par 1 et son aptitude par le même chiffre, nous constatons qu'il vaut 1 + 1 = 2 ; que sa virtualité devienne maintenant du réel, nous comptons derechef + 1, et le total s'élève à 3.

Or, *nemo dat quod non habet* : pour donner, il faut avoir ; le plus ne saurait émaner du moins ni l'effet dépasser la cause. Et voit-on poindre la conclusion ?

Deux ne pouvant se donner trois, *cet être demeure incapable de s'attribuer à lui-même une perfection qu'il ne possède pas*, il est et il reste incapable d'opérer le passage de la puissance à l'acte ou de se mouvoir ; *donc*, et sans conteste, *il a besoin d'un autre*, d'une cause transitive *qui possède déjà* la quantité ou la qualité, terme de la mutation, du changement, du progrès, et qui la lui communique : donc, tous les mouvements du monde sont dûs à des moteurs préexistants.

A quoi servirait d'objecter leur ÉTERNITÉ possible ? Que les mouvements que nous constatons soient éternels, ils n'en restent pas moins dérivés et reçus ; ce qui laisse pendant le problème : à quelle source remontent-ils donc ? « Que le monde se soit toujours mû, cela nous est parfaitement égal ; car qu'est-ce que cette éternité qu'on suppose ? C'est un attribut de l'univers ; c'est un attribut nouveau dont on le décore : mais un attribut ce ne peut pas être une cause. Infini ou non, le temps n'est jamais qu'une mesure, ce ne peut pas être un principe. Or, nous cherchons un principe de l'activité et l'on ne répond pas plus à notre question en invoquant l'éternité de la matière qu'on n'expliquerait la force de propulsion qui anime une locomotive en disant qu'elle arrive du bout du monde. Je ne demande pas d'où elle vient, je demande qui la meut. [1] »

1. Sertillanges. *Les Sources de la croyance en Dieu*, p. 68.

D'ailleurs, nous ne recherchons nullement la source dans le passé, nous le requérons dans le présent, ou plutôt, nous ne nous occupons ni du passé ni du présent ; nous ne considérons que la dépendance. L'univers évolue, il se modifie, il progresse : dès lors, que la question se pose depuis toujours ou seulement d'aujourd'hui, elle sonne invariablement : la cause ? la cause ?

Deux faits sont donc acquis: 1° **partout et toujours il y a du mouvement**, au sens philosophique du mot ;

2° **ce mouvement doit s'expliquer autrement que par lui-même.**

Reste à établir un troisième fait, le principal, que nous énonçons comme suit :

Mais cet autre n'explique rien,
s'il n'est un moteur qui possède en acte
ce que les mobiles n'ont encore qu'en puissance.

Que cette proposition, plutôt sèche et obscure, ne nous effraie guère, pas plus que le travail nécessaire à son exposition. — Sous bois, dans certains défilés rocheux, il fait étroit, humide et sombre. On s'y glisse avec peine, tandis que les aspérités du roc ensanglantent les mains; et les pieds se blessent aux ronces... Patience ! se dit le voyageur, je déboucherai bientôt sur quelque monticule baigné de chaude lumière, où la vie et la joie débordent, pleines de charme... Ainsi, nous pouvons nous demander si nous avançons ? Mais oui. La vérité rayonne au loin ; elle nous invite.

Prenons un cas concret. Un chapelet de vingt football roule devant nous sur la plaine. Le premier emprunte son mouvement au second; celui-ci, au choc que produit le troisième; le troisième au quatrième, ainsi de suite. Mais le dernier ? Prolongeons la série cent fois, mille fois, cent mille fois, peu importe : le mouvement du dernier ballon, fût-il le millionième, ne s'expliquera jamais que par une cause placée *en dehors de cette série.*

Ce sera en l'occurrence un footballeur. Sous le rapport de l'activité qu'il imprime, notre vigoureux sportman semble un moteur immobile[1]; toutefois l'analyse physio-psychologique que nous avons faite des opérations humaines, convainc que, sous d'autres rapports, et ils sont nombreux, il subit des impulsions. Celles-ci nous conduisent, par exemple, à la chair animale, aux végétaux, à l'air, à la lumière. Et comme ces principes sont, eux aussi, actuellement subordonnés, « mûs », selon la terminologie classique, et qu'ils reçoivent l'influx qu'ils transmettent ; pour chacun d'eux, le problème s'impose derechef, il faut chercher *en dehors de cette série.*

Quand nous aurons parcouru toutes les séries et chacune séparément, quand de fil en aiguille nous serons enfin aux prises avec les vibrations atomiques, les électrons, voire quelque force inconnue, irréductible — la question pèsera toujours sur notre intelligence angoissée qui voudra s'élancer *en dehors de cette dernière série.*

Reculerons-nous alors JUSQU'À L'INFINI, comme s'il s'agissait de réfugier notre impuissance dans l'hypothèse d'une série de mouvements qui ne serait suspendue à aucun terme initial ? Non, ce serait dire qu'une montre peut marcher sans ressort, pourvu qu'elle ait une infinité de roues[2]. Chaque chaînon étant produit, pas un seul ne serait raison suffi-

---

1. St Augustin a finement décrit cette action. « Si nous considérons attentivement notre corps, dit-il, nous verrons que tous ses membres sont pourvus d'articulations pareilles à des gonds sur lesquels s'appuie l'effort qu'engendre le mouvement, et de là nous conclurons que rien n'est mû dans l'espace que le mouvement ne parte d'un point fixe. Le doigt, par exemple, n'est mû tout seul que lorsque la main est fixe par rapport à lui, et ainsi du coude par rapport au bras, du bras par rapport à l'épaule, des reins par rapport au buste, et le reste. Si nous voulons marcher, nous ne pouvons lever un pied que l'autre ne soit fixe et ne supporte tout le corps, jusqu'à ce que celui qui est mû devienne lui-même immobile lorsqu'il arrive à son terme. Bref, tout membre que meut la volonté reçoit son mouvement d'un point fixe sur lequel elle arrête ses efforts. » *De Genesi ad litteram.* Lib. VII, cap. 21.

Ainsi donc, ajoute le P. Monsabré, tout mouvement particulier prend son point d'appui sur une immobilité absolue, c'est-à-dire, sur l'irréceptivité totale de toute motion. En d'autres termes, le premier moteur donne tous les mouvements et n'en reçoit aucun. *Carême* 1873, p. 139.

2. Garrigou-Lagrange, *o. l.* col. 1028.

sante du suivant ; *nous aurions multiplié les raisons insuffisantes sans placer nulle part la raison suffisante.* « La nécessité où se trouve l'esprit de remonter toujours plus haut, de concevoir chacun des termes de la série comme dépendant d'un terme antérieur, montre précisément, dit M. Halleux, l'insuffisance radicale de chacune des causes tour à tour invoquées [1]. » Et il n'y a point d'échappatoire ! « J'entends bien que les êtres se meuvent les uns les autres ; qu'ils sont actionnés les uns par les autres... Mais après ?... Multipliez les causes intermédiaires jusqu'à l'infini : vous compliquez l'instrument, vous ne fabriquez pas une cause ; vous allongez le canal, vous ne faites pas une source. Si la source n'existe pas, l'intermédiaire reste impuissant, et le résultat ne saurait se produire ; ou plutôt il n'y aura ni intermédiaire, ni résultat, c'est-à-dire que tout disparaît. Il me semble que cela est démonstratif, et que prétendre, au contraire, que le nombre infini des intermédiaires peut nous dispenser de trouver une première cause, c'est dire qu'un pinceau peut peindre tout seul pourvu qu'il ait un très long manche. La longueur du manche n'y fait rien ; ce qui importe, c'est la main... *Il faut donc supposer, à la source de toute activité transmise,* une cause efficiente première, d'où découle l'efficacité de toutes les autres... [2] », *un être qui donne sans recevoir, qui* « est » *déjà par soi ce que les autres* « deviennent » *par le mouvement,* qui a de soi et d'emblée tout ce qu'il peut avoir et qui se répand surabondamment au dehors.

Or, le moteur qui possède en acte ce que les mobiles n'ont encore qu'en puissance est distinct du monde.

Car deux hypothèses se présentent ; et il est impossible d'en supposer une troisième :

ou la chaîne des mobiles renferme le principe de l'activité : la substance de l'univers, « cette réalité mystérieuse que cache à nos yeux le voile des apparences », serait elle-même le réser-

1. *o. c.* p. 49.
2. Sertillanges, *o. c.* pp. 64-65.

voir des énergies inlassablement agissantes et se transformant les unes dans les autres ;

ou ce principe est transcendant : la cause qui meut sans être mue, qui produit sans être engendrée, se distingue absolument de la matière. Eh bien, non,

Le premier moteur n'est pas immanent au monde,

il n'est pas immanent à cet immense organisme dont les personnes et les choses sont, par hypothèse, les cellules ; dont tous les phénomènes successifs sont les fonctions. — Nous avons déjà réfuté plus haut l'ÉVOLUTIONNISME PANTHÉISTE, disons encore un mot contre le MATÉRIALISME.

1° D'abord, une remarque générale. L'activité de chaque chaînon se traduisant par un déficit quand il s'agit d'expliquer son mouvement, on ne voit guère comment l'activité de la chaîne, leur total, ferait balance avec le mouvement universel.

Six forts chevaux tiraient un coche,

— pourquoi ? parce que leurs forces s'ajoutaient, tandis qu'ici on n'additionne que des *insuffisances*.

2° Quant au détail, nous voulons bien que la nature soit une vaste puissance qui contient virtuellement en elle-même tout ce que l'évolution doit faire apparaître à l'existence. Il faudra néanmoins que cette puissance s'actualise et que cette virtualité se manifeste. Comment donc ? On répond : grâce à l'interaction des corps ; la molécule A de la nébuleuse primitive donnant à la molécule B une perfection x qu'elle possède de quelque manière ; B, à son tour, lui accordant une qualité y.

Sans doute, voilà le fait ; mais que révèle son analyse ? *Si la molécule A n'a point de soi le mouvement qu'elle communique*, elle subit, au moment d'agir sur B, un changement, une modification qui réclame une cause. Ne la cherchons pas dans son fonds : *nemo dat quod non habet ;* ne la demandons pas davantage à la molécule B : elle s'attribuerait partiellement une excellence qui lui manque. Il faut donc, de toute

évidence, que la cause soit extérieure à la chaîne des mobiles ; sinon, la puissance crée sa propre actualisation, l'être se donne successivement tout ce qu'il n'avait pas, « l'irréalisable se réalise à chaque instant ! » *Or, notre supposition répond à la réalité...* « Pas une parcelle de la matière n'est dépourvue d'énergie. Seulement, nous ajoutons : cette énergie n'est pas une puissance libre, elle n'a pas le choix entre diverses manifestations ; si elle se dépense de telle manière plutôt que de telle autre, cela tient toujours à certaines conditions externes. Il en résulte qu'aucune particule de matière, et d'une manière plus générale, aucun agent physique ne contient toute la raison suffisante de son acte. Tout agent physique étant conditionné par autre chose, aucun n'est raison suffisante du phénomène produit. A remonter de condition en conditions *il nous faudra admettre finalement un moteur inconditionné.* — Le déterminisme des forces cosmiques nous amène ainsi à reconnaître leur dépendance vis-à-vis d'un être absolu qui ne fait point partie du système de la nature [1]. » Et nous avons le droit de conclure :

Donc, les mouvements du monde s'expliquent par un moteur distinct de lui.

Ni la chaîne ni les chaînons, ni le grandiose organisme de l'univers, ni quelqu'une de ses parties, fût-elle réduite aux électrons, rien ne peut nous renseigner sur les mouvements dont nous avons indiqué tantôt le nombre et la perpétuité. Et ces mouvements sont des *causes-effets.* Que l'une quelconque d'entre elles tombe sous l'examen du philosophe : elle est une puissance qui ne saurait passer à l'acte sans un complément d'être, elle est une activité qui transmet après avoir reçu ; elle n'apporte aucune explication décisive.

A moins que l'esprit ne renonce à comprendre, il faut bien conduire les recherches jusqu'à une *cause absolue,* moteur immobile qui donne de son propre fonds, qui engendre et n'est point produit, qui est tout ce qui lui convient et ne devient

1. J. Halleux; *o. l.* pp. 54-55.

pas, puisqu'il ne peut rien acquérir — il faut remonter jusqu'à la *cause transcendante*, l'Acte pur sans aucun mélange de potentialité, qui précède la puissance et l'actualise. Inéluctablement, alors, s'impose la conclusion nouvelle :

IL Y A UN ÊTRE DISTINCT DU MONDE.

A l'examen, on découvre à cet être des qualités très spéciales.

Il est PARFAIT : son essence et son action ne repoussent-elles pas tout complément ?

Il est IMMATÉRIEL : car la matière demeure sujette aux transformations successives.

Il est INTELLIGENT, lui qui meut les intelligences.

Il est PARTOUT PRÉSENT, puisqu'il atteint tous les êtres, esprits ou corps, qui ne se meuvent que par lui.

Il est ÉTERNEL : sa perfection même l'exige et le prouve.

Il est UNIQUE, parce qu'un second acte pur ne pourrait rien de plus que le premier et serait superflu, donc absurde.

Cet Être supérieur et infiniment parfait, que tout le monde révère et à l'existence duquel nous pouvons dès maintenant conclure, il est temps aussi de lui donner son nom :

L'ÊTRE DISTINCT DU MONDE S'APPELLE DIEU.

CHAPITRE III

La Philosophie convainc ma Raison que Dieu, être distinct du monde, existe par lui-même.

M. l'Abbé Frémont pose fort bien le probleme. « Il ne peut y avoir de discussion sur l'existence d'un être nécessaire. Supposez en effet qu'à un moment donné rien n'existe, pas même l'être nécessaire, rien n'aurait jamais pu exister. Le rien total et sans restriction serait fatalement et éternellement stérile. Éteignez toutes les étoiles, supprimez tous les mondes, anéantissez tous les atomes, et dans cet anéantissement jetez encore celui de Dieu ; en un mot, *qu'à un moment donné, rien, absolument rien n'existe, éternellement rien ne sera.* C'est là une de ces vérités d'évidence immédiate dont la lumière investit de toutes parts et victorieusement notre raison.

« *Or, en fait, nous constatons que l'univers existe*, et que nous en sommes partie intégrante.

« *Il y a donc toujours eu quelque chose.* Toute la question consiste à savoir si ce quelque chose, cet être nécessaire n'est autre que l'univers et ses lois, ou si l'univers ne peut s'expliquer seul, sans l'intervention d'un être plus grand, plus parfait, d'où lui viennent par voie de création libre et délibérément volontaire, les mouvements, les combinaisons, les qualités dont il est rempli.

« Qu'il y ait un être nécessaire et éternel, personne ne le conteste, pas même les matérialistes ; mais que cet être soit autre

que l'univers et distinct de lui, voilà ce que l'on conteste et ce qui est pourtant incontestable [1]. »

Incontestable ? Assurément. Une première preuve a déjà fixé ce point : c'est celle qui nous a conduits à admettre l'existence d'une cause suprême en dehors du monde, et nous y reviendrons ; si une autre preuve parvient à établir que cette cause possède en soi la raison suffisante de son existence, nous avons partie gagnée : la thèse défie toute contradiction.

¶ Les êtres contingents supposent un être nécessaire.

« Qui croira, disait Fénelon, que l'*Iliade* d'Homère, ce poème si parfait, n'ait jamais été composé par l'effort de génie d'un grand poète ; et que les caractères de l'alphabet ayant été jetés en confusion, un coup de pur hasard, comme un coup de dés, ait rassemblé toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire dans des vers pleins d'harmonie et de variété tant de grands événements ?... Jamais on ne persuadera à un homme sensé que l'*Iliade* n'ait point d'autre auteur que le hasard. Pourquoi cet homme sensé croirait-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux que l'*Iliade*, ce que son bon sens ne lui permettra jamais de croire de ce poème [2] ? »

— Pourquoi non ? Parce que les savants les plus modernes conspirent avec les philosophes pour garantir que *rien ne saurait exister s'il ne se trouve, à l'origine, une cause.*

Écoutons M. Ernest Naville : « Le principe de causalité est la base fondamentale de la science... faire intervenir dans l'explication des phénomènes le hasard considéré comme une cause efficiente, c'est couper la racine maîtresse de la pensée humaine [3]. » Au témoignage du célèbre physiologiste Claude Bernard, « l'admission d'un fait sans cause, c'est-à-dire, indé-

1. *De l'existence de Dieu*, p. 45.
2. *Traité de l'existence et des attributs de Dieu*, chap. I.
3. *La Physique moderne*, p. 139.

terminable dans ses conditions d'existence, entraîne ni plus ni moins que la négation de la science [1]. »

Or, il y a des choses qui n'ont pas leur raison d'être en elles-mêmes, dont l'existence et les déterminations ne s'imposent aucunement. On les nomme CONTINGENTES. — Pareilles aux boules traînant sur le billard, qui peuvent frôler la bande gauche ou la bande droite ; comparables au fléau de la balance, apte à rompre l'équilibre des plateaux autant qu'à l'assurer ; ou encore au pendule dont les oscillations sont dirigeables de l'est à l'ouest, du nord au midi — toutes choses qui d'elles-mêmes demeurent indifférentes — elles pourraient ne pas être aussi bien qu'être. Si elles devaient exister de nécessité absolue, les verrions-nous jamais naître, prendre de l'accroissement, s'altérer et mourir ? Non, elles seraient, toujours et partout, toujours semblables, partout semblables, car il est impossible et contradictoire qu'une chose à ce point NÉCESSAIRE ne soit pas à quelque moment du temps ou sur un point de l'espace.

Comment, alors, justifier leur apparition ? Pour que le fléau, les boules ou le pendule rompent avec leur état d'indifférence, pour qu'ils exécutent un mouvement déterminé ou qu'ils prennent telle position, il faut évidemment qu'intervienne une cause étrangère. Ainsi aussi :

a) *ce qui n'a pas en soi la raison suffisante de son existence, doit avoir sa raison dans un autre,*

b) et *cet autre, en fin de compte, doit exister par soi*, car s'il était de même nature que les êtres contingents, bien loin de pouvoir les expliquer, il ne s'expliquerait pas lui-même.

Et peu importe que la série des êtres contingents soit ÉTERNELLE ou non. Si elle est éternelle, elle est ÉTERNELLEMENT INSUFFISANTE, et dès toujours réclame un être nécessaire [2].

Or, les êtres du monde sont contingents.

1. *Introduction à la médecine expérimentale*, p. 94.
2. Dict. Apol. de la Foi cath. Garrigou-Lagrange. Art. *Dieu*, fasc. III et IV.

La **race humaine** n'a égrainé jusqu'ici qu'une centaine de siècles : on prouve que nulle vie n'aurait pu *éclore* dans l'embrasement originel.

Depuis l'extinction de celui-ci, combien d'**espèces végétales** et **animales** ont déjà *disparu* : de vagues empreintes sur des roches, quelques ossements, il n'en reste guère d'autres traces !

Et ces témoins **inorganiques** de ces révolutions primitives, les trente millions d'étoiles dont nous parlent les astronomes, regardons-les qui *s'altèrent* : ces astres, là-bas, légèrement jaunis, n'égalent plus en incandescence les foyers aux couleurs blanchâtres ; la teinte rouge de ceux-ci indique la chute vers la phase finale...

Ainsi donc, puisque la faune et la flore, le minéral, l'eau et l'air existent présentement ; puisque des influences multiples les dissolvent et qu'ils ne seront bientôt plus les mêmes êtres, leur caractère contingent crève les yeux.

D'accord, quant aux individus, concèdent certains ; mais **la collectivité** ? — *Un ensemble ne se compose que de ses parties* : il n'a jamais que les qualités de ses parties, il ne fait que les additionner. Si tous les êtres de ce monde sont changeants et finis, comment l'ensemble serait-il nécessaire ? La sotte affirmation ! Pressons-la ; elle est pleine d'incohérence. « Les composants ont certaines qualités et le composé a des qualités opposées. Ainsi on fait un tas de boulets tout noirs et il se trouve que le tas est blanc. On verse dans un tonneau un nombre énorme de verres d'eau, et le contenu du tonneau sera du vin... [1] »

On continue de nous objecter. Les réalités s'en vont et les choses périssent uniquement dans leur forme ; donc votre argument ne garde aucune prise sur leur **commune substance**, laquelle demeure, selon l'aphorisme célèbre : rien ne se perd, rien ne se crée. Pendant qu'un chien mort se putréfie au coin d'une route, et tandis que les feuilles tombées pourrissent, leurs éléments saturent l'air, ils imprègnent le sol où plongent les racines et deviennent ainsi les principes constitutifs d'êtres

1. De la Paquerie. *Éléments d'apologétique*, t. I. N° 151.

nouveaux : ils subsistent donc, essentiellement, sous la variété des modifications accidentelles.

— Cela n'empêche que la matière soit contingente et contingent aussi l'univers qu'elle compose.

1. *Subordonnée* à la façon et à la subsistance des choses [1], sans mouvement, sans vie, sans conscience, comment la matière aurait-elle un caractère de nécessité dont toutes ses modalités, *supérieures* et moins imparfaites, sont elles-mêmes privées ?

2. Si la matière était nécessaire, elle serait évidemment *éternelle*. Mais, après une éternité, *toutes les évolutions devraient avoir eu lieu*, et l'on conçoit mal que l'univers d'aujourd'hui avec la faune, la flore et les corps organiques, se prête encore à de continuelles métamorphoses...

— Il faut donc en finir avec ces hypothèses impossibles. La contingence du monde est indéniable, et elle exige cette conclusion :

Les êtres du monde supposent un être nécessaire.

La preuve n'inclut rien de plus que ceci : l'existence d'une cause qui possède en soi la raison de son existence. « Ne voit-on pas, précise Mgr Mercier, que l'expression en soi a ici une signification négative, celle de pas en autre chose ? Avoir sa raison en soi signifie donc n'avoir pas sa raison en autre chose, c'est-à-dire n'avoir pas de cause. Affirmer qu'un être a en soi sa raison suffisante, c'est donc tout simplement nier qu'il tombe sous l'application du principe de causalité [2]. »

Quelques raisonnements, à partir de cette preuve acquise,

---

1. «... ces modalités affectent tour à tour la substance, la constituent dans un état plus ou moins parfait. Et pour parler un langage plus concret, n'est-il pas évident, par exemple, qu'une matière à l'état de nébuleuse informe est quelque chose de moins parfait en soi qu'une matière organisée et vivante ? Admettons que l'essence soit identique de part et d'autre, on ne peut nier cependant que le second mode l'emporte sur le premier, puisqu'il suppose un déploiement d'activité plus complexe et d'un ordre plus élevé ». J. Halleux.

2. *Métaphysique générale*, p. 502.

donneront à sa conclusion une portée plus étendue ; et cela nous permettra de formuler que

L'ÊTRE DISTINCT DE L'UNIVERS EXISTE PAR LUI-MÊME.

C'est lui que nous pressentons dans le lointain, mais sous un aspect nouveau. L'opposition du contingent et du nécessaire l'insinuait déjà ; l'identité des prédicats le confirme.

Car l'être nécessaire ne pouvant pas ne pas exister doit trouver en lui-même, et en lui seul, la raison de son existence. Comme tel, il ne sera ni limité, ni imparfait, ni changeant, ni produit, ni multiple, parce que chacun de ces attributs marque une dépendance, une accession, une contingence. Il est donc SIMPLE, UNIQUE, PARFAIT, aussi éloigné que possible de la matière (principe de passivité, d'inertie, d'indétermination) ; il est l'Être SPIRITUEL, L'ACTUALITÉ PURE et DISTINCTE DU MONDE, (cette universelle puissance),

IL EST DIEU.

Quant à comprendre comment il y a un tel Être, « taisons-nous ! taisons-nous !... mais que notre silence soit une adoration, une prosternation de notre esprit abîmé devant des perfections trop hautes pour que les mots, même lancés par la main du génie, puissent jamais les atteindre ; que le rayon projeté par l'esprit puisse ne point pâlir ; trop inaccessibles à l'effort pour que l'échafaudage dressé de nos systèmes aboutisse au fronton du temple, là où le triangle mystique écrit son chiffre indéchiffrable... [1] »

1. Sertillanges, *o. l.* p. 563.

CHAPITRE IV

La Philosophie convainc ma Raison que Dieu, Être distinct du monde qui existe par lui-même, est doué d'intelligence et de volonté.

Quand du fond de mon être s'élève un cri de détresse vers la cause inconnue de cet être, je ne puis croire que la source de toute pensée n'ait point de Pensée et que le principe de tout amour ne soit point l'Amour.

Paul BOURGET.

On connaît le distique de Voltaire :

Quant à moi, plus j'y pense, et moins je puis songer
Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger.

Proudhon, le père du socialisme français, a revêtu la même pensée d'une forme pittoresque : « Il est aussi absurde, écrivait-il un jour, de rapporter le système du monde à des lois physiques sans tenir compte du Moi ordonnateur, que d'attribuer la victoire de Marengo à des combinaisons stratégiques, sans tenir compte du Premier Consul [1]. »

Et dans *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, Lamartine lui faisait écho, lorsqu'il achevait, d'une manière humoristique, sa démonstration par les causes finales : « Voilà l'univers sans Dieu, mon pauvre Claude. Une absurdité que vous ne voudriez pas dire tout haut à votre chien, de peur de révolter l'instinct d'une bête, n'est-ce-pas ? »

1. *Système des contradictions économiques*. Prologue.

— Prié d'inscrire son nom au livre d'or des visiteurs de la tour Eiffel, Edison, le génial inventeur du phonographe et du cinéma, traça ces lignes significatives : « A M. Eiffel, l'ingénieur, le courageux constructeur du spécimen si gigantesque et si original de l'art de l'ingénieur moderne — un homme qui a le plus profond respect et la plus profonde admiration pour tous les ingénieurs, y compris le bon Dieu [1]. »

— A quelqu'un qui lui demandait s'il croyait en Dieu, un entomologiste contemporain, M. Fabre, répondit : « Non, je n'y c r o i s pas ! Dieu, je le v o i s... C'est en vain qu'au spectacle des instincts merveilleux de l'insecte, on s'efforce de ne trouver là que des concordances fortuites ; ce n'est pas avec le hasard que s'expliquent de semblables harmonies. Un tel ordre naîtrait-il du chaos, une telle prévision du hasard, une telle sagesse de l'insensé ?... Plus je vois, plus j'observe et plus pour moi rayonne derrière le mystère des choses une Intelligence suprême [2]. »

Il est sûr que l'argument tiré de l'ordre du monde impressionne irrésistiblement les esprits populaires. Mais faut-il lui reconnaître une valeur scientifique ? Nous espérons bien le démontrer, car il fait appel à l'idée de loi qui réside au fond de toute science.

Ce n'est pas le hasard,
ce n'est pas la nécessité immanente,
c'est seulement une cause intelligente
qui peut ordonner un moyen à une fin.

C'est le verbe « ordonner » qui est le mot principal de la phrase.

ORDONNER signifie : PRODUIRE UN ARRANGEMENT CONTINGENT, DANS LE TEMPS ET DANS L'ESPACE, D'ÉLÉMENTS MULTIPLES, PAR LEQUEL EST DÉTERMINÉ UNE COOPÉRATION DE CES ÉLÉMENTS A LA PRODUCTION D'UN EFFET [3].

---

1. *Revue prat. d'Apol.* 1er février 1912.
2. *Rev. prat. d'Apol.* 1er juin 1912.
3. Mgr Laminne.

Soit d'abord, un certain nombre d'éléments, pourvus chacun d'une individualité et d'une activité propres, et capables d'avoir entre eux des relations variables. Il leur faut ensuite occuper une disposition telle qu'ils contribuent tous, en quelque manière, à un résultat commun. Et puis, enfin, cet arrangement ne sera jamais fatal. — C'est bien ainsi qu'il se présente dans la nature, car les éléments matériels sont indifférents à tenir les uns par rapport aux autres des situations quelconques.

L'ordre comprend des degrés à l'infini : infime ici, par exemple, un arbre jeté en travers d'un ruisseau et formant passage ; très élevé ailleurs, ainsi, l'ordre que révèle une horloge. Mais sa perfection est toute relative à son effet. Qui la veut mesurer, doit apprécier 1° l'unité et l'excellence de celui-ci ; 2° le nombre et la diversité des principes constitutifs qu'il a fallu pour le réaliser ; 3° l'importance, la variabilité, la précision, la constance de ce que ces principes constitutifs ont apporté.

Toutefois, de ce qu'un arrangement amène un résultat, on ne peut aussitôt conclure que cet arrangement a été ORDONNÉ, produit EN VUE de ce résultat, ou, si l'on préfère, qu'il dépend d'une cause intelligente. Trois hypothèses se présentent l'esprit :

1° la finalité intentionnelle ;

2° le hasard ; et

3° la nécessité immanente. L'argument n'aurait aucune portée si l'on n'établissait avec force que la première seule, la finalité, doit définitivement prévaloir.

1) Le hasard n'explique point l'ordre compliqué, ni, conséquemment, l'ordre naturel.

D'après Cournot, le grand théoriste du hasard, la chaîne des effets forme une série linéaire indéfinie dans le temps et dans l'espace, analogue à un pointillé [1]. Plusieurs séries causales peuvent exister dans l'univers : les unes sont solidaires, les autres sont indépendantes. Voici à titre d'exemple. « Une tuile tombe d'un toit, soit que je passe ou que je ne passe pas dans la rue ; il n'y a nulle connexion, nulle solidarité, nulle dépendance entre les causes qui amènent la chute de la tuile et celles qui m'ont fait sortir de chez moi pour porter une lettre à la poste. La tuile me tombe sur la tête, et voilà le vieux logicien mis hors de service : c'est une rencontre fortuite, ou qui a lieu par hasard. »

Chacune des deux séries, examinée à part, comprend des anneaux parfaitement soudés. Le dernier anneau, c'est -à-dire la fin ou le but, gouverne

1. Cl. Besse. *L'apologétique des causes finales. Rev. prat. d'Apol.* 1er juillet 1912, p. 529. Nous lui empruntons ces préliminaires.

toute la série. Moi, j'obéis au désir de jeter une lettre à la poste. La tuile obéit à la pesanteur. Ce sont deux séries de finalité précise, dont chaque point est solidaire de son antécédent, de son conséquent et de son tout. Mais elles demeurent indépendantes l'une de l'autre, dans leur totalité ; elles n'exercent l'une sur l'autre aucune influence. Cournot le dit bien : une tuile tombe d'un toit, soit que je passe ou que je ne passe pas dans la rue... La jonction des deux séries provient d'un croisement de causes. Le hasard se produit au carrefour de ces séries, pratiquement étrangères l'une à l'autre. Il est leur interférence, leur point d'intersection. D'où cette définition : LE HASARD EST LE CONCOURS DE DEUX ORDRES DE FAITS RATIONNELS, INDÉPENDANTS L'UN DE L'AUTRE ; ou encore : LA RENCONTRE DE DEUX CAUSES NON HARMONISÉES.

Nous comprenons cela, et nous avouons qu'il n'y a rien de physiquement impossible à ce que l'ordre soit le résultat d'une combinaison fortuite ; mais le nerf de la question n'est point là : cet arrangement des parties qui nous frappe, s'explique-t-il ainsi, d'une façon plausible, dans le fait ?—Voilà ce que la raison demande qu'on résolve. Or, le sens commun et la science s'accommodent fort peu du hasard.

1° Le sens commun.

a) Que le hasard parvienne à assurer quelque ordre INFIME — croix de paille, pont formé par un arbre qui tombe et relie l'une à l'autre les deux rives d'un fossé, lettre de l'alphabet vaguement ébauchée par des feuilles mortes que le vent soulève, le sens commun *n'y répugne pas.*

b) Mais quand il y va d'un assemblage qui réalise un ordre ASSEZ ÉLEVÉ, il ne se résoud guère à placer celui-ci sous l'action d'une causalité aveugle.

Considérant 1°) qu'avec très peu d'éléments, le nombre des combinaisons possibles est déjà immense : « 12 personnes peuvent se ranger autour d'une table de 12 couverts de 479,002,600 manières différentes, et plus de 137 milliards de parties différentes sont possibles entre deux joueurs de domino qui prendraient 7 dominos chacun. »

Considérant 2°) que parmi ces combinaisons, un nombre minime manifeste un arrangement appréciable, dont le chiffre diminue tandis que la quantité de leurs facteurs augmente ;

et parce que, par définition, l'ordre veut la convergence de tous les éléments vers un résultat unique, — le sens commun ne conclut pas à l'impossibilité absolue, pour le hasard, d'avoir construit une meule avec du blé fauché, ou un pont de briques, ni d'avoir composé avec des feuilles sèches le premier vers du sonnet fameux :

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère,

— il affirme catégoriquement qu'*il manque à cette hypothèse toute chance sérieuse d'être la vérité.*

c) Si maintenant le nombre et la diversité des éléments croissent dans des proportions énormes, si leur coopération se révèle plus variée et plus déterminée, si l'effet obtenu se trouve être EXCELLENT, la probabilité déjà minime de cette chance, diminue encore proportionnellement. Et quand de tels résultats ordonnés, loin d'être exceptionnels, sont fréquents et se produisent d'une manière constante, comme cela a lieu dans la nature, la probabilité qu'ils se rattachent, au contraire, à une causalité intentionnelle atteint ces sommets supérieurs où elle équivaut pratiquement à la *certitude*. Qui croira possible que la moisson ait pu former d'une manière spontanée une meule à la mode du pays ? et des briques, un pont à arches marinière et secondaire, aux piles percées en vue de l'écoulement des grandes eaux ? et des feuilles agitées par le vent, les poèmes disparates et épiques de la *Légende des siècles* ?

2° La science

appuie ce témoignage, pourvu que l'on considère l'ordre naturel, dans le détail ou pour l'ensemble, en dehors du domaine de l'abstrait. Qu'on imagine le *nombre fantastique des atomes* et la *quantité invraisemblable des combinaisons* que ceux-ci devront essayer avant de rencontrer par hasard, sous un certain angle, l'état actuel du monde : « la chance dont on parle n'est pas évaluable numériquement. La probabilité tombe au-dessous de toute fraction, si petite soit-elle ; or, la formule : un contre infini, est égale à zéro. »

Nous savons bien que cette chance unique entre une infinité d'autres laisse aux philosophes un malheureux scrupule ; les savants, eux, se rassérènent devant cette démonstration mathématique. Ils savent d'ailleurs que, à une époque géologique assez récente, les êtres vivants qui pullulent aujourd'hui, objet de notre observation, n'existaient pas et ne pouvaient pas exister. Les végétaux, les animaux se sont donc organisés là par milliards, en un *temps relativement court* ; et non pas une fois, mais un si grand nombre de fois et parmi tant de détails que toutes les forces de l'arithmétique cèdent à leur simple énumération. Pour lors, comment veut-on que le hasard qui, d'après le calcul des probabilités, ne réussirait pas une fois, après des siècles de siècles, les combinaisons d'atomes nécessaires à une seule cellule vivante, animale ou végétale ; comment veut-on qu'il ait réussi toujours et partout, dans le monde que nous voyons, et cela au bout de peu d'années, voire de quelques instants ?

A la lumière du sens commun et de la science, apprenons qu'un arrangement compliqué, et partant l'ordre naturel, suppose une harmonisation de causes, une véritable ORDONNANCE, donc aussi quelque influence directrice.

— Nous voici au carrefour. L'une des routes dévale : elle conduit à un organisateur interne agissant à la façon d'une cause aveugle et instinctive ; l'autre monte vers un principe directeur transcendant, doué d'intelligence. Laquelle des deux allons-nous suivre ? Évidemment cette dernière, car

II. Les ordonnances de la nature ne sauraient se rattacher à quelque nécessité immanente.

A.) En fait, étant donné la relation des effets que l'homme constate avec les causes que la science du jour préconise — d'aucuns diront : du point de vue statique — l'ordre du monde est NÉCESSAIRE quant au détail et quant à l'ensemble. Une fois admis que la masse gazeuse primitive était animée d'un mouvement déterminé de rotation ; et qu'elle renfermait aussi des éléments choisis, variés, dosés, groupés dans un

espace suffisamment restreint pour pouvoir s'influencer d'une manière réciproque, se mélanger et se combiner ; et si l'on suppose, enfin, qu'elle fit jouer à son bénéfice les grandes lois qui s'appellent : « besoin », « adaptation », « sélection naturelle », «struggle for existence », « hérédité »—alors, évidemment, l'évolutionniste fait à son aise le tableau des arrangements cosmiques, [1] avec l'assurance d'un Ragueneau détaillant la mirifique recette des tartelettes amandines :

Battez, pour qu'ils soient mousseux,
Quelques œufs ;
Incorporez à leur mousse
Un jus de cédrat choisi ;
Versez-y
Un bon lait d'amande douce.

Mettez de la pâte à flan
Dans le flanc
De moules à tartelette ;
D'un doigt preste, abricotez
Les côtés ;
Versez goutte à gouttelette

Votre mousse en ces puits, puis
Que ces puits
Passent au four, et, blondines,
Sortant en gais troupelets,
Ce sont les
Tartelettes amandines !

Mais s'il dévoile un procédé, s'il expose à ravir *comment* les œufs, le cédrat, la pâte forment les gourmandises qui tentaient ses courtisans, les rimeurs faméliques ; le pâtissier de Cyrano s'inquiète peu d'analyser le principe du phénomène, il évite à bon escient le *pourquoi*. Ainsi l'évolutionnisme. De quoi nous parle-t-il, sinon d'un enchaînement de causes nécessaires, et d'un enchaînement « tel que, les premiers éléments étant donnés, tout le reste s'ensuive infailliblement ? Or, observe M. de Tonquedec, cela n'est même plus une explication. En effet, qu'on ne l'oublie pas, nous cherchons com-

1. Quitte à combler l'abîme qui sépare la matière brute de l'être vivant.

ment expliquer l'ordre du monde, rien d'autre : c'est tout le point de la difficulté présente. Il ne faut donc pas commencer par supposer l'ordre déjà établi. Il faut partir du désordre et montrer comment l'ordre en a surgi tout seul. *Or*, ici, on fait juste le contraire, *on suppose un ordre primitif*, groupement d'éléments régi par des lois telles que l'ordre actuel en doive sortir. On opère comme l'escamoteur, qui place subrepticement dans l'arrière-fond d'une boîte, vide en apparence, tout ce qu'il s'agit d'en tirer. D'après l'hypothèse adoptée, avant toute évolution, l'organisation du monde entier est décidée en son entier, dessinée et préformée dans ses principes, réglée jusqu'en ses moindres détails. La machine est montée : aucun rouage, aucune vis n'y manque. Le déroulement qui suivra n'y ajoutera rien ; il n'expliquera pas l'établissement de l'ordre ; au contraire, il aura besoin d'être expliqué lui-même par cet ordre primitivement établi.

En choisissant une telle hypothèse, l'évolutionnisme n'a donc pas avancé d'une ligne vers une solution qui lui permette de se passer de Dieu ; car *il n'y a pas moins d'art à disposer un système dont la précision amène à leur heure tous les résultats voulus, qu'à réaliser à part et directement chacun de ces résultats.* Une graine n'est pas une moindre merveille que l'arbre qui en sortira. Or, il s'agit d'expliquer cet art, cette organisation primitive enveloppée, aussi précise et aussi savante que l'ordre développé actuel... [1] »

B) On le voit, c'est le point de vue génétique, la question du droit, le problème des données dont la combinaison originelle a déterminé l'ordre actuel de l'univers. Que la pensée se reporte un instant à l'origine. Diverses combinaisons étaient alors possibles et, partant, diverses évolutions. Et M. Halleux raisonne de la sorte. « Puisque les éléments de la matière sont sans cesse en mouvement, ils sont donc par eux-mêmes indifférents à occuper telle ou telle portion de l'espace. La position d'un corps ou d'une particule quelconque de matière ne tient pas à l'essence de ce corps ou de cette par-

1. De Tonquedec. *Une preuve facile de l'existence de Dieu : l'ordre du monde* Collection : *Ce qu'un catholique doit savoir*, n° I.)

ticule, puisque cette position varie, tandis que l'essence persiste. Représentons par la formule A. B. C. l'ensemble des combinaisons que comporte notre monde. Si ces trois termes avaient occupé d'autres positions, l'on aurait eu la combinaison A. C. B. ou B. C. A. ou C. A. B., etc. Ainsi l'ordre actuel de l'Univers nous apparaît comme une conséquence de la position respective des atomes à l'époque de la nébuleuse, et cette position ne tenait pas à l'essence des atomes, puisqu'elle a varié [1]. » Devons-nous maintenant redire :

a) *qu'une chose qui peut ne pas être est contingente* et que dès lors,

b) *il lui faut trouver dans une autre la raison suffisante de son existence* ?

La conclusion découle aussitôt : relativement nécessaires, eu égard à l'organisation radicale accomplie, mais absolument contingentes, considérées à leur point de source, là où s'opéra la rencontre première des principes avec l'établissement des conditions qui entraînèrent les arrangements effectifs, tout ce que M. de Tonquedec nomme l'ordre enveloppé, — les ordonnances de la nature ne s'expliquent point par elles-mêmes ; et l'influence directrice qu'elles réclament est distincte du cosmos.

— Il nous reste à prouver que

III. Cette cause transcendante de l'ordre naturel possède l'intelligence.

Envisagé comme tel : *a*) incompatible avec le HASARD, ce vain mot qui drape l'ignorance des hommes et que la science et le sens commun défendent qu'on invoque ;

b) irréductible au jeu de la NÉCESSITÉ IMMANENTE, ce *Desinit in piscem mulier formosa superne*, ce paravent derrière lequel on déplace les difficultés sans les résoudre,

l'ordre naturel nous paraît le moyen d'arriver à un but et, conséquemment, *il ne peut être produit que par une cause qui tend vers une fin.*

---

1. *o. l.* p. 60.

Or, la fin n'existe que pour la volonté et la volonté suppose la connaissance.

Donc, et sans aucun doute, *les moyens ordonnés à une fin relèvent d'une cause intelligente* dont la qualité rayonne dans la perfection de l'ordre réalisé.

« Cette relation des moyens à la fin, dit le P. Garrigou-Lagrange, seule l'intelligence la peut percevoir, parce que, au lieu d'associer ou de juxtaposer seulement des images, l'intelligence atteint la raison des choses, et le moyen a une relation à la fin en tant, précisément, qu'il a en elle sa raison d'être. Cette raison d'être ne peut être perçue évidemment que par la faculté qui a pour objet formel l'être même, et non pas la couleur ou le son, ou les faits d'expérience interne. De plus, la perception de cette raison d'être suppose la réduction du moyen et de la fin à l'unité d'une même représentation, et seule la représentation intellectuelle ramène ainsi à l'unité ce qu'elle contient [1]. »

Nous croyons avoir examiné, avec assez d'attention, la majeure de notre argument.

1° Devant une combinaison d'éléments multiples qui produit un effet TRÈS ÉLEVÉ en perfection et que le HASARD est impuissant à expliquer, l'esprit humain, pour en rendre raison, penche vers la contradictoire : l'ORDONNANCE.

2° L'absence de toute NÉCESSITÉ IMMANENTE le fait ensuite conclure à quelque ORDONNATEUR TRANSCENDANT.

3° Et comme la FINALITÉ INTENTIONNELLE qui s'impose, l'arrangement réalisé EN VUE d'un résultat, ne se conçoit pas sans une INTELLIGENCE LIBRE, il s'arrête enfin à cette idée qu'il y a **un seul organisateur possible de l'ordre naturel, et que le principe distinct du cosmos est doué de raison.**

On acceptera donc la première de nos prémisses : Seule une cause intelligente peut établir des relations de moyen à fin.

Reste la deuxième qu'il faut mettre à son tour en relief :

---

1. *o. l.* col. 1073.

Or, il y a dans la nature, chez les êtres dépourvus d'intelligence, des moyens disposés pour des fins.

On distingue, chacun sait, la finalité interne et la finalité externe.

A) La FINALITÉ INTERNE ne soulève aucune difficulté. Kant l'a reconnu : « l'être organisé est l'être où toutes choses sont réciproquement but et moyen. » Aux évolutionnistes qui mettent sur le même rang un organisme coordonné et des agrégats dont les parties n'auraient qu'une union tout accidentelle, le **sens commun** répond avec Ruskin : « Le physicien nous dit qu'il y a autant de chaleur, de mouvement ou d'énergie calorique dans une bouillotte que dans un aigle des Alpes. Très bien, très juste ; c'est très intéressant : précisément, il faut autant de chaleur pour faire bouillir l'eau de la bouillotte que pour élever un aigle des Alpes jusqu'à son nid. Mais nous autres peintres, tout en reconnaissant que la bouillotte et l'oiseau sont égaux et semblables à tous les points de vue scientifiques, prenons un intérêt principal à la différence de leur forme. Le fait auquel va notre attention, c'est que l'un a un couvercle sur le dos et l'autre une paire d'ailes, et que leurs becs ne se ressemblent pas, — sans parler de la distinction de volonté que les physiciens peuvent appeler un simple mode de l'énergie. La bouillotte aime à rester tranquille au coin de l'âtre ; l'aigle choisit de se suspendre dans les airs. C'est ce choix, non le degré de la température tandis qu'il s'accomplit, qui nous semble la circonstance intéressante [1]. »

Pour avoir expérimenté que les parties d'une matière organisée se trouvent liées entre elles de telle façon qu'elles sont causes les unes des autres, à des points de vue différents, et qu'elles concourent à la production d'un effet d'ensemble, la **science** aussi admet la finalité. Hartmann a montré par le calcul des probabilités qu'il y a 9,999,985 chances contre 15 pour que les treize conditions réunies que suppose l'acte de vision et qui en supposent, chacune, une foule d'autres, ne

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1908, p. 787.

soient jamais réalisées s'il n'existe une influence ordonnatrice [1].

Quant à la **philosophie**, nous venons à l'instant de rappeler ce qu'elle en pense, lorsque nous avons démontré que seule une cause intelligente peut établir des relations de moyen à fin.

B) La FINALITÉ EXTERNE, celle qui indique à quoi servent les êtres dans l'univers, les uns vis-à-vis des autres, nous échappe souvent — sans doute parce qu'elle dépasse les bornes de l'esprit humain. Quelquefois elle paraît assez évidente, comme en la fonction chlorophyllienne ; mais on peut toujours la prouver d'une façon générale au moyen d'une déduction. Ainsi, les êtres supérieurs utilisent les inférieurs : le minéral est utilisé par la plante, qu'utilise l'animal, qui, lui, est utilisé par l'homme. Partant, le supérieur ordonne l'inférieur à sa propre fin. Se conserver, voilà certes la fin interne de l'animal ; or, cette conservation exige l'emploi de matériaux appropriés, et la plante pourvoit à ce besoin. Il résulte de là que la fin extrinsèque de l'inférieur ne diffère pas de la fin intrinsèque du supérieur.

— Ces notions éclaircies, prenons des exemples de l'une et de l'autre finalité.

LE CIEL est une immense et parfaite horloge, si bien agencée qu'elle marque non seulement les heures mais les jours, les mois, les saisons, les années. Et cependant

Que de pièces la composent !

« Le savant lui-même, avoue Flammarion, qui voit dans chaque étoile un soleil ayant ses planètes..., ignore le nombre incalculable de soleils, le nombre de myriades de planètes qui gravite autour d'eux. » — Ne regardons que la « voie lactée », ce fleuve de diamants : vingt millions de globes y développent leurs fulgurantes merveilles !

Et quelles pièces !

Rouages gigantesques ! Si nous comparons la terre à quelque grain de blé, nous en mettrons 1,300,000 pour figurer le volu-

1. *Philosophie de l'Inconscient*, Introduction, C. II, voir Dict. Apolog. de la Foi cath. fasc. IV, col. 1067.

me du soleil. Elle a un diamètre de 2500 lieues, que le diamètre du soleil couvre 108 fois.

Rouages d'un mouvement prodigieux ! Comptons : un, deux... La sphère qui nous porte a parcouru 464 mètres autour de son axe, tandis qu'elle avançait simultanément, dans le vide, de 29 kilomètres ; de même, en deux secondes, l'étoile *M.* de Cassiopée parcourt 3000 lieues !

Et ces rouages travaillent à des distances folles ! Un canon lance un boulet à la vitesse uniforme de 500 mètres à la seconde : c'est seulement après neuf années et demie que ce boulet toucherait le soleil ! — Si un chemin de fer allait de la terre au Centaure et que les billets fussent délivrés au prix de dix centimes par dix kilomètres, on entendrait le dialogue suivant :

Combien le billet ? — 44,000,000,000 de francs...

Et nous arrivons ? — Dans 48,000,000 d'années...

Un train tortue alors ? — Pardon, il fait du cent à l'heure...

— Bien qu'il suffise d'un rapide tic-tac pour que la lumière se soit propagée à 375,000 kilomètres, le voyageur qui, au retour de là-haut, se mettrait à califourchon sur un rayon de la Chèvre, ne foulerait point notre sol avant 864 mois.

Toutes les pièces sont excellemment coordonnées !

Ni des cylindres, ni des cônes tronqués ou non, ni des polyèdres réguliers à surface plane ne pourraient soutenir entre eux un aussi grand nombre de rapports. *Toute autre forme que la forme sphérique serait manifestement inférieure* à celle-ci en vue des mouvements célestes [1].

L'été, notre globe s'éloigne du soleil de 6,000,000 de kilomètres ; mais, retenu à travers l'espace sur la tangente de son orbite, et cela malgré l'intensité de la force centrifuge, par le formidable aimant de l'attraction, par ces chaînes invisibles aux maillons immenses qu'aucune traction ne peut rompre, il tourne sur lui-même et revient du côté opposé au soleil avec une vitesse pareille. — Cette vitesse est, précisément, celle qui convient pour produire une force centrifuge égale à la force attractive du soleil. Si la terre accélérait son

1. Ch. Levêque. *Les Harmonies providentielles.*

mouvement, elle s'écarterait de plus en plus dans les solitudes *glaciales* de l'éther ; si elle ralentissait sa marche, elle se rapprocherait trop du grand foyer solaire qui embraserait et *calcinerait* son enveloppe féconde [1].

Encore que les orbes petits et grands, rapides et lents, s'enchevêtrent et que le mouvement des rouages soit d'une variété inouïe : ellipsoïdal, circulaire, spiroïde, etc., l'horloge sidérale ne connaît *aucun trouble*. A titre d'exemple : qui n'a attendu avec intérêt une éclipse de soleil ou de lune ? Prédite bien à l'avance par les astronomes, elle commence et s'achève à une minute près, et ses phases prévues se déroulent aux yeux de l'observateur comme le mécanisme d'une merveille mathématique. — « Si donc, conclut le P. Caussette, la conformation minutieuse des pièces au but est nécessaire pour produire un engrenage qui marque vingt-quatre heures, quel immense travail d'appropriation à la fin n'a-t-il pas fallu pour construire le colossal chronomètre de l'Univers qui, depuis Hipparque, c'est-à-dire depuis deux mille ans qu'il est scientifiquement surveillé, n'a pas varié ses jours d'un centième de seconde [2] » !

Revenons du ciel en notre bas monde. Ici encore que de merveilles !

Le jeu de la respiration animale, qui expulse un air plus riche en acide carbonique et moins riche en oxygène que l'air aspiré, va-t-il à la longue empoisonner l'atmosphère ? Non, car

LES PLANTES

assainissent les appartements ; et les jardins contribuent à l'hygiène des villes.

Considérons une simple feuille de tilleul. Il y a là un million d'appareils semblables, à fermeture automatique, des « stomates », composés de deux cellules épidermiques : croissants qui se touchent par leurs extrémités et laissent entre eux une fente dite ostiole. L'admirable laboratoire ! Chacune de leurs parties : l'enveloppe, le protoplasme, le noyau, les leucites,

1. Dr Murat. *L'Idée de Dieu dans les sciences contemporaines*, t. I. pp. 44-45.
2. *Le bon sens de la foi*, p. 399.

vaudrait qu'on la détaillât toute ; mais retenons seulement une propriété des leucites : ils élaborent, les uns de l'amidon, les autres la chlorophylle verte, ces quelques grains si menus qu'il en faudrait disposer 130 à la file pour atteindre enfin la longueur d'un millimètre !... Et cependant, voilà les agents de la santé publique. Ils décomposent l'acide carbonique de l'air, en *absorbent le carbone* dont la plante se nourrit, et *libèrent l'oxygène* que réclament les phénomènes de la respiration animale. Comment cela ? Sous l'influence de certaines radiations lumineuses qu'ils retiennent, notamment des rayons rouges du spectre. Armand Gautier le constate avec admiration : « La puissance qui, dans la feuille, décompose l'acide carbonique pour en dégager l'oxygène et en fixer le carbone, est empruntée à l'énergie lumineuse absorbée par le protoplasma chlorophyllien. » Au vrai, la feuille dispose à cet effet d'un organisme très ingénieux. La décomposition de l'acide carbonique exige, nous le savons, une quantité de chaleur égale à celle qu'il produisit tandis qu'il se formait. Or, la feuille, ne possédant point cette chaleur suffisante, va la puiser aux radiations solaires par l'entremise d'écrans absorbants formés de grains de chlorophylle. Ceux-ci se meuvent, se présentent et se retirent. *Tantôt ils viennent tapisser la paroi exposée à la lumière et recueillir le maximum d'énergie ; tantôt ils s'abritent contre des ondulations trop vives...*

— Après avoir fait une étude consciencieuse de l'anatomie et de la physiologie végétales, dont nous résumons ici quelques pages, M. le Dr Murat déclare très haut que, si une simple feuille n'est pas un témoignage probant de finalité en tant qu'organisation savamment dirigée de la matière vers des buts utiles, il ne voit plus aucune évidence que l'esprit humain ne puisse contester.

Le règne animal.

Dans le règne animal aussi les preuves de la finalité surabondent. Qu'il suffise d'en retenir une seule, que nous empruntons aux *Souvenirs entomologiques* bien connus de M. J. H. Fabre. Voici l'Epeire fasciée, une superbe aranéide. Sur son

gros ventre, puissant entrepôt de soie, presque du volume d'une noisette, alternent les écharpes jaunes, argentées et noires. Autour de cet opulent abdomen, huit pattes annelées de pâle et de brun rayonnent longuement.

Regardez. Son réseau spiral a des combinaisons d'effroyable science. C'est un *tube capillaire si petit* que notre physique ne parviendrait jamais à le reproduire. Il est *roulé en torsade*, afin d'avoir une élasticité qui lui permette de se prêter sans rupture aux tiraillements du gibier capturé ; il garde dans son canal une *provision de viscosité*, afin de renouveler par une incessante exsudation les vertus adhésives de la surface, à mesure que l'exposition à l'air les affaiblit.

Cette Epeire ne chasse pas aux lacets, elle chasse aux gluaux. Et quels gluaux ! Encore que tout s'y prenne, même l'aigrette de pissenlit qui mollement les effleure, l'aranéide, en rapport continuel avec sa toile, ne s'y prend pourtant pas. Pourquoi ? parce *qu'elle a réservé au milieu de son piège une aire dans la structure de laquelle n'entre pas le spiral visqueux* : un fil simple, rectiligne et plein, compose uniquement cette région.

Toutefois, lorsqu'une proie vient de se prendre, il faut vite accourir, la ligoter et maîtriser les efforts qu'elle fera pour se délivrer. L'Epeire marche alors sur son réseau, mais sans y adhérer ; car *elle transpire par les pattes un vernis spécial* qui la préserve.

Notre araignée chasse de jour : elle affectionne les endroits exposés à la chaleur, violemment ensoleillés, où les criquets se complaisent. Sous les ardeurs torrides de la canicule, les gluaux vont-ils donc se dessécher, se racornir en filaments inertes et rigides ? Tout au contraire. Aux heures les plus brûlantes, ils se maintiennent toujours souples, toujours élastiques, très adhésifs. Et comment cela ? La glu des Epeires est une *substance hygrométrique* : l'humidité qui sature l'air pénètre les fils, délaye leur contenu et le fait transsuder au dehors, à proportion et en même temps que s'épuise la viscosité précédente.

— Nous pourrions égrener toutes les observations de M. Fabre à ce sujet ; il y en a beaucoup d'autres. Bornons-nous à

constater que l'oiseleur le plus habile ne saurait rivaliser avec une humble araignée dans l'art des gluaux, et que l'intelligence créée découvrirait malaisément des industries aussi savantes pour capturer une phalène !

L'HOMME.

Mais il est temps de nous considérer nous-mêmes. Ouvrons, à n'importe quel chapitre, le volumineux ouvrage du Dr Murat : *Les Merveilles du corps humain.* Lisons la description du larynx ou du rein, du cerveau ou du foie, de l'œil, cet incomparable appareil de téléphotographie : nous ferons spontanément écho à Sophocle : « il y a beaucoup de merveilles ; il n'en est pas de plus grande que l'homme. » — Ceux qui préfèrent les livres moins compliqués, consulteront plutôt le D Guillemin, savant sobre, styliste alerte [1]. Voici précisément sous sa plume un mot à la mode : « phagocytose » — qu'ils s'y arrêtent.

Quand un bacille infectieux pénètre dans l'organisme, il trouve tout de suite, chez l'individu normal, un adversaire digne de lui : c'est le phagocyte. « Choisissons un exemple très simple. Votre faux-col vous a blessé par un frottement désagréable et prolongé : un staphylocoque, glissant le long d'un cheveu, envahit son follicule et là, bien vite, il se met à multiplier et à sécréter des toxines. Cet ensemble microbien et toxique prend le nom de furoncle ou d'anthrax, suivant les limites du territoire infecté. Or, que se passe-t-il ici ? D'abord une congestion intense qui produit une ouverture élargie, une vaso-dilatation des vaisseaux, *afin qu'un nombre accru de leucocytes soit apporté à cette région malade.* Ensuite, un exsudat fibrineux, *destiné à renforcer les tissus et à empêcher leur destruction.*

Les leucocytes, (λευχος = blanc), appelés aussi phagocytes (φαγειν = manger, χυτος = cellule), accourent donc de toutes les parties du corps. Un millimètre cube en renferme 6000, mais, au besoin, *ce chiffre s'élèvera proportionnellement* à l'armée des microbes pathogènes à détruire. Regardons : ils sortent, sans

1. *Le Chef-d'œuvre humain*, p. 185 ss.

les léser d'aucune manière, des vaisseaux qui les contenaient ; grâce au mouvement amiboïde, ils pénètrent dans le tissu où réside l'ennemi, et la lutte commence...

Le phagocyte attire à lui le microbe, tel le serpent sa victime. Il semble utiliser pour cela une substance que l'on a qualifiée d'opsonine. Le bacille se dirige vers lui, il s'y enfonce, il disparaît : triomphe ! le voilà « phagocyté »...

Souvent hélas ! les globules blancs paient de leur vie cette victoire. Tués en masse par les toxines microbiennes, vont-ils alors encombrer l'organisme ? Non, un abcès se déclare, il suppure, et il *débarrasse la machine humaine de ces tout petits cadavres nuisibles...*

Fantasmagorie de merveilles ! La lutte prépare le bataillon ; s'il succombe, les réserves, plus nombreuses, plus aguerries, apparaissent ; jeunes et vieux connaissent admirablement leur métier : ils phagocytent les agents pathogènes, ils savent ne jamais succomber sans entraîner dans la mort des flots d'ennemis !

Après la victoire, ils deviennent ouvriers — ils nettoyent les ruines, *construisent des canaux d'alimentation et réparent les brèches et les dégâts occasionnés*, automatiquement, parmi le jeu de leurs propres forces, latentes hier, vives aujourd'hui.

Est-ce donc par hasard que tout cela se passe ? Et toutes ces merveilles sont-elles le produit d'on ne sait quelles forces aveugles ? Est-ce comme cela, simplement, parce que c'est comme cela ? N'est-ce pas plutôt une intelligence qui a disposé, ordonné et arrangé les choses pour qu'elles soient ainsi ? Le physiologiste Reinke l'avouait, lui, le jour où il traduisait les conclusions véritables des sciences biologiques contemporaines par cette formule dont on saisit mieux la profonde exactitude à mesure qu'on étudie davantage le chef-d'œuvre humain : « l'organisme est un mécanisme téléologique ».

Donc la nature
est l'effet d'une cause intelligente,

a) d'autant plus **élevée au-dessus du génie de l'homme** que ses œuvres ont en plus de ces trois caractéristiques communes

l'agencement des parties, la combinaison des forces et leur subordination à une même fin, cette excellence inimitable : la vie.

b) **Différente** néanmoins, car « l'activité psychique apparaît chez nous liée à un ensemble de conditions extérieures, elle indique la dépendance du sujet vis-à-vis de l'objet, sa passivité, la distinction entre la puissance et l'acte, entre le substratum et le phénomène, la succession des états de conscience ; il n'en peut être ainsi chez l'Absolu. Sa souveraine indépendance et sa nécessité nous interdisent de le penser [1]. »

— On voit que nous identifions la cause ordonnatrice avec la cause première, l'architecte du monde avec le créateur. C'est que nous tenons déjà comme démontrée notre thèse finale :

L'ÊTRE DISTINCT DU MONDE QUI EXISTE PAR LUI-MÊME EST DOUÉ D'INTELLIGENCE ET DE VOLONTÉ.

Il faut qu'il en soit ainsi. « Si l'on y regarde de près, dit le P. Garrigou-Lagrange, on s'aperçoit que l'intelligence requise par cette preuve doit être acte pur. Si elle ne l'était pas, il faudrait distinguer en elle l'essence et l'existence, l'intelligence et l'intellection, l'intellection et l'intelligible. (*S. Th.*, *Somme Théol.* p. 1, q. 54, a. 1. 2. 3.) Or, l'essence ne peut être ordonnée à l'existence, l'intelligible à l'être intelligible, que par une intelligence supérieure qui soit identique à l'être même toujours actuellement connu [2]. » — Au lecteur qui s'élèverait malaisément jusqu'à ce raisonnement de haute métaphysique, nous donnerons un argument à sa portée : puisque toute nature est orientée vers sa fin par le jeu de ses tendances foncières, elle a dû recevoir le principe de ces tendances en même temps que sa mesure limitée et spécifique d'être [3].

---

1. J. Halleux *o. l.* p. 85.

2. *o. c.* col. 1073.

3. Verhelst. *Apologétique*, p. 42. « Cette cause ordonnatrice du monde est ou ordonnée par elle-même, ou ordonnée par un autre. Si elle est ordonnée

Dès lors, notre voix fait écho à celle du poète :

Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies
Disaient, en inclinant leur couronne de feu ;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient, en recourbant l'écume de leur crête ;
— C'est le Seigneur, le Seigneur DIEU !

***

« Promeneurs ignorants qui traversent une plaine, et qui, ne sachant pas que la terre recouvre du grain, ne soupçonnent pas la moisson prochaine de l'été [1], » d'aucuns n'aperçoivent jamais ce nom inscrit partout dans la nature. Ne faudrait-il pas leur adresser « le souhait que les enfants grecs répètent le long des routes de Corfou : Puissiez-vous jouir de vos yeux ! [2] »

Pour nous, après avoir scruté les phénomènes vitaux ; penchés sur les êtres afin de découvrir le secret que cachent leurs mouvements, leur nature et les ordonnances de celle-ci et de ceux-là, nous rejoignons le témoignage de l'Humanité — par cet aveu que dicte impérieusement la Raison :

DIEU EST L'INVISIBLE ÉVIDENT ! [3]

— Et notre cœur aussitôt tressaille d'aise...

---

par elle-même, elle est Dieu. Si elle l'est par un autre, il faut supposer que cet autre l'est *per se*, c'est-à-dire Dieu, ou reculer à l'infini, ce qui répugne. » Sortais. *Philosophie*, t. II, p. 772.

1. Bourget. *Le Disciple.*
2. Bourget, *Sensations d'Italie.*
3. V. Hugo.

LA PHILOSOPHIE PROUVE L'EXISTENCE DE DIEU

Il y a un Être distinct l'univers,

car LE MONDE EST PLEIN DE MOUVEMENTS : changements quantitatifs, qualitatifs, substantiels.

La *Science* fonde sur ce principe ses expériences, ses calculs et ses lois. La *Raison* témoigne, en effet, qu'un être a besoin d'un autre pour se donner ce qui lui manque.

OR, TOUT MOUVEMENT DÉPEND D'UNE CAUSE PRÉ-EXISTENTE : aucun ne s'explique par lui-même.

MAIS CETTE CAUSE N'EXPLIQUE BIEN A SUFFISANCE SI, A SON TOUR, ELLE DOIT EMPRUNTER EN QUELQUE MANIÈRE.

A moins donc de renoncer à comprendre, IL FAUT ADMETTRE, AU TERME DES SÉRIES CAUSALES, UN ÊTRE QUI DONNE SANS RECEVOIR, QUI A DE SOI ET D'EMBLÉE TOUT CE QU'IL PEUT AVOIR.

OR, CET ÊTRE N'EST PAS IMMANENT AU MONDE : chacune des parties de l'univers n'ayant qu'une activité *insuffisante*, l'ensemble est une addition d'*insuffisances* et accuse un *déficit*.

DONC LES MOUVEMENTS DU MONDE SONT DUS A UN ÊTRE DISTINCT DE LUI.

Il existe par lui-même,

car LES ÊTRES DU MONDE SONT CONTINGENTS. Ni l'existence ni même quelque détermination ne s'imposent pour

- les individus, puisqu'ils *changent* et *finissent* ;
- la collectivité, celle-ci *n'ayant que les qualités de ses parties* ;
- leur commune substance : sans conscience, sans vie, sans mouvements, et dès lors *inférieure* à ses modalités, *moins parfaite* aussi, elle ne saurait avoir un caractère de nécessité que celles-ci ne possèdent pas.

OR, LES ÊTRES CONTINGENTS SUPPOSENT UN ÊTRE NÉCESSAIRE. Ce qui n'a pas en soi la raison suffisante de son existence, doit l'avoir dans un autre, et *cet autre, en fin de compte, doit exister par soi*, car, sinon, il n'expliquerait ni les êtres contingents ni lui-même.

DONC LES ÊTRES DU MONDE SUPPOSENT UN ÊTRE NÉCESSAIRE, sans cause, qui ne tombe pas sous l'application du principe de causalité.

Doué d'intelligence et volonté,

car IL EST PRATIQUEMENT CERTAIN QU'UN ORDRE ÉLEVÉ, OBTENU D'UNE MANIÈRE FRÉQUENTE ET CONSTANTE, AVEC UN NOMBRE ÉNORME D'ÉLÉMENTS DIVERS, PROVIENT

- NON PAS DU HASARD : le *sens commun* le démontre, et aussi le *calcul des probabilités* ;
- NI DE LA NÉCESSITÉ IMMANENTE : les ordonnances de la nature étaient *contingentes* à leur point de source, puisque les éléments de la matière pouvaient occuper indifféremment telle ou telle portion de l'espace.
- MAIS D'UNE CAUSE INTELLIGENTE ET VOLONTAIRE. Étant, dès lors, des moyens d'arriver à des buts, *de telles ordonnances ne peuvent être produites que par une cause qui tend vers une fin. — Or, la fin n'existe que pour la volonté, et la volonté suppose la connaissance.* *Donc ces ordonnances relèvent d'une cause intelligente et volontaire.*

OR, UN PAREIL ORDRE EXISTE DANS L'UNIVERS : Le *sens commun*, la *science* et la *philosophie* reconnaissent la FINALITÉ INTERNE chez tous les êtres organisés. La FINALITÉ EXTERNE se manifeste souvent dans le ciel et les plantes, chez les animaux et chez l'homme.

Donc la nature est l'effet d'une cause distincte de l'univers, qui existe par elle-même et qui est douée d'intelligence et de volonté.

III

Les aspirations de mon Cœur.

Chacun sait ce qu'on appelle les arguments du cœur pour l'existence de Dieu, et comment certains livres de M. Paul Bourget, notamment l'*Échéance*[1] et *Un Drame dans le monde*[2], les dessinent.

Nous ne les développons pas. Nous n'apportons pas non plus de preuve nouvelle, mais une simple constatation. Parce que Dieu est législateur, le seul législateur qui puisse imposer la soumission à ses lois et châtier la révolte, l'homme désire que Dieu soit : Dieu devient partant la grande sécurité, le cercle de lumière et de force dont l'individu s'entoure comme d'une barrière contre ses semblables, contre lui-même aussi.

Or, ma Raison a démontré que Dieu est, et j'entends l'Humanité dire bien haut sa croyance.

Mon Cœur s'exalte donc à la pensée que le bonheur individuel, domestique et social, après lequel il ne cesse d'aspirer ici-bas, trouve ainsi une protection solide...

---

1. J'ai beaucoup pensé à ce que les chrétiens appellent la réversibilité. Toute la question est de savoir si l'expérience nous montre ou non ce phénomène dans la nature... Voici des années qu'il m'apparaissait comme la seule interprétation de tant de choses, et je le défie d'expliquer autrement la dure épreuve qui m'accable. Oui ou non ? Suis-je frappé par la faute de mes parents ? Et ce Robert lui-même, de quoi est-il la victime, sinon de la faute de son père ? Que j'en ai vu de ces répartitions, et, derrière elles, il faut bien un pouvoir répartiteur ! S'il y a une réversibilité du mal, il doit y avoir une réversibilité du bien... Ce ne sont pas des théories, cela, c'est de l'expérience. Et c'est de l'expérience aussi que cette justice inévitable, dont ma pauvre mère a eu l'épouvante dix ans durant, et qui l'a frappée, comme elle a dit, à travers moi. Derrière la justice, il faut bien un juge. Derrière l'échéance, il faut bien un créancier...

2. Ce qui existe, et dont je ne peux pas douter, c'est le Bien et le Mal. L'homme ne les a pas inventés. Il les constate. Le Bien et le Mal impliquent une loi, un ordre. Il y a donc un principe d'ordre dans le monde, auquel l'homme obéit ou n'obéit pas, et librement. S'il n'est pas libre, il n'y a ni Bien ni Mal ; et il y a un Bien et un Mal. Cette liberté à son tour implique la pensée, le sentiment, la volonté, l'âme enfin. Cette âme a commencé. Elle ne s'est pas créée elle-même. Donc, il y avait, dans la cause qui l'a créée, de la pensée, du sentiment, de la volonté. Le voilà, le foyer spirituel, distinct de l'âme et cependant de la même essence, à qui demander, à qui emprunter cette force génératrice. Ce foyer, c'est Dieu.

CHAPITRE PREMIER

Mon cœur veut, pour les autres et pour lui-même, comme une garantie de son bonheur, une leçon de morale.

A) L'homme veut jouir de la terre où il vit, en jouir le plus possible, moyennant un minimum d'effort et de travail.

Mais il s'agit d'en jouir tous ensemble également, et sans que le fort prenne la part du faible.

Comment donc exercer un suffisant empire sur son propre cœur qui mesure son droit à sa faim plutôt qu'au nombre des affamés ? Comment assouvir les convoitises du prochain, puisqu'elles dépasseront toujours ce qu'elles obtiendront ? Comment dompter, s'ils attaquent, les civilisés abâtardis, pires que les animaux parce qu'ils semblent avoir perdu jusqu'à la faculté de l'étonnement et de l'épouvante devant le mystère du danger, de la douleur et de la mort ? — Le véritable coquin n'a jamais de plus bas sentiments dans l'âme qu'en présence de certaines indulgences : faut-il se raidir alors, se barder, prendre l'offensive, bref, régler sa conscience sur le brocard cynique d'un Amédée Marnat : la vie, c'est la foire d'empoigne, et le reste, un tas de blagues [1] ?

B) A cette pernicieuse attirance des biens extérieurs s'ajoute, pour exaspérer le conflit, une poussée qui jaillit du plus intime

---

1. Nous n'aurions pas nommé ce personnage du *Justicier* que le lecteur aurait déjà reconnu la pensée et le style de Bourget.

de notre être. « J'ai toujours cru, dit Malclerc, le héros du *Fantôme*, que, jeté sur cette terre, dans un monde qu'il ne comprendra jamais, par une cause qu'il ne connaît point, pour une fin qu'il ignore, l'homme n'avait durant les quelques années qui lui sont accordées entre deux néants, qu'une seule raison d'être : multiplier, aviver, exalter en lui les sensations véhémentes et profondes, et, comme l'amour les contient toutes à leur plus haute puissance, aimer et être aimé. » — Or,

a) la poussée passionnelle d'autrui me menace, car « chez la plupart des mammifères et quelquefois chez l'homme, l'instinct de destruction entre en jeu en même temps que l'instinct sexuel [1]. »

b) Ma propre poussée est périlleuse : elle peut, tout au moins, déformer ma personnalité. « Une comparaison m'est venue, en voyant la Seine limoneuse quoiqu'il fît un temps serein : c'est que, quand il y a eu des orages aux fontaines de la vie, c'est en vain que le reste coule sous un ciel pur, le fleuve reste teint des eaux de la pluie ; et à soixante lieues comme à soixante ans de l'orage, on peut dire : les flots ou les jours ont été troublés à leur source [2]. »

c) Il y a pis. Certaines aberrations sexuelles compromettent la race ; on doit leur appliquer ces lignes de M. Giraud : « Non, la mort ne termine rien. Si elle est une fin pour nous... elle n'en est pas une pour les autres, pour tous ceux qui ont été mêlés à notre vie, et qui nous survivent, et qui vont porter le poids si lourd de nos défaillances et de nos erreurs. Nos fautes ne sont jamais des actes isolés et sans lendemain. Elles vivent en dehors de nous, malgré nous, d'une vie indépendante et personnelle ; elles développent à travers le temps et l'espace la série infinie de leurs conséquences ; une fois accomplies, elles échappent à nos prises, et s'en vont, êtres vivants, répandre dans le monde leur germe de mort et se propager en ondulations infinies de souffrances [3]. »

---

1. Bourget, *Physiologie de l'amour moderne*, p. 17.
2. Barbey d'Aurevilly.
3. *Les Maîtres de l'Heure*, t. II, p. 154.

L'homme a donc besoin,
impérieusement besoin, d'une leçon d'abstentionnisme
et, mieux encore, d'un système d'action
qui harmonise avec l'exaltation du vouloir-vivre
le bonheur de chacun et de tous.

Mais qui les lui donnera ? « On ne sait pas ce qu'est un honnête homme, vu que l'on n'a pas une conception bien arrêtée de ce qui est bien et de ce qui est mal », disait naguère un pédagogue officiel, M. Dufresne [1]. Celui qui fut autrefois « le maître de l'heure, » Renan, professait une doctrine semblable : « Je ne peux m'ôter de l'idée, écrivait-il dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, que c'est, peut-être, après tout, le libertin qui a raison et qui pratique la vraie philosophie de la vie [2]. » Et M. Levy-Bruhl dogmatisait récemment : « Il y a quinze années encore, la réalité morale était mal connue. »

— Cette ignorance incomberait-elle à l'athéisme des auteurs, parce que cette vérité morale, il la faut demander à Dieu seul ? Il nous semble, abstraction faite de la contingence, que la notion d'une nature raisonnable, libre, immortelle, — présupposée à la règle authentique des mœurs — n'implique pas nécessairement la notion de Dieu ; elle subsiste par elle-même et manifeste des exigences que l'acte humain ne peut méconnaître sans qu'il soit entaché d'immoralité intrinsèque [3]. Dépassons toutefois ce problème spéculatif. Nous préférons, en effet, aborder le terrain pratique, en recherchant comment la leçon de morale se donnera avec profit ; et notre cœur, alors, s'exalte dans le triomphe du Déisme, puisque

Dieu seul fait obligatoire la norme
qu'exigent l'individu, la famille, la société ;
Dieu seul rend soumise la volonté défectible de l'homme.

---

1. *Journal officiel*, 19-20 Janvier 1910.
2. p. 49.
3. cfr Lottin, *Tribune Apologétique*, novembre 1913.

CHAPITRE II.

Rien, en dehors de Dieu, ne fonde l'obligation morale qui assure mon bonheur.

Devoir, devoir, soupirait Kant, qui me dira où est suspendue la racine de ta noble tige ? M. Buisson ne se sent pas mieux à l'aise : Chasser Dieu, murmure-t-il, rend la morale infiniment plus difficile. Mais, tel

> le poupon rose
> Qui suce son pouce et rit, sans savoir,
> Parce qu'un rayon doré vient le voir
> Au fond de son nid, et qu'il veut l'avoir
> Captif en sa menotte close[1]...

les théoriciens de l'athéisme jubilent comme s'ils avaient enfin saisi le principe de l'obligation. C'est l'EXPÉRIENCE, crient les uns ; c'est la CONSCIENCE, proclament les autres. Ceux-ci font de la métaphysique le fondement de leurs systèmes ; c'est sur les faits, que ceux-là, plus modernes, bâtissent leurs constructions.

A. Les Morales utilitaires.

LA MORALE DE L'INTÉRÊT.

« Règle si bien tes plaisirs, commande-t-elle, que tu n'en retires jamais que du bonheur. Tu le veux goûter d'une manière

1. François Fabié,

2. Voir, outre les ouvrages mentionnés plus loin : Désers. *La Morale dans ses principes.* — *Les Morales d'aujourd'hui et la Morale chrétienne* — Guibert *Cours de Morale théorique et pratique.*

durable ? Marche par les routes hautes. Dans la paix ? Respecte l'utilité d'autrui. Sans qu'un fâcheux arrière-goût le corrompe ? Évite l'excès. » — Crois-moi, LES BONNES ACTIONS SONT CELLES QUI NOUS SONT UTILES [1].

— Et si la jouissance du présent me suffit ? répond l'homme. Et si mon plaisir exige que je fasse tort aux autres et que, d'ailleurs, mon tempérament, l'espoir du triomphe aussi, me rendent la lutte enivrante ? Si mon habileté va conjurer toutes suites funestes ? Laissez-moi faire. J'entends être heureux *à ma manière* plutôt qu'à la vôtre : à celle d'Hermite étudiant les fonctions elliptiques, à celle du wagnérien savourant à prix d'or *l'Anneau de Niebelung*, je préfère la mienne, qui est d'être un voluptueux jouisseur ou un voleur de grand chemin... Et veuillez ne pas protester, je vous en prie, car je connais la littérature, je dis après un disciple de Nietzsche qu'on peut retirer de l'immortalité et même de l'insoumission aux préjugés du décalogue un grand bienfait personnel, un grand avantage pour son développement intégral...

— Devant des propos à ce point subversifs,

LA MORALE DE LA SOLIDARITÉ

juge qu'il est temps pour elle d'intervenir, avec ses leçons qu'elle croit efficaces. Égoïste, reproche-t-elle. Ne sentez-vous pas se réveiller en vous l'instinct social, alors que l'immense capital de biens accumulé par les ancêtres enveloppe ta vie, comme un cirque de montagnes ; quand la marée des services rendus et reçus passe et repasse sur votre chétive personne et la vivifie ? Payez votre dette, vous aussi. La justice le veut : CONTRIBUEZ A VOTRE TOUR AU BIEN-ÊTRE GÉNÉRAL, PRÉPAREZ LE BONHEUR IDYLLIQUE DES GÉNÉRATIONS FUTURES... »

— *Au nom de quoi* prétendez-vous m'obliger ? répond l'homme.

« C'est un cercle vicieux. Outre qu'une dette, pour être valable, suppose qu'elle a été acceptée en connaissance de cause par le débiteur, où est-il écrit qu'il y a obligation de s'acquitter

1. Bayet, *Cours de morale.*

d'une dette ? Dans le Décalogue et dans l'Évangile... Puisque vous n'en voulez pas [1] ? »

Sans doute, le livre où j'ai appris à lire et la locomotive qui me transporte à travers l'espace, vous pouvez me les faire considérer comme un dû. Mais indiquez-moi les ayants droit de Gutenberg et les légataires de Stéphenson ? Si débiteur je suis, c'est d'un *créancier mort sans héritier*, et je ne paierai jamais à mon voisin la dette que je n'ai pas contractée envers lui ; qu'il a, aussi bien que moi, contractée envers tous les défunts...

Et puis, et surtout, *la subordination physique n'entraîne pas*, que je sache, *la subordination morale*. Si cela était, le plus faible devrait toujours céder au plus fort, et la Kultur, la sinistre Kultur, pourrait assujettir les peuples que sa vanité estime très inférieurs à elle-même.

— La morale de l'intérêt et la morale de la solidarité, décidément, n'ont pas de succès.

La morale sociologique,

espère bien qu'elle en aura. Laissez donc, dit-elle... Écoutez la Science. L'expérience, dans les temps les plus reculés, a appris aux ancêtres que certaines choses sont nuisibles, quoique agréables aux sens ; et d'autres utiles, malgré leur nature pénible ou fâcheuse.

Par sympathie, nos ancêtres ont échangé leurs impressions. De concrètes et individuelles qu'elles furent d'abord, les formules employées devinrent graduellement abstraites et générales, tant et si bien qu'elles prirent la forme de maximes.

La tradition les répandit alors à titre de vérités évidentes, et l'humanité s'empressa de leur attribuer un caractère absolu et nécessaire, dès que l'origine s'en fut perdue dans la nuit des temps. Grâce à la tendance qu'ont les humains à transformer en lois leurs dispositions personnelles, les égaux transmirent ces principes comme des conseils ; les chefs de peuples, les législateurs, les prêtres, les guer-

1. Bourget. *L'Étape* p. 271.

riers, comme des ordres. Et nous, les citoyens du vingtième siècle, nous continuons à les considérer sous cet angle, puisque les volontés qui les ont primitivement fulminés se dérobent à notre mémoire, puisque, d'ailleurs, ils répondent au dictamen de la raison : et ils nous paraissent l'œuvre d'une législation interne qui n'aurait point de législateur...

— Merci pour la leçon d'histoire, peut-on répondre. Mais si la conscience publique détermine la notion du bien et du mal, comme les grands couturiers la mode des chapeaux et des jupes — le vol cher aux Spartiates, le bûcher qui attendait la veuve du brahmane, le hara-kiri des Japonais, les petits plats de bonne chair européenne qui flattaient tellement le palais de nos frères équatoriaux, tout cela a-t-il été *moral parce que* c'était *légal* ?

Partant, la morale serait-elle flottante, autrement dit, *relative* aux évolutions du sentiment commun ? Cela me préoccupe.

J'entends M. Bayet vaticiner que le bien, qui est aujourd'hui ce que les consciences jugent être bon, sera demain ce qu'elles voudront ; et reconnaître que les jugements de demain pourront exprimer jusqu'à la contradictoire des jugements d'aujourd'hui[1]. J'entends M. Levy-Bruhl insister sur sa directive favorite : que chacun agisse selon des règles provisoires[2]. — Eh bien ! soit ; « provisoirement, je dois choisir de vivre : tant pis pour ceux qui seront victimes de mon choix. Provisoirement, je choisis mon plaisir et mon intérêt, seuls certains et positifs. Se sacrifier serait la plus hasardeuse des spéculations, un beau risque sans doute, mais le plus fou des risques[3]. » All right ! Mon crime, au bout d'un siècle, s'appellera peut-être bonne action !...

Vous protestez, sans doute ? Mais vainement. Puisque le contenu intrinsèque d'un acte et sa finalité sont « presqu'aussi insaisissables que les globules du sang du mammouth dont on retrouve le squelette, « que me peuvent faire, à moi, les usages reçus ? Je n'obéis pas à une autorité uniquement parce qu'elle commande ; je prétends examiner ses *titres*. Or, votre morale

1. *L'Idée du Bien*, pp. 76 et 98.

2. *La morale, les sciences et les mœurs*, pp. XXX-XXXI.

3. A. Fouillée *Revue des Deux Mondes*, 1 octobre 1905, p. 543.

sociologique n'admet aucun idéal ; elle déroule des faits. « Il y a, dit-elle, seulement une histoire naturelle de l'homme. Il y a les mœurs du chien, celles du cheval, celles de l'ours, celles du lion et finalement celles de l'homme. Entre les unes et les autres, nulle différence ; ou s'il y a une différence, c'est une erreur en plus du côté de l'homme. Le chien ne se croit pas obligé de lâcher un os sans qu'on le lui prenne ; l'homme s'y croit quelquefois obligé, et c'est un tort, car la conscience qui l'y porte n'est que le résultat d'actions ancestrales et d'influences d'éducation. C'est un dressage. Un bon limier et un fidèle ami, un juge intègre et un chien qui rapporte, cela se ressemble et procède du même fonds. Nous sommes poussés à faire certains actes? c'est qu'on a longuement pressé sur le ressort qui les commande. Nous reculons devant certains autres ? C'est qu'on les a teintés de noir, dans les images mentales dont on a peuplé nos cerveaux. C'est là un fait, mais ce n'est pas un droit ; nous disons : cela est, mais il n'y a nulle raison de dire : cela doit être [1]. »

Décidément, l'EXPÉRIENCE ne suffit point à fonder la règle des mœurs. Aussi les philosophes athées s'adressent-ils à la CONSCIENCE, et voici venir à leur appel, graves et guindées,

B. Les morales rationnelles.

— Grecque à son berceau et vieille déjà de vingt et un siècles, devenue Romaine par les soins d'un Sénèque et d'un Marc-Aurèle,

LA MORALE DU DEVOIR

prêchait la vertu. « VIVEZ SELON LA NATURE, DE TOUTES VOS FORCES, AVEC UNE INLASSABLE CONSTANCE : VOUS SEREZ VERTUEUX. » Pour le Stoïcisme, nature équivaut à raison. Or, la raison exige, au sein des sociétés comme chez tout individu, l'ordre et l'harmonie. Voilà le souverain bien, la fin suprême que chacun doit désirer et poursuivre, que chacun s'efforcera d'atteindre. Et qu'importe le reste, qu'importent même les richesses, la santé, le succès, quelque avantageux soient-ils, et certainement pré-

1. Sertillanges, o. c. pp. 254-255.

férables à la pauvreté, aux maladies, aux revers ! *Sustine et abstine.* N'adhérez jamais aux choses sensibles ; supportez sans vous plaindre la douleur et les infortunes. Homme probe, impassible aux contingences, montez sur votre tour d'ivoire, et là restez debout, fier, dominateur, l'œil rivé aux étoiles...

Kant a rajeuni le système. Il veut qu'on mène un combat soutenu contre la nature : indifférent à la satisfaction de vos désirs, dédaigneux des récompenses et des châtiments, homme, faites ce que vous devez. Car la loi du Devoir s'impose à vous, dépouillée de conditions aussi bien que de promesses ; c'est un impératif catégorique dont les titres n'admettent aucun examen ni aucune réserve sur les suites possibles de l'obéissance ; règle absolue, elle s'appuie sur la nature humaine que nulle volonté ne peut arbitrairement plier à son usage, tel un moyen, parce que, en réalité, elle existe comme une fin en soi. AGISSEZ DONC DE TELLE SORTE QUE VOUS TRAITIEZ TOUJOURS L'HUMANITÉ EN VOTRE PERSONNE ET DANS AUTRUI, COMME UNE FIN ET NON PAS COMME UN MOYEN.

— Cette hautaine construction a des *bases caduques.* Il est faux que la nature humaine possède l'autorité que lui confère le maître de Kœnigsberg : individuelle, relative et finie, comment pourrait-elle fonder une obligation universelle et absolue ? Il est faux qu'elle constitue une fin suprême.

« Ce qui est par soi et en soi, ce qui trouve en soi la raison de son existence, est aussi fin en soi. Ce qui tire son existence d'ailleurs trouve ailleurs sa fin dernière. En effet, ainsi que le dit admirablement Kant, la cause suprême de toutes choses et de l'homme est une intelligence. Cette intelligence ne peut agir qu'en vertu d'une fin. Ce qu'elle fait, est donc fait en vue d'une fin. L'homme, aussi bien que tout autre effet de la cause première, se voit attribuer une fin par cette cause. Cette fin n'a pas son origine dans l'homme, mais en Dieu. L'homme ne peut donc se donner à lui-même la règle de sa conduite. La loi de ses actions, aussi bien que la fin, il ne se l'assigne pas, elle lui est assignée par Dieu [1]. »

Ajoutons que l'idéal Kantien, si noble et grandiose soit-il, n'a point la *puissance* qu'il faudrait pour soulever la volonté humaine et la contraindre au sacrifice.

---

1. M. De Baets, *Les Bases de la morale et du droit*

« De trois choses l'une, dit M. Sertillanges : ou cet idéal n'est qu'une création de mon esprit, et alors c'est lui qui dépend de moi et non pas moi de lui ;

ou il représente au dehors un ordre purement fortuit, et alors, outre que cette conception est impossible, nous l'avons démontré, il resterait toujours que le hasard n'étant personne, ni rien, je ne vois pas pourquoi je lui sacrifierais ce quelque chose et ce quelqu'un qui est moi-même ;

ou bien l'idéal moral représente un ordre de choses nécessaire, mais que vous n'envisagez que comme un fait, sans vouloir le rattacher à aucune cause, et alors je vous défie de dépasser ce fait et de m'en faire sortir un droit. Vous ne pouvez me dire qu'une chose : voilà ce qui est. Et je vous répondrai : que cela soit ! Si cet ordre me plaît, je le favoriserai peut-être... Si, sans me plaire, cet ordre me séduit par sa grandeur, je serai Marc-Aurèle ou Epictète, et je serai moral comme eux, mais je le serai librement, autant dire arbitrairement, et je pourrais ajouter solitairement... D'obligation, pas de trace [1]. »

A ceux qui trouvent choquante cette raison métaphysique, nous offrons la leçon de la psychologie et de l'histoire. Ne voyons-nous pas qu'une telle norme ne s'accorde guère avec les pauvres *forces humaines* ? Le culte du devoir absolu, l'insouciance du châtiment devant le vice qu'il faut dominer et vaincre, l'insensibilité à toute récompense quand se présente un devoir pénible, répugnant : cela sied aux héros, mais cela dépasse, et de beaucoup, les énergies communes.

De là, apparemment, les singuliers *avatars* de la morale Kantienne. Fatigué de poursuivre le Bien et la réalisation du Devoir aussi vainement que son ombre, l'homme, constate Schopenhauer, s'est replié sur lui-même. En dépit de la politesse qui masque son égoïsme dans le commerce quotidien, en dépit de l'État qui le dompte dans les relations sociales, combien l'humanité se révèle mauvaise ! Et non moins malheureuse, car vivre c'est vouloir, et vouloir c'est souffrir. En attendant qu'elle parvienne à supprimer tout désir, à se garder indifférente entre la joie et la douleur, à goûter le « nirvâna » qui dissipe et anéantit les maux, mes frères, répandons la pitié...

Non, pas de pitié, ricane Nietzsche. « Partout où la canaille vient boire, les fontaines sont empoisonnées. Arrière donc les misérables ! Soyez durs, je vous le dis, soyez durs... Nous ne

1. o. c. p. 289.

sommes pas assez comédiens pour dire que nous sommes compatissants ». « Nous », c'est la personne intelligente et volontaire, le surhomme dont les trois vertus souveraines s'appellent : Volupté, Appétit de Domination, Égoïsme. Il n'a pas de règles à connaître, ni d'entraves, mais rien que la conquête, l'empire, l'élargissement de son « moi » : je suis l'Unique, il n'y a que moi ! Aux autres, au troupeau servile, la morale ordinaire, la morale d'esclaves, de bêtes du troupeau, de tarentules de marécage, la démission de soi-même ! Qu'ils servent ! Tandis que par la pratique d'une vie intense, débordante et féconde, l'élite accomplira son devoir exclusif : développer dans tous les sens sa nature, et vivre dans l'amour et la recherche du danger !

— Le pessimisme de Schopenhauer ne nous retiendra guère. Pareils aux marchands de coco dont parlait Alphonse Karr, et qui, après avoir fait argent de leur tisane, allaient boire goulûment du vin, ses théoriciens monnayent leurs doctrines, puis, ils cherchent le bonheur et s'attachent à la vie — sans trop se soucier d'une compassion qui attristerait leurs yeux de spectacles endeuillés et leur cœur de la désillusion qu'amènent les ingratitudes...

Quant à la société rêvée par Nietszche et régie par des « uniques », on s'y dévorerait les uns les autres. Une seule norme aurait cours parmi ses citoyens, celle des « bêtes de proie », des « bêtes de rapine », sous l'influence de la haine féconde, de « la haine créatrice... » de cette haine que « les superbes brutes blondes rôdant en quête de proie et de carnage [1] » déchaînèrent à pleins bords, il n'y a pas longtemps, aux quatre coins de la Belgique, à Dinant, à Tamines, à Arschot, à Louvain...

— Cette terrible évocation dirige brusquement le cours de nos pensées vers la morale indépendante, celle qui s'intitule elle-même :

LA MORALE DE L'HONNEUR.

L'honneur, M. Faguet en donne cette définition : « C'est un sentiment qui sans envisager l'utilité personnelle et même en la méprisant, sans envisager l'utilité sociale quoique ne la mé-

1. Nietszche. *Généalogie de la morale*, p. 58

prisant pas, mais ne s'y arrêtant pas, nous persuade que NOUS SOMMES LES ESCLAVES DE NOTRE DIGNITÉ, DE NOTRE NOBLESSE, de ce qui nous distingue d'être jugés par nous inférieurs à nous, et qui nous assure fermement qu'à cette dignité, qu'à cette noblesse, qu'au soin de ne pas déchoir, nous devons sacrifier tout, même la vie. »

— L'Honneur n'est que trop souvent un mobile de parade extérieure. Qu'il devienne un mobile intérieur de conscience, nous admettons qu'il produira maintes fois la droiture, la loyauté, la fidélité, la justice, le culte du devoir.

Que je pactise ?
Jamais ! Jamais !...
Je sais bien qu'à la fin vous me mettrez à bas ;
N'importe : je me bats ! je me bats ! je me bats !
Oui, vous m'arrachez tout, le laurier et la rose !
Arrachez ! Il y a malgré vous quelque chose
Que j'emporte, et ce soir, quand j'entrerai chez Dieu,
Mon salut balaiera largement le seuil bleu,
Quelque chose que sans un pli, sans une tache,
J'emporte malgré vous, et c est... c'est mon panache [1].

Cependant, même alors, l'Honneur manque d'*autorité*. Pour qu'une loi s'impose, pour qu'elle ait sur l'homme une prise efficace, il faut que le législateur soit autre que la personne intéressée, évidemment, et qu'il possède une autorité qui contraigne à l'obéissance et au respect. — « Défiez-vous de l'honneur humain, raillait J. J. Rousseau ; c'est bien peu de chose quand le soleil est couché. »

Soucieux de l'opinion publique et indulgent aux préjugés de l'heure, l'honneur manque aussi de *justesse*. Tandis que la femme adultère encourt le discrédit, don Juan marche enveloppé d'une auréole... Le hobereau qui, le matin, traîne devant la justice un braconnier famélique, reçoit à déjeuner un agioteur aux doigts crochus... Elle doit cacher sa honte, la midinette séduite que la maternité va grandir ; alors qu'une grande dame systématiquement stérile, peut vanter sa bassesse et son crime aux applaudissements des salons... Qu'un viveur décavé retarde d'un jour, d'un jour seulement, le paiement d'une dette con-

1. E. Rostand, *Cyrano de Bergerac*, scène finale.

tractée au jeu, on lui refuse une poignée de main ; qu'il fasse attendre un an, dix ans, son tailleur, son bottier qui risquent ainsi la faillite, on le salue comme un parfait honnête homme...

Non, non, l'Honneur qui a cours dans le monde, l'Honneur factice, l'Honneur partial, n'est pas une armature assez solide pour soutenir la moralité de chacun et de tous.

Voilà pourquoi les athées, depuis Guyau et Buisson, ont froidement renoncé au panache. Ils prosaïsent la morale. Toute conscience que le vice n'a pas oblitérée se trouve, disent-ils, en présence de commandements moraux : ne vole pas, ne tue pas, ne mens point. Les incroyants n'y entendent jamais, les croyants n'y entendent pas toujours la voix divine. Pratiquement, ce sont DES IMPÉRATIFS LAÏQUES DONT L'HOMME SENT BIEN QU'ILS VIENNENT DE PLUS HAUT QUE LUI-MÊME, quelque chose de supérieur à son individualité et qui a le droit de lui imposer des prescriptions, encore qu'il y ait là matière à sacrifice. C'est la nature humaine qui ordonne ainsi. Nous saisissons fortement, sans doute possible, l'autorité de son précepte.

Or, l'homme s'aime naturellement lui-même : dès lors, comment n'aimerait-il pas sa nature, son humanité, ce qui, lui conférant la dignité humaine, lui signifie le devoir et, tout à la fois, lui accorde les différents biens qui élèvent son espèce ?

Voilà donc réalisées les deux conditions requises de la règle des mœurs pour être une « discipline normative » : qu'elle soit impérative, c'est-à-dire que ses lois prennent la forme d'un commandement inéluctable ; et qu'elle soit persuasive, ou génératrice d'actes concrets. Une morale qui ne commanderait pas, ne serait pas une morale; une morale qui ne persuaderait pas, ne se réaliserait pas. Mais la nôtre, opine M. Buisson,

LA MORALE LAÏQUE,

établit le sentiment de la subordination vis à vis du précepte naturel et, d'autre part, elle pénètre le cœur, l'émeut, et l'incline vers l'obligation...

— Cette argumentation repose sur une *équivoque*. Qu'est-ce que cette nature, ce quelque chose de supérieur à nous-mêmes et qui a le droit de nous obliger ? se demande le philosophe catho-

lique Fonsegrive: est-ce une pure abstraction, un simple concept de notre esprit, ou bien est-ce une réalité, une existence concrète ?

« Dans le premier cas, il faut nier absolument qu'une idée purement abstraite, formée dans ma pensée, née de ma pensée, qui n'existerait pas sans moi, vaille mieux que moi, me soit vraiment supérieure. Et celui qui sacrifierait sa vie à une conception plus ou moins arbitraire de son esprit serait un fou et non un héros... Un seul homme, fût-il le plus vil, a en lui plus de réalité, plus d'être que l'idée abstraite de l'humanité. Car cet homme existe et l'humanité abstraite en dehors des hommes n'est rien. L'homme vivant est donc supérieur à l'humanité abstraite qui ne vit pas, qui n'existe pas.

Dans le second cas, de deux choses l'une encore : ou ce qui nous est supérieur et qui est maintenant réel, concret, existant en soi, la nature, comme dit M. Buisson, est une réalité sans personnalité, sans volonté, par conséquent sans moralité ; ou c'est une réalité qui mérite le nom de morale.

Dans le premier cas, la supériorité de la nature, fût-ce de la solidarité naturelle humaine sur moi, n'est qu'une supériorité de force, elle peut me contraindre, elle ne saurait m'obliger... Nous avons le droit de juger la nature, de la jauger, de l'évaluer, et tous les progrès de l'homme ont consisté à la maîtriser et à la dompter, par suite à se révolter contre elle... Ce quelque chose d'amoral m'est inférieur, puisque je suis capable de moralité...

Si ce supérieur est moral, alors il est Dieu même. Il serait vain d'essayer de dire que c'est la collectivité morale des hommes qui m'est supérieure et a le droit de m'imposer ses lois, car cette collectivité n'est qu'un total, une somme, une réunion de volontés humaines dont chacune se sent soumise à la supériorité morale, qui, par conséquent, reconnaît au-dessus de soi cette supériorité morale et ne la crée pas. La supériorité morale concrète, transcendante à chacun des hommes, est et ne peut être également que transcendante à la totalité des hommes, car le groupe et la collection ne peuvent avoir rien de plus que la somme de ce que possède individuellement chaque membre. Et on peut bien admettre que l'association

des efforts multiplie les rendements, en augmente l'intensité, en améliore la qualité, mais non pas qu'elle puisse créer quoi que ce soit de vraiment nouveau et d'entièrement original... La société composée d'hommes, c'est à dire d'êtres inférieurs à ce qui commande, ne peut, par cela seul qu'elle est société, constituer elle-même cette supériorité... Elle nous apprend les règles morales, elle est impuissante à les justifier.

Or, la morale n'est vraiment morale, ne s'impose véritablement à la conscience que si la conscience reconnaît sa valeur. La société composée d'hommes faillibles, intéressés, et dont beaucoup sont égoïstes et méchants, peut bien avoir et a certainement une puissance, une autorité sociale, elle ne jouit d'une autorité morale que si ma conscience est obligée de la reconnaître et la conscience ne reconnaît cette autorité que si quelque chose d'infiniment supérieur à la société faillible des hommes investit d'une valeur absolue les commandements sociaux. La société peut bien décréter le sacré, elle ne peut le constituer. Toute conscience humaine a le droit, sous certaines conditions, d'examiner ce sacré et s'il ne peut résister à un examen congruent et loyal, la conscience a le droit, en dépit de la puissance sociale, de dissoudre le sacré et de le réduire au rang de prescription humaine... Ou la conscience a ce droit ou elle n'est rien. Nous ne pouvons être obligés contre la raison, au rebours de la raison.

Aucune prescription morale ne peut donc se justifier que par la valeur de la source d'où elle émane. Explicitement affirmée, cette source n'est et ne peut être que Dieu. [1] »

***

Ainsi donc, que d'essais ! et autant d'échecs à constater ! Et comme on comprend, au bout de cette histoire des variations du laïcisme, le mot découragé d'une *Davidée Birot* : « La morale, c'est ce que je dis en classe, d'après des programmes qui changent ; la géographie des bancs de sable... »

— Il y a pis.

1. *Rev. prat. d'Ap.* 15 janvier 1913 pp. 578-582, passim, *L'argumentation « laïque » de M. Ferdinand Buisson.*

CHAPITRE III.

Rien, en dehors de Dieu, ne garantit une sanction qui soumette les ennemis de mon bonheur.

Les théoriciens de l'éthique indépendante ont beau vouloir résister à l'évidence : l'instinct qui nous parle de la nécessité d'une sanction est un fait universel. D'ailleurs, que nous importent les idées spéculatives ? Pratiquement, il faut que le législateur puisse atteindre les rebelles pour les châtier, et les fidèles pour leur donner une récompense, sinon son œuvre aboutit au scandale, ce qui est contradiction pour la Raison et blessure au Cœur.

— On nous dit bien que

LA NATURE

y pourvoit ; QU'ELLE S'ATTAQUE AU TÉMÉRAIRE QUI S'OPPOSE A ELLE AVEC OBSTINATION ; ET QU'ELLE SAIT RÉAGIR ET FAVORISER LES CRÉATURES SOUCIEUSES DE S'HARMONISER AVEC SON DICTAMEN. Ainsi, l'amour de la boisson entraîne après lui l'ictère et la démence ; tandis qu'une abstinence éclairée procure des énergies. Les excès minent l'organisme ; le rôle de certaines sécrétions internes a été récemment défini : elles entretiennent la santé...

— Eh ! certes. Mais la nature *ne frappe pas tous les crimes*, et tant s'en faut qu'elle encourage toutes les actions méritoires. Au contraire. Elle donne quelquefois à des jeunes gens vertueux,

une constitution débile qui les réduit à l'inaction ; à des êtres immondes, le tempérament robuste que réclament leurs passions.

Lors même qu'elle semble intervenir, ses coups manquent de *mesure*. La plaisanterie d'un gendre à l'adresse de sa belle-mère peut désunir un ménage, si la fille est sensible ; par contre, des alphonses goûtent au foyer domestique, chez une femme résignée ou candide, la paix la plus insolente.

Et puis, combien d'*injustices* ! Un médecin qui, par les giboulées d'une nuit de mars, se hâte vers un malade, contracte une pneumonie ; cependant que celle-ci épargne un libertin qui, à cette même heure, suant et vanné, quitte un lieu d'orgies.

« Comment voulez-vous que la nature atteigne le coupable à coup sûr ; qu'elle dose sa culpabilité, et qu'elle agisse en conséquence ? Cela supposerait dans la nature des facultés et des préoccupations qui lui manquent. Pour se diriger dans des voies difficiles, il faut voir : la nature ne voit pas. Pour doser ses effets, il faudrait être libre. Et pour récompenser ou punir au sens propre du mot, il faudrait être soi-même une personne morale : la nature n'est qu'une chose. La nature est un mécanisme ; toutes ses lois sont des lois mécaniques... Les lois naturelles sont favorables à l'ordre ; mais à l'ordre tel qu'elles le comprennent, c'est-à-dire à l'ordre matériel ; quant à l'ordre moral, elles l'ignorent.. Leurs réactions n'étant que des lois d'équilibre, des chocs en retour aveugles, sujets à mille et un accidents, il sera souvent possible de s'en écarter, d'en retarder l'effet ou même de les transformer en leur contraire. Et j'en conclus qu'il n'en faut point parler, alors qu'il est question non d'histoire naturelle, mais de justice et de moralité [1] ».

— Parlons plutôt des

SANCTIONS SOCIALES,

proposent d'autres moralistes : L'OPINION PUBLIQUE, LES TRIBUNAUX, LA JUSTICE IMMANENTE...

Et si l'estime des concitoyens, leur mépris, leur indifférence viennent expirer contre le *dédain* du délinquant ? Si l'orgueil d'un homme le place si haut que rien ne puisse l'atteindre ?

1. Sertillanges, *o. l.* pp. 313-314.

D'ailleurs, qu'est-ce que l'opinion publique sinon un vent léger qui ride la face des eaux et les frange de vagues menues ? Quand elles ont clapoté un peu, le voici déjà loin ; parfois il tourne : à l'aube, il soulevait et portait au Capitole ; le soir, il renverse, et l'on entend ses victimes s'écraser au bas de la Roche Tarpéienne...

Même s'il y apporte de la promptitude, — les lamentations judiciaires sur les crimes demeurés impunis le rangent plutôt parmi les carabiniers d'Offenbach — le gendarme joue mal son rôle. Sa lourde main se détend quelquefois au contact d'un uniforme brodé, et l'on assure que certaines jaquettes, bourrées de billets bleus, ne lui sont pas moins nocives. Au surplus, Pandore ne connaît que les *faits* qui représentent la moralité humaine ; son regard ne fouille aucunement la moralité elle-même. *De internis non judicat* : l'essentiel de l'activité des hommes lui échappe.

Reste la grande, l'immanquable, la nécessaire réparatrice, celle que Gambetta nommait la justice immanente. Elle est si *boîteuse* la pauvre : *pede pœna clauso*, que tant de forbans se couchent dans la tombe avant qu'elle ait pu les prendre au collet ! Et puis, elle ne hante pas tous les chemins. « On ne voit point que les peuples qui se sont nourris de rapines gigantesques, comme l'empire romain ou comme tel empire d'aujourd'hui qui lui ressemble, s'en soient portés plus mal. Vous me direz que le peuple romain en est mort ! Ce n'est pas sûr, et en tout cas il en est mort si tard que la justice, pour lui, me semble bien tardive. Il faut toujours mourir à la fin, et mourir de succès, comme ce grand empire, après une large vieillesse, c'est une fin que souhaitera plus d'un pécheur [1]. »

— D'accord, interrompent les moralistes indépendants du dernier bateau. La vraie sanction, il ne faut la demander qu'à

LA CONSCIENCE,

A LA SATISFACTION VIVE ET PROFONDE, SUPÉRIEURE A TOUTES LES JOUISSANCES, QU'ELLE PROCURE APRÈS UNE BONNE ACTION ;

1. Sertillanges, *o. l.* p. 316.

AUX ANGOISSES INTÉRIEURES DONT ELLE ACCABLE LE MAL ET DONT ELLE CONTINUE DE LE POURSUIVRE...

— Précisément. « On cherche les consciences. La plupart des gens ont *renoncé* à en avoir une, parce que c'est une cause de souffrance. » Boutade à part, « la joie de l'ordre coûte cher à la nature, si noble qu'elle puisse être. Tandis qu'il la goûte comme à la pointe supérieure de son esprit, tandis que son vouloir y triomphe, (le juste) souffre dans sa sensibilité, qui, elle, obéit à d'autres lois : son amour-propre est refoulé, ses passions crient et protestent ; il se peut même que le devoir l'atteigne dans ses affections les plus profondes et lui demande jusqu'à sa propre vie. Le plaisir du bien, qui s'épanouit dans sa raison, produit la douleur dans ses penchants, et de telle sorte qu'il n'arrive, de ce côté-là, qu'à réaliser un pénible équilibre... [1] »

D'autre part, la conscience du pécheur est une *vieille associée* très indulgente, disposée à porter allègrement le poids des choses illicites et des élégantes injustices. Pour un peu, elle féliciterait son propriétaire d'avoir su prélever au festin de l'existence toutes les jouissances qu'il peut offrir au convive délicat [2].

Encore un coup, si nous voulons trouver une sanction efficace, proportionnée et s'adressant à la moralité comme telle, « nous n'aboutirons jamais si nous n'allons jusqu'à Dieu » lui-même. « Les sanctions, dit M. Sertillanges, étant un système de joies et de peines préparées pour la vie et pour la vertu, *il faudra supposer, chez la cause d'où procèdera cette sanction, un pouvoir absolu sur les agents et les milieux d'où peuvent venir pour nous soit des joies, soit des peines.* — Il peut me venir des joies de la nature ; il peut m'en venir des peines aussi. Il peut me venir des joies de mes semblables ; il peut m'en venir des douleurs. Enfin, il me peut venir de moi-même, suivant que je suis diversement affecté, diversement construit, des joies et des douleurs qui auront leur grande part dans mon bonheur total ou ma souffrance...

---

1. Piat, *La Morale du bonheur*, pp. 221-22.

2. Phrase de M. Rivière : *La morale laïque devant le problème de la mort. Revue prat. d'Ap.* 15 septembre 1910.

Or, être maître de la nature, être maître des activités humaines, être maître du cœur humain, et pouvoir y assurer le règne du bien à un moment de la durée ou à un autre, *c'est être tout-puissant, dans toute la rigueur du terme.*

C'est être, de plus, transcendant ; car un être qui ferait partie de la nature ne pourrait pas la dominer, et faire plier ses lois suivant les exigences de la moralité humaine.

Il n'est pas moins certain, d'autre part, que, *puisque la sanction doit tenir compte* non seulement des faits, des actes, mais *des intentions*, et des intentions avant tout, des intentions, pourrait-on dire, exclusivement, *la cause qui appliquera cette sanction devra être capable d'atteindre l'intention, c'est-à-dire, intelligente. Elle devra, le pouvant, vouloir, et vouloir immanquablement*, exercer cette justice, mettant ainsi l'agent moral à l'abri soit d'un mauvais vouloir, soit d'un caprice. Ce qui veut dire que cette cause toute-puissante, transcendante, intelligente devra être aussi très sage et très sainte.

Après cette description, je n'ai plus besoin de nommer l'être à qui elle peut et doit s'appliquer : il se nomme lui-même. Ces adjectifs sont des noms propres. *Le tout-Puissant, le Saint, l'Intelligence, la Volonté souverainement sage et sainte, c'est Dieu* [1].»

***

Deux vérités se dégagent de cette étude.

La première, c'est que **l'homme qui repousse le déisme n'est pas tenu en conscience, après réflexion, de professer et de pratiquer une loi morale.** « Non, s'écrie le cardinal Mercier, l'athée conscient de son athéisme n'a pas l'obligation d'être honnête et j'ose l'ajouter, celui qui, sans y être obligé, met des chaînes à sa volonté libre est un naïf ou un insensé [2]. » En effet, il agit sans raison déterminante. « S'il n'y a point de Dieu, avoue Le Dantec, la justice n'est qu'un résidu ancestral, comme la bonté et la logique. [3] »

1. *o. l.* pp. 323-324.
2. *Principes d'éducation chrétienne.*
3. *L'Athéisme*, pp. 92-93.

Et la deuxième vérité, la voici : **s'il n'y a pas de souverain Maître** qui atteint infailliblement le bien pour le récompenser, le mal pour le punir, **il n'y a pas non plus de raison de ne pas renverser, à tout le moins de ne pas contourner les appuis et les protections que la société dresse contre les appétits nuisibles.** La preuve, c'est qu'on a osé tout dire et tout faire. « Nous appelons bien, déclare M. Jean Weber, ce qui a triomphé. Le succès, pourvu qu'il soit implacable et farouche, pourvu que le vaincu soit bien vaincu, détruit, aboli sans espoir, le succès justifie tout... Le pécheur qui se repent mérite les tourments de son âme contrite, car il n'était pas assez fort pour transgresser la loi, il était indigne de pécher [1]. »

Voilà à quels excès, à quelles affirmations outrancières conduisent les doctrines athéistes. Et ne justifient-elles pas les deux derniers points que nous avons avancés : que Dieu seul fait obligatoire la norme qu'exigent l'individu, la famille et la société, et que lui seul rend soumise la volonté défectible de l'homme ? Conséquemment, nous pouvons dire qu'

> **il n'y a pas, en dehors du déisme, d'école où la lumière pénètre suffisamment l'esprit humain, et la persuasion le cœur, pour garantir la tranquillité des personnes, des foyers, du corps social tout entier.**

L'expérience confirme ici le raisonnement. « On a semé cette graine de matérialisme depuis vingt ans surtout, déplore un incroyant, M. Flammarion, et l'on récolte aujourd'hui le règne des apaches et des anarchistes [2]. »

Hélas ! la moisson vénéneuse couvre non seulement les bas-fonds de la société mais aussi ses hautes couches. Qu'on en juge. « Un roi, pour être un grand roi, a besoin, comme un homme pour être un vrai homme, d'avoir jeté sa gourme, d'avoir connu toutes les immondices, toutes les ignominies, toutes les saletés,

1. *Revue de Métaphysique et de morale*, 1894, pp. 549-560.
2. *Revue prat. d'Ap.* 1er février 1914, p. 695.

tout ! Il faut les avoir connues, il faut avoir trempé dedans ! En réalité, la vie étant un combat, on y brandit une épée. Les Saints ont une épée pareille à une épée d'archange, qui a été trempée dans de l'eau pure, de l'eau faisant un acier céleste ; mais les autres hommes qui ne sont pas des saints, ce n'est pas dans cette eau qu'ils peuvent tremper leur épée pour la bataille de la vie, c'est dans la vie telle qu'elle est qu'on apprend à la connaître, en vivant. Jeune, on vit dans la débauche, dans l'orgie, dans les poisons, peu importe ; mais on y trempe son épée, dans cette fange, dans cette boue, même au besoin, dans la pourpre du sang ; et c'est l'épée qu'on en tire qui vous sert plus tard dans la bataille de la vie. L'acier n'en est point céleste, bénit, en azur angélique ; la fange et le sang l'ont fait jaune, rouge, et ainsi quand même, il est moiré, riche, damasquiné d'or et de pourpre ; et lorsque, enfin, vainqueur superbe, on en fait des moulinets, dans le triomphe par quoi s'achève parfois une vie de bohême et de misère, l'épée qui tourne en moulinet, grâce à cette fange où elle a été trempée, vous fait, à sa façon, un ostensoir de gloire [1] ».

— Que le poète des *Blasphèmes* et des *Gueux* tienne ce langage subversif devant un auditoire de femmes et de jeunes filles, cela n'étonne guère ; toutefois, à lire après ces paroles : *Applaudissements prolongés. Le public* (de l'Université des Annales) *rappelle avec enthousiasme l'admirable conférencier* — on constate que, même dans les classes policées, l'athéisme prive les consciences de leur point d'appui, « comme on rend une balance folle en déplaçant son axe [2]. »

***

Et soucieux d'équilibre et de paix,

le Cœur bénit Dieu de ce que la Raison découvre son existence, de ce que l'Humanité proclame toujours et partout sa croyance féconde.

1. Jean Richepin, *Journal de l'Université des Annales*, 1er mai 1914.
2. G. Goyau.

LE CŒUR DE L'HOMME SE RÉJOUIT DE L'EXISTENCE DE DIEU.

A) **La vie serait impossible si un système d'action n'harmonisait pas avec l'exaltation du vouloir-vivre le bonheur de chacun et de tous.**

L'attirance des biens extérieurs,
la poussée passionnelle du prochain
et la mienne propre
menacent la *paix* individuelle, familiale et sociale.

B) **Mais l'homme qui repousse le déisme n'est tenu**

I **ni de professer une loi morale que rien ne fonde,**

a) NI LES FAITS :

- L'INTÉRÊT PERSONNEL { *s'accommode* de l'immoralité et de l'insoumission aux préceptes.
- LE BIEN COLLECTIF { *ne s'impose* à personne et n'a d'ailleurs *pas de créanciers définis.*
- LES PRESCRIPTIONS DE L'EXPÉRIENCE { ne sauraient créer la *moralité* [commun. et sont toutes *relatives* aux évolutions du sentiment

b) NI LA MÉTAPHYSIQUE :

- LE DEVOIR de traiter l'Humanité comme une fin, en soi et dans autrui, { est *chimère*, *défie* les forces humaines, reçoit d'*étranges interprétations*.
- L'HONNEUR à sauvegarder : { prête à la *parade*, manque d'*autorité* et de *justesse*.
- LA NATURE à respecter : { ce mot cache une *équivoque*.

II. **ni d'observer une loi morale que rien ne sanctionne;**

- LA NATURE { ne frappe pas *tous* les crimes, ne connaît *aucune mesure* et se montre fréquemment *injuste*.
- LES SANCTIONS SOCIALES { sont parfois *dédaignées*, n'atteignent pas *l'essentiel* de l'activité humaine, ni *tous* les coupables.
- LA CONSCIENCE { est souvent *endurcie* ou *complaisante*.

C) Aussi le Cœur bénit-il Dieu de ce que la Raison découvre son existence et de ce que l'Humanité proclame toujours et partout sa croyance féconde, garantie de bonheur individuel, domestique et social après lequel chacun aspire.

EST-CE QUE J'AI UNE AME ?

Une dépendance relie donc à Dieu toute créature. Serait-il vrai qu'elle devient chez l'homme particulièrement étroite, du fait qu'un lien nouveau, d'une nature très spéciale, infrangible à jamais, s'y ajoute ? Les Spiritualistes l'affirment ; mais ils rencontrent de farouches contradicteurs : les Matérialistes.

Après avoir mûrement pesé les motifs que ceux-ci avancent, notre Raison va consulter avec sérénité la saine Philosophie et la Science impartiale.

Puis, nous permettrons à notre Cœur d'apporter son témoignage au procès.

D'où, une nouvelle fois, une triple division :

I. La réponse de l'Humanité.
II. La réponse de ma Raison.
III. La réponse de mon Cœur.

I

La réponse de l'Humanité

Plutôt que parmi les philosophes, on trouve des Matérialistes parmi les hommes de laboratoire, soit qu'ils se laissent égarer par un système préconçu : l'Évolutionnisme, soit qu'ils concluent abusivement de certaines expériences.

Mais l'humanité presque entière s'élève contre eux, surtout les « créateurs » et les grands initiateurs des sciences établies.

CHAPITRE PREMIER

De rares esprits nient l'âme au nom de la Philosophie

A) Pas de matière sans force, pas de force sans matière. Il y a belle lurette que cet audacieux aphorisme de Buchner ne leurre plus personne. « C'est une science à rebours, disait dès 1897 M. Armand Gautier, que celle qui ose assurer que seule, la matière existe et que, seules, ses lois gouvernent le monde ».

— Pas de matière sans force. Ainsi, l'électricité suppose des particules électrisées, l'attraction requiert un certain nombre de

molécules qui s'attirent ; il n'y aura point de faculté sécrétoire indépendante de la glande ni de faculté contractive indépendante de la fibre musculaire — certes. Quant à conclure après cela : pas de force sans matière, halte-là ! Peut-on assimiler à ces phénomènes matériels les phénomènes intellectuels qui sont *d'un ordre tout à fait différent* ? Un accident, donc une force, ne subsiste que dans une substance : d'accord. Cela n'implique aucunement que le fond, le substratum doive être matériel, ainsi que le concluent les Matérialistes par une pétition de principe. Le moindre grain de preuve ferait bien mieux notre affaire. Sauf à se brouiller avec la saine logique, il faut réclamer pour la force spirituelle une substance de même nature ; et nous soutenons que la pensée et la volition subsistent dans une âme...

B) L'âme ? le vieux d'Holbach la récusait a priori. Elle est la négation de tout ce que nous parvenons à connaître, protestait-il ; L'HOMME NE PEUT PAS SE LA REPRÉSENTER, ET ON LUI IMPOSERAIT D'ADMETTRE QU'IL EXISTE UNE PAREILLE SUBSTANCE !

— Distinguons ! Les partisans d'Holbach *confondent* la Raison avec l'Imagination. Vouloir se former d'un esprit une image sensible, avoir la représentation imaginative d'une chose simple, inétendue, sans couleur, sans figure, autant demander l'impossible ; mais en saisir la notion, le concevoir, assurément, cela réussit — car comment nieraient-ils l'âme si, d'abord, ils n'avaient eu son concept ?

CHAPITRE II.

Quelques savants nient l'âme au nom de l'Évolutionnisme.

Pourquoi, se demandent-ils, pourquoi l'âme humaine ne sortirait-elle point des énergies potentielles de la matière ?

Voyez l'animal. Dès que le spermatozoïde a piqué son ovule, celui-ci présente une série de métamorphoses où se révèle une finalité merveilleuse. Il y a là, au dedans, un artiste qui pétrit les atomes, les dirige, et finit par s'élever lui-même à la vie sensitive, à l'instinct, voire, chez les espèces supérieures, à la conscience. — Quel est-il ? Il paraît fort peu vraisemblable qu'il soit l'objet d'une création spéciale : non, le Créateur n'intervient pas à chaque fois qu'il s'agit d'animer un embryon ; cela répugne à sa dignité souveraine autant qu'à l'expérience, qui ne découvre jamais que l'intermédiaire des causes secondes. D'autre part, toute conscience étant absolument simple, il faut exclure la scissiparité, la cession par les parents d'une partie de leur âme. Il reste que la matière recèle en ses profondeurs des virtualités conscientes qui se développent sous l'influence de certaines conditions physiologiques. « Elle est au moins vraie de nos frères à quatre pattes, cette théorie indoue, d'après laquelle il y a dans la nature une âme immense, où s'alimente toute vie individuelle, qui pénètre dans chaque cerveau comme l'Océan dans les sinuosités de son rivage [1]. »

Dès lors, continuent ces matérialistes, pourquoi en irait-il différemment de nous ? PUIS DONC QUE, CHEZ L'EMBRYON, LA

1. Piat, *La Destinée de l'Homme*, p. 144.

VIE VÉGÉTATIVE, D'ABORD, ENSUITE LA VIE TOUT A LA FOIS VÉGÉTATIVE ET SENSITIVE, RÉSULTENT D'UNE ÉVOLUTION, D'UN ÉTAT ORGANIQUE, LA VIE RATIONNELLE NE POURRAIT-ELLE PAS, À UN STADE SUPÉRIEUR, JAILLIR D'UNE ORDONNANCE TRANSFORMÉE, D'UN JEU PLUS PARFAIT DES CELLULES ?

Leibnitz soutenait déjà qu'aucune différence essentielle n'existe entre les activités des diverses catégories d'êtres ; pas d'hétérogénéité, pas de discontinuité. Nul abîme infranchissable ne barre la route qui va de l'une catégorie à l'autre. Il ne peut donc y avoir dans l'homme de caractère qui en fasse un être à part.

I. Ceux que la discussion du principe de continuité intéresse, consulteront avec avantage un collaborateur de la *Revue des Jeunes*, M. le Dr Mauriac ; ils voudront finalement rejeter ce principe, parce que :

1. Ses protagonistes étendent à des vivants la relation qui unit des nombres, *confondant* ainsi à loisir la qualité et la quantité ;

2. Les recherches scientifiques ont fait découvrir un *hiatus morphologique* et un *hiatus de culture* impossible à combler entre le plus parfait des anthropoïdes et le moins parfait des hommes.

3. La loi de constance intellectuelle *plaide contre* le fameux aphorisme de Dastre [1].

II. Mais nous irons droit au fait.

En bonne logique, disons-nous, on ne conclut jamais au delà des prémisses, et les savants, à leur tour, défendent qu'on extrapole les résultats. Partant,

> **quand bien même l'évolution expliquerait les actes communs à l'animal et à l'homme, elle demeure impuissante, radicalement impuissante, devant les activités particulières à la personne humaine, pour la bonne raison que celles-ci impliquent une incontestable différence de nature et non seulement une différence de degré.**

---

1. *Revue des Jeunes*, 25 mai 1918. Voir aussi Castelein, *Psychologie*, pp. 199-200.

Précisons.

1° C'est une propriété de l'homme que de rire.

Voici quelques exemples à l'appui de notre affirmation. Romanes eut l'idée de faire des grimaces et des gestes comiques devant son chien, un chien savant à nul autre pareil : stupéfait, l'animal se mit à *japper*. Darwin tenta une expérience identique sous les yeux d'un bébé ; l'enfant ne se fit pas prier : il se contenta de *rire*.

Il prouvait ainsi sa nature raisonnable ; car le rire suppose la perception d'un ridicule, d'un contraste, donc, une comparaison, un **raisonnement**, toutes choses dont la bête ne se manifeste point capable.

2° L'homme est religieux et moral.

A) Notre étude sur le déisme a éclairé la première de ces caractéristiques. Si on la réduit à son expression toute simple, à des pratiques cultuelles quelconques et surtout au culte des morts, l'évidence éclate : l'homme est depuis toujours et partout religieux. Les géologues et les préhistoriens ne trouvent-ils pas, parmi les très anciens vestiges de l'humanité, des amulettes, des fétiches, des sépultures ?

Mais alors, l'être ou les êtres *invisibles* qui peuvent intervenir dans notre sort, la *survivance* de la personnalité humaine, etc., il faut bien que les primitifs les aient découverts par un **raisonnement** tout spontané qui remonte de l'existence à la cause ? Nulle autre voie n'y peut aboutir.

— L'animal n'y est jamais parvenu, lui, pour les bonnes raisons qu'on devine. Si les matérialistes prétendent néanmoins rattacher au sentiment religieux la peur d'un cheval qui se cabre à cause des ténèbres, d'un chien qui se roule par terre lorsqu'il tonne, franchement, ils font bon marché de la crédulité publique.

B*)* Quant à la moralité, aucune bête ne la soupçonne. Toutes, même les mieux douées, subissent les déterminations de leur appétit sensitif : l'action ne leur semble bonne ou mauvaise que matériellement ; elle s'offre comme désirable ou évitable, selon

que leur mémoire, faculté purement sensible, l'enveloppe d'un souvenir de bien-être ou de malaise. Certes, la crainte d'un châtiment corporel peut, chez elles, réprimer quelquefois les attraits du plaisir ; mais le motif plus noble du Devoir a-t-il oncques neutralisé leur répugnance ou leur penchant, jusqu'à emporter définitivement leur décision ?

— Voilà pourtant le fait de l'homme. Il sent, lui aussi, des répugnances et des répulsions ; seulement, il saisit les *rapports* qu'elles soutiennent avec un principe universel et nécessaire, avec un dictamen supérieur : la loi. Or, connaître cette loi, en dégager le caractère obligatoire et apprécier, d'après elle, la valeur des choses, ce sont là fonctions purement **intellectuelles.**

L'enfant exerce ces fonctions intellectuelles comme l'adulte ; le dernier des sauvages autant que le civilisé. S'ils respectent cette conscience, une paix intime remplit et réjouit leur âme; ils ne l'ont pas plus tôt violentée que la honte les déprime, le remords, bien vite, commence à les tenailler. Sans doute, on signale maintes erreurs sur la qualité de certains actes. Le concept de la propriété, ou de la pudeur, ou du respect de la vie n'a point partout des contours également fermes : les Massagètes, par exemple, tuent leurs vieux parents pour les empêcher de souffrir. Mauvais raisonnement, dira-t-on. D'accord. Toutefois les objectants doivent concéder que les Massagètes **raisonnent** — et cela suffit à notre thèse.

— Examinons une autre propriété humaine :

3° L'homme se sert de la parole pour communiquer sa pensée.

Des mouvements, de bruyantes modulations manifestent les états passionnels, les états sensitifs de l'animal : la faim, la peur, l'amour sensuel, l'attachement, l'aversion — et les animaux de la même espèce reconnaissent à ces signes, d'ailleurs peu nombreux, leurs émotions réciproques. S'il y a là des « cris-signaux » qui, par des rapports naturels, se rattachent à une sensation qu'un acte réflexe : les vibrations du cerveau et des nerfs répandent nécessairement, infailliblement au dehors ; il n'y a point là de

« langage », lequel vient de la connaissance et provoque la connaissance. Qu'on observe mille individus du monde animal ; qu'on veuille poursuivre les expériences durant vingt et trente années : on cherchera en vain la variété, la perfectibilité qui caractérisent la raison, beaucoup moins encore une signification quelconque, par exemple, la propriété qu'ont les mots de faire penser à une autre chose. Du bruit, soit. Mais il a pour l'intelligence tout juste la valeur du vent qui siffle à travers les fils du télégraphe...

La preuve, c'est que les habiles déchiffreurs de l'idée, les vainqueurs des hiéroglyphes, des écritures cunéiformes, des cryptogrammes de la grande guerre, perdent ici leur temps et leur peine.

Preuve nouvelle. Le mâle, chez les rossignols, a seul le chant ; la femelle écoute en silence. « La conversation ou l'échange des pensées est donc chose interdite au peuple ailé, observe le P. de Bonniot ; chez lui, le monologue seul est autorisé, et encore le monologue unilatéral. On pourra s'en étonner : si les paroles sont comprises, comment n'y aurait-il pas de réplique ? et si elles ne le sont pas, est-il raisonnable de les prononcer ? Mais ce qui semblera plus étrange encore, c'est que les mâles de la même espèce, s'ils disent quelque chose à leur femelle, leur disent tous la même chose [1].... »

— Par contre, voyez combien une **libre volonté** palpite sous la parole humaine. Tous les mots sont conventionnels, variables d'un peuple à l'autre, d'aujourd'hui à demain, à la suite d'une entente avec les interlocuteurs. Même l'enfant, longtemps avant d'apprendre sa langue maternelle, se crée, afin de manifester ses premiers sentiments et ses jeunes désirs, un vocabulaire très expressif. Même les peuplades les plus restreintes, dégradées, voisines de l'animal, disent les matérialistes, révèlent de vraies richesses linguistiques. En Tasmanie, « on ne comptait pas moins de huit à dix langues pour environ deux cents individus pris dans les diverses parties de l'île... Les prisonniers, forcés de vivre en commun, s'instruisirent l'un l'autre, et il se forma une sorte de langue franque ou commune... L'évêque Nixon avait recueilli

1. *La Bête comparée à l'Homme*, p. 79.

huit enfants parlant huit langues fort différentes par les mots[1]... »

Voilà le signe devenu un *moyen* de symboliser des idées et des choses, le voilà dirigé vers un *but* : les communications mutuelles. Plus de cris ; partout et toujours, chez l'homme, des sons pleins, déterminés, qui enveloppent des concepts définis. Ainsi, par exemple, je prononce ce simple mot : « âme ». Votre attention ne s'arrête pas aux trois lettres â m e, ou à leur groupement ; vous ne percevez pas que des vibrations sonores ; non, *vous rattachez à celles-ci une signification très précise*, vous pensez au principe de la vie.

« *Or, pour qu'un son, ou plus généralement, un signe déterminé puisse être ainsi en connexion avec une idée définie, il faut*, comme le remarque justement le cardinal Mercier, *que cette idée définie nous représente une propriété nécessaire et par suite universelle et constante du sujet*, ou du moins une propriété qui est censée réunir ces conditions.

» *Mais pour distinguer dans un sujet ce qui est propriété nécessaire, générale, invariable, de ce qui est accident, contingent, particulier, passager, il faut évidemment être capable d'abstraire et de généraliser*, il faut faire une induction [2], » un véritable raisonnement.

4° L'homme progresse.

— Être religieux et moral, doué de la parole, il est aussi capable de se perfectionner :

« Le progrès, c'est-à-dire la marche en avant consciente, réfléchie, calculée, voulue librement quant aux détails, d'un être, par tous les chemins de la science, des arts et de la civilisation, est l'effet assuré et la marque infaillible de la pensée et du raisonnement évoluant dans des conditions normales et favorables [3]. » Comment contester cela ? Supposant la perception d'un *but* que plusieurs *moyens* peuvent réaliser, ainsi que la perception des *rapports* qui existent entre ceux-ci et celui-là, le progrès requiert en outre le *sentiment réfléchi* que l'on dispose

1. de Quatrefages, *Hommes fossiles et hommes sauvages*, p. 330.
2. *Psychologie* n° 185.
3. Coconnier.

de forces capables d'être dirigées dans ce sens et utilisées à cet effet. Autant d'opérations délicates, compliquées, purement intellectuelles. Elles reposent sur des principes, sur l'expression de jugements généraux, lesquels impliquent une ordonnance de notions universelles et abstraites qui, à leur tour, (tout effet a sa cause proportionnée), ne sont perçues que par une faculté transcendante à l'espace, à la durée, aux circonstances individuelles et concrètes.

Si tel est le progrès, on ne peut le refuser à l'homme. a) Il est *évident* que l'homme progresse. Il a découvert au plus épais de sa nature ce qui pénètre et vivifie le corps : l'âme une et simple, principe et faculté de connaissance ; sous les régions extrêmes de sa matière, il a trouvé l'atome et, dans l'atome, la force qui constitue son essence. Puis, au dehors, quelles investigations ! Le désert et l'océan, la profondeur des cieux et des gouffres, rien ne lui échappe ; il sait aujourd'hui les secrets de la mer, il calcule la distance des astres et formule leur poids. L'air, l'eau, la chaleur, l'électricité, le mouvement, toutes les grandes énergies du monde sont réduites à son service,

Toujours un peu plus qu'hier, beaucoup moins que demain...

b) Et remarquons que l'intelligence humaine est *invariable* en son fond comme en son pouvoir. Dès que la race fut instituée, elle a commencé d'entreprendre ses géniales conquêtes. Témoin d'un incendie allumé par la foudre, l'homme primitif constata empiriquement que le feu produit ces trois effets : de la lumière, de la chaleur et une modification profonde des choses qu'il touche et qu'il atteint. Mais il comprit au même instant et par le fait même que les conditions de l'objet ainsi perçu sont possibles, réalisables dans un autre objet, dans un autre temps, et dans un autre lieu, et cela suivant un processus indéfini. De cette intuition à l'essai de reproduire le phénomène, il n'y eut pas loin : il suffit que, parmi les résultats observés, il s'en trouvât d'utiles. « Serait-il téméraire, demande le P. de Bonniot[1], de voir, dans le feu perpétuel des vestales, une image et

1. *o. c.* Ce paragraphe lui doit beaucoup.

un souvenir des moyens employés par les premiers hommes pour retenir en leur possession le plus puissant et le moins docile des éléments ? »

Soucieux d'échapper à un orage ou d'atténuer la chaleur du jour, l'homme primitif est allé, sans doute, se réfugier sous un arbre. Cependant, le feuillage ne préserve de la pluie que d'une manière insuffisante, maints rayons du soleil le traversent ; il est même destiné à disparaître tout entier aux premiers froids de l'automne, et alors le tronc, malgré sa vaste surface, préserve mal des courants d'air désagréables ou nuisibles. Apparemment, notre ancêtre a éprouvé tout cela. Mais il se rendit compte aussi qu'il pourrait imiter cet abri naturel ; qu'il pourrait en faire disparaître les inconvénients par la multiplication et la combinaison de ses avantages ; qu'il ne faudrait que rapprocher d'autres troncs d'arbres, représenter et resserrer le feuillage au moyen de quelque substance plus solide. La cabane était trouvée, disons mieux : le principe de l'architecture.

Songeons encore au silex utilisé comme couteau, à l'aiguille à coudre, au levier, à la première charrue. « Voilà des gestes dans lesquels il y a bien du génie, écrit M. Remy de Gourmont. Ils équivalent aux plus beaux mouvements de pensée d'un Lavoisier ou d'un Pasteur. »

— Regardons maintenant l'animal. M. de Cherville raconte d'un chien griffon, intelligent et frileux : « A plusieurs reprises, en choisissant toujours les journées froides, je disposai dans l'âtre une petite lampe à la portée d'un joli tas de copeaux. Il suffisait de rapprocher une de ces brindilles de la flamme pour avoir une de ces joyeuses flambées dont mon animal était si friand. Je l'observai : il vint, selon son habitude, s'asseoir sur la queue devant le foyer ; il y resta pendant quelques minutes, grelottant, contemplant mélancoliquement ce lumignon qui chauffait si peu, puis s'en alla se coucher dans un coin. Au bout de quelques instants, il reprit son premier poste, en accentuant son attitude douloureuse. L'idée de pousser un de ces copeaux sur la lampe ne se fit pas jour, dans son cerveau, bien que, pour lui en faciliter la conception, lui prenant la patte, je lui démontrasse plusieurs fois le brillant résultat qu'il pou-

vait obtenir d'un de ces mouvements... Tout acte complexe (réfléchi) est absolument hors de la portée de l'intelligence animale [1]. »

Nous ne pouvons cependant pas multiplier les exemples. Qu'on lise J. H. Fabre et ses remarquables descriptions du caractère et des mœurs de la bête, ensuite, les mieux informés parmi les naturalistes modernes ; qu'on relise Buffon ; qu'on ouvre les volumes que Pline l'Ancien rédigeait seize siècles auparavant ; qu'on remonte à Aristote pour confronter les détails qu'il fournit avec les renseignements légués par les constructions de l'Égypte ancienne : **on ne relèvera jamais aucun progrès, calculé, librement voulu**, non, pas le moindre, à l'avantage du chien, de l'éléphant, du singe, du cheval, de la fourmi, réputés les plus habiles de la gent animale.

Ils ont pu *subir* des transformations, comme le feuillage ou la fleur, ils n'en ont certainement pas *accompli*. L'araignée tend sa toile, l'oiseau bâtit son nid et le castor sa cabane, à la façon de leurs ancêtres. Chacun suit invariablement la ligne propre à son espèce, « comme la locomotive ses rails », à moins qu'un être raisonnable n'intervienne et ne modifie, par dressage, l'instinct de la nature.

Pourtant, la bête a bénéficié de *circonstances combien favorables !* Les exemples de l'homme, ses caresses, ses coups, ses menaces, ses flatteries, ses discours et ses signes, ses tentatives séculaires d'éducation habile, patiente, auraient dû éveiller, stimuler, épanouir ses puissances.

Et la bête paraît d'ailleurs *merveilleusement douée*. L'abeille résoud des problèmes de hautes mathématiques : l'angle sous lequel se rencontrent les trois plans qui composent le fond de sa cellule est précisément celui qui nécessite la moindre dépense possible de matériaux et de travail ; Maclaurin et lord Brougham l'ont démontré, dit Janet... L'ammophile hérissée dame le pion aux physiologistes, constate M. J. H. Fabre. Elle nourrit sa larve d'une chenille très vigoureuse qui ne doit être emmagasinée qu'après avoir perdu toute mobilité. Or, chez cette

1. Duilhé de Saint-Projet, *Apologie scientifique*, p. 404.

chenille, les centres nerveux sont dispersés dans les divers anneaux voisins ; il faut que tous les ganglions soient opérés. Aussi l'ammophile porte-t-elle une série de neuf coups d'aiguillon sur neuf points choisis, et la victime, toute vivante mais incapable de se mouvoir, est alors traînée vers le nid... Les fourmis sont hygiénistes. On admire les soins infatigables qu'elles prodiguent à leurs larves : elles les essuient en les frottant, en les brossant de leurs lèvres. Le matin, relate M. Émile Blanchard, elles les portent jusqu'aux étages supérieurs du nid, afin de les faire jouir d'une douce chaleur, et plus tard elles les font redescendre dans les chambres d'en bas, pour les préserver des rayons brûlants du soleil de midi. Les déplacements se répètent plus ou moins souvent, selon les variations atmosphériques.

Et après avoir manifesté dès l'abord un tel génie, après que leurs coups d'essai furent autant de coups de maître, ces mêmes animaux demeurent asservis à la routine, à ce que M. Ch. Richet appelle la fixité psychique, et ne progressent ni peu ni prou ? *Hic jacet lepus.* L'inertie de leur instinct est absolument comparable à l'inertie de la matière. Pourquoi ? sinon parce que les travaux magnifiques de la bête procèdent de l'Intelligence Créatrice et ne s'exécutent pas à la lumière d'une **Raison personnelle** ! De là leur désespérante identité. Tout individu raisonnable, en vertu de sa raison même, peut devenir inventeur. Instruit par l'expérience, il s'aperçoit, et cela nécessairement, qu'il y a un progrès possible, et il s'efforce de réaliser le progrès entrevu. Cent hommes réunis dans une plaine se disposent, sans concert préalable, à construire chacun sa demeure : l'œuvre achevée, combien comptera-t-on de maisons, de chambres qui se ressemblent ? De même, supposez que les fourmis ou les abeilles soient raisonnables et qu'elles puissent se dire que telles modifications avantageraient les cellules qu'elles construisent : leurs petites cités prendront, assurément, des formes très inattendues [1].

N'est-il donc pas évident que l'homme progresse parce qu'il

1. de Bonniot, *o. l.* passim.

est doué d'intelligence, et que même les vraies richesses de l'instinct animal ne peuvent entrer en ligne de comparaison avec toutes les découvertes et les inspirations du génie humain ?

Les matérialistes sont obligés de le reconnaître, au moins, en règle générale. Seulement, prétendent-ils, il y a des exceptions. Ainsi, le chien de sir Lubbock, le fameux Van, choisit entre divers cartons portant des inscriptions variées, celui sur lequel se trouve écrit le mot «food», nourriture, et le porte à son maître... Un éléphant s'est taillé un grattoir afin de s'arracher des sangsues qui l'exaspéraient... N'a-t-on pas vu des singes utilisant un levier pour soulever un fardeau ?... L'étalon Muhamed résoud à coup de sabot, frappés par le pied droit, s'il s'agit d'unités, par le pied gauche s'il s'agit de dizaines, des problèmes assez compliqués : $(\sqrt{1296} - \sqrt{81} + \sqrt{144} - \sqrt{49})$...

Que faut-il penser de ces faits extraordinaires ?

1. D'abord, il conviendrait de soumettre chaque fait à une *critique sérieuse.* On a pu inculper d'erreur des naturalistes aussi éminents que Flourens ; Fabre a réfuté les historiettes d'un Erasme Darwin, d'un Émile Blanchard, d'un Pouchet : l'attitude qui convient donc, même aux savants, c'est une prudente réserve.

2. Quelquefois *ce bloc enfariné ne nous dit rien qui vaille.* On se demande pourquoi la présence de M. Krall influence favorablement les chevaux d'Elberfeld ? pourquoi Muhamed qui trouve du premier coup et sans retard la solution exacte d'une opération difficile, se trompe irrémédiablement dans des cas très simples ? Et pourquoi nous enseigne-t-on si peu sur les méthodes d'instruction qui furent employées ? *Noch immer Licht ! Noch immer Licht !*

3. Quand même les faits seraient indiscutables, cela n'a point d'intérêt pour notre thèse. Car les exemples de sagacité ou de logique animale *s'expliquent* tous fort bien, sans qu'il faille exiger quelque faculté supérieure à la sensation.

Le petit chien Van a maintes fois déjà reçu du boudin, après avoir déposé aux pieds de sir John un carton qui portait cet appel : «food». Depuis, lorsque la faim le pique, il serait hasardeux d'affirmer qu'il construit un syllogisme selon les règles :

« Mon bon maître me restaure dès qu'il apprend le besoin que j'ai d'aliments ; or, cette carte, là-bas, formule ma supplication : nourriture !... donc, offrons-la au noble seigneur ; vite, courons la lui montrer, et je ferai ripaille... »

L'analyse, au contraire, décèle de l'**empirisme**, mais aucune lueur de raison. La bête, qui sent comme nous, peut, aussi bien que nous, réunir des sensations : un même mécanisme cérébral y pourvoit ; elle est aussi capable de mémoire. Ceci posé, qu'arrive-t-il ? La feuille où se trouve inscrit le mot «food» impressionne, — telle une image, la pellicule photografique, — le cerveau du chien savant ; suivent aussitôt, tout à la file, la délectable représentation des saucisses, le souvenir des jouissances goûtées, le rappel de certaines réactions motrices. — Supposons maintenant une chaîne de quatre anneaux : qu'on soulève le premier, les autres suivront ; sans la moindre conscience, il y paraît bien. De même, les lois de l'association des phantasmes l'affirment, il suffit que la faim déclanche le film pour que l'entière série des clichés se déroule, jusqu'au dernier, qui commande les réflexes. Somme toute, il n'y a là que le mouvement *instinctif* d'attrait devant une image *matérielle*, devant un objet agréable que la *mémoire* rend présent. «La mémoire associe, identifie moyens et fin, de sorte qu'à l'avenir le même but à atteindre éveillera l'image des mêmes moyens. Même dans les circonstances les moins prévues par l'instinct, l'animal hésitera de moins en moins, grâce à ses expériences répétées, jusqu'à ce qu'une habitude créée le pousse mécaniquement, infailliblement [1]. »

***

La brute a cela de COMMUN avec l'homme ; toutefois, elle s'arrête là. Les phénomènes qu'elle présente sont réductibles

1. Bernies, *Spiritualité et Immortalité*, p. 101

à la **sensation** [1] — acte purement *spontané* — tandis que les opérations humaines que nous avons énumérées : le RIRE, la RELIGIOSITÉ, le SENS MORAL, la PAROLE, le PROGRÈS, réclament DE PLUS un acte essentiellement *réfléchi* : le **jugement.**

Celui-ci dégage des impressions ressenties, détaille, décompose, généralise, immatérialise les rapports entre les choses. S'il n'y avait là qu'une question de **degré**, nous observerions chez les animaux, sur chaque point, un minimum de perfectibilité. Jamais, nulle part, cela ne s'est accusé.

Or, la logique n'explique un effet supérieur et d'une **nature** *différente que par un principe supérieur et d'une* **nature** *dissemblable.*

L'évolutionnisme, qui ne satisfait pas à cette condition, est donc inacceptable.

« Dans l'espèce humaine, dit M. H. Colin, le crétinisme a ses raisons physiques, mais l'organisme de l'animal n'est atteint d'aucune dégénérescence ; pas plus l'analyse chimique que l'examen histologique ne sauraient découvrir une différence essentielle entre les éléments nerveux des mammifères supérieurs et ceux de l'homme ; *de part et d'autre, ce sont les mêmes modifications physico-chimiques du plasma nerveux et, en réponse, des effets qui n'ont pas de commune mesure.* Comment expliquer que l'animal ne puisse s'élever au-delà des manifestations les plus élémentaires de l'intelligence ? *Si la cause de son impuissance ne réside pas dans la matière, où doit-on la chercher* ? Ce n'est point un effet du hasard si, constamment, l'homme est en progrès, tandis que l'animal piétine [2]. »

— Dès lors, le Matérialiste trop épris de l'Évolution, cette Loreley moderne, peut bien retenir le franc aveu qu'il court à l'écueil ; il ne semble pas qu'il puisse être tranquille dans son erreur.

---

1. Quelques-uns exigent la *puissance estimative* — une certaine appréciation des moyens en vue d'un but, un certain raisonnement du particulier au particulier. Rien n'y décèle la notion de l'universel ni la pleine conscience du pourquoi des actions — ces caractéristiques de notre raison discursive. Voir *Études*, 20 avril et 5 mai 1919, *La psychologie des insectes.*

2. Rev. prat. d'Ap. 1er février 1918 p. 546. *Les nouveaux horizons de la science.*

CHAPITRE III.

Quelques savants nient l'âme au nom de l'Expérience.

Et leur négation revêt trois formes, d'après les chefs de preuve qu'ils avancent: grosse Köpfe, grosse Geister; la dépendance de notre vie mentale à l'égard de notre vie organique ; et la division du travail mental.

A) Grosse Köpfe, grosse Geister.

On connaît la célèbre formule de Karl Vogt : grandes têtes, grands esprits. Parce qu'il avait observé UNE SORTE DE PARALLÉLISME ENTRE LE VOLUME ET LE POIDS DE L'ENCÉPHALE ET LE DÉVELOPPEMENT DE L'ACTIVITÉ MENTALE, tout de suite, l'anthropologue posa cette conclusion : DONC, LE CERVEAU EST L'UNIQUE FACTEUR DE LA PENSÉE, ET L'AME DEVIENT SUPERFLUE.

Voyez, disait-il, les invertébrés. Le corail, l'éponge, la méduse, tous les zoophytes ont le sens du toucher. Les mollusques voient ; ils commencent d'entendre et de humer, ils manifestent même un instinct rudimentaire. Les articulés, insectes, arachnides, crustacés, révèlent un psychisme supérieur en raison directe du ganglion cérébral. Leuret n'a-t-il pas établi que les sangsues sont moins avisées que les écrevisses, et celles-ci moins industrieuses que les araignées et surtout que les abeilles et les fourmis ?

Voici ensuite les vertébrés. « Les poissons, écrit Milne-Edwards, sont connus comme étant, en général, les moins

intelligents de tous les animaux, et ce sont aussi ceux dont le cerveau est le plus petit, comparativement au volume total du corps. Chez les batraciens et les reptiles, le poids relatif de l'encéphale s'élève ; cette progression terme moyen se prononce davantage dans la classe des oiseaux ; enfin, dans la classe des mammifères, la part du poids total de l'organisme qui est représentée par l'encéphale est encore plus grande. Ainsi Leuret, en réunissant toutes les données fournies par les observations de ses devanciers ou par ses recherches personnelles, trouva que terme moyen, le poids de l'encéphale des mammifères constitue 1/186e du poids total de l'animal, tandis que chez les poissons le premier de ces poids n'atteint pas la 5000e partie du second [1]. »

— Qu'en est-il exactement ?

I. L'illustre directeur du Muséum fait à cet endroit certaine réserve qui vaut un argument. **La proportion disparaît quand on passe de l'invertébré au vertébré** : le citoyen des mers, par exemple, le cède humblement aux épeires ; et chez les diverses espèces appartenant à une même classe zoologique, il n'y a, entre cette proportionnalité et le développement de la puissance mentale, aucune relation constante.

II. Mais notre enquête se borne aux seuls « animaux raisonnables ». Ici même **les faits ne suffisent pas à fonder la loi** qu'invoque le Matérialisme.

1. *Voici, d'abord, qui ne témoigne pas d'un parallélisme bien rigoureux.* Sans doute, du point de vue intellectuel, les Blancs surpassent les Nègres, et les Nègres les Australiens. « Or, c'est aussi la race caucasique qui possède le cerveau le plus volumineux ; les races nègres lui sont inférieures à cet égard ; et ce sont les Australiens qui, autant qu'on en peut juger par le petit nombre des observations connues, ont l'encéphale le moins développé [2]. » Sans doute encore, bien des savants

1. *Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée*, t. XIV, pp. 190-191.
2. *Ibid.* p. 185.

dépassent la moyenne : Cuvier put s'enorgueillir d'avoir un encéphale qui pesait 1830 grammes, plus que celui de Schiller, (1785 gr.) mais moins que le cerveau de Tourguenev (2020) et moins que celui du célèbre poète anglais lord Byron (2238) ! — Par contre, dans les classes peu instruites, on a trouvé des capacités et des poids magnifiques : un briqueteur atteint 1700 grammes, un manœuvre 1925 — tandis que plus d'un « grosse Geister » n'exhibe point de « grosse Köpfe ». Raphaël et Voltaire avaient l'un et l'autre une petite tête. Gambetta frisait les limites de l'idiotisme : 1160 grammes ! Le minéralogiste Haussmann, avec 1225, n'était guère mieux partagé.

2. Ensuite, *le développement mental ne suit aucunement la courbe de l'évolution cérébrale.* Celle-ci est prodigieuse durant les premières années de l'enfance, alors que le progrès intellectuel demeure insignifiant. « Six mois après la naissance, relate M. Farges, le poids a doublé ; à l'âge de deux ans, il a triplé. Il s'en faut que l'intelligence du petit enfant progresse d'un pas égal ; elle commence à poindre et à se développer sensiblement vers l'âge de sept ans, lorsque la croissance du cerveau semble au contraire se ralentir et se modérer [1] ». On sait d'ailleurs que, après avoir atteint son apogée vers la fin de l'adolescence, l'encéphale humain reste stationnaire pendant quelques lustres ; puis, commence une évolution régressive qui ne s'arrête qu'à la mort : est-ce que notre puissance intellectuelle augmente, ou cesse-t-elle de croître, ou baisse-t-elle d'après une même ligne ? L'expérience s'accommoderait fort mal d'une affirmation tellement catégorique.

3. Enfin, *la diminution du volume et du poids encéphaliques n'amène pas toujours des troubles appréciables de l'activité psychique.* Ne parlons guère des ablations faites à des oiseaux témoins. Il suffit de rappeler quelques cas pathologiques. Des blessures avaient détruit une portion considérable de la substance cérébrale : il n'y allait de rien moins que des deux lobes frontaux !... et cependant, chez des personnes ainsi lésées, les facultés intellectuelles n'étaient pas beaucoup amoindries [2].

1. *Le Cerveau*, p. 144.
2. Dr Surbled. *Le Cerveau*. La chirurgie de guerre a confirmé ces constatations.

III. D'aucuns tâchent à rétablir le parallélisme sur des bases nouvelles : le rapport entre les phénomènes de conscience et la matière corticale. Leur enquête dure encore. Si elle aboutissait, que nous apprendrait-elle sinon une chose bien connue : c'est que **la pensée dépend du cerveau comme d'un instrument, donc aussi de sa qualité ?**

B) La dépendance de notre vie mentale a l'égard de notre vie organique.

La dépendance de notre vie mentale à l'égard de notre vie organique fournit au Matérialisme expérimental un second argument. Écoutons le Dr Ferrière, partisan de ce système. Voici un homme qui, étant constipé, a des hallucinations : comment expliquer ou même comprendre que l'âme, substance spirituelle, logée dans le cerveau, (?) ait le délire et voie des fantômes, en un mot, qu'elle perde son essence, (?) à savoir la raison, parce que certains résidus de la digestion résident dans le tube intestinal ? Cela est absolument incompréhensible ; c'est le comble de l'absurdité ! Cinquante grammes de sulfate de magnésie sont introduits dans l'intestin ; et voilà la substance spirituelle logée dans le cerveau, (?) qui recouvre ses perceptions exactes, ses idées raisonnables, en un mot, son essence ! Nouveau phénomène non moins étrange que le premier, aussi incompréhensible et aussi absurde [1]. » — Les faits abondent, ajoutent nos adversaires, et ces faits appuient la doctrine matérialiste ; ils permettent d'énoncer comme une loi que L'IRRIGATION SANGUINE, RÉGLÉE ELLE-MÊME SUR DES CONDITIONS ORGANIQUES, DÉTERMINE LES ÉTATS DE CONSCIENCE. DONC LA PENSÉE HUMAINE EST MATÉRIELLE ET SIMPLE FONCTION DU CERVEAU. Alors on peut en conclure : « La foi et l'amour ne sont que des distillations subtiles de ce qui se trouve à l'état de dilution dans la bière et les côtelettes de mouton. La voix de celui qui criait dans le désert n'était qu'une métamorphose de sauterelles et de miel sauvage ; et toutes

1. *La Vie et l'Ame*, p. 214.

les luttes morales de l'humanité se peuvent comparer aux grincements d'une machine. La vraie réalité c'est la matière [1]. »

I. Nous ne songeons nullement à nier les faits. Encore faut-il éviter les **généralisations trop dangereuses**. A l'âge où l'encéphale ne reçoit qu'un flux de sang appauvri, Littré, Chevreul, Cuvier, Humbold, manifestaient la plus riche activité mentale. St Augustin, Grégoire le Grand, Pascal, bien des génies féconds n'eurent, toute leur vie, qu'une santé assez chétive. D'autre part, l'hyperesthésie de l'organisme n'amène pas forcément l'hyperesthésie de la pensée.

II. Mais les faits réclament une interprétation, et **il s'en manque de beaucoup que le Matérialisme nous ait procuré la vraie**, celle qui apaise l'esprit !

1. **Sa méthode est incomplète**. Il dédaigne de parti-pris toutes les observations que l'homme vivant fait sur lui (introspection) ; résolu de ne voir le dedans que par le dehors, avec les seuls moyens dont dispose la science expérimentale, il n'étudie la conscience que dans ses équivalents organiques, il ne cherche la pensée que dans le mouvement.

« Si je fais l'analyse du corps humain, écrit Moleschott, j'y découvre du carbonate, de l'ammoniaque, du chlore, du potassium, du phosphate de soude, de la magnésie, du fer, de l'acide sulfurique, de la silice, et point d'âme ni d'esprit. » Broussais avait déjà dit : « J'ai disséqué bien des cerveaux, et je n'y ai pas trouvé d'âme ». — Le mot est sans portée. Broussais n'a pas trouvé non plus de regard dans l'orbite des cadavres que son scalpel a fouillée. Moleschott aurait eu beau faire agir ses réactifs hypersensibles sur le cerveau d'un malfaiteur à peine décapité, il n'aurait point découvert sa dernière sécrétion, sa dernière pensée. « En écoutant une symphonie de Beethoven, le physicien pourra noter les relations numériques qui existent entre les vibrations sonores qu'il perçoit successivement ou simultanément ; il pourra analyser les combi-

1. Piat, *o. l.* p. 215.

naisons d'harmoniques que réalisent les divers instruments de l'orchestre, dire pourquoi les violonistes placent successivement leurs doigts à telle place de la corde qu'ils veulent faire vibrer, rien en un mot ne lui échappera de la mécanique de la musique. Dans cette audition, malgré toute la science qu'il aura déployée, malgré la valeur de la physique, il n'aura rien entendu : la pensée du maître lui aura échappé d'une manière absolue. Il manque à la collection des instruments de mesure de ce physicien celui qui mesure l'art et la beauté, celui qui enregistre les vibrations d'âme. »

Et voici que s'ouvre devant nous un domaine où la science expérimentale n'a rien à voir, qu'elle ne peut explorer, et dont il serait fou de contester l'existence parce qu'on n'a pas le moyen d'y pénétrer, même avec une chimie et une physique merveilleusement outillées. *Il y a donc aussi des ordres de phénomènes divers dont les uns relèvent de la méthode objective, les autres de la méthode subjective.* Répudier celle-ci équivaut à vouloir ignorer la meilleure part des choses.

2. Ajoutons que **l'argumentation des matérialistes est vicieuse.** La pensée humaine, disent-ils, a des antécédents, des concomitants, des conséquents matériels ; donc...

Examinons cette majeure. De deux choses l'une : ou bien tous ces antécédents, tous ces concomitants, tous ces conséquents appartiennent à la matière — et voilà une affirmation fausse qu'aucune preuve n'appuie ; ou bien plusieurs, un grand nombre réalisent ce cas — et alors, ayant *à la fois* des antécédents, des concomitants, des conséquents matériels, d'une part, des antécédents, des concomitants, des conséquents immatériels, d'autre part, pourquoi la pensée devrait-elle être supposée matérielle *plutôt* qu'immatérielle ? Il reste que « certaines manifestations psychiques sont les signes d'une puissance qui n'est point empruntée au monde des forces matérielles [1], » et ce fait demande une interprétation adéquate.

3. Enfin **la conclusion du Matérialisme est faussée.** « Quand on ne distingue pas, on confond », ripostait un jour Mgr d'Hulst

1. Armand Gautier.

aux parlementaires de gauche qui raillaient son argumentation scolastique. Précisément, le Matérialisme ne repose-t-il pas sur une confusion, celle de la *cause* et de la *condition* ?

Un effet peut dépendre d'une cause principale, d'une cause instrumentale, d'une cause matérielle.

La CAUSE PRINCIPALE produit cet effet PAR SA SEULE PUISSANCE : ainsi, l'œil produit la vision, et le poète son poème.

La CAUSE INSTRUMENTALE ne procure à son effet qu'UNE CERTAINE CONTRIBUTION, INSUFFISANTE EN SOI, et qui tire son efficacité d'une alliance avec un principe supérieur. Exemple : les verres concaves qui corrigent une myopie, le porte-plume et la plume.

La CAUSE MATÉRIELLE, enfin, n'exerce AUCUNE INFLUENCE INTRINSÈQUE, DIRECTE, IMMÉDIATE, mais elle POSE UNE CONDITION sans laquelle les énergies causales n'atteindront jamais de résultat : un objet éclairé, un feuillet de papier. Faute de celui-là, on ne verra point, car pour voir il faut bien que l'on voie quelque chose ; faute de celui-ci, on n'écrira point, car pour écrire il faut un appareil récepteur des signes.

Or, sauf à renoncer à la philosophie et même à toute science — « un acte ne peut contenir plus de perfection que le principe dont il résulte » — il va sans dire que le cerveau ne saurait être la CAUSE PRINCIPALE ou la CAUSE INSTRUMENTALE de la pensée. « Car, pour que la dépendance soit un signe de causalité, *il faut*, du moins, *qu'il y ait une proportion entre l'effet et ce qu'on donne pour sa cause.*

» *Or, il y a absence totale de proportion entre le cerveau et la pensée* : le cerveau est matériel et ne produit que des effets appartenant au monde physique ; la pensée est immatérielle, et, dès lors, elle suppose une activité immatérielle qui la produise. Parce que le cerveau est matériel, dès qu'il travaillera, il créera des effets qui relèvent de la Physique : il entrera en vibration, et des instruments délicats pourront en mesurer l'amplitude ; il dégagera de la chaleur, et le physicien, s'il est habile, pourra apprécier les calories produites ; il donnera naissance à de nouvelles substances chimiques, et le chimiste les découvrira dans les résultats de la désassimilation. Voilà

des effets proportionnés à leur cause : ils existent ; à les étudier, on connaît l'état de leur cause.

» Mais tout cela n'est pas la pensée. Tandis que tout cela se réalise dans le domaine physique, la pensée s'élabore dans un monde plus haut. Par essence, elle échappe à toute mesure : elle n'a ni poids, ni étendue ; elle n'est ni vibration ni substance chimique. Étant sans commune mesure avec le cerveau, *elle réclame une cause de même nature qu'elle, immatérielle comme elle.* Ne se produisant que dans la dépendance du cerveau, elle réclame une cause qui soit engagée dans l'organisme, qui soit asservie aux conditions qu'il traverse... [1] »

Il ne reste partant que la CAUSE MATÉRIELLE QUI NE CONTRIBUE NI INTRINSÈQUEMENT, NI DIRECTEMENT, NI IMMÉDIATEMENT A L'ACTIVITÉ MENTALE, ENCORE QU'ELLE LA CONDITIONNE EXTÉRIEUREMENT. Qu'est-ce à dire ? Le principe et le sujet immédiat de la pensée, considéré en lui-même, subjectivement, est immatériel. Cela ne fait de difficulté pour personne. Mais il faut que les facultés sensitives, la sensibilité, l'imagination, la mémoire, lui fournissent dans une image ou phantasma l'objet qu'il doit abstraire et penser universellement : de là, une dépendance *objective, extrinsèque, indirecte, médiate.* — Une chose est mal éclairée, un peu de fumée d'un poêle la recouvre comme d'un voile : nos puissances visuelles demeurent sauves, et pourtant notre vision se trouble... Muet de naissance, un poète ne dispose, pour écrire, que d'une page huilée : son génie a beau n'en subir aucune atteinte, l'œuvre sera ânonnée par le lecteur... Pareillement, quand l'encéphale malade nous fournit des images défectueuses, notre âme ne change pas : elle juge et raisonne juste ; toutefois, parce qu'elle n'a, pour son travail, que des matériaux imparfaits, elle aboutit aux résultats les plus étranges, elle est Cortot ou Moskowski ayant pris place devant un piano auquel il manque des cordes et dont plusieurs sont faussées. Le maëstro joue.. Nous qui, par hypothèse, ne voyons que l'instrument sans apercevoir l'artiste, dirons-nous que celui-ci disparaît lorsqu'il se fait un instant de silence ; ou qu'il subit une éclipse de son mer-

1. Guibert. *Les Croyances religieuses et les Sciences de la nature*, 150-151.

veilleux génie lorsque les sons deviennent horribles ? Nous conclurons tout simplement qu'il lui manque certaines *conditions* indispensables.

Il appert donc que les Matérialistes n'ont aucune bonne raison de croire pensante la matière : cela serait, qu'ils n'auraient aucun moyen de l'établir avec expériences à l'appui ; tandis que nous en avons d'excellentes pour affirmer le contraire.

Et puisque l'argument a touché aux mystères philosophiques de l'idéation, signalons au passage combien notre hypothèse à ce sujet présente les meilleures garanties. Nous avons procédé par éliminations successives, jusqu'au moment où tous les faits sont venus cadrer avec elle. La Science ne procède pas autrement.

Le Matérialisme expérimental propose, en faveur de sa thèse, un troisième chef de preuve :

c) La division du travail mental.

La division du travail mental sert moins à nier la réalité que la simplicité du principe conscient. Le défenseur de cette méthode part d'une proposition fondamentale : le monde de la pensée se subdivise en provinces dont chacune a ses attributions caractéristiques, et il cite des cas qui lui sont favorables. Le sommeil suspend déjà certaines facultés mentales, alors que d'autres continuent encore à se manifester. « Chez les aliénés, le cerveau ne semble être apte qu'à travailler partiellement, comme si quelques-unes de ses parties étaient hors de service, tandis que le reste fonctionne sans contrôle et plus activement même que dans l'état normal. [1] » On sait aujourd'hui qu'il y a un centre cérébral pour chaque espèce de sensations : visions, auditions, goût, odorat et qu'il y a un centre cérébral pour chaque espèce de mouvements : mouvements conjugués de la tête et des yeux, mouvements du tronc, de la langue, de la bouche, des orteils, etc., etc. Bien plus, « entre les aires fonctionnelles, qui sont ou sensorielles ou psychomotrices, Fleschig a découvert des aires d'un ordre

1. Milne-Edwards.

supérieur dont le rôle serait de concourir soit à la formation, soit à la synthèse des idées générales... Ainsi, la pensée rationnelle dépendrait directement de certains organes, aussi bien que la sensibilité et l'effort musculaire [1]. » Enfin, chaque centre cérébral a des fonctions multiples ; « la plupart d'entre elles se démontent pièce par pièce, comme une boîte à musique ». La preuve : les aphasies. Les unes concernent quelques lettres, quelques chiffres ; les autres les noms propres, les substantifs, les verbes... Quelques malheureux ont perdu tout indice de spontanéité : ils répètent ce qu'on leur dit, par pur réflexe, ce qui détermine parfois des associations de mots très bizarres. « A la dernière syllabe d'un mot entendu et répété s'ajoutent les dernières syllabes d'un mot étranger à la phrase ; entendant une phrase qui se termine par Lisbonne, le sujet reprend : Lisbonne d'enfant fan fan la Tulipe. » (Ch. Féré). A preuve aussi les agraphiques.

La proposition fondamentale étant dûment établie, les Matérialistes en infèrent qu'IL Y A AUTANT DE CONSCIENCES QUE DE CELLULES CORTICALES. DONC, soutiennent-ils, l'AME N'EST PAS SIMPLE NI, PARTANT, IMMATÉRIELLE.

Passons à la critique.

1. La théorie des localisations précises **exagère**. Le professeur Guinard a déploré que « les interprétations localisatrices avaient conduit la couronne de son trépan sur des régions absolument saines, alors que la compression siégeait en des régions insoupçonnables ; il a trouvé des tumeurs sans symptomatologie concordante dans les régions des centres les plus classiques [1]. » — Avril 1911 — Le Dr Pierre Marie apporte un certain nombre d'observations qui renversent l'appui que les localisateurs demandaient aux aphasiques. « Le chien connu des physiologistes sous le nom de Frech avait subi des mutilations si profondes que son cerveau ne pesait plus que vingt-sept grammes : on lui avait enlevé successivement toutes les zones motrices et sensibles de l'écorce cérébrale. Or, ce chien n'avait aucune partie de son corps qui fût totalement anes-

1 Piat, *o. l.* p. 130.

thésique : il n'était ni aveugle ni sourd ; il odorait et goûtait encore ; on remarquait seulement que toutes les fonctions de sa sensibilité générale étaient devenues obtuses : l'animal ne savait plus les utiliser pour l'entretien et la défense de son existence. » — On constate aussi que lorsque le centre fonctionnel de Broca subit une lésion, il tend à se rétablir à droite.

Mais si quelques médecins, à la suite du Dr Pierre Marie, nient les territoires spéciaux, bien délimités, ils admettent une localisation au sens large, dans la grande zone de Wernicke. Et le problème qui s'offre à l'apologiste demeure, au fond, le même.

2. On observe que la volonté qui nous détermine à poser un acte, et l'intelligence qui perçoit des rapports, accomplissent une **fonction extra-cellulaire**. Il n'y a pas de cellules volitives ; il n'y a pas de cellules généralisatrices. Toutefois cette détermination procure à l'encéphale, comme le fait artificiellement un courant électrique, l'excitation dont l'organisme a besoin pour se mettre en branle ; et cette abstraction s'opère sur des données sensorielles. Où cela ? Fleschig ne prétend formuler qu'une hypothèse ; il emploie le conditionnel. «Ce seraient là, dit-il, les centres intellectuels et les véritables organes de la pensée. » Non pas, riposte après Munck, le célèbre physiologiste du Collège de France, M. Gley, il est quasi sûr que l'on pense avec tout son cerveau. De sorte que la théorie des localisations n'apporte aucune prémisse aux conclusions antispiritualistes. On peut localiser les fonctions physico-chimiques, physiologiques, psycho-motrices, psycho-sensorielles ; on n'a point localisé jusqu'à ce jour les facultés supérieures [1].

3. La science assignerait-elle demain un champ spécial à ces facultés supérieures, **la logique défendrait néanmoins qu'on en déduise une conséquence matérialiste**. Que les lobes frontaux soient simplement CAUSE MATÉRIELLE, tout ne s'explique-t-il pas aussi bien que si l'on admet la causabilité psychique de la matière ? «Ce que l'observation extérieure exige, c'est que l'âme, tout en restant une substance, s'épanouisse en un certain nombre de fonctions et que chacune de ces fonc-

1. Boule. *Les localisations cérébrales*. Revue des Questions scientifiques, janvier et avril 1913.

tons devienne coextensive à une zone spéciale du cerveau. Or, cette multiplicité modale dans l'unité de l'être psychologique est mystérieuse, sans nul doute. Mais elle ne l'est pas plus, à coup sûr, que les fonctions cérébrales ; elle ne l'est pas plus que la forme bizarre des neurones et la propagation des ondes nerveuses ; elle l'est moins, sans contredit, que la production de l'indivisible par le divisible, de l'inétendu par l'étendu [1]. »

Les pouvoirs psycho-organiques se localiseraient là directement. Et indirectement, les pouvoirs suprasensibles, « le pouvoir d'idéaliser les données empiriques de la sensation ou de l'image, la faculté spirituelle qui centralise, juge, compare toutes les données éparses et les socialise, pour ainsi parler, dans la cité des concepts. » — Hypothèse plausible, celle-ci. Car le sentiment que nous avons de l'étendue de notre pauvre corps ; la situation, en différentes parties de notre organisme, des souffrances qui nous tenaillent et des plaisirs qui nous enchantent ; d'autres faits encore s'expliquent fort mal si la conscience « tout en gardant son unité fondamentale, ne tire de ses énergies plusieurs modes d'action et ne devient présente en même temps à différentes portions de l'espace. [2] » — L'âme, enseignait déjà S. Thomas, est partout d'une totalité d'essence et de perfection ; elle n'est pas partout d'une totalité de vertu, c'est-à-dire de fonctionnement [3].

***

On le voit. **Les arguments du Matérialisme, — qu'il soit philosophique ou scientifique, — ne sont pas très gênants. Ils le seraient davantage que leur conclusion laisserait le champ libre au Spiritualisme.** « Si nous construisons logiquement le système, écrit M. Fouillée, nous nous apercevons qu'il tient en ces deux lignes : tout est matière, mais nous ne savons pas ce qu'est la matière ; être = matière, matière = X [4]. »

1. Piat, *o.c.* p. 134. — 2. Piat, *o.c.* p. 135. — 3. *Summa Th.*. p. 19. 76, art. 8.

4. « La matière est de l'électricité en mouvement, dit la Science. Mais alors qu'est-ce que l'électricité ? Car enfin si la matière est de l'électricité en mouvement, on ne peut plus dire que l'électricité n'est que du mouvement. Ce doit être quelque chose de distinct du mouvement, puisque tout mouvement implique un mobile dans lequel il se manifeste ; à moins qu'on ne veuille dire que la matière est du néant en mouvement. » Alfred Binet. *Le grand X de la matière.*

CEUX QUI NIENT L'EXISTENCE D'UNE AME SPIRITUELLE :

A. De très rares philosophes { qui s'appuient sur un *aphorisme controuvé*
ou sur une *confusion de termes.*

B. Quelques savants :

- *a*) EVOLUTIONNISTES — pour qui la vie rationnelle n'est que le degré supérieur de l'évolution matérielle.
  - Mais l'homme présente des phénomènes *irréductibles* au jeu de la matière ;
    un EFFET de *nature dissemblable* procédant nécessairement d'un PRINCIPE de *nature différente*,
    l'explication évolutionniste n'est donc pas recevable.
    - Les cas particuliers qu'on objecte sont:
      ou *mal établis*,
      ou *suspects*,
      ou simplement *empiristes*.
- *b*) MATÉRIALISTES, abusés par
  - 1°) la loi du parallélisme,
    - laquelle *s'arrête* au passage de l'invertébré au vertébré
      et n'est *pas rigoureusement applicable* aux adultes,
      aux enfants et aux grands blessés de la guerre.
  - 2°) la dépendance de la vie mentale à l'égard de la vie organique,
    - dont ils *exagèrent* l'importance,
      qu'ils étudient avec des *méthodes insuffisantes*
      et une *logique vicieuse*,
      et cela *fausse* leurs conclusions.
  - 3°) les localisations cérébrales,
    - *moins définies* qu'on ne l'a affirmé,
      n'ayant *rien de commun* avec les fonctions extra cellulaires
      de l'intelligence et de la volonté,
      et ne comportant *pas de conséquences matérialistes*.

Le spiritualisme ne rencontre donc aucun argument gênant.

CHAPITRE IV

La plupart des hommes professent le Spiritualisme.

Le matérialisme a beau faire du bruit : une armée de primaires vulgarise, généralise, accentue sans nul souci des nuances ses hypothèses et ses conclusions, — l'Humanité ne l'entend pas ainsi, et cela manifeste toutes ses répugnances pour ce système. « Le grand public, soupire M. Le Dantec, veut avoir une âme immortelle et serait désolé qu'on lui enlevât cette consolation. » Les intellectuels tout autant. Ils voient dans l'homme un esprit qui émerge au-dessus du corps, où il est, suivant la belle expression de Dante Alighieri, « comme le nageur dans l'eau. »

A) Témoignage des peuples primitifs en faveur du spiritualisme. **

Les peuples primitifs savent que les « vertus » cachées des choses meurent avec elles. Tout au contraire, la matière des êtres animés, de certains animaux et surtout des hommes, peut bien se décomposer ; leurs « vertus » secrètes, leurs forces, leurs âmes désincarnées survivent : un monde invisible les reçoit, qui coexiste au nôtre et d'où elles se mêlent à notre existence, se manifestant de mille manières.

1° Pour les sauvages, qu'est-ce donc que la MORT, sinon le départ indéfini de l'esprit ? On s'efforce d'empêcher ce départ, tant que vit le malade. Les anciens CHINOIS fermaient les

portes, les fenêtres, voire les tuyaux qui servaient de cheminées. A CÉLÈBES, on garnit ces mêmes issues d'hameçons. Chez les ESQUIMAUX et dans la NOUVELLE-CALÉDONIE, on bouche les ouvertures du corps par où l'âme pourrait s'en aller.

L'heure fatale une fois sonnée, il faut veiller au grain. C'est que l'âme, devenue invisible aux survivants, leur joue des tours pendables aussi longtemps qu'elle n'a pas acquis sa libération définitive. Elle habite la chambre ou le voisinage : donc, les CÉLESTES et les ANNAMITES l'appellent et l'invitent à réintégrer le cadavre. Les MONGOLS tendent une corde, afin qu'elle trouve plus facilement le chemin du retour. Les INDIENS de la GUYANE et les FINLANDAIS apaisent par des repas sa colère et sa faim.

Mais, généralement, on préfère hâter le grand départ, qui dépend surtout de la dissolution des chairs. De là, les incinérations, communes dans l'INDE VÉDIQUE, dans l'AMÉRIQUE DU NORD et DU SUD, chez les GRECS de l'époque homérique et parmi les SLAVES. De là encore les répugnantes pratiques de l'endocannibalisme : on servait au cours d'un festin rituel la substance des parents morts ! De là, enfin, les enterrements provisoires, — très répandus : l'ARCHIPEL MALAIS, le BÉNIN, le DAHOMEY, l'ÉGYPTE ANTIQUE, CANAAN, la GAULE, peut-être la GRÈCE, les ont connus.

2° Les diverses coutumes que les ethnologues groupent sous la dénomination de DEUIL, certifient à leur tour la croyance des PRIMITIFS en la survivance de leurs défunts. Pour ne pas être facilement reconnu par l'esprit — qui est nuisible, nous l'avons vu, — pour dépister ses recherches, quelquefois pour lui ressembler, on adopte, jusqu'au jour des funérailles solennelles, un costume spécial. Les BANTOUS, narre Mgr Leroy, se couvrent de couleur blanche. Les NÈGRES de l'AFRIQUE CENTRALE préfèrent le jaune ; les POLYNÉSIENS le rouge. D'aucuns ne reculent point devant des mutilations. Les BOCHIMANS, les MÉLANÉSIENS, les HOTTENTOTS s'amputent une phalange du petit doigt. La loi de Solon dut interdire chez les GRECS l'usage de se déchirer les joues avec les ongles.

Sans doute, les craintes s'apaisaient dès la sépulture définitive ; mais elles renaissaient à certaines époques. « Les ATHÉNIENS, rapporte M. Frazer, croyaient que, pendant les fêtes des « Anthéstéria, » les âmes des morts sortaient des enfers, revenaient sur terre et parcouraient la ville. Des cordes étaient alors tendues autour du temple pour empêcher les pauvres errantes d'y entrer ; les habitants enduisaient de poix les portes des maisons, afin que les esprits téméraires y restassent collés... comme autant de mouches... » Ovide témoigne que les ROMAINS suivaient des usages analogues.

3° Les CÉRÉMONIES FUNÉRAIRES confirment cette assurance que, dans l'opinion des sauvages, le mort est, malgré tout, un être vivant. Les préhistoriens trouvent fréquemment dans les tombeaux, des armes, des objets usuels et des aliments. Auprès des squelettes humains les non-civilisés d'aujourd'hui disposent, eux aussi, à portée du cadavre, une massue, des flèches, des coquilles, des vivres. Même ils renouvellent la nourriture. « Souvent, dit M. Bros, on place des mets sur les tombeaux, comme chez les ALGONQUINS... parfois on les introduit jusqu'au squelette, comme au CONGO, par un trou pratiqué à cet effet ; ou bien on les jette à terre, comme chez les BODOS de l'INDE, pensant que les esprits habitent le monde souterrain. » Ailleurs la famille mettait à la disposition du défunt tout un personnel de serviteurs, et cela motivait un sacrifice sanglant [1].

Les PRIMITIFS ne songeaient pas à faire de la philosophie, et ils n'ont guère disserté sur la nature de l'âme ou les modalités de l'existence future. « Autant la survie est pour eux chose indiscutable ; autant la durée qu'elle peut avoir est une question obscure, autant paraît faible l'idée de l'immortalité et de la rémunération. On voit bien, sans doute, que les mânes des chefs, des guerriers, des puissants, des « voyants », ont dans l'au-delà une action qui se perpétue ; parfois, on

1. Bros. *La survivance de l'âme chez les peuples non civilisés*, p. 34.

comprend que les criminels ne sont pas traités comme les gens de bien ; on distingue même, ici et là, des traces de punition véritable, et les FANGS du GABON nous parlent d'un O t o-t o l a n, d'un enfer de feu. Mais, au fond, on ne s'occupe pas de cela : l'esprit de nos sauvages, étranger aux spéculations inutiles, ne suit les âmes dans le monde invisible qu'autant que leur action, bonne ou mauvaise, les intéresse dans la vie présente... [1] »

Pourtant, le f a i t demeure incontestable et incontesté. « L'âme humaine, à toutes les époques de la civilisation, a le même instinct infaillible qui la fait espérer par delà la mort. Plaignons avec indulgence et respect les non-civilisés... comme nous plaignons la pauvre mère qui place sur la terre où repose son enfant des jouets nouveaux, chaque année. Ils sont victimes du même besoin de matérialiser, pour les rendre plus sensibles, les espérances du tombeau ; mais ils témoignent aussi de la même impossibilité, pour l'homme, de croire que tout est fini lorsque le corps se dissout [2]. »

— Retrouverons-nous chez les peuples historiques la même croyance à la spiritualité de l'Ame ?

B) Témoignage des peuples historiques en faveur du spiritualisme.

Sauf la caste des Lettrés qui professe un matérialisme dynamique emprunté à Tchou-hi, assez semblable, au fond, au système de Haeckel, les CHINOIS sont franchement spiritualistes. Un texte célèbre, qui remonte à 1400 ans avant Jésus-Christ, parle de l'élysée céleste. Huit et neuf siècles plus tard, on signale des cas de suttéisme (sacrifice des veuves.) Vers la même époque, Lao-tse prescrit une étrange gymnastique respiratoire qui assure l'immortalité ; et Confucius prêche le culte traditionnel des mânes. — Aujourd'hui, les Fils du Ciel donnent à manger à leurs morts ; ils les fournissent abondamment de papier-monnaie en vue des achats qu'ils devront, peut-être, effectuer là-bas.

1. *Christus*, pp. 59-60.
2. Bros, *op. cit.*, p. 36.

— Au JAPON, qui ne le sait ? le Bouddhisme se mêla au Sinthoïsme, la religion primitive. Celle-ci comprenait une vague idée de survie après le décès, et la récompense ou la punition. Si les spéculatifs s'accommodèrent des rêveries hindoues à peine modifiées, ils crurent ne devoir enseigner que l'annihilation des conditions actuelles d'existence et non pas celle de la substance elle-même ; le peuple, actif, remuant, réaliste, rêva toujours d'un « nirvâna » positif, d'un vrai paradis.

— « La plus vieille religion INDIENNE qui nous soit connue, le Védisme,... rattache le bonheur des défunts aux services que leur rendent leurs descendants dans la ligne mâle, nés d'un juste mariage, et dûment initiés aux rites religieux... On constate la croyance à un séjour de lumière où s'éjouissent les morts, ceux du moins qui ont bien vécu, en compagnie du premier mortel, Yama le roi... [1] » Les Brahmanes glisseront peu à peu vers la théorie des renaissances et de l'absorption dans le Brahmâ, repos final et éternel.

Quant au Bouddhisme, son « immortalité » — « délivrance de la transmigration » ou « rafraîchissement » (nirvâna), — n'est pas le néant, dit M. de la Vallée-Poussin. Mais ce n'est aucune forme connue ou imaginable d'existence ; et le professeur Gantois insiste là-dessus : « Quoi que nous puissions penser de cette eschatologie, il faut accepter la donnée telle qu'elle se présente : le « nirvâna » n'est pas le néant, il est moins encore une existence béatifique [2]. »

— La PERSE avait des idées fermes sur l'au-delà. Comme tous les peuples indo-européens, elle admettait la survivance, après la mort, du souffle qui anime le corps ; elle connaissait Yama, le premier trépassé, qui règne au monde des Ancêtres. Cependant le Zoroastrisme lui apporta des précisions remarquables, influencées par les théories Juives. (?) Les âmes sont jugées au pont Cinvât, que les justes traversent sans peine pour monter ensuite vers les hauteurs du ciel, le Garônmana, la demeure des cantiques ; mais d'où les pécheurs tom-

1. *Christus*, pp. 241-242.
2. *Christus*, p. 268.

bent dans un abîme au fond duquel les démons les guettent et les torturent. Il y aura, un jour, une résurrection générale. Alors, un torrent de plomb fondu submergera la terre. Les hommes vertueux lui trouveront les délices du lait, tandis qu'il suppliciera les coupables. A la fin, cependant, les uns et les autres goûteront le salut «pour un temps infini», au sein d'un royaume nouveau.

— Sept portes successives donnent accès à la cité des morts de BABYLONE, le «Kigallou,» «terre sans retour, maison d'où l'entrant ne sort plus.» Elle a son autonomie et sa législation. Portant des ailes, à l'instar des vampires, les ombres de ceux qui n'ont accompli aucune action d'éclat y vivent, misérablement nourries de poussière et de boue.

— Aussi bien que chez les Syriens, les Carthaginois, et les Phéniciens, ces ombres sont, chez les SÉMITES, «des êtres atténués et besogneux, à la merci de la compassion ou de la générosité des vivants, qu'ils peuvent bien peut-être molester pour aviver leur souvenir, mais sur lesquels ils n'ont rien du pouvoir direct et efficace de divinités même de moindre rang [1].»

— Un corps, une âme, un double, voilà aux yeux des ÉGYPTIENS, toute la personne humaine. Primitivement, on supposa que le trépassé habitait le tombeau : le souterrain d'une chapelle recevait son corps, et une statue, placée sur la façade ou à l'intérieur du monument, servait de réceptacle à son âme. Soucieux de lui procurer l'illusion d'une existence heureuse, les survivants appendaient aux murs les images des parents qu'il avait aimés et de ses loyaux serviteurs ; ils venaient, en temps opportun, renouveler les provisions funéraires. Plus tard, l'âme fut censée émigrer vers le monde du dieu local. Le *Livre des Morts* lui fournissait les indications utiles à ce voyage long et pénible, semé d'embûches et de dangers. Arrivée au terme, elle faisait des briques, cultivait le sol, entretenait les canaux d'irrigation. Le corps viendrait la rejoindre là-haut : d'où les pratiques de l'embaumement. L'idée même de sanction apparaît à la longue. On finit par admettre une sorte de

1. *Où en est l'histoire des religions ?* Les Sémites. Dhorme-Vincent, *Canaan*, p. 259

purgatoire, des tourments infernaux, un Éden, voire l'admission auprès des dieux.

— Les anciens Grecs constituaient à leurs défunts tout un mobilier funéraire : preuve évidente qu'ils admettaient la survie. Hélas ! « j'aimerais mieux être sur terre serviteur d'un pauvre hère, que roi de tous les morts », se lamente Achille [1]. On le conçoit. « De l'être humain, il ne reste qu'une ombre, un « eidoolon » mince et vague, sans mémoire, sans intelligence, traînant une existence indécise. Pour que quelques pensées s'agitent encore sous sa face décolorée, il lui faut manger la chair fraîche ou boire le sang des animaux noirs. » Ni châtiment ni récompense ne l'attendent, à moins qu'il n'ait été un ennemi personnel ou un favori des dieux.

Les religions esotériques, qui vinrent ensuite combler les aspirations des cœurs, promettaient à leurs cercles de fidèles l'existence bienheureuse dans un séjour souterrain. Cette conviction, remarque M. Huby, s'opérait non par un enseignement dogmatique, par la révélation d'un système secret, mais par de féeriques exhibitions frappant vivement les sens et l'imagination, par des purifications qui rendaient les initiés plus agréables aux dieux, dignes de former aux enfers ces chœurs bienheureux, décrits par Aristophane : « Allons dans les prairies, semées de roses, former selon nos rites ces chœurs gracieux, auxquels président les Parques bienheureuses. C'est pour nous seuls que luit le soleil, ses rayons éclairent les initiés qui ont mené une vie pieuse, également chère aux étrangers et aux citoyens [2]. »

— Rome célébrait ou conjurait les Mânes, les Larves, les « Lémures. » Toutefois, ses morts ne restèrent pas toujours les fantômes méchants, envieux et redoutables, qu'ils furent aux origines : du 13 au 21 février, durant les *Dies parentales*, ils eurent leur fête joyeuse et touchante. On leur réservait des places à la table de famille ; leur bénédiction était implorée ; les vivants prenaient congé d'eux par ces mots qu'ils adressaient à leur âme désormais certaine du bonheur : « *Salve*,

1. *Odyssée*, II, 489.
2. *Christus*, p. 816 et p. 331.

sancte parens. Salut, père saint ». L'épanouissement que prirent sous la République, cette théorie spiritualiste et ce culte des trépassés, les religions orientales le développèrent encore. Et voici mieux. Au premier siècle de l'ère chrétienne, l'empire avait un philosophe, Sénèque, dont la doctrine s'éleva jusqu'au pressentiment que la vie véritable est celle qui commence à l'heure du décès : *dies natalis*.

— Les GERMAINS veulent que « le second moi » retourne à la nature et se joigne à la grande armée des esprits qui, bruyante, passe avec la tempête. Il se repose quelquefois sur les hauteurs, dans les forêts, près des sources et des rivières. Les proches lui offrent, là, des sacrifices ainsi que des banquets funèbres.

— Chez les CELTES, la fantaisie se donne libre cours. Des privilégiés ont accès à « la Terre des Vivants ». Ils en reviennent mais ils conservent l'immortalité pourvu qu'ils ne touchent pas terre. Les Druides, rapporte César, enseignèrent plus tard la transmigration. Un texte cité par Ammien, d'après Timagène, laisse entrevoir qu'ils attribuaient néanmoins à l'existence future des caractères tels qu'on pouvait vraiment la désirer.

— Faut-il parler de l'ISLAM ? L'eschatologie de Mahomet s'alimente aux documents chrétiens, tout en s'adaptant à la sensualité des Arabes. Sa vulgarisation parmi nous rend les détails superflus.

— En leur qualité de peuple sémitique, les JUIFS ne doutèrent jamais de l'existence de l'âme humaine. Le spiritualisme de leurs voisins, leur propre croyance à des résurrections isolées, peut-être aussi l'expression courante chez eux : « il a été réuni à ses pères, » surtout une nécromancie tenace, tout cela prouve que le principe de la survivance leur était connu dès le commencement. Si le *Pentateuque* ne s'étend guère là-dessus, c'est qu'il adopte un point de vue collectif, négligeant plutôt les personnes pour ne considérer que la théocratie, l'élection, la récompense ou le châtiment d'Israël.

A partir d'Isaïe un système de rétribution individuelle s'annonce. Les habitants du « Schéol » — lieu de poussière et de ténèbres qui inspire aux bons comme aux méchants l'horreur et le dégoût — se groupent par catégories : il y a des ombres,

faibles, sans souvenirs et sans volonté, languissant dans une sorte de demi-sommeil ; il y a des incirconcis et de pieux circoncis.

Après la captivité, on tenait communément que les morts feraient partie du royaume eschatologique. Et l'idée progressa : donc ils reconquerraient toute leur individualité physique, et l'âme de chaque homme reprendrait le corps qu'elle avait animé.

A la rigueur, on comprendrait que le peuple, assez simple et crédule, ait admis partout l'existence et la survie d'un principe vital. Mais une autre question se pose. En cela, a-t-il été suivi par l'élite intellectuelle de tous les temps, et en toute nation ? Nous croyons pouvoir l'affirmer, sans crainte de nous voir infliger un démenti.

c) Témoignage de l'élite en faveur du spiritualisme.

« Lorsque M. Grasset, dit Le Dantec, publia, il y a quelques années, un petit livre dans lequel il se proposait d'assigner des limites à la biologie, on put remarquer que le célèbre professeur de Montpellier était approuvé par la majorité des hommes cultivés... » L'enfant terrible du matérialisme hausse alors les épaules, et parle de l'exaltation érotique des poètes...

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore :
Ils dorment au fond des tombeaux,
Et le soleil se lève encore !

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,
Non ! Non ! cela n'est pas possible ;
Ils se sont tournés quelque part,
Vers ce qu'on nomme : l'Invisible.

Et, comme les astres penchants
Nous quittent mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Tournés vers quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore !

SULLY PRUDHOMME.

Mais non. La poésie n'a rien à voir ici. Le spiritualisme avance des preuves que ses adversaires ne sapent pas : les échecs sont même nombreux et retentissants, de ceux qui ont affirmé que l'âme n'était nullement nécessaire à la vie, à la pensée, à la volonté. Et pendant que l'Humanité confiante évoque la destinée

Montrant à ses deux bouts, écrits en traits de feu;
Ces mots : Ame immortelle ! Éternité de Dieu !

ses chefs, ses conducteurs les plus qualifiés, l'encouragent et prêchent d'exemple. Laissons-là les LITTÉRATEURS et les ARTISTES, suspects à M. Le Dantec d'obéir au sentiment. Les PHILOSOPHES ne vont point nous retenir davantage, car presque pas de grands noms parmi eux patronnent l'hypothèse mécaniste. Voici plutôt les SAVANTS, les habitués de la méthode *a posteriori*, ceux qui peuvent juger avec une compétence universellement reconnue si la preuve est faite, ou non, que toute la vie soit physique et chimie...

En face de la mort, *Laplace* manda le curé de sa paroisse, et s'apprêta, comme tout bon chrétien le fait, à paraître devant son Juge. *Secchi* et *Moreux*, *Faye*, *Janssen* et *Le Verrier* furent à la fois des représentants autorisés de l'ASTRONOMIE et des catholiques fervents. Les deux premiers portent imprimé, dans l'âme, le signe indélébile du Sacerdoce ; le dernier déclara le 5 juin 1876, à la séance solennelle de l'Académie des Sciences, que trente-cinq années de recherches avaient affermi en lui les vérités impérissables de la philosophie spiritualiste.

— « Adieu, écrivait à un ami celui qu'on a surnommé « la substance de toute perfection MATHÉMATIQUE », Ch. F. *Gauss*,

adieu. Et puisse le rêve que nous nommons la vie, être doux pour toi! un avant-goût de la vraie vie dans notre vraie patrie, où les chaînes qui appesantissent notre corps, les limites que nous opposent l'espace, les rançons qu'il faut payer à la souffrance, et tout le stock de nos petits besoins et de nos mesquins désirs, n'opprimeront plus l'esprit enfin éveillé ! Portons le fardeau courageusement et sans murmure, jusqu'au bout, mais ne perdons jamais de vue le but plus haut ; joyeux alors quand l'heure sonnera, nous déposerons le fardeau et nous verrons le voile tomber.» Beaucoup au-dessus de Gauss, le roi des Mathématiciens du siècle s'appelle Augustin *Cauchy*. Sa vie nous offre un des plus beaux exemples qu'on puisse citer de l'alliance si désirable d'un génie supérieur avec une foi simple et pratique, ardente et pure de tout alliage. «Mes convictions, disait-il, sont le résultat, non de préjugés de naissance mais d'un examen approfondi...». Sur son lit de mort, *Riemann* priait... *Weierstrass* fut toujours un excellent catholique. «Spiritualiste convaincu, *Hermite* pensait que l'âme aurait un jour la révélation complète de ces harmonies mathématiques dont le reflet seul est accessible à l'intelligence humaine» — *Mayer*, qui convertit *Hetsch* au catholicisme, *Joule*, *Colding*, *Hirn*, tous les inventeurs de la THERMODYNAMIQUE sont partis d'idées spiritualistes et téléologiques, confesse un philosophe incroyant, M. Rostaing. *Helmoltz*, *Clausius* et W. *Thomson* partageaient les mêmes convictions.

— Le vrai fondateur de l'OPTIQUE moderne, *Fresnel*, avait l'habitude de se faire l'apologiste de l'enseignement chrétien auprès de ceux qui l'entouraient. Je vois, écrivait-il, au bord de la mer, pendant qu'il installait les célèbres phares de son invention,

> Je vois le bras de Dieu qui forma l'univers.
> Vers ce Dieu je m'élève, et mon âme agrandie
> Après tant de douleurs me montre une autre vie...

Fizeau était un chrétien pratiquant. A mesure qu'il approfondissait les mystères de la nature, *Plateau* s'inclinait davantage devant les mystères de l'ordre surnaturel.

— *Volta* répétait après St Paul : « Je ne rougis pas de l'Évangile » ; il assistait à la messe chaque matin. *Ampère*, l'homme dont on disait : il sait tout, il comprend tout, il pénètre au-delà de tout, vécut et mourut comme un saint. *Faraday*, *Morse*, *Bell*, d'autres grands physiciens de l'ÉLECTRICITÉ furent fidèles, eux aussi, à la foi religieuse. On vit Henri *Becquerel* présider régulièrement aux prières familiales, groupant autour de lui tous ceux qui vivaient sous son toit. « Si nous voulons, disait *Hertz*, avoir un tableau vraiment achevé dans le sens des lois de l'univers, il nous faut supposer, derrière les choses visibles, des choses invisibles ; par delà les bornes de nos sens, des agents qui les dépassent. »

— La CHIMIE empêcherait-elle de professer le spiritualisme ? Jacques *Berzélius*, *Priestley*, *Berthollet*, *Humphry-Davy* ne s'en aperçurent nullement, eux qui comptèrent beaucoup et jusqu'à la fin sur une destinée éternelle. Pour J.-B. *Dumas*, le Dieu de la révélation est le même que celui de la nature. C'était également l'avis de *Wurtz*. « Je me suis demandé, déclarait *Chevreul*, si, à une époque où plus d'une fois on a dit que la science moderne mène au matérialisme, ce n'était point un devoir, pour un homme qui a passé sa vie au milieu des livres et dans un laboratoire de chimie, à la recherche de la vérité, de protester contre une opinion diamétralement opposée à la sienne. » *Thénard* et *Liebig* pensaient comme lui. Un des maîtres de la chimie contemporaine, et non des moindres, M. Georges *Lemoine*, pouvait conclure : « Beaucoup, et des plus illustres..., sont morts comme nous désirons mourir, se recommandant à l'immense miséricorde du Christ, notre Rédempteur. »

— S'il est vrai que les NATURALISTES sont moins généralement religieux que les autres savants [1], il faut, toutefois, conve-

1. « Les esprits les plus originaux, les plus vigoureux, les plus larges, les grands initiateurs sont généralement religieux ; mais encore, au-dessous d'eux, dans une science donnée, ceux qui, sans l'avoir inventée, se l'assimilent, en prennent la tendance, la mentalité, pour ainsi dire, ceux-là sont d'autant plus habituellement religieux que cette science est plus près de sa perfection. C'est, en effet, dans toutes les sciences que nous voyons les initiateurs, presque tous, proclamer leur foi en Dieu, et en l'âme immortelle ; c'est dans les sciences exactes qui sont aussi des sciences faites — mathématiques, astronomie, phy-

nir que leurs chefs de file font exception, et qu'ils témoignent hautement leur foi chrétienne. En tête de la liste des croyants, figure le nom, le grand nom de *Cuvier*... « Nous allons nous quitter, nous nous retrouverons », assurait à sa fille *Geoffroy Saint-Hilaire*, quand la mort approchait ; il avait d'ailleurs établi, durant sa féconde carrière, que le règne humain a des points de contact avec le reste des animaux, mais qu'il ne saurait en aucune façon se confondre avec lui. *Muller*, *Owen*, *Van Beneden* consacrèrent leur génie à défendre la même doctrine. Berthelot dut un jour déplorer que H. *Milne Edwards* regardât la vie comme « une force organisatrice de la matière pondérable... » Le fils de ce dernier, Alphonse, observa longtemps une attitude expectative ; il sollicita cependant à sa dernière heure, l'assistance de l'évêque ethnologue bien connu, Mgr Leroy. *Quatrefages* et *Gaudry* furent, sans défaillance, des apologistes de l'Église.

— Après les GÉOLOGUES, qui montrent fièrement parmi eux les catholiques *Agassiz*, de *Lapparent* et *Termier*, nous abordons les PHYSIOLOGISTES. *Dupuytren*, *Laënnec*, *Récamier*, *Trousseau*, *Ricord*, *Fournier*, *Grasset*, *Raymond*, *Van Gehuchten* pensèrent, comme *Pasteur*, que « c'est insulter au cœur de l'homme que de dire avec le matérialisme : la mort, c'est le néant. » Leur maître à tous, Claude *Bernard* apporta ce témoignage décisif : « Quand on considère l'évolution complète d'un être vivant, on voit clairement, dit-il, que son organisation est la conséquence d'une loi organogénique qui préexiste d'après une idée préconçue... Cette puissance organisatrice n'existe pas seulement au début de la vie... elle poursuit son œuvre chez l'adulte. » Et ailleurs : « Il y a comme un dessin vital qui trace le plan de chaque être et de chaque organe. Les actions chimiques et synthétiques de l'organisation et de la nutrition se manifestent comme si elles étaient dominées par une force impulsive gouvernant la matière, faisant une chimie appropriée à un but et mettant en présence les

---

sique et chimie, — que nous voyons au-dessous des initiateurs, les autres savants professer en plus grand nombre des sentiments religieux. » Eymieu, *o. c.*

réactifs... à la manière du chimiste lui-même. — C'est cette puissance ou propriété évolutive qui seule, constituerait le « Quid proprium » de la vie, car il est clair que cette propriété évolutive de l'œuf, qui, produira un mammifère, un oiseau ou un poisson, n'est ni de la physique ni de la chimie [1] ».

— Le fait brut que l'homme de laboratoire constate et qu'il traduit dans son langage commode, le philosophe l'explique : il laisse ainsi toucher du doigt l'action de l'Ame et de Dieu [2].

***

Par conséquent, l'élite aussi bien que la foule, et les civilisés autant que les barbares, reconnaissent qu'un lien tout à fait spécial et plus fort que la matière, unit les hommes à leur Créateur.

— Il importe maintenant de rechercher sur quels arguments s'appuie cette conviction quasi unanime et presque universelle de l'humanité.

---

1. *Physiologie générale*, p. 177. — *La science expérimentale*, pp. 209 bis.

2. « Dans le domaine qui nous retient, les savants n'ont pas autorité directe. Mais ils sont spécialement qualifiés pour témoigner de la science et de l'esprit scientifique. Or, il se trouve que les plus grands, ceux auxquels la science doit le plus, ceux qui l'ont faite, ont cru, ou presque tous, à la religion comme à la science : c'est donc qu'ils n'ont pas vu, dans la science, d'opposition irréductible. Mais s'ils n'en ont pas vu, eux qui étaient admirablement renseignés, c'est qu'il n'y en a pas, qu'il n'y en a pas, du moins, entre la religion et la science spéciale qu'ils ont créée. Mais toutes ou presque toutes ont été créées par des croyants, et dans toutes, sans exception, il y a eu, il y a encore, au premier rang de ceux qui les connaissent et les servent, des croyants : c'est donc que, dans aucune, le conflit de la science avec la religion ne s'impose, si bien que les savants les mieux qualifiés peuvent ne pas le voir. Mais la science est objective, c'est sa condition essentielle, et les savants, comme tels, voient et jugent de même : c'est donc enfin que si, parmi eux, quelques-uns voient une opposition entre la religion et la science, ce n'est pas comme savants, c'est à un autre titre, c'est par quelque chose qu'ils surajoutent à leur science. Et ce quelque chose, de quelque nom qu'on le nomme, n'est donc plus de la science, ce n'est pas avec la science, mais avec ce quelque chose — histoire vraie ou fausse, philosophie bonne ou mauvaise, sentiments, préjugés, préventions, tout ce qu'on voudra, sauf la science ! — que la religion est en conflit. » Eymieu, *o. c.*

CEUX QUI ADMETTENT L'EXISTENCE ET LA SURVIE D'UN PRINCIPE VITAL :

A) Les peuples primitifs, à preuve : l'idée qu'ils ont de la *Mort*, les cérémonies de leur *Deuil*, et leurs *Rites funéraires*.

B) Les peuples historiques, à preuve : leurs *documents religieux*, nombreux et unanimes.

Mais leur témoignage porte sur le FAIT, et non sur la NATURE de l'âme ou les modalités de l'existence future qu'ils conçoivent diversement.

C) L'élite savante, à preuve : les *écrits* et la *vie*,
- dans toutes les sciences, des principaux initiateurs ;
- du plus grand nombre des maîtres, dans les sciences exactes ;
- de beaucoup d'esprist originaux et vigoureux, dans les sciences en formation.

Donc les savants les mieux qualifiés ne découvrent aucune opposition entre le spiritualisme et les sciences.

II

Les assurances de ma Raison

L'existence, l'unité et l'immatérialité de l'âme humaine se démontrent aisément tour à tour.

Une analyse de la pensée et de l'acte libre conclut ensuite à sa spiritualité ; et une contre-épreuve, d'ordre expérimental, renforce encore, si l'on peut dire, cette conclusion essentielle.

Enfin, un raisonnement fonde, en droit et en fait, ce qui importe à l'homme par-dessus tout : son immortalité.

CHAPITRE PREMIER

La Raison affirme que j'ai une âme, une seule âme, une âme immatérielle.

I. J'ai une AME.

La matière dont je suis pétri, a poussé et croît — telle une plante. Mille impressions, tantôt suaves, tantôt pénibles, touchent ma prunelle, mes narines, mes oreilles, les papilles de mon palais, les corpuscules du derme ; et je me meus à la manière des animaux. Mais surtout, je pense, je dépasse les

perceptions sensibles et je conçois, je saisis des objets immatériels, des objets qui ne sont pas soumis aux lois ni aux conditions de l'étendue : voilà bien mon apanage d' h o m m e.

La réalité de ces phénomènes s'impose à chacun. Ne retenons ici que le dernier : « Vous pensez à l'âme humaine, à la cellule nerveuse, s'écrie le P. Coconnier, vous pensez à l'éloquence, vous pensez à la poésie. L'action de penser ces diverses choses est aussi réelle, n'est-il pas vrai ? que l'action d'avancer le pied ou de lever le bras ; ces idées naissent dans votre esprit aussi réellement que des brins d'herbe germent sur une motte de terre ; elles s'allument et brillent dans votre âme aussi réellement que s'allument et brillent des flambeaux dans un salon. [1] »

Or, personne ne conteste que tout fait vital suppose un principe réel.

Il y a donc en moi-même une réalité active, causale, d'où la vie végétative, la vie sensitive et la vie intellectuelle découlent et s'épanchent — comme les eaux d'une source.

—

D'accord. Mais cette conclusion implique-t-elle l'unité du principe vital ? Et s'il est prouvé que j'ai une Ame, puis-je dire aussi catégoriquement :

II. Je n'ai qu'UNE âme.

Après avoir essayé de le contester, M. James a dû se dédire. Et pourquoi ? C'est que l'homme se nourrit et se développe ; il voit, il entend, il savoure ; il raisonne, il aime, il veut. « Ce spectacle complexe et sans cesse mouvant comme la couleur des grandes montagnes au déclin du jour, c'est le même spectateur qui l'enferme dans son regard. *Il n'y a qu'un invisible témoin pour tout voir* [2], » *un principe unique qui se trouve affecté par tout cela, et c'est moi, moi seul et tout moi.*

Or, comment pourrais-je connaître d'une perception une et totale à la fois, ces choses disparates et l'effet qu'elles produisent en mon for intérieur, comment surtout, aurais-je conscience de m'identifier au sujet qui éprouve ces états différents, si mon accroisse-

1. *Dict. Apolog.* art Ame, col. 86.
2. Piat. *La destinée de l'homme.* 2 c.d. pp. et 21

ment, mes impressions, mes opérations psychiques provenaient d'autant de fonds d'activité distincts ? Il s'agit en effet d'actes vitaux, d'actes immanents qui dépendent de la seule faculté qui les produit. Par nature, le principe végétatif ignore ce que fait son coopérateur sensitif ; et la force intellectuelle n'a aucun point de contact avec les deux autres. Dès lors, la preuve m'échappe que moi, qui pense, je suis bel et bien le même qui grandit et qui sent.

Et pourtant, encore un coup, il n'y a qu'un « moi » pour ces diverses représentations, pour ces passions et ces mouvements ! *A moins donc d'infirmer le témoignage du sens intime et du langage humain, qui se fonde sur lui*, et cela à propos des faits qui sont évidemment son premier objet, *il est hors de toute contestation que ce déploiement d'énergies multiples, multiformes et toujours changeantes, procède d'un seul principe* qui les pénètre toutes de sa puissance illuminatrice. Et comme les rayons d'une sphère aboutissent à son centre, ainsi le jeu des facultés nous mène à la profonde unité d'une cause qui est le « moi » — le « moi » un, littéralement un sous la variété des phénomènes qu'il accomplit et qu'il supporte à chaque instant, la conscience psychologique. Nulle part ailleurs, « on ne constatera cet acte original dont le propre est de tout comprendre, parce qu'il peut s'étendre à tout sans cesser d'être un. »

***

Si l'existence d'un élément invisible, que tout le monde appelle l'Ame, s'impose à la Raison, le problème de l'essence de cette âme soulève des discussions passionnées. Nous l'abordons par ces notes d'introduction sur la matière.

LA MATIÈRE.

Le vulgaire se laisse duper facilement. Il appelle « matière » tout ce que nous pouvons imaginer et tout ce qui impressionne la vue, le toucher, l'odorat, le goût, l'ouïe ; il ne sait pas, le pauvre ! qu'il s'agit ici de simples rapports entre les sens et les ob-

jets extérieurs, sans que ceux-là puissent influer sur la nature de ceux-ci : pour demeurer inaperçue, une chose n'en reste pas moins matérielle.

QU'EST-CE DONC QU'UN ÊTRE MATÉRIEL ?

C'est d'abord et essentiellement un composé.

Deux notions importantes semblent désormais définitives : celle de la structure atomique des corps matériels ; et celle de la prodigieuse complexité de l'atome du corps simple, regardé longtemps comme le dernier degré auquel on pût descendre dans la division de la matière.

a) La molécule est un édifice d'atomes ; ainsi que l'a déclaré sir John Herschel, les molécules conservent le caractère essentiel d'articles manufacturés.

b) L'atome se compose d'un noyau central, électrisé positivement (ions), autour duquel gravitent des corpuscules électrisés négativement (électrons). Ceux-ci seraient pour l'atome d'hydrogène, au nombre de 700 à 2000, plus probablement de 2000, d'après les recherches les plus récentes. Ce nombre paraît dépasser 300.000 pour l'atome d'uranium.

« Le calcul a montré que, proportionnellement à leur masse relativement à celle du noyau, ces particules étaient, dans leur gravitation, à une distance du noyau central égale à celle où le soleil se trouve des planètes. [1] »

Et combien elles sont petites, ces particules ! « On avait autrefois déterminé la grandeur de l'atome, dit M. l'Abbé Moreux, et on était arrivé à se représenter l'atome comme une sorte de sphère de un deux millionième de millimètre de diamètre. Et maintenant que nous connaissons l'existence à l'intérieur de cette sphère d'au moins 2000 corpuscules, nous avons pu nous faire une idée de la grandeur de ces corps gravitant avec une rapidité extraordinaire autour des ions positifs, noyaux de chaque atome. Leur diamètre est 60.000 fois plus petit que l'atome, c'est-à-dire que la sphère idéale dans laquelle ils évoluent. Imaginez 2.000 grains de plomb de un millimètre d'épaisseur seulement

1. Dr Murat. — L'*Atome* 2e éd. p. 186.

effectuant des milliards de révolutions par seconde, dans une sphère creuse de 60 mètres de diamètre, sans se heurter ni se gêner dans leurs mouvements, et vous aurez à une grande échelle un modèle de l'atome, tel que nous le montre la Physique Moderne. [1] »

Ainsi donc, retenons que

1° LES ÊTRES MATÉRIELS SE COMPOSENT D'ATOMES AGRÉGÉS EN MOLÉCULES, et que

2° ILS SE DIVERSIFIENT, PRÉCISÉMENT D'APRÈS LES MODALITÉS ET LES RAPPORTS QUI RÉGISSENT LEURS AGRÉGATS.

« L'atome, écrit M. Etard, est un centre de matière et d'énergie qui est dans l'infiniment petit ce que le soleil est dans la mécanique céleste. » Ce sont les lois de ces mouvements plus ou moins rapides sur des courbes déterminées qui font qu'un atome est du plomb ou de l'hydrogène. — « Les atomes fer, carbure, or, hydrogène, etc., ajoute le docteur Murat [2], pourraient encore différer par la masse de matière qui forme l'électron positif et par la disposition et la quantité des particules qui constituent les électrons négatifs. »

Enfin les êtres matériels, ainsi composés et diversifiés, périssent et demeurent à la fois : leur forme se dissout, mais leurs parties subsistent. — Lorsqu'une bûche de bois se consume ; lorsque la rosée s'évapore ou que la charogne se putréfie, elles se dématérialisent, pensait M. Gustave Le Bon. Non point, protestent la plupart des savants : les éléments désagrégés ne se perdent jamais : ils vont s'unir à d'autres éléments et produisent des choses d'une nature nouvelle avec des qualités nouvelles ; ne sont-ils pas d'une instabilité sans limites et dans un perpétuel devenir ? Chaque atome, en effet, renferme de multiples potentiels : abandonné à lui-même, il semble bien qu'il ne puisse les exercer ; il lui faut pour cela certains arrangements avec d'autres atomes.

Il en résulte une troisième caractéristique de l'être matériel ; c'est que

1. p. 184.
2. Dr Murat, *op. cit.* p. 184.

3° IL NE POSSÈDE AUCUNE ESSENCE SPÉCIFIQUE. L'ÊTRE MATÉRIEL DÉPEND DE COMBINAISONS ET IL CHANGE D'APRÈS CES COMBINAISONS ELLES-MÊMES.

***

Ces notes sommaires nous renseignent, par contraste, sur ce que peut être l'âme, qui est immatérielle et spirituelle.

Un être IMMATÉRIEL est nécessairement simple. Simplicité signifie : absence de parties.

Un être SPIRITUEL possède en plus une propriété d'un genre tout à fait spécial : à la différence de l'être matériel, l'être spirituel a une manière d'exister indépendante de toute substance conjointe.

III. J'ai une âme IMMATÉRIELLE.

« Vous avez vu quelquefois des nénuphars dans les lacs. Quand viennent les grandes pluies, quand le lac grossit, qu'il déborde et ruisselle alentour, les nénuphars poussent par-dessus tout et continuent de s'épanouir toujours à fleur d'eau. C'est comme cela que font en nous les vieux sentiments de nos pères : ils fleurissent par-dessus tout le reste [1]. »

Les souvenirs aussi. Supposez qu'un homme vive longtemps. Les heures, les semaines, les années ont passé — flots mobiles, rapides, d'événements nombreux et de perpétuelles transformations, d'états intérieurs non moins variés que les circonstances extérieures. Il a pleuré, sûrement ; il a chanté. Peut-être connut-il la fièvre impudique de *Là-bas*, mais, enfin, il s'est purifié joyeusement au brasier de *La Bonne Souffrance*. Beau jadis, autant que fort et heureux, le voici maintenant accablé de vieillesse. Il fut l'émigré d'Irlande, qui peina dur ; il est le milliardaire Américain dont les dernières années s'écoulent désœuvrées et inutiles...

L'homme se rappelle. Calmes ou colères, douces quelquefois, souvent pénibles, tantôt désespérément lentes, tantôt fugitives sans pitié et l'emportant avec elles, les lames du temps ont passé

1. Colette Yver : *Comment s'en vont les Reines.*

sur lui. Leurs remous entraînèrent au large tant de joies, trop de douleurs : ils n'ont pu entamer sa conscience, ni submerger son souvenir.

C'est qu'il y a dans l'homme un principe permanent et identique, sous les actes multiples et divers, qui fut toujours le même à tous les moments de sa vie, et qui se souvient, pour comparer son état présent avec ses états passés.

Il s'appelle « moi ; » il dit « je ».

« Se souvenir, explique M. Piat, c'est r e v o i r. Or, supposé que l'on ait escamoté mon « moi » dans l'intervalle qui sépare un point défini de mon passé et l'état actuel, une telle opération devient mathématiquement impossible : le témoin disparu ne voit plus, et le témoin présent ne fait que voir... [1] »

Or, ce principe est irréductible à la matière,

car matière est synonyme de changement, de dissemblable. On connaît les expériences de Flourens. « J'ai entouré l'os d'un jeune pigeon, nous dit-il, d'un anneau de fil de platine. Peu à peu, l'anneau s'est recouvert de couches d'os successivement formées ; bientôt l'anneau n'a plus été à l' e x t é r i e u r mais au milieu de l'os ; enfin il s'est trouvé à l' i n t é r i e u r de l'os, dans le canal médullaire. Comment cela s'est-il fait ? Comment l'anneau qui, d'abord, recouvrait l'os est-il, à présent, recouvert par l'os ? Comment l'anneau qui, au commencement de l'expérience, était à l' e x t é r i e u r de l'os, est-il, à la fin de l'expérience, dans l' i n t é r i e u r de l'os ? C'est que tandis que, d'un côté, du côté externe, l'os acquérait les couches nouvelles qui ont recouvert l'anneau, il perdait de l'autre côté, du côté interne, ses couches anciennes qui étaient résorbées. En un mot, tout ce qui était os, tout ce qui recouvrait l'anneau, quand je

1. *op. cit.* p. 25.

l'ai placé, a été résorbé ; et tout ce qui est actuellement os, tout ce qui recouvre actuellement l'anneau, s'est formé depuis ; toute la matière de l'os a donc changé pendant mon expérience [1].»

Ces expériences, le grand naturaliste les a multipliées et variées à l'infini. Elles ont si bien démontré que les parties les plus solides, les plus résistantes de l'ANIMAL se décomposent toujours et sont emportées comme les autres par le flot de la vie, que M. Flourens a conclu ensuite : « Toute la matière, tout l'organe matériel, tout l'être paraît et disparaît, se fait et se défait, et une seule chose reste, c'est-à-dire celle qui fait et défait, celle qui produit et détruit, c'est-à-dire la force qui vit au milieu de la matière et la gouverne. »

Ne croyons pas que le corps HUMAIN échappe à cette loi. Il ne faut que sept ans, affirment les gens du peuple, pour lui donner une composition nouvelle. Exagération colossale ! rectifie Moleschott, puisque trente jours à peine y suffisent. Mais quoi qu'il en soit des hypothèses sur la durée de cette transformation, le fait lui-même nous intéresse davantage. « L'homme, écrit M. Draper, est une réalité, une forme à travers laquelle un courant de matière passe incessamment [2] ». L'adulte a changé de corps maintes fois, de sorte qu'il ne possède plus rien, *hic et nunc*, pas même une molécule de son corps primitif.

— Et la conclusion se précise :

Le principe identique et permanent du souvenir,
ce qui s'appelle « moi »
est donc immatériel.

La Science ne retrouve pas en lui la nature de la matière ni la soumission à ses lois ; elle ne permet pas qu'on le confonde avec le cerveau ni avec aucune partie corporelle.

Revenons cependant sur une phrase de M. Flourens : « Une seule chose reste, c'est-à-dire celle qui fait et défait, celle qui

1. *De la Vie et de l'Intelligence*, pp. 20-21.
2. *Les Conflits de la Science et de la Religion*, p. 91.

produit et détruit, c'est-à-dire la force qui vit au milieu de la matière et la gouverne. »

L'ANIMAL aurait-il donc, lui aussi, un principe de vie immatériel ? S'il le faut reconnaître, — et la logique nous y contraint, en ce sens que ce principe vital n'a point de parties, bien qu'il soit intrinsèquement dépendant de la matière dans son devenir, dans son être et dans ses opérations, — quel trait saillant, quel caractère indubitable distingue alors l'HOMME des autres êtres vivants ? La matière nous enveloppe, tel un brouillard. Pourtant, « au sein même de notre nuit brille cette pâle clarté qui s'appelle la Raison. Elle brille faiblement, sans doute ; d'aucuns la méconnaissent. Mais pour les attentifs et les réfléchis, pour les altérés de lumière, la vacillante étoile a de très perceptibles lueurs qui percent les ténèbres et arrivent jusqu'à nous. Regardez donc : votre corps, toute votre activité physique est imprégnée de ses mystérieux reflets. La pensée est un flambeau intime que chacun porte en lui-même et qui trahit à travers l'opacité de la matière, un foyer de psychisme supérieur, une réalité spirituelle. [1] »

1. Bernies, *Spiritualité et Immortalité*, p. 225.

CHAPITRE II.

La Raison affirme que j'ai une âme spirituelle.

Elle avance deux chefs de preuves : la Pensée et l'Acte libre.

Première preuve : LA PENSÉE.

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser : une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée...

PASCAL.

Tout phénomène exige une cause proportionnée ; la nature de celui-là révèle infailliblement la nature de celle-ci ;

un acte ne peut pas contenir plus de perfection que le principe dont il résulte,

— voilà trois manières d'exprimer le principe de causalité, vérité qu'aucun doute n'ébranle.

I. Les philosophes l'affirment. « L'effet n'est qu'un épanchement du principe générateur ; rien donc ne saurait passer dans le

torrent, qui ne soit préjudiciellement dans la source... L'agir, c'est l'être qui s'écoule, ou mieux, qui s'étend, comme une mer qui sort de ses limites. Et tout comme le flot ne change pas de nature à s'épandre sur les grèves, de même, l'agent ne change pas de nature à s'écouler dans son opération. L'analyse qui nous révèle la composition de l'eau marine, de la vague envahissante qui vient expirer à nos pieds, nous révèle en même temps la composition des eaux profondes, qui grondent au fond des mers. Ainsi, l'analyse de l'acte manifeste la nature des énergies opératives [1]. »

2. Les **savants** les plus affranchis de toute métaphysique, reconnaissent également cette vérité. « La théorie positive, avoue Buchner, est forcée de convenir que l'effet doit répondre à la cause...[2] » « Encore faut-il, raisonne Karl Vogt, que la fonction soit proportionnelle à l'organisation et mesurée par elle [3]. » Et Wundt dit sans détour : « Nous ne pouvons mesurer directement ni les causes productrices des phénomènes ni les forces productrices des mouvements, mais nous pouvons les mesurer par leurs effets. [4] »

Si donc un être est doué d'une opération à laquelle seul il s'élève, à laquelle seul il puisse atteindre et qu'il accomplisse comme agent isolé et dégagé, libre et transcendant, cet être doit avoir aussi une existence transcendante, libre, dégagée, et qui appartienne proprement à sa nature [5].

Or l'âme humaine a une opération spirituelle

très haute et caractéristique, pareille à celle que nous venons de décrire.

---

1. Bernies, *op. cit.*, p. 200.
2. *Matière et Force*, p. 218.
3. *Leçons sur l'homme*, p. 12
4. Ribot. *Psychologie Allemande*, p. 22
5. Nous empruntons cette formule et plusieurs autres au R. P. Coconnier. O. P.

Nous parlons métaphysiquement.
CLAUDE BERNARD.

A) 2 Août 1914!... L'empereur Guillaume II somme Albert, le Roi magnanime de la Belgique, de laisser libre passage à ses soldats innombrables ; pour toute réponse, sans même compter ses braves, le Roi tire son épée... Et tandis que les premiers tableaux de cette guerre affreuse se déroulent devant mon regard intérieur, certains mots se présentent et viennent d'eux-mêmes retentir sur mes lèvres, pour exprimer fièrement la Justice, l'Honneur, le Devoir, le Droit, la Moralité, la Vertu. Je m'écoute nommer ces réalités émouvantes, je les pense, je m'attarde à leurs concepts que je compare, et j'examine s'ils conviennent à tous les acteurs de ce grand drame. Non, leur éclat n'auréole pas chaque front, indistinctement.

Remarquons, d'abord, à quel point les objets ainsi conçus sont immatériels. On ne leur découvre pas de hauteur, de largeur, de profondeur ; on ne pourrait leur imaginer ni moitié, ni tiers, ni volume, ni poids. Tels qu'ils se trouvent actuellement en moi, ils n'ont aucune des propriétés essentielles de la matière — C'est donc bien, et j'y insiste, **une réalité tout à fait immatérielle** que mon esprit vient d'atteindre.

B) J'évoque ensuite l'Armée Belge. Se donnant libre cours, la « folle du logis » développe un immense panorama qui fournit comme une trame à mes idées. Peu à peu, cependant, je pénètre plus avant que ces images. Je laisse tomber les détails, les traits particuliers aux individus qui forment une armée ; je ne conserve que ceux qui les définissent en général, qui s'appliquent à tous les soldats, partout et toujours. Le soldat que je pense, n'est point celui que, tel matin, j'ai vu de mes yeux et que mon imagination voit encore, à cette heure, sur telle route, dans telle tranchée, au milieu de telle mêlée ; c'est le soldat sans la moindre détermination, sans aucun des caractères concrets essentiels à n'importe quel objet formé de matière, le soldat, abstraction faite de toutes les particularités qui conviennent à l'individu soldat.

Ma pensée a donc saisi et perçu **l'immatériel dans le matériel même.**

C'est ici le lieu de dire quelques mots sur la distinction de l'*image* et de l'*idée*.

Taine a fort bien décrit la différence entre l'une et l'autre. « Un myriagone est un polygone de dix mille côtés. Impossible de l'imaginer, même coloré et particulier, à plus forte raison, général et abstrait. Si lucide et compréhensive que soit la vue intérieure, après cinq ou six, vingt ou trente lignes, l'image se brouille et s'efface, et cependant ma conception du myriagone n'a rien de brouillé ni d'effacé. Ce que je conçois, ce n'est pas un myriagone comme celui-ci, incomplet et tombant en ruines, c'est un myriagone achevé et dont toutes les parties subsistent ensemble. J'imagine très mal le premier et je conçois très bien le second. Ce que je conçois est donc autre chose que ce que j'imagine, et ma conception n'est pas la figure vacillante qui l'accompagne. Mais d'autre part, cette conception existe ; il y a en moi quelque chose qui représente ce myriagone et qui lui correspond exactement... [1] »

Voilà les FAITS : 1° j'atteins des réalités entièrement immatérielles ; 2° je saisis l'immatériel dans le matériel même.

Et voici la DÉMONSTRATION. *Supposons que mon opération ou ma pensée soit d'un ordre inférieur à l'objet qu'elle s'efforce de rejoindre*, qu'elle soit, par exemple, matérielle, alors que celui-ci est immatériel. Rappelons-nous que tout effet doit avoir sa cause proportionnée : *l'opération ne pourra donc jamais atteindre son objet*, pas plus que je ne parviendrais à toucher de la main un plafond qui me dépasse de six pieds. L'objet sera pour l'opération et pour la faculté qui opère, comme s'il n'était pas ; l'opération demeurera éternellement empêchée.

Or, dans le fait elle se produit ; sans conteste, elle rejoint l'immatériel.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'*elle se manifeste comme étant du même ordre ?* Par conséquent, elle dépasse la portée de tout

1. Bernies, p. 42, *o. c.*

organe, elle s'affranchit à cet égard, de la servitude du corps, *elle est donc intrinsèquement dégagée de la matière ?*

« Car un organe, explique le P. Blanche, c'est sans doute un moyen de percevoir, mais c'est aussi un écran teinté qui ne laisse passer sans déformation que ce qui porte sa nuance. Et de même que l'œil réduit tout à la couleur, l'oreille au son, la bouche à des saveurs, ainsi l'intelligence, captive d'un organe, ne se représenterait les objets corporels qui peuplent l'univers que sous la forme et avec les qualités du corps où elle serait comme imbibée. Mais notre expérience nous montre qu'il n'en est pas ainsi, que notre intelligence peut se représenter tous les objets de la nature avec leurs différences et leur variété infinie ; son acte propre n'a donc rien d'organique.

Ajoutez à cela que jamais notre intelligence n'est blessée par l'intensité d'une idée, qu'elle en est au contraire fortifiée, exaltée, tandis qu'une lumière aveuglante est une souffrance pour l'œil, un son trop éclatant déchire l'oreille et empêche de rien entendre, une chaleur trop vive abolit le toucher. Ici l'âme se servant d'organes subit, sinon la désorganisation de la matière, du moins le contre-coup de cette désorganisation. [1] »

Donc l'âme humaine est spirituelle.

Du même droit et pour le même motif que le physiologiste affirme :« Telle fonction, tel organe », le philosophe dit en généralisant la formule : « Telle opération, telle nature. » *Operatio sequitur esse.* La force d'où procède la pensée, — et nous venons d'en démontrer l'indépendance intrinsèque prochaine à l'égard de toute matière — ne saurait donc être que spirituelle.

Deuxième preuve : LA LIBERTÉ.

J'ai conscience d'être libre.

Que le tempérament congénital ; les préjugés acquis ou développés par l'éducation en famille ; les passions auxquelles on

1. *Revue de la jeunesse*, 25 oct. 1912.

a lâché la bride ; maintes habitudes contractées ; certaines maladies de l'esprit et de la volonté, telles que la neurasthénie, l'aboulie, la psychasthénie; et même les lames de fond qui s'élèvent, mystérieuses, des profondeurs de la subconscience, — que tout cela paralyse quelquefois l'image du devoir, la retarde, lui oppose des représentations contraires, avec une telle vivacité que cette image s'atténue si elle ne s'efface, graduant ainsi la liberté humaine; il n'en est pas moins vrai qu'à un moment donné, c'est nous qui nous déterminons et que, par conséquent, nous ne sommes pas déterminés.

Je le sens. Tout le monde le sent. Et les hommes, depuis des siècles, portent sur ce fait un **témoignage** tellement catégorique et unanime que les matérialistes n'osent pas l'attaquer directement. Ils préfèrent aborder de biais la question.

Les actes de volonté, dit

a) LE DÉTERMINISME MÉCANIQUE, **

aboutissent à quelque mouvement matériel, soit à l'intérieur du cerveau, soit de plus à l'extérieur — et cela, nous le savons bien. Mais quand il ajoute que LES MOUVEMENTS MATÉRIELS SONT, TOUS, FATALEMENT NÉCESSITÉS,

— l'Expérience proteste : cela serait vrai pour le monde inanimé, et même pour les actions physico-chimiques de l'être vivant, qu'*il resterait à prouver que cette loi s'applique aussi aux phénomènes psycho-moteurs ou purement psychiques de l'homme.* Est-ce nécessairement que je remue le petit doigt ? A-t-on jamais démontré qu'une force supérieure à la matière, libre par conséquent, ne puisse pas appuyer sur les touches du clavier cérébral qui président aux contradictions musculaires ?

b) LE DÉTERMINISME PHYSIOLOGIQUE **

soutient alors que CETTE FORCE, SUPÉRIEURE A LA MATIÈRE, AUGMENTERAIT LA SOMME TOTALE DE L'ÉNERGIE COSMIQUE, dont

ces mouvements matériels ne sont que la transformation, et QUI EST, il le prétend, du moins, UNE QUANTITÉ CONSTANTE.

— Cette constance n'ayant guère été prouvée jusqu'ici en dehors du domaine cinétique [1], nous pourrions opposer à l'objection une *fin de non-recevoir*.

Mais si la preuve était faite un jour ou l'autre, elle manquerait d'exactitude rigoureuse ; et cette preuve laisserait la porte ouverte à des énergies infinitésimales que les observations et les calculs de la science expérimentale n'atteignent point, celles-là précisément qui suffisent au déclenchement de l'influx nerveux par le principe vital. Cette *réserve* une fois admise, on comprend que la *loi de la conservation de l'énergie, si rigoureuse et générale soit-elle, n'infirme pas la liberté* : celle-ci, quand elle s'exerce, n'augmente ni ne diminue les énergies de l'univers matériel ; non, tout en respectant leur somme totale, elle leur donne uniquement des formes nouvelles et variées. La volonté est « dynamotrope » plutôt que « dynamogène», dit le P. Castelein [2]. Elle agit qualitativement et non quantitativement. Elle ressemble au mécanicien qui touche la manette, explique M. Guibert : il ne crée pas la force qui ébranle le train, il la tire de ses sources et lui donne une direction efficace [3].

— Surgit enfin

c) LE DÉTERMINISME PSYCHOLOGIQUE **

avec sa comparaison fameuse et son chef d'accusation :

a) NOTRE VOLONTÉ, semblable à une balance de soi indifférente, PENCHE TOUJOURS DU CÔTÉ DU MOTIF PRÉPONDÉRANT ; voilà pourquoi nous ne sommes pas plus maîtres de nous devant lui, que ne le sont les girouettes sous l'influence du vent.

b) LE CHOIX LIBRE SUPPOSE UN ÉTAT MENTAL DÉTERMINÉ, à savoir : la présence, dans l'esprit, de deux termes opposés d'une certaine manière — puisqu'il s'agit, en définitive, d'accepter l'un et d'abandonner l'autre. OR, IL NE NOUS APPARTIENT PAS

1. La chaleur considérée comme mouvement.
2. *Psychologie*, p. 179.
3. *Les Croyances religieuses et les sciences de la nature*, chap. VI

DE LE RÉALISER A NOTRE GUISE, car les représentations se succèdent suivant les lois très rigides de l'association ; la plupart du temps, nos idées convergent vers un objet central.

— Il y a là une *erreur*. Puisque, en tout état de cause, le déterminisme appellera « le plus grand bien » celui qui a été choisi, l'objection, relève un spécialiste, le P. De Munnynck, consiste à déclarer qu'on choisit toujours ce qu'on choisit.

Allons néanmoins au fond des choses. On objecte que la raison prépondérante entraîne la volonté : peu nous importe. Il faut établir — et c'est tout le problème — comment cela arrive : fatalement, ou à la suite d'une autodétermination souveraine ? Or, continue le P. De Munnynck, « nous voulons un bien, parce qu'il est bien, parce qu'il participe à l'idée de bien général. A tout bien particulier s'oppose donc, dans la délibération, non pas le bien total inaccessible ici-bas et déterminant par soi, mais le bien général s'étendant jusqu'au bien total. Le bien général est infiniment plus étendu que le bien particulier : et s'il ne peut pas être lui-même l'objet d'un choix effectif, puisqu'il n'est qu'une abstraction, il peut nous empêcher de vouloir n'importe quel bien particulier, qui toujours entraîne, dans l'ampleur de la volonté, une restriction.

» Si, par conséquent, je choisis un bien quelconque, positif, particulier, je peux toujours ne pas le choisir : Je le choisis parce que je m'y détermine souverainement.[1] »

Quant à la deuxième difficulté, reconnaissons d'abord que le libre choix suppose, comme condition essentielle, la présence simultanée de deux images antagonistes ; et puis, nous savons bien que, dans les circonstances ordinaires de la vie, l'homme agit d'une façon routinière : il réagit à peine contre le jeu naturel des états mentaux qui se succèdent. Nous vivons par la surface de notre âme, écrit le P. De Munnynck, par la croûte solide d'associations acquises et d'habitudes pratiques qui recouvrent les ressources foncières de notre mentalité. « Cependant cette croûte éclate quelquefois ; à tout le moins, lorsque

1. *Dict. Ap.*, col. 938

se posent les problèmes de la dignité, du bonheur, de la vie. Alors nous faisons appel aux ressources profondes de notre personnalité, nous prenons des vues d'ensemble de notre existence ; nous méditons sur notre destinée, sur les moyens de la réaliser, sur nos défaillances à la poursuivre, cependant que nous associons à toutes les images considérables les images de nos intérêts supérieurs, de notre sauvegarde matérielle et morale, si importantes celles-ci qu'elles peuvent, au moment voulu, empêcher toute autre, si amples qu'elles produisent un arrêt du monoïdéisme. Et voilà la délibération et le choix libre provoqués par cette association même qu'on prétend leur opposer. »

En résumé, on n'a apporté jusqu'ici, et nous pensons bien qu'on n'en apportera jamais, aucune raison valable contre le témoignage de la conscience en faveur de la liberté. Avant de poser une action de quelque importance, je m'attarde aux réflexions, j'implore la lumière et l'expérience d'autrui ; j'éprouve peut-être en la faisant que des inclinations contraires me sollicitent, mais seule ma volonté tranche en dernier ressort ; après avoir agi, la satisfaction de moi-même dilate mon âme ou le remords la tenaille. Cela serait-il si je ne pouvais, à ma guise, accomplir cette action ou ne point la faire ; cela s'expliquerait-il si l'homme n'était pas, suivant le mot d'Aristote, le père de ses actions comme il l'est de ses enfants ?

J'ai donc conscience d'être libre.

Or la matière est nécessitée :

elle ne saurait modifier son état, ni se mettre en mouvement, ni changer sa direction, arrêter son élan ou l'intensifier ; non, car sa nature et celle des agents qui lui donnent le branle la déterminent à une seule chose : ainsi, tous les corps tombent dans le vide avec la même vitesse... dès que le courant les baigne, tous les électro-aimants de toutes les sonneries électriques attirent infailliblement l'armature, et le marteau frappe le timbre, etc., etc. . .

Donc, mes actes de volonté qui sont libres, c'est-à-dire, mes libres volitions, dérivent d'un principe spirituel.

Qu'il en soit ainsi — et il faut qu'il en soit ainsi — cela apparaîtra davantage si nous revenons encore au principe de causalité.

« Puisque la réalité phénoménale de l'opération n'est qu'une extension de la réalité nouménale de la cause, en toute rigueur de logique il résulte de là que la réalité nouménale de la cause, de l'énergie active exclut également tout mélange de matérialité, toute dépendance entitative, pour parler comme les scolastiques, à l'égard des conditions empiriques. Le principe actif, la cause, cette force radicale qu'est le « moi » psychique, doit être immatérielle, métempirique, transcendante, d'un mot, spirituelle comme son acte, comme le concept. Pour peu que la quantité se glisse dans l'énergie active, fatalement elle réapparaîtra dans l'opération, dans le phénomène, et c'en est fait de l'abstraction mentale, de l'universalité, de la nécessité, des caractéristiques de l'idée [1]. »

Bref, **mon âme, ayant une opération que le corps ne saurait lui donner,** — il ne peut pas même y atteindre — a **nécessairement une existence qu'elle ne tient point de lui, ni du composé qu'elle forme avec lui, mais elle la tient d'elle-même et d'elle seule.** Force libre et transcendante dans son **mode d'agir,** elle émerge, dans son **mode d'être,** au-dessus de toute matière. Réalité spirituelle, elle brille dans la nature humaine — **telle une flamme sur son flambeau...**

Contre-épreuve : les Sourdes-Muettes-Aveugles.

Sourde-muette et aveugle de naissance, Marie Heurtin, née en 1885, arriva à l'école de Larnay le Ier mars 1895. Elle était en apparence beaucoup plus disgraciée que les animaux ; car

1. Bernies, *op. cit.* p. 203

elle n'avait, pour ouvrir les portes innombrables d'un monde fermé, que le trousseau de clefs formé par ses dix doigts [1]. La sœur Sainte-Marguerite, après avoir essayé de calmer les folles et trop fréquentes colères de l'enfant, entreprit son éducation.

Un jour, elle lui enleva un canif que la petite semblait aimer beaucoup. Celle-ci se fâcha. La religieuse le lui rendit un instant et lui mit les mains l'une sur l'autre, l'une coupant l'autre : c'est le signe pour désigner un couteau chez les Sourds-Muets. La fillette fut irritée mais aussitôt qu'elle eut l'idée de refaire elle-même le signe conventionnel qui lui avait été appris, le canif lui fut rendu définitivement.

Marie comprenait donc qu'entre le signe et l'objet, ces deux choses sensibles, il existait quelque lien mystérieux — qu'on ne peut concevoir comme une forme ou un mouvement d'atomes, comme un produit ou une fonction d'organes matériels, c'est évident ; *d'où il résulte, que l'idée générale du rapport ici manifestée* — la clef du système, disent les maîtresses de Larnay — *permettait de conclure à la présence dans ce lamentable paquet de chair, d'une cause proportionnée, distincte de la matière, indépendante, active, créatrice.*

Après maints exercices de ce genre, la sœur enseigna à la pauvresse l'alphabet dactylogique ; elle lui faisait sentir au bout des doigts l'équivalence du signe nouveau et décomposé avec le signe sommaire déjà connu. Puis ce fut, sans peine aucune, l'équivalence de tout cela et des groupements de piqûres sur papier que Braille inventa pour les aveugles.

Ce nouvel acquis supposait, encore un coup, la puissance de réfléchir, de généraliser, de raisonner ; or, qui niera que ce soient là des opérations essentiellement spirituelles ? *Elles décelaient, partant, une faculté de même nature.*

---

1. Lucien Descaves.

Lorsque l'enfant sut lire et parler, la dévouée maîtresse se promit qu'elle l'entraînerait au-delà des choses concrètes et des actions matérielles. Elle lui fit tâter soigneusement deux compagnes, l'une grande, l'autre petite ; puis, tour à tour, elle lui fit palper un chemineau aux vêtements déchirés, courbé sous un sac, et une personne bien habillée, parée de bijoux et possédant quelques pièces de monnaie dans sa poche ; elle lui fit toucher ses propres joues, fraîches et lisses, ensuite, par contraste, la tête branlante, le peau ridée, le dos ployé d'une octogénaire. Par ce moyen tout grossier, elle procura à Marie Heurtin les premières notions abstraites.

Qu'on y prenne garde. L'enfant ne saisit pas seulement le particulier et le concret que renfermait la réalité : la misère d'un passant, la décrépitude d'une femme ; elle isola les traits perçus de leurs conditions d'existence, d'espace et de temps, et son esprit compléta l'expérience ; d'un bond, il généralisa : la pauvreté, la vieillesse lui apparurent, menaçant chacun, la menaçant elle aussi, au point que son instinct se révolta pendant des heures.

Je le répète. *Un principe efficient d'action qui dépasse infiniment la portée des sens, devait se cacher là* — celui-là même qui avait jadis permis à une autre sourde-muette-aveugle, pensionnaire également à Larnay, Marthe Obrecht, de discerner l'essence des choses, de séparer par l'abstraction les qualités communes à toutes les mères, d'en former une idée générale, et de l'appliquer à celle qui lui prodiguait habituellement ses soins empressés : « Sœur Blanche, écrivait-elle, est mère pour Marthe ».

« C'est dans ce travail, raconte M. Arnould, que la sœur, cherchant à suggérer à Marie l'idée de l'Avenir, fut une fois devancée par elle : comme elle s'efforçait de la lui expliquer, l'enfant se leva brusquement, et les bras tendus en avant, marcha rapide-

ment devant elle, trouvant en soi-même l'éternelle comparaison, qui a été illustrée par Bossuet, par tant de poètes et d'orateurs, celle de la vie avec une route. [1] »

Enfin l'éducatrice conduisit son élève jusqu'au concept si difficile des êtres immatériels : l'Ame et Dieu, ainsi qu'aux sublimités du dogme et de la morale. Ce que nous avons exposé touchant le caractère moral et la religiosité propres à l'espèce humaine pourrait servir ici à confirmer notre thèse spiritualiste.

Cette règle de foi et des mœurs, la jeune fille les connaît d'ailleurs à fond. Elle n'est pas moins familiarisée aujourd'hui (1910) avec les soins du ménage, la machine à coudre, la dactylographie, et la plupart des connaissances prévues au programme de l'enseignement primaire supérieur. [2]

***

Qu'il nous soit permis de faire observer que le cas de Marie Heurtin ne saurait manquer d'embarrasser les INNÉISTES ; car comment comprendre qu'une âme pourvue de concepts qu'elle peut développer spontanément, sans la moindre condition sensorielle, soit emprisonnée par un corps, quelque fermé qu'on le suppose ?

Il confond encore l'EMPIRISME qui, désireux d'échapper aux conclusions spiritualistes, ramène l'idée générale à des sensations transformées, à je ne sais quelle poussière d'images ayant éliminé leurs différences et accumulé leurs ressemblances, mais qui sont toutes rattachées à un vocable.

En Marie Heurtin, dans son pauvre corps fermé au monde extérieur, derrière ce mur de chair close, ne vibrait pas uniquement, avons-nous vu, un poste récepteur d'impressions, une faculté passive ; il y vibrait une puissance active, prête à la recherche, dégageant des perceptions très particulières du toucher, la connaissance de l'universel et du nécessaire,

1. *Une âme en prison*, p. 11.
2. Marie Heurtin est décédée pendant l'été de 1921.

capable enfin de transposer cette connaissance sur des expériences nouvelles, et de la projeter jusque dans l'avenir.

Oh ! sans doute, il a fallu que l'imagination tactile lui présentât au préalable quelques tableaux. Soit. « Qu'en voulez-vous conclure ? demande aux matérialistes le P. Coconnier. Que diriez-vous si j'argumentais de la sorte : quand je pars de Paris pour aller en Corse, je voyage en chemin de fer ; le commencement de mon voyage se faisant par terre, donc tout le voyage se fait par terre ; donc la Corse n'est pas une île. Vous m'enverriez voir la Corse, et vous auriez raison [1]. »

Nil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu, dit un système mixte, la PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE : assurément, l'acte de l'esprit est lié à un acte des sens qui lui fournit une matière à élaborer ; seulement, nous nions que cet acte de l'esprit se confonde avec la sensation et qu'il s'y absorbe. « L'esprit vient au monde absolument vide, semblable à une table rase, et tout ce qui y entrera jamais devra passer par le canal des sens. Cependant, il n'est pas purement passif par rapport à la sensation et à l'image, puisque son idée possède des caractères irréductibles à ceux de l'image : il y a donc en lui une activité chargée d'élaborer les sensations pour en tirer les représentations abstraites et générales. L'image montre les objets et l'esprit découvre leurs rapports : il conçoit tout d'abord, et d'une manière bien vague, que ce sont des choses ; il acquiert ainsi l'idée d'être, puis il perçoit qu'ils sont identiques ou différents entre eux, agréables ou désagréables, et il s'élève aux idées de l'un et du divers, du bon et du mauvais ; enfin il détermine leur rapport à l'existence, leur degré d'être, ou, si l'on veut, leur perfection plus ou moins élevée ; autrement dit, il se met à rechercher et à préciser leur essence, qu'il exprime par une définition, à découvrir leur constitution et leurs lois. Évidemment, tout cela est contenu dans l'objet du sens, mais le sens ne l'y voit pas, l'esprit doit agir pour l'en dégager et l'éclairer, pour découvrir, dans les données concrètes, des conditions abstraites qui peu-

1. *Dic. Ap. de la Foi cath.* art. Ame.

vent être réalisées indifféremment dans une multitude de sujets réels ou possibles [1]. »

Un esprit capable d'agir sous le choc des sensations, voilà donc ce que c'est que l'âme humaine, d'après la philosophie scolastique. Ce système explique mieux que tout autre, et seul suffisamment, pourquoi Marie Heurtin est restée si longtemps sans pensées nettes, et pourquoi elle a pu ensuite apprendre et comprendre, saisir et découvrir les rapports et les lois des hommes et des choses. **Si cette adaptation aux faits le cautionne, elle cautionne, par contre coup, le spiritualisme qu'il revendique.**

Cette conclusion que l'âme est un esprit capable d'agir sous le choc des sensations, entraîne une conséquence capitale. Si, dès ce monde, mon âme o p è r e au milieu des organes qu'elle informe et qui sont influencés et animés par elle à la manière d'un esprit ; séparée d'eux, rien ne l'empêchera de v i v r e à la manière d'un esprit. Or, une fois qu'une substance spirituelle quelconque a reçu l'existence, sa nature demande qu'elle la garde toujours.

1. Arnould, *o. c.*

CHAPITRE III.

Ma Raison affirme que mon âme est immortelle.

Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic : mais ceci !... Il importe à toute la vie de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle.

PASCAL.

A.) Le Droit.

A) Mon âme ne mourra pas AVEC le corps.

Dès cette vie, l'âme et le corps suivent leur pente *en sens contraire*. Tandis que l'organisme se développe, atteint sa pleine maturité, devient caduc et subit enfin la décrépitude, l'esprit gagne des forces à mesure qu'il monte et il découvre toujours un plus vaste horizon. Bien entendu, nous ne le contestons pas : les OPÉRATIONS MIXTES manifestent une déchéance progressive, celle de l'artiste obligé à toucher un piano dont les cordes se détendent et s'usent d'un jour à l'autre ; nous affirmons seulement que L'ACTE SPIRITUEL acquiert avec le temps une vigueur et une pénétration croissantes. Quelqu'un songe-t-il à le nier ? On préfère généralement la sagesse du septuagénaire à celle de l'éphèbe, et l'enseignement du philosophe ridé l'emporte le plus souvent sur l'avis de maîtres jeunes et aventureux.

Au terme de la pente, quand le corps se résoudra en poussière, l'âme, toujours vivante, poursuivra sa destinée. Et pourquoi ? parce qu'elle ne devait aucunement sa subsistance à son corps ; elle conserve donc ce qu'elle tient d'elle-même, ce qui ne fut jamais à la portée de l'organisme, ce que la dissolution matérielle ne peut léser, même pas par contre-coup. Elle garde son existence *indépendante*. «Ainsi, dit le P. Coconnier, un associé de commerce reste aux affaires et continue la spéculation, même après que les fonds communs de la société ont été détruits, pour peu qu'il possède des fonds particuliers et n'appartenant qu'à lui. »

B) Mon âme ne mourra pas APRÈS le corps.

Parce qu'ils jugent inadmissible qu'un être puisse exister sans agir, l'âme humaine, déclarent quelques philosophes, n'ayant plus son corps ni ses sens pour fournir une matière à sa pensée, il s'en suit fatalement qu'elle est privée de toute activité.

—1° *Vaine hypothèse !* L'esprit garde ses facultés souveraines : l'intelligence et la volonté ; et comme sa propre nature, ses états et ses actes, les notions et les connaissances amassées auparavant, les substances spirituelles et Dieu lui-même constituent des objets pour cet esprit et lui ouvrent un champ d'exploitation magnifique, il peut continuer d'épanouir son activité supérieure : celle de la Pensée et de l'Amour. «Au moment de la décomposition organique, le « moi » perd sa corporéité, une de ses attributions, une de ses appartenances substantielles, cette modalité réelle ou cette réalité modale qui le mettait directement en relation avec le monde des corps. Des rouages complémentaires sont brisés dans ce système compliqué qu'est le « moi » humain ; le pivot central avec ses pièces maîtresses est demeuré debout [1]. »

Partant, l'œuvre a chance de perdurer et rien, *a priori*, ne s'oppose à la survivance de l'âme.

---

1. Bernies *op. cit.* p. 376.

— 2° Toutefois, nous avons besoin de preuves positives.

I) Inutile, croyons-nous, d'établir longuement qu'une âme ne périt pas à la manière des corps : par DIVISION ou DÉCOMPOSITION. — L'obus qui éclate a cessé d'être au moment où il projette au loin ses fragments homicides, et à cause de cela même ; criblé de mitraille, le soldat meurt, parce que ses organes principaux se corrompent et que le composé humain se dissout ; mais qui ne voit qu'un esprit souverainement *simple*, sans parties quantitatives comme les réalités étendues, sans parties essentielles comme les substances formées de plusieurs principes distincts, échappe à tout jamais aux désagrégements ?

II) Mais il y a une destruction pire, radicale, celle-là, où rien n'est épargné, où rien absolument rien ne demeure : l'âme serait-elle, tôt ou tard, soumise à l'anéantissement ?

Et l'on nous offre deux hypothèses : l'ALANGUISSEMENT GRADUEL ; LA SAUTE BRUSQUE DE L'ÊTRE DU NÉANT.

a) La première implique une *contradiction* : ce qui la classe parmi les impossibilités. Supposez une extinction par degrés, les degrés perdus s'élimineront et, par suite, se distingueront du fond primitif. Dès lors, ils forment composition avec une substance dont nous savons prouvé la simplicité et le caractère tout à fait immatériel.

b) Et la deuxième hypothèse *s'évanouit* de même, telle la neige au soleil, devant un examen philosophique et scientifique.

La **science** n'admet pas qu'une force créée anéantisse quoi que ce soit. Les pressions, les manipulations, les fermentations, les décharges électriques, les explosions, que sais-je ! détruisent des agrégats, dérangent des combinaisons, mais elles ne peuvent absolument rien contre les atomes et elles n'ont aucune prise sur l'existence des énergies.

La **philosophie** en découvre le motif péremptoire. La distance de l'être au néant est, dans le fait, la même que celle du néant à l'existence; il faut donc, pour combler celle-là, une puissance égale à celle qui opéra le passage du néant à l'être : la puissance de Dieu.

— « Qui ne voit, s'écrie Bossuet, que toute la nature conjurée

ensemble n'est pas capable d'éteindre un aussi beau rayon, cette partie de nous-même, de notre être qui porte un caractère si noble de la puissance divine, qui la soutient ; et qu'ainsi notre âme, supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son auteur ? »

Précisément. *That is the question.* Il s'agit d'établir

B.) Le Fait

de l'immortalité, — car s'il a été accidentel que l'âme fût, il reste, il restera toujours accidentel que l'âme soit. Il n'est donc pas question de limiter la puissance divine, de la prétendre obligée à cette intervention constante et souveraine, sans laquelle les esprits comme les corps retournent au néant. Nous scrutons la volonté du Créateur ; avec respect, nous tâchons de pénétrer ses desseins. Et regardant au delà des motifs accessoires qui rattachent la mort et les destructions dans ce monde, non pas à Dieu mais aux causes secondes sous l'action desquelles le « moi » psychique ne saurait tomber ; motifs qui élèvent une ardente protestation contre l'hypothèse qu'un décret d'anéantissement frapperait seul le chef-d'œuvre humain, éteignant ainsi le foyer de gloire et d'amour que le suprême ordonnateur avait, semble-t-il, allumé pour l'Éternité ; nous observons comment la Sagesse et la Justice infinies retiennent et lient en quelque sorte les autres attributs du Maître de l'univers.

1° Libre de ne rien appeler à l'existence, Dieu se doit à lui-même, dès qu'il crée un être, de le traiter conformément à la nature qu'il lui a donnée. Conscient d'avoir une âme immortelle, l'homme n'oserait-il plus murmurer les vers bien connus de Lamartine :

> Oui, Seigneur, j'espère en ta magnificence :
> Partout, à pleines mains, prodiguant l'existence,
> Tu n'auras pas borné le nombre de mes jours
> A ces jours ici-bas, si troubles et si courts.
> Je te vois en tous lieux conserver et produire :
> Celui qui peut créer dédaigne de détruire ;
> Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté;
> J'attends le jour sans fin de l'immortalité... ?

Devrait-il s'attendre à l'éphémère destinée des substances mortelles, et compter sur une contradiction de l'adorable *Sagesse* ?

2° L'étude que nous avons consacrée aux différents systèmes de morale laïque a signalé que la vie présente n'inclut ni les récompenses ni les châtiments convenables. On en doute moins que jamais, aujourd'hui que les nouveaux riches de la guerre accablent d'un luxe aussi hautain que ridicule, outre les victimes de l'héroïsme patriotique, le long cortège des orphelins et des veuves, des citoyens débilités et appauvris. La *Justice* du Créateur serait-elle donc impuissante devant les mauvaises gens ou, nouveau blasphème, se concilierait-elle avec une cruauté qui arrache aux lèvres des misérables « leur pain blanc », l'espoir en la survie ? — Don Juan veut séduire une jeune fille. Parce qu'elle résiste, il profère une menace. Peine perdue. La lame d'un poignard qu'il agite en furieux a beau frôler déjà son sein, la vierge clame sa fierté. Un éclair, un crissement : elle tombe, agonisante. Un nouveau bruit de chute : le séducteur s'est tué à son tour. Voilà, côte à côte, deux cadavres : celui d'un bourreau et celui d'une martyre ! O Dieu, les confondriez-vous dans un même sort ? Non, mille fois non ! Et ne pourriez-vous châtier ce crime et couronner cette vertu ?

Ainsi donc, la justice, qui n'est pas toujours observée ici-bas, demande impérieusement la survivance de l'âme pour que tout soit dans l'ordre, par la punition du crime et la récompense de la vertu. Une autre preuve, l'argument téléologique, va confirmer cette évidence de ma Raison et procurer à mon Cœur un véritable réconfort.

III

Les aspirations du Cœur.

Religion, Philosophie, Expérience, tout enseigne que le bonheur durable et complet que chacun désire et poursuit, ne se rencontre point sur la terre. Il faut donc qu'il existe ailleurs, dans l'au-delà, puisque les aspirations vraiment humaines et universellement humaines, ne peuvent pas être sans objet.

L'homme aspire vainement à goûter un Bonheur plein et durable.

Si la foi religieuse l'éclaire et le guide, c'est par le sentiment de l'insuffisance de la vie que l'homme débute ; s'il se contente des doctrines philosophiques, c'est par le sentiment de l'insuffisance de la vie qu'il finit.

I. Les Religions

sont, en effet, teintées d'un certain pessimisme.

a) Même le CORAN, ce code d'un idéal médiocre, trouve à l'existence des attraits si trompeurs qu'il évoque on ne sait quels jardins de délices où le Seigneur, Allah, recevra ceux qui le craignent et les récompensera dans une fête perpétuelle.

b) Avec son *quid prodest homini si mundum universum lucretur*, le CHRISTIANISME fortifie cette vérité. Il répand sur l'indigence de la nature, les lumières de la Révélation : elles manifestent tout le contraste qu'il y a entre Dieu et les créatures ; et celles-ci

apparaissent comme des choses dont il faut faire le sacrifice et se dépouiller.

c) Le BOUDDHISME, lui, va jusqu'à mésestimer la vie ; il la juge radicalement mauvaise : par conséquent, tendons à l'anéantir... « La naissance est douleur ; la vieillesse est douleur ; la maladie est douleur, la mort est douleur ; l'union avec ce qu'on n'aime pas est douleur ; la séparation d'avec ce qu'on aime est douleur ; ne pas obtenir son désir est douleur... »

Or, Bouddha et ses congénères comptent 635,000,000 d'adhérents ; 534,940,000 fidèles se groupent autour de Jésus ; il y a 175,290,000 sectateurs de Mahomet [1]. Les païens, au nombre de 200,000,000 ne sont que les déshérités de la famille humaine.

On peut donc affirmer que toute l'Humanité religieuse, professant *a priori* le néant de ce qui ne commence que pour passer, éprouve le désenchantement du devenir.

— Il s'en faut que

II. Les philosophes

les détrompent.

a) Las de pousser le rocher de Sisyphe, des hommes se sont assis dans la vallée.

> Garde ta grandeur solitaire !
> Ferme à jamais l'immensité !

clamèrent-ils vers Dieu. L'existence, ils se chargeraient eux-mêmes de la faire bonne. Sans doute, le présent n'était qu'un enfer ; mais ne possédaient-ils pas le « Sésame, ouvre-toi » du ciel terrestre : la Science et l'Amour ? Les chefs de l'OPTIMISME chantèrent, alors, sous la conduite de Renan, d'aimables dithyrambes cependant que les foules charmées adoraient le soleil levant.

Hélas ! elles n'avaient vu qu'un mirage au bord d'un précipice. Créant maints besoins nouveaux dont beaucoup restent inassouvis, la civilisation multiplie les peines et les inquiétudes ; en même temps qu'elle raffine les organismes, elle active et précipite leur

1. H. Zeller, directeur du Bureau de Statistique à Stuttgart.

usure par le triple surmenage des affaires, des plaisirs et, pour certains, des exigences intellectuelles. Et d'autres chantres eurent beau jeu à entonner de cruelles complaintes. Non, le Progrès ne saurait engendrer le Bonheur. La souffrance « coulera toujours de notre pauvre substance d'homme »[1]. La vie ne sera jamais qu'une course à la mort.

b) Puisque les extrêmes se touchent, on fit fête au PESSIMISME. Ce système, *Made in Germany*, « ne trouve plus seulement la douleur dans l'union avec ce que l'on n'aime pas, la séparation d'avec ce qu'on aime ; il la découvre même dans l'union avec ce qu'on aime, ou il va jusqu'à contester qu'on aime. Il ne reproche pas seulement au bonheur humain d'être rare, instable et fragile : il le nie ou le raille... La terre n'est plus le centre de l'univers, mais un grain de sable dans le tourbillon des mondes visibles, qui n'est sans doute lui-même qu'une poussière perdue dans l'infinité d'un mouvement aveugle et éternel. Sur ce grain de sable, l'homme n'est plus un être à part : animal à peine distinct des autres, sorti de la foule pour son malheur, il n'ose plus séparer sa destinée de la leur... Il doute même de son individualité... [2] » Von Hartmann poussa cette doctrine à ses extrêmes. Dieu, dit-il, étant malheureux au fond de son éternité, ne créa le monde que pour échapper à son enfer. « L'existence réelle est l'incarnation de la divinité ; le processus de la nature est l'histoire de la passion du Dieu fait chair, et aussi la voie qui mène à la libération du Crucifié ! » Un jour viendra où le génie humain, exaspéré, saura enfin faire sauter la planète ; toute vie s'éteindra d'un seul coup : et le grand Douloureux sera descendu de sa croix.

M. Sertillanges a finement analysé le Pessimisme. « Le néant qu'il désire, écrit-il, c'est le néant du néant, c'est-à-dire l'être ; ce qu'il appelle vide, c'est le vide du vide, c'est-à-dire le plein ; ce qu'il appelle la mort totale ce n'est que la mort de la mort, c'est-à-dire la vie. Seulement, une vie, un plein, une forme d'être qui ne se définit plus par rien de ce que donne la vie présente,

---

1. Maurice Blondel.
2. Gaston Paris, *Revue de Paris*, 1er juin 1895.

et qu'à cause de cela on appelle un rien, parce qu'on ne peut dire que ce qu'il n'est pas, dans l'ignorance de ce qu'il est [1]. »

— On voit que les Pessimistes sont des voyageurs fatigués du chemin qui monte, encore plus fatigués d'avoir tendu les deux bras vers une plénitude et une éternité insaisissables. D'ailleurs,

III. L'Expérience,

la cruelle expérience, ne permet pas que l'homme se leurre longtemps d'espérances trompeuses.

a) A l'âge où elle n'a pas encore dissipé les illusions, au cours de la JEUNESSE, l'*amour* prête aux choses des prestiges d'aube, des senteurs de printemps. L'âme s'épanouit, l'intelligence s'illumine de clartés, le cœur a des résonances aussi profondes qu'inattendues, l'être entier s'accorde au ravissement universel. — Hélas !

Ici-bas tous les lilas meurent,
Tous les chants des oiseaux sont courts :
On rêve aux étés qui demeurent
Toujours...

« ... Voir le visage de l'être qui vous est si cher, pâlir et comme se fondre, ses paupières se lasser, ses joues se creuser, ses tempes jaunir, ses lèvres se décolorer, partout la preuve que la flamme de cette vie adorée tremble et vacille !... Dieu ! Si elle allait s'éteindre ! Et quel frisson à la pensée que l'objet de tant d'amour est si fragile, que tout notre cœur est suspendu au souffle d'une créature mortelle ! Le supplice de cette inquiétude s'exaspère parfois en des lancinations si aiguës que l'on souhaite de cesser d'aimer, comme un malade, crucifié par la névralgie, souhaite de ne plus vivre [2]. » Sans doute, l'étiolement, la flétrissure physique, la maladie et la mort ne sont pas fatalement précoces ; mais il y a, dans l'intervalle, le réveil du rêve à la réalité, il y a le désenchantement... « Quand tombe le

1. *Les Sources de la Croyance en Dieu*: p. 394.
2. P. Bourget *Un cœur de femme*, p. 312

voile divin et que la créature se montre, chétive et imparfaite, derrière ces nuages d'encens, derrière cette auréole d'amour, nous sommes effrayés de notre illusion, nous en rougissons, nous renversons l'idole et nous la foulons aux pieds [1] ».

Et je ne vise pas seulement les pâles fêtards qui, « au fond des vains plaisirs qu'ils appellent à leur aide, boivent un tel dégoût qu'ils s'en sentent mourir, » je parle aussi des âmes nobles. Même chez elles, on déplore « une sorte d'impuissance à savourer le bonheur, faut-il le dire ? une sorte de fatigue à l'éprouver... Leurs joies, pour être complètes, devraient être enfermées dans d'autres cœurs que nos pauvres cœurs mortels où toujours une triste saveur de la terre se mêle pour les corrompre... Ici-bas, le ravissement qui fait éternellement sourire les Séraphins ne saurait se prolonger, ou plutôt — misère, misère ! — il lasserait bientôt... [2] » O mortels, s'écrie la comtesse de Noailles,

> O mortels ! Quel amour pourrait vous rassurer ?
> C'est pour mieux sangloter que les êtres s'étreignent,
> Les baisers sont des pleurs, mais plus désespérés...

Wer will Thranen erten muss Liebe saen, dit un proverbe allemand. Ceux qui aiment, l'expérimentent. Comme Chateaubriand, ils portent toujours, plus ou moins, leur cœur en écharpe !

b) La jeunesse a passé. Pendant l'Age mûr, on caresse l'*Ambition.* Quelle pitié ! A cinquante ans l'expérience nous désabuse. Alors, « comme toutes les autres jouissances morales, le plaisir de la gloire s'efface sous l'action de l'habitude. A peine a-t-on obtenu un certain genre de distinction que l'on s'efforce d'en avoir un autre ; et, de fait, il n'y a pas de raison de s'y arrêter, puisque la tristesse et la mort en sont l'arrière-fond. La coutume peut toujours nous aveugler sur notre propre misère, aussi longtemps qu'elle nous pousse à réaliser notre désir. Mais ce désir réalisé, c'est le néant qu'on y trouve. » Romanes, que nous citons, avait observé à cet égard un assez grand nombre

1. G. Sand, *Lelia*, I, p. 66-67.
2. Craven, *Récit d'une sœur.*

d'hommes illustres. Une fine analyse du sentiment conduisit Jouffroy aux mêmes conclusions : « ... A peine obtenu, ce bonheur si ardemment désiré effraye l'âme de son insuffisance. En vain, elle s'épuise à y chercher ce qu'elle avait rêvé ; cette recherche même le flétrit et le décolore : ce qu'il paraissait, il ne l'est point ; ce qu'il promettait, il ne le tient pas ; tout le bonheur que la vie pouvait donner est venu, et le désir du bonheur n'est pas éteint. Le bonheur est donc une ombre, la vie est une déception, nos désirs un piège trompeur... » — Pourquoi ai-je vécu ? soupirait Alfred de Musset, poète mourant dans une apothéose ; toute ma vie j'ai attendu quelque chose : ce quelque chose n'est pas venu... Et celui qui transforma le journalisme français, l'homme qui se vantait d'avoir une idée par jour, Émile de Girardin, repassant ses luttes avec ses souffrances et ses triomphes, criait avec colère : tout cela pour rien ! pour rien ! pour rien !

c) Faut-il que nous demandions à ceux que la VIEILLESSE a épuisés, s'ils peuvent contredire nos témoignages ? Chez eux, *l'Avarice* est la forme de l'attachement à la vie et au bonheur. Pourquoi leurs dix doigts amaigris s'accrochent-ils aux moindres biens sinon, précisément, parce qu'ils les estiment trop fugaces ?

> ... Il n'est pas dans mon cœur
> Une fibre qui n'ait résonné sa douleur,
> Pas un cheveu blanchi de ma tête penchée
> Qui n'ait été broyé comme une herbe fauchée,
> Pas un amour en moi qui n'ait été trompé [1] !

Ils sont peu nombreux, assurément, les vieilles gens que l'humeur noire pousse à redire avec conviction les vers farouches de Baudelaire :

> ... Couche-toi sans pudeur,
> Vieux cheval dont le pied à chaque obstacle butte.
> Résigne-toi, mon cœur, dans ton sommeil de brute...

Mais qu'on se penche sur leur âme : des places stérilisées la ravagent. E.-M. de Vogüé en parle de la sorte : « Tout ce que

1. Lamartine, *Harmonies poétiques*, p. 137.

la vie a replanté depuis lors y pousse mal, avec des fleurs trop pâles. » Alentour, des fonds d'amertume que trop d'expériences ont creusés. Puis, « quelle leçon de désenchantement, ces contrastes entre les anciens désespoirs et les tranquillités actuelles ! Du jour où l'on sait qu'il n'y a pas d'éternels regrets, l'on sait aussi qu'il n'y a pas d'éternel bonheur, et alors c'est bien fini d'être jeune [1]. » La vieillesse ne perçoit donc plus le rayonnement des choses qu'à travers un écran de misères. Un certain alanguissement de l'esprit, l'émoussement graduel des sens accentuent sa détresse. Et la « Grande Ténèbre » qui se condense à l'horizon, l'approche de la mort, dissout à mesure les rares petites joies du crépuscule. Or,

> ... Quand les biens que l'homme envie
> Déborderaient dans un seul cœur,
> La mort seule, au bout de la vie,
> Fait un supplice du bonheur ! [2]

En vérité, chaque homme, aux tournants de sa carrière, commente dans un poignant solo le chœur plaintif de l'humanité. La nature n'a rien d'assez recherché parmi les trésors de ses jouissances pour apaiser sa soif de bonheur : il veut la PLÉNITUDE et la PERPÉTUITÉ. Bossuet avait bien vu que la félicité se compose de tant de pièces qu'il en manque toujours quelqu'une. Tous les âges et tous les hommes : l'adolescent, l'adulte et le vieillard la recherchent avec amertume, cette pièce, quelquefois avec morbidité :

> Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte :
> Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
> Plonger au fond du gouffre — enfer ou ciel, qu'importe !
> Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau [3]...

Mais les plaisirs qu'on y jette creusent l'abîme et l'élargissent. « Ce qui séduit le cœur, explique M. Sertillanges [4], c'est beau-

1. Bourget, *Une ressemblance.*
2. Lamartine, *Harmonies poétiques.*
3. Baudelaire.
4. *o. l.* chap. X.

coup moins la chose elle-même qu'il se propose comme fin : l'amour, la science, la gloire, la fortune, que les nuances d'infinité dont ses yeux la colorent, que l'idéal qui enveloppe ce réel. Hélas ! la main qui saisit, altère les teintes ; elle ne peut qu'emporter l'objet sans ravir l'auréole. Pauvre désabusé ! toi qui rêvais de l'immense, tu n'obtiens qu'une mesure ; tu voulais goulûment l'entier et voici des portions... »

Encore, si c'était pour longtemps ! Ainsi que le sable entre les doigts d'un enfant, les joies de l'homme lui échappent, fragment par fragment, et toujours trop tôt, hélas ! On les prolongerait, que ses déceptions et ses plaintes seraient pareilles, et cela, parce que toute limite répugne à l'âme ; parce que ses aspirations profondes vont à ce qui est définitif. « Tout ce qui doit finir n'est rien, note encore M. Sertillanges ; tout ce qui tend à zéro, c'est zéro. Car tout mouvement se caractérise par son terme. » — Non, des bonheurs multiples et successifs ne suffiront jamais ; c'est au bonheur même que l'homme aspire, et cela, de toutes ses forces.

Il nous semble prouvé **que l'universel seul parvient à combler nos capacités**, l'universel en tout sens, dans le sens de la DURÉE comme dans le sens de la COMPRÉHENSION. — De ce fait, il nous faut maintenant dégager la signification. Or, nous prétendons qu'il est impossible que ces capacités restent toujours à vide, et qu'il faut qu'un jour ou l'autre, nos aspirations au Bonheur et au Bonheur parfait soient assouvies définitivement. L'homme aspire donc au Bonheur parfait. Or, une aspiration de ce genre, vraiment humaine et universellement humaine, ne peut pas être sans objet.

Cette aspiration garantit la réalité de son objet.

I. *A*) Regardons un instant le MONDE INFÉRIEUR et ses correspondances entre les moyens et les fins, les facultés et les fonctions, les aspirations et les accomplissements. « Partout, explique M. Piat, qui a donné à l'argument une impressionnante

ampleur, partout où l'on trouve des animaux pourvus d'yeux, il y a des ondulations lumineuses ; partout où l'on trouve des animaux pourvus d'ouïe, il y a des vibrations sonores. L'organe génésique du mâle a toujours pour corrélatif l'organe génésique de la femelle, et réciproquement. Rien de vain dans l'accommodation des êtres vivants aux conditions ambiantes ; rien qui s'y déploie entièrement et définitivement dans le vide...

...Non seulement la finalité qui se révèle entre les fonctions de la vie et leurs objets respectifs, est un fait constant, qui prend une précision et une extension toujours croissantes ; mais encore c'est pour les savants une idée directrice et qui ne trompe pas : elle est le ressort fondamental de toute recherche biologique. Un phénomène quelconque une fois donné, la question n'est plus de savoir s'il a une cause, mais quelle elle peut être. De même, une fonction organique une fois constatée, la question n'est plus de savoir si elle a son but, mais quelle en est la nature[1]... »

B) Se pourrait-il que cette loi de finalité qui veut que toute fonction biologique ait un corrélatif dans la réalité, s'arrête brusquement et disparaisse dès que l'on entre dans un MONDE SUPÉRIEUR ? Quand, aux approches de l'hiver, l'instinct pousse les jeunes hirondelles à chercher un climat plus doux, nous sommes bien assurés qu'elles le trouveront. Et quand un malaise intérieur nous saisit, nous domine parmi les joies de la nature ; quand des frémissements d'ailes haussent notre cœur, par-dessus tout le réel, jusqu'à des régions inaccessibles, il n'y aurait là qu'attirance vers le vide, course folle au néant, un leurre ? — Mais non, c'est impossible. La raison se refuse à reconnaître une antinomie aussi révoltante, elle n'admet point que le chef-d'œuvre humain soit une œuvre manquée et qu'il ait le monopole des aspirations sans objet. *Le principe téléologique dit que l'objet doit correspondre à la fonction et la fonction à l'organe ; donc ce Bonheur sans mélange et sans fin qui nous attire et nous tourmente, n'est pas une pure idée, il ne peut pas être une chimère...*

---

1. *Op. cit.*, pp. 153-154.

II. Du reste, *le désir que nous en avons*, intense et tenace, ne *jaillit* aucunement de notre libre volonté mais *des profondeurs de notre être*. Tous l'éprouvent, et partout, et toujours ; il apparaît comme une chose absolument impersonnelle ; il représente chez l'être intelligent la même chose que l'instinct chez l'être sensitif. « Nous voulons l'infini sans le vouloir ; nous le voulons en le niant ; nous le voulons en le combattant... Le cri que je pousse est un appel de l'être ; c'est la nature, c'est la terre, c'est l'humanité qui brame, tel le cerf altéré, à travers ma bouche inconsciente [1] ».

Mais alors ? Puisqu'*un désir naturel ne trompe jamais* ? Qu'on nous épargne, à ce propos, les plaisanteries faciles : J'ambitionne le prix Nobel : roulera-t-il ses flots d'or dans mes coffres ? Je rêve d'un habit à palmes vertes : me tombera-t-il sur le dos ? — Il y va, dans cette folle hypothèse, d'une libre création de votre intelligence, et si elle trompe, qui trompera-t-elle sinon vous-même qui l'avez sottement créée ? Ici, il s'agit d'une tendance connaturelle, d'une donnée inhérente au psychisme humain. Qu'elle induise en erreur, qu'elle n'ait point d'objet correspondant, il s'ensuit que la nature, il s'ensuit que le Créateur se joue de l'homme. Il l'aurait doté d'une volonté qui se porte nécessairement à la poursuite du Souverain Bien, et le malheureux courrait vers une chimère, vers le vide ! Il aurait creusé sa faim de Plénitude, exaspéré sa soif d'Éternité, mais nulle réalité proportionnée ne l'apaiserait, ne l'étancherait jamais !...

Loin de nous cette pensée qui serait un blasphème ! N'est-il pas évident que Dieu, la Vérité suprême, la Perfection substantielle ne saurait se faire un jeu de nos déceptions et de nos souffrances ? Aucune erreur ne procède de Lui, aucun mensonge ne peut provenir de la Vérité.

Donc un Bonheur plein et durable attend l'homme.

Son désir ne sera point frustré. Il y a quelque part de quoi combler ses aspirations incoercibles ; il faut admettre que son

1. Sertillanges, *o. c.* pp. 420-422.

activité se précipite vers un but réel, comme l'oiseau vers son nid, ou le fleuve vers l'océan. Cette nécessaire proportion entre les capacités humaines et l'Absolu, ce n'est point sur terre qu'on la trouve ; c'est donc ailleurs. D'où la survie de l'âme et l'immortalité.

***

Voilà deux faits acquis :

1° L'existence de Dieu, que l'Humanité, ma Raison et mon Cœur proclament le premier principe de toutes choses, le Créateur et la Providence du monde ;

2° L'existence de l'AME qu'il a voulue son chef-d'œuvre la douant d'avantages très spéciaux : l'intelligence, la volonté, la survivance éternelle.

— Il reste à établir un troisième fait : à savoir, qu'il y a entre Dieu et l'Ame des RELATIONS INDISPENSABLES.

LA PHILOSOPHIE DÉMONTRE QU'IL Y A CHEZ L'HOMME,

Une âme, — un *principe réel* d'où procèdent les phénomènes vitaux.

Unique, — au témoignage du *sens intime* et du *langage humain.*

Immatérielle ou sans parties, — puisque les *expériences de Flourens* prouvent que le principe identique et permanent du souvenir est irréductible à la matière.

Spirituelle, existant indépendamment de toute substance conjointe,

I. car UN ACTE NE PEUT CONTENIR PLUS DE PERFECTION QUE LE PRINCIPE DONT IL RÉSULTE. — Les *philosophes* l'affirment et les *savants* le reconnaissent.

OR, MA PENSÉE SAISIT DES RÉALITÉS TOUT A FAIT IMMATÉRIELLES, — comme l'honneur, la justice, le droit, la moralité, la vertu,

ET L'IMMATÉRIEL DANS LE MATÉRIEL MÊME : — de *l'image* des choses elle dégage *l'idée.*

DONC MA PENSÉE EST DU MÊME ORDRE QUE L'OBJET QU'ELLE S'EFFORCE DE JOINDRE, — sinon elle ne l'atteindrait point, tout effet devant avoir une *cause proportionnée.*

DONC LA FORCE D'OU ELLE PROCÈDE EST INTRINSÈQUEMENT DÉGAGÉE DE LA MATIÈRE, — car telle *opération* telle *nature.*

II. JE SUIS LIBRE. — *Ma conscience et celle des autres hommes,* en témoignent, à l'encontre du

- DÉTERMINISME MÉCANIQUE, — qui a tort d'appliquer aux phénomènes *psychiques* la loi des phénomènes physico-chimiques.
- DÉTERMINISME PHYSIOLOGIQUE, — dont l'argument *incertain* appelle des *réserves* et *n'infirme pas la liberté*
- DÉTERMINISME PSYCHOLOGIQUE, — fondé sur un *paralogisme* et sur une *argutie.*

OR, LA MATIÈRE EST NÉCESSITÉE — elle ne saurait modifier son état ni se mettre en mouvement, ni changer sa direction, ni arrêter son élan ou l'intensifier.

DONC MES LIBRES VOLITIONS DÉRIVENT D'UN PRINCIPE SPIRITUEL. — Mon âme ayant une *opération* que le corps ne peut lui donner, a nécessairement une *existence* qu'elle ne tient pas de lui ni du composé qu'elle forme avec lui.

N. B. Le cas des sourdes-muettes aveugles fournit une contre-épreuve. En cautionnant la philosophie scolastique, il cautionne les thèses spiritualistes.

et immortelle, car

I. *En droit,* l'âme humaine échappe à la mort ; elle ne disparaît

- ni AVEC LE CORPS, — puisqu'elle *n'en dépend point.*
- ni APRÈS LE CORPS : — sa *simplicité* s'oppose à toute division, à toute décomposition, à tout alanguissement ; et, d'autre part, les forces créées sont *impuissantes* à l'anéantir.

En fait, l'âme humaine ne retournera pas au néant : — la divine *Sagesse* se contredirait en traitant comme mortel ce qu'elle a fait immortel ; la divine *Justice* serait cruelle aux bons et propice aux méchants.

II. L'HOMME ASPIRE VAINEMENT A GOUTER UN BONHEUR PLEIN ET DURABLE : — à preuve, les *doctrines religieuses,* les *systèmes philosophiques* et *l'expérience à tout âge.*

OR, CETTE OPÉRATION GARANTIT LA RÉALITÉ DE SON OBJET : — 1°) parce qu'il est *inadmissible* que la loi de finalité, qui veut que toute fonction biologique ait un corrélatif dans la réalité, ne se vérifie pas uniquement chez l'homme ; 2°) parce qu'il serait *monstrueux* qu'un désir inhérent au psychisme humain, et dès lors imputable au Créateur, poussât vers une chimère.

DONC UN BONHEUR PLEIN ET DURABLE ATTEND L'HOMME : — ce n'est pas sur la terre qu'on le trouve ; c'est donc ailleurs : d'où la survie et l'immortalité.

UNE RELIGION EST-ELLE NÉCESSAIRE A L'HOMME ?

La Raison et le Cœur l'affirment d'une manière catégorique. Tellement que le souci de mieux résoudre les problèmes si humains de la Destinée et du Devoir, leur fait écarter, en considération même de son insuffisance, la Religion simplement naturelle.

Ils désirent une Religion positive : sa convenance et sa possibilité leur semblent manifestes.

Mais a-t-elle été faite aux hommes, cette Révélation toujours et partout attendue ? Par intérêt autant que par esprit de justice, la Raison et le Cœur se doivent de le rechercher sans délai.

Et puisque la Religion catholique avance les titres extraordinaires qu'elle prétend avoir à ce dépôt divin, elle mérite, assurément, d'être examinée la première.

— Soit trois grandes subdivisions.

I. La Religion naturelle.
II. La Religion positive.
III. La Religion catholique.

I

La Religion naturelle.

CHAPITRE PREMIER.

La Raison et le Cœur de l'homme réclament certaines croyances et certaines pratiques religieuses.

A) Les exigences de la Raison.

« Auteur et maître, explique Mgr d'Hulst, c'est tout un. Qu'est-ce qui fonde la propriété, sinon le travail ? Quand j'ai fait une œuvre, elle est mienne. Que ce soit l'œuvre de ma pensée ou l'œuvre de ma main, qu'elle soit écrite sur le papier, peinte sur la toile, taillée dans le marbre, qu'importe ? Elle est à moi si je l'ai faite...

» Et Dieu, messieurs, quel ouvrier ! Il n'a pas nos façons infirmes de travailler. Il ne se borne pas, lui, à modifier quelque peu la surface des choses, à en faire varier la forme, à en diriger les adaptations. Ce qu'il apporte en créant, c'est le fonds même de l'être, sa réalité, sa substance...

» Que fait-il dans ses ouvrages ? Il y fait tout. Et il n'en serait

pas le maître ? Cherchez, cherchez un titre de propriété qui vaille celui-là [1]. »

— A étudier sérieusement la question, on comprend que le lien entre le Créateur et sa créature, lien INÉVITABLE et PHYSIQUE, doit devenir MORAL et VOLONTAIRE. Car si, par un privilège unique, l'homme possède une intelligence qui conçoit l'excellence du Créateur et son Souverain domaine, n'est-ce pas afin qu'il proclame avec admiration cette excellence suprême et qu'il admette sa souveraineté en inclinant sa propre volonté à le servir ? Évidemment ! Les subordinations qu'implique l'ordre des choses ne peuvent être niées ou violées. Admettriez-vous que le serviteur récuse l'autorité du chef de famille ou que l'enfant soit irrespectueux envers sa mère ? Ou qu'il lui désobéisse et se révolte contre elle ?

Puis donc que Dieu existe, il faut impérieusement que je le reconnaisse pour ce qu'Il est, et que je reconnaisse ce qu'Il est pour moi. La raison m'a enseigné que je viens de Lui, que je dépends de Lui, que je ne suis pas « un être d'un jour qui s'agite une heure » : mon apanage est l'Immortalité. Mais que sont ces traits de lumière dans la nuit de mon âme ? Ils ne suffisent pas à l'éclairer. Je veux sur Celui que je sais et que je sens mon Maître, des notions nettes, absolument invariables ; je m'inquiète à la pensée qu'Il a pu parler, donner des ordres, s'engager lui-même par des promesses. Je désire une réponse apaisante aux mystères dont Il m'enveloppe et qui me cachent à moi-même : la douleur, le mal, l'existence en ma nature de tendances contradictoires. Et l'avenir me préoccupe aussi : se jouerait-elle à tout jamais de moi, cette Justice souveraine qui tolère ici-bas tant d'injustices ? Est-ce qu'elle distribue après la mort des récompenses ou des châtiments ? Quelles conditions précises pose-t-elle à mon salut et au pardon qu'elle accorderait à ceux qui reviendraient à elle, après l'avoir offensée ?

Combien donc j'ai besoin d'un ensemble de c r o y a n c e s et de p r a t i q u e s !

Et voici paraître la Religion naturelle. Destinée humaine

---

1. *Conférences de Notre-Dame*, 1893.

et réalité religieuse s'appellent l'une et l'autre. « Le pivot de la vie religieuse est l'intérêt que prend l'individu à sa destinée personnelle. » Ainsi parlait M. Boutroux, résumant la pensée de William James.

B) Les aspirations religieuses du Cœur.

« Il y avait une femme, raconte Guyau, dont l'innocente folie était de se croire fiancée et à la veille de ses noces. Le matin en s'éveillant, elle demandait une robe blanche, une couronne de mariée, et souriante se paraît. « C'est pour aujourd'hui », disait-elle. Et elle passait sa vie dans cette certitude toujours déçue et toujours vivace, n'ôtant que pour la remettre sa robe d'espérance. — L'humanité est comme cette femme ; oublieuse de toute déception, elle attend chaque jour la venue de son idéal ; il y a probablement des centaines de siècles qu'elle dit : « C'est pour demain. » Chaque génération revêt à son tour la robe blanche. La foi est éternelle comme le printemps et les fleurs !... » — Oui, elle est éternelle, la foi à la survivance. Las d'avoir tendu ses deux bras sur le vide et de n'étreindre que des objets qui toujours lui échappent, l'homme, malgré lui, vers le ciel a dû lever les yeux ; il espère rencontrer le bonheur en dehors et au-dessus du monde expérimental, dans le royaume de Dieu.

Or, cette espérance pose une nouvelle fois le problème de la Destinée et le complique d'un autre, non moins angoissant, celui de la Conscience. POURQUOI VIVRE si tout me désenchante ici-bas ? « La vie ne nous apporte pas ce que nous demandons ; elle nous apporte ce que nous repoussons de toutes nos forces et elle nous enlève, à la fin, non seulement nos objets, mais nous ; et c'est une triple contradiction à cette liberté souveraine du vouloir, à cet épanouissement qui nous paraissent la loi de notre être. Or, il y a là une nouvelle source pour le sentiment religieux. Car la souffrance, et avant tout la souffrance injuste, fait jaillir en nous tous instinctivement : premièrement une question, deuxièmement un appel à l'aide [1]. »

1. Sertillanges. *L'Église*, t. I, p. 4-5.

Mon Dieu ! dans ses rages intimes,
Dans ses tourments, dans ses repos,
Dans ses peurs, dans ses pantomimes,
L'âme vous hèle à tout propos !

Du plus profond de ses abîmes,
Quand la souffrance avec ses limes
Corrode mon cœur et mes os,
Malgré moi, je crie à vos cimes :
Mon Dieu !

Aux coupables traînant leurs crimes,
Aux résignés pleurant leurs maux,
Arrivent toujours ces deux mots,
Soupir parlé de deuils intimes,
Vieux refrain de vieilles victimes :
Mon Dieu [1] !

De plus, afin que le Créateur consente à m'écouter et qu'il diminue mon malheur ou qu'il m'accorde un surcroît de pouvoir, COMMENT VIVRE, comment accomplir, conformément à sa volonté, les devoirs qu'entraîne ma dépendance générale et spéciale ? Un jour, j'aurai terminé ce lamentable pèlerinage aux sanctuaires illusoires du bonheur, je serai l'homme qui vient d'achever sa tâche — *defunctus* : si la véritable vie n'est pas celle qui finit à la mort mais celle qui commence le lendemain, serai-je enfin mieux partagé, et comment assurer dès aujourd'hui cette chance plus heureuse ? Il faut donc que je connaisse les relations concrètes et essentielles dans lesquelles je me trouve par naissance à l'égard de Dieu, et aussi que je les respecte scrupuleusement. Encore un coup, j'aboutis à la Religion naturelle.

— Hélas ! pourquoi faut-il qu'elle ne me réserve que déception ?

1 Maurice Rollinat, *Névroses*.

CHAPITRE II.

Les croyances et les pratiques de la Religion naturelle ne satisfont ni la Raison ni le Cœur de l'homme.

Je me heurte immédiatement à une difficulté formidable. Le devoir religieux ne serait-il qu'un leurre ? Car

l'ensemble de l'Humanité se dit impuissant, pratiquement, à résoudre le problème de la Destinée et à vivre selon la Conscience.

Tout le monde reconnaît à l'intelligence la PUISSANCE PHYSIQUE d'atteindre le Vrai, à la volonté celle d'opérer le Bien.

Seulement, quand il s'agit de ces problèmes — essentiels pourtant, et humains au premier chef, de la Destinée et du Devoir — le jeu de ces facultés est peu facile ; il manque de souplesse et, dans le domaine concret, les difficultés seront trop grandes pour être toujours vaincues. Autant parler d'INCAPACITÉ MORALE. Et encore, je ne vise pas tel ou tel homme en particulier. Pourquoi ? J'ai dit le genre humain ; je le place devant le bloc des vérités requises pour qu'il s'impose une règle de moralité parfaite et constante ; je pense à une solution ferme, certaine, à une vie sans défaillances, sans même de tâtonnements.

Sous ces réserves, développons notre thèse.

Les deux grandes avenues de la connaissance humaine : l'enseignement et la recherche personnelle, n'aboutissent pas, disons-nous en premier lieu, au secret de la Destinée.

A) La Destinée,

L'homme est visiblement fait pour penser ; c'est oute sa dignité et tout son mérite ; et tout son devoir est de penser comme il faut. Or, l'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et sa fin.

PASCAL.

Nous croyons le tenir, ce secret de la Destinée ? Toutefois, qu'on y prenne garde. Les Européens du XXe siècle portent au dedans d'eux-mêmes beaucoup de choses qui ne sont dues qu'au christianisme et qui, devenues en eux une seconde nature, ne leur semblent point l'effet du christianisme, mais celui de la nature humaine universelle[1]. Il faut donc y regarder de près. La Raison, la seule Raison réduite à ses propres forces, que peut-elle en face de ce problème de la Destinée ?

1. L'enseignement,

la voie la plus séduisante, la plus aisée, égare la raison humaine au fond d'un labyrinthe.

1. Je m'adresse aux savants. A quoi servent ici leurs instruments de recherche ? Aucun télescope n'atteint l'infini dans les profondeurs du ciel ; aucun microscope ne découvre la force initiale dans les cellules étroites où se pressent les atomes; aucune distillation, aucune dissection, aucune pesée, ne dégage la grande inconnue de la matière et de la vie [2]. L'analyse des méthodes et des découvertes scientifiques, les travaux d'un Duhem, d'un Henri Poincaré, d'un Tannery, d'un Maxwell ont abattu le préjugé scientiste. « Nous ne savons et nous ne saurons jamais rien de rien : c'est le seul fait acquis, disait Pierre Loti à l'Académie Française. La vraie science n'a plus

1. Ritter, cité par Ollé-Laprune.
2. d'Hulst, *Mélanges philosophiques* p. 11.

même cette prétention d'expliquer qu'elle avait hier. Chaque fois qu'un pauvre cerveau humain d'avant-garde découvre le pourquoi de quelque chose, c'est comme s'il réussissait à forcer une nouvelle porte de fer, mais pour n'ouvrir qu'un couloir plus effarant, plus sombre, qui aboutit à une autre porte plus scellée et plus terrible [1]. » Brunetière dénie aux sciences jusqu'au pouvoir de poser convenablement la question. Et le maître de la critique libérale allemande, Harnack, précise d'une manière excellente leur autorité ou, pour mieux dire, leur impuissance en pareille matière. « Aux questions : D'où viens-tu ? Où vas-tu ? Pourquoi es-tu ici-bas ? la Science aujourd'hui ne donne pas plus de réponse qu'elle n'en donnait il y a deux ou trois mille ans. Elle nous instruit lorsqu'il s'agit de faits, elle nous explique ce qui semblait être des contradictions, elle coordonne les phénomènes et rectifie les illusions de notre imagination. Elle ne nous apprend pas où commence la courbe du monde, ni celle de notre propre vie — et non plus où conduit cette courbe... [2] »

2. Désappointé, je consulte les PHILOSOPHES. Dès l'abord, ils sont décourageants. « C'est le doute absolu, fondamental, sur tous les principes, sur le bien et sur le mal, sur le devoir et sur le crime [3]. » Ils confessent eux-mêmes que leurs solutions manquent d'équilibre. « Depuis trois mille ans que les questions philosophiques sont débattues, il n'en n'est pas une, déclare Jouffroy, qui soit définitivement résolue. » « Ce qui paraît démontré vrai aujourd'hui, sera peut-être démontré faux demain », renchérit Jules Simon. Et voici qu'un professeur éminent, M. Sertillanges, affirme le désarroi qui règne chez les philosophes. « Il n'y a plus aujourd'hui de philosophie, dit-il, je veux dire de doctrine groupant ensemble un groupe quelque peu respectable d'esprits. Il y a des philosophes ; il y en a autant que d'hommes. Je défie qu'on me montre à l'heure actuelle deux professeurs en renom qui s'entendent sur les principes les plus essentiels. Une vraie tempête intellectuelle

1. Réception de M. Jean Aicard.
2. *L'Essence du Christianisme*, p. 316.
3. Bourget.

nous emporte, qui non seulement creuse les flots et les agite mais qui les réduit en poussière. C'est une pulvérisation de doctrines [1]. »

Pour calmer mes angoisses intellectuelles, on répète que l'avenir établira la conciliation entre des systèmes aussi disparates, et que l'humanité pourrait bien, un jour, demander sa route à un éclectisme définitif. Fallacieuse promesse ! Un penseur qui « ne confondait pas Aristote avec Platon, et qui savait même distinguer Mallebranche d'avec Spinoza, » Brunetière, songeant à ce que nos philosophes ont dépensé de génie, de science et d'efforts, craignait que ces solutions n'eussent marqué pour jamais les bornes que ne franchira pas l'esprit humain. Je le crains, affirmait-il, et je crois qu'on peut le montrer [2] ! — Maîtres et élèves pousseront donc longtemps encore le gémissement final du Péripatéticien : « Je suis né dans l'ignorance, j'ai vécu dans l'incertitude, je meurs dans le doute. Être des êtres, ayez pitié de moi ! »

Et d'ailleurs, que m'importe demain ! Ai-je le temps d'attendre, moi ? Je veux vivre, et me diriger à travers la vie présente, je veux découvrir mon Devoir présent. Or, la doctrine qui plaît davantage à la tournure de mon intelligence et aux aspirations de mon cœur, le Spiritualisme, éclaire mon chemin uniquement de trois phares, aux trois grandes étapes de la Religion naturelle : Dieu, l'Ame, la Rétribution. C'est trop peu. « Ces quelques préceptes, reconnaît Jules Simon, ne suffisent à l'homme ni pour sa satisfaction ni pour sa consolation. » Car je prétends apprendre aussi quel genre de dangers on court après la mort, et comment on pourrait les éviter ; je tiens à soulever les voiles qui recouvrent la nature des peines, le secret du pardon, les joies de la récompense... Hélas ! je m'épuise à attendre vainement une réponse à ces questions... et à chaque fois que j'implore, les plaintes douloureuses de l'Humanité font seules écho à ma prière...

3. Et si j'allais m'adresser aux Historiens ? Décrivant les fastes religieux des peuples, ils constatent que l'espérance du

1. *Revue du Clergé Français*, 1er novembre 1907, p. 280.
2. *Discours de combat*, 2e série, p. 17 note.

bonheur et la crainte d'une punition dans l'au-delà, sont des faits généraux ; quant aux modalités, qui m'intéressent tout autant sinon davantage, ils les embrouillent sous des explications diverses et contradictoires. Paradis de Mahomet ? Nirvâna du Bouddhisme ? Schéol des Semites ? Qui donc élucidera les arrêts de la Justice Suprême ?

C'est ici que la science des Religions manifeste son incapacité : les renseignements qu'elle nous apporte ne font pas la lumière, et ils nous laissent dans l'embarras et dans une ignorance plus grande que jamais. La vérité est une. Où est la vérité ? Dualisme perse, Polythéisme africain, Panthéisme brahmanique, Monothéisme hébreu, quel imbroglio d'où l'esprit démêle malaisément le vrai et le faux, la part de la conscience universelle et la part de l'imagination, du sentiment aveugle ! Ces doctrines renferment quelque chose de la vérité ; mais comment la faire ressortir pleinement et la dégager de l'amas d'erreurs qui la déparent ?

— Retté, je crois, compara le Progrès à un écureuil qui galope, affolé, dans une cage cylindrique et mobile, sans jamais s'arrêter nulle part. L'homme qui, pour résoudre la question de la destinée, recourt à l'ENSEIGNEMENT : à l'Histoire, à la Philosophie, à la Science, je crains bien qu'il ne risque semblable mésaventure : il piétine sur place, tandis qu'il éprouve l'illusion d'avancer...

Serait-il plus heureux s'il faisait lui-même des recherches, et

2. SES TRAVAUX PERSONNELS

lui permettraient-ils d'atteindre enfin le but et d'arracher aux cieux leurs obstinés secrets ? Hélas !

a) Rappelons-nous la démonstration de l'existence de Dieu, puis, l'endoscopie que nous avons faite des phénomènes psychiques. Ces fondements de la bonne conduite humaine, avons-nous pu les poser autrement qu'avec des *forces intellectuelles* acquises au prix d'une laborieuse culture, interdite au grand nombre ? Pensons-y mûrement. « La science est un luxe, comme une galerie de tableaux, comme la vaisselle d'or et

d'argent, comme les festins, comme les vêtements somptueux. Elle l'est bien plus encore que toutes ces splendeurs de la grande richesse. Car on peut hériter de la richesse et de son faste, mais on n'hérite pas de la science. Chacun de nous, quand il vient en ce monde, se trouve dans la même situation en face de la science, que l'homme qui arrive à la ville en sabots n'ayant pour toutes ressources que la vigueur de ses bras et l'ingéniosité de son esprit. Comme celui-ci doit faire son chemin dans le monde, nous avons à faire notre fortune intellectuelle, et si nous n'avons pas d'intelligence ou de loisirs, ou quelque argent, ou plutôt tout cela à la fois, nous sommes voués à un échec certain[1] ». — Le peuple, les pauvres gens, les « petits », et ils sont les plus nombreux, seraient-ils donc condamnés à ne jamais connaître la Vérité ?

b) Il n'y a pas seulement ceux-là. L'avocat, le magistrat, le médecin, l'industriel, l'ingénieur, le grand propriétaire, le commerçant, l'employé, partagent de fait leur infortune. Toute leur activité se consume au profit de leurs occupations journalières. Absorbés par des exigences pratiques, comment éprouveraient-ils le *goût* de la spéculation pure, de la philosophie, de la théologie ? Que le problème qui s'imposait à Pascal, leur apparaisse tout-à-coup : « Que dira-t-on qui soit bon ? La chasteté ? Je dis que non, car le monde finirait. Le mariage ? Non : la continence vaut mieux. De ne pas tuer ? Non, car les désordres seraient horribles, et les méchants tueraient tous les bons. De tuer ? Non, car cela détruit la nature... » — s'efforceraient-ils de dégager le vrai du faux, de distinguer le bien du mal, et de trouver la juste nuance qui précise la Vérité et la Vertu ? Cela est cependant nécessaire pour vivre moralement, comme sont nécessaires pour marcher les tendons et les muscles. Et à supposer qu'ils le fassent, je crains fort qu'ils n'aboutissent jamais.

c) Où trouveraient-ils le *temps* indispensable à ces études longues et minutieuses ? Qu'on leur prête gratuitement la méditation approfondie d'un Newman, ses habitudes de pensée

1. Blanche, *op. cit.*

solitaire et de réflexion intense, ses connaissances très spéciales : useront-ils, comme lui, douze années à résoudre la question religieuse ? Et l'insoumission du cœur à la raison ne va-t-elle point retarder chez eux, plus longtemps encore, l'heure de franchir les derniers obstacles ? — « Nos pensées, dit Bourget, forment un jeu de patience merveilleux ; il s'agit de trouver entre elles un certain ordre. Tant que cet ordre n'est pas trouvé, elles clochent entre elles et nous font mal ; quand vous le tenez, vous voyez Dieu [1]. » Oui. Mais l'homme est de glace pour la vérité ; il est de feu pour le mensonge. L'ordre trouvé a souvent du mal à se maintenir ; il y faut la même inlassable patience qu'il a fallu pour l'instituer. Ces recherches rationnelles, purement métaphysiques et abstraites, où rien n'apaise notre besoin d'aimer, hélas ! elles ne procurent la conviction tranquille qu'après une longue durée.

La blanche Vérité dort au fond d'un grand puits.
Plus d'un fuit cet abîme, ou n'y prend jamais garde ;
Moi, par un sombre amour, tout seul je m'y hasarde,
J'y descends à travers la plus noire des nuits ;

Et j'entraîne le câble aussi loin que je puis.
Or, je l'ai déroulé jusqu'au bout : je regarde,
Et, les bras étendus, la prunelle hagarde,
J'oscille sans rien voir ni rencontrer d'appuis.

Elle est là cependant, je l'entends qui respire ;
Mais, pendule éternel que sa puissance attire,
Je passe et je repasse, et tâte l'ombre en vain.

Ne pourrai-je allonger cette corde flottante,
Ni remonter au jour dont la gaîté me tente ?
Et dois-je dans l'horreur me balancer sans fin [2] ?

... Toutes les créatures tracent leur chemin de lumière sans jamais s'égarer ; les fleuves s'en vont sûrement vers la mer ; le germe épanouit sa fleur et porte son fruit ; le poussin, résolûment, brise sa coquille à l'instant favorable, et court aussi-

1. *L'Émigré.*
2. Sully-Prudhomme.

tôt vers le grain qu'il sait être sa nourriture. « Et l'homme seul, s'écrie le P. Blanche, au milieu de ces êtres qui agissent avec une certitude sans ombre, dans une sécurité parfaite, l'homme seul, tandis qu'il sent bouillonner dans ses veines les ondes d'un sang généreux, tandis que sa volonté frémit comme un coursier impatient qui ronge son frein et cherche à s'élancer dans l'espace, l'homme seul devrait arrêter toutes ces forces, leur dire : « Attendez, attendez que je sache ! » Il devrait s'asseoir, silencieux et sombre, en songeant de longues années : « Pourquoi suis-je ici ? Où vais-je et que faire ? »... — Non, non ! J'ai la confiance que Dieu est Sage, j'ai la confiance que Dieu est Bon...

Et puisque l'unique problème qui réellement nous intéresse, le problème de la Destinée, demeure impénétrable à nos pauvres yeux humains si nous essayons de l'atteindre ; puisqu'il m'inquiète et m'épouvante, j'espère bien que là-haut va poindre une CLARTÉ NOUVELLE...

— Mais la Religion naturelle n'est pas seulement impuissante à résoudre pour tous, d'une manière prompte et convenable, les énigmes qui préoccupent la Raison et lui causent de lancinantes angoisses ; il faut dire, deuxièmement, qu'elle n'apporte pas au Cœur de la plupart des hommes, les secours qui leur permettraient de satisfaire aisément aux préceptes de la conscience.

B) Le Devoir.

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et se regardant les uns et les autres avec douleur et sans espérance attendent à leur tour. C'est l'image de la condition des hommes.

PASCAL.

« Le contentement de soi, dit M. Sully-Prudhomme, par le sacrifice, par la victoire de la volonté sur les appétits, par l'effort au service d'autrui ; le remords, l'indignation, la pudeur,

l'estime et le mépris ; la fierté et le sentiment de l'humiliation ; l'admiration, l'enthousiasme et l'aspiration extatique éveillée par le beau ; ces états de l'âme relèvent et dérivent d'un même sentiment auquel il est aisé de les ramener tous, qui échappent à l'analyse et dont la portée est peut-être considérable. Chaque homme se sent de la valeur.» Cette valeur, il ne la mesure pas seulement à ses dons naturels, sa force ou son intelligence, ses qualités acquises, sa science ou sa richesse. Il sent qu'elle se compose surtout de certains éléments d'une nature particulière, irréductible : le mérite, la responsabilité, le devoir, la vertu. C'est tout un ordre de choses qu'il n'a pas fait et qui s'impose à lui, qui l'investit, qui le domine, impérieux et vénérable, digne de son respect et de son obéissance, et dont l'absence, l'amoindrissement ou la simple violation le déprécient lui-même à ses propres yeux, troublant la paix de son âme et compromettant son espérance d'une survie bienheureuse [1]. Or,

1. L'Expérience

nous convainc de faiblesse à l'endroit du το ανθρωπευεσθαι, comme dit Aristote, de l'obligation où nous sommes de vivre raisonnablement. Tout être doit agir conformément à sa nature. Mais cette activité vraiment humaine, cette perfection morale exigent un équilibre que nous gardons malaisément.

— Bourget a comparé le cœur humain à un palimpseste dont les premiers caractères sont effacés, puis, recouverts d'une autre écriture. Seulement les signes effacés sont toujours là. Quand il s'agit d'un véritable parchemin, une réaction chimique suffit à les faire reparaître ; une réaction psychologique lorsqu'il s'agit du cœur [2]. Oui, chez tout homme, les traits de la « bête » ressuscitent à certaines heures ; et cette bête humaine tient « à ses mains, blanches comme du lait, un veau d'or plein des abominations de Babylone, de Sodome et de Lesbos. » A ceux qui trouveraient trop pessimiste ce témoignage d'Alexandre Dumas, fils, nous opposerons celui du catholique Joseph de

1. Voir dans les *Études S. J.* du 10 février 1906 un art. du R. P. Lucien Roure.
2. *Le Démon de Midi.*

Maistre. S'il n'avait jamais, ainsi que l'auteur du *Demi-Monde*, exploré la conscience des scélérats, il connaissait, en revanche, celle de l'honnête homme : eh bien ! avouait-il, c'est affreux. Et apparemment, l'honnête homme ne laisse pas aller ses passions

Comme un pâtre assoupi regarde l'eau couler... ;

il refuse d'« attabler ces pâles voyageuses dans l'hôtellerie de son corps » ; mais s'il ne consent pas toujours, il sent. Pour énorme qu'elle soit, c'est toute la différence. *Infelix ego homo* ! gémissait Paul de Tarse, dont la mémoire évoquait aussitôt le vers du poète païen :

Video meliora, proboque ;
Deteriora sequor...

Le vertueux Racine éprouvait, lui aussi, cette guerre cruelle entre deux ennemis intérieurs :

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre, par son poids funeste,
Me tient vers la terre penché.

Ce qu'un poète moderne traduisait moins noblement :

Et quel jaloux archange, aux gaîtés malfaisantes,
M'a planté dans le dos ses deux ailes géantes
Qui palpitent sans cesse et m'accablent toujours ?

Soyons francs. Dans ces conditions, il faut une prudence attentive et une vigilance sans cesse en éveil pour nous préserver de l'orgueil, et nous garder de sentiments amers à l'égard du prochain. Si l'on fait appel à notre charité, nos mains, instinctivement, se referment sur elles-mêmes et ne veulent pas donner. Nous sommes si égoïstes : nous voudrions tirer à nous tout le bien des autres et faire servir la société à nos petits

avantages privés ! D'autre part, au fond de notre âme, le mal trouve d'étranges complicités. Le Devoir quotidien, le simple « Devoir d'homme » paraît une servitude. Et les luttes nous déchirent, elles nous lassent...

Où trouver un appui, un peu de réconfort, quelque stimulant au bien ? Comment réduire à l'impuissance les instincts mauvais, et exalter, au contraire, les nobles facultés dont je sens en moi la présence et le désir d'action ?

— Est-ce par les seuls exemples de vertu que

2. L'Histoire

a conservés et qu'elle livre volontiers à mon édification et à ma formation ?

N'oublions pas qu'il s'agit ici de l'Humanité livrée à ses seules forces. Il existe, sans doute, maints et maints libres-penseurs qui se conduisent honnêtement ; mais on doit noter, à leur sujet, avec M. Maurice Barrès : « Les antichrétiens vivent dans une société toute formée par le catholicisme ; ils classent leurs idées selon le catholicisme ; ils sont eux-mêmes compris et interprétés par une société catholique ; ils bénéficient de l'atmosphère et leur noblesse morale, que des observateurs superficiels seraient tentés de prendre pour une qualité naturelle, ils la reçoivent de l'Évangile même [1]. » Laissons donc ces âmes très hautes, « semblables aux montagnes dont la cime se colore aux premiers feux du soleil. » Explorons la vallée qui dort à leur pied, dans la nuit. Là, c'est le *homo homini lupus* ; là, les foules chantent :

> Quand on ne croit à rien, que faire de la vie ?
> Il faut l'user à force de luxure,
> Jusqu'au jour où la mort passant par aventure,
> Et la trouvant courbée et vaincue à moitié
> Dans le fossé commun la poussera du pied [2].

Pourquoi dire : les foules ? Claude Lefilleul interpellait ainsi l'élite sociale : « Vous le savez bien que votre corps est lâche

1. *La grande pitié des églises de France*
2 A. Barbier.

et qu'il veut ses aises, et qu'à lâcher la bride on va très loin, du confort à la débauche, de la débauche à la cruauté [1]. » Charles Morice observe que la « nature supérieure » sait, en effet, trouver d'excellents arguments pour justifier les écarts les plus extraordinaires. — « Est-ce que le culte de la chair n'a pas eu périodiquement, en pleine civilisation chrétienne, ses docteurs et mieux ou pis, ses martyrs ? Est-il équitable d'affirmer qu'ils obéissaient tous aux plus viles suggestions ? Ne pouvaient-ils pas défendre leurs erreurs le plus « philosophiquement » du monde ? Ne s'est-il pas rencontré un Helvétius pour professer que la morale est la science, non pas du bien mais du plaisir ? De quel droit, dès lors, veut-on que je renonce aux satisfactions égoïstes ? C'est au nom de la morale que je refuserai de sacrifier mon intérêt personnel à l'intérêt général. [2] »

Et même au nom de la religion. Nous savons un peu ce que Vénus à Corinthe, Artémis à Éphèse, Astarté en Chypre, Lunus à Antioche de Pisidie permettaient à leurs dévots sectateurs ; nous savons que le facile Ovide interdisait aux jeunes filles jusqu'à l'accès du temple de Jupiter [3].

« Ceux qui sont dans le dérèglement — nous citons encore une fois Pascal — disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'éloignent de la nature, et ils la croient suivre ; comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord fuient. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port juge ceux qui sont dans un vaisseau ; mais où prendrons-nous un port dans la morale ? » — Ce port, la sagesse humaine,

3. La Philosophie,

a tenté vainement de nous l'aménager. « Tant d'idées nouvelles ont été jetées dans la circulation, tant de théories ont été conçues, tant de doutes ont été formés sur les notions qu'on

1. *Réflexions et Lectures*, p. 46.
2. *Le Retour*, p 58.
3. Tanquerey, *De Religione*, p. 126.

jugeait autrefois les plus évidentes, que nous ne savons plus si, oui ou non, la vie mérite qu'on la vive. Et nous savons moins encore comment nous devons la vivre... Et qu'on ne dise pas que toutes ces questions théoriques importent peu à la pratique : en fait, c'est bien à la pratique qu'elles aboutissent tôt ou tard. Suivant la réponse que nous y aurons faite, nous aurons telle ou telle opinion sur les droits respectifs de l'individu et de l'État, sur les rapports des sexes,... sur la notion de propriété, sur l'idée de patrie... C'est en réalité tout le détail de notre vie quotidienne, et non pas seulement les actes décisifs de notre existence qui se trouve ainsi engagé, réglé, déterminé. Et y a-t-il, on le demande, pour tout homme qui pense, problème plus troublant et plus formidable ? [1] »

Lourdement et sans qu'on y pense
Le noir descend des yeux au cœur...

Qu'ils sont malheureux, les pauvres gens qui ne demandent qu'à leurs seules forces humaines de les soutenir jusqu'à la tombe ! « On s'est flatté trop vite qu'en supprimant les dieux et les sanctions des dieux, on supprimait les souffrances les plus grandes ; premièrement, on supprimait aussi, au moins dans le même sens, les consolations les plus grandes... Le misérable, comme l'a fait l'élimination de la croyance religieuse, n'a plus qu'un seul compartiment de vie, et tout ce compartiment lui est occupé désormais par la misère..., et puisque la misère ne peut évidemment recevoir une limitation que d'un espoir au moins égal, puisque tout espoir lui est interdit, sa misère ne reçoit aucune limitation ; littéralement, elle est infinie. [2] »

Or, les gens de lettres, après les gens du commun, se sont arrêtés au bord de la route. Fatigués, ils n'en peuvent plus, de dégoût. « Il faut vraiment ne penser à rien pour ne pas ressentir la tragique absurdité de vivre, confesse Anatole France. C'est là, c'est dans notre absolue ignorance de notre raison d'être

1. V. Giraud, *Les Maîtres de l'heure*, t. II, pp. 79-80.
2. Ch. Péguy.

qu'est la racine de notre tristesse et de nos dégoûts... Dans un monde où toute illumination de la foi est éteinte, le mal et la douleur perdent jusqu'à leur signification et n'apparaissent plus que comme des plaisanteries odieuses et des farces sinistres [1]. » « Mon Dieu, s'écrie Pierre Loti, devant la banqueroute de nos plaisirs, le vide pitoyable de notre existence, le néant de nos petits rêves puérils, devant la fuite des jours et l'effeuillement de tout, que faire aux approches solennelles du grand soir ? Où nous réfugier, où nous jeter ?... » Ne pouvant imposer silence à leur cœur, d'aucuns l'étourdissent. Musset avec d'inutiles plaisirs. Baudelaire, Verlaine, Maupassant, avec de l'alcool ou de l'opium. Sainte-Beuve demandait l'oubli au travail, et il s'y enfonçait « tête baissée, comme on s'enfonce dans un puits [2]. » Leconte de Lisle invoquait le Néant :

Et toi, divine mort où tout rentre et s'efface,
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé ;
Affranchis-nous du temps, du monde et de l'espace
Et rends-nous ce repos que la vie a troublé...

Cependant le temps presse : il faut vivre, et sans délai ; il faut vivre, et sans savoir pourquoi ; il faut vivre, et sans savoir comment. « Vivre, c'est agir et pour agir, il faut être convaincu... ou, tout au moins, il faut faire comme si l'on était convaincu. Un homme qui, sous prétexte qu'aucune des routes qui s'ouvrent devant lui ne lui semblerait sûre, n'arriverait pas à se décider, et par suite, s'abstiendrait d'agir, cet homme-là serait voué à la mort ; assurément, il périrait. Être convaincu ou faire comme si on l'était, voilà donc la loi de la vie. Mais comment ne pas voir l'immense supériorité de ceux qui se décident par une véritable conviction sur ceux qui n'en ont que l'apparence ; sur ceux qui se contentent de prendre une décision en supprimant la cause qui donnerait à cette résolution sa valeur et sa fermeté [3] ? » — « J'ai, dit Édouard Rod, songé à toutes

1. *Le Jardin d'Épicure*, pp. 66-67.
2. *Lettres à Collumbet.*
3. *Revue de la Jeunesse*, 10 oct. 1912, pp. 10 & 11. Blanche. *Nécessité de la conviction religieuse.*

ces pauvres âmes qui flottent sans équilibre ni repos, au gré des passions, des convoitises et des pernicieuses idées, âmes perdues pour s'être abandonnées au tourbillon qui ne les lâche plus, âmes angoissées dont j'ai entendu le cri d'angoisse... Je me suis examiné moi-même, et me suis vu emporté comme elles. Alors j'ai compris que la Foi était nécessaire, qu'il la fallait ; et je l'ai trouvée... [1] »

Aurions-nous enfin découvert les vérités morales et religieuses indispensables pour traverser l'existence et aborder sans crainte aux rivages éternels ?... En réalité, la question de la Conscience nous ramène là où nous avait conduits le problème de la Destinée, c'est-à-dire l'existence de Dieu, gardien et fondateur de la Morale, du Maître aussi avec lequel il nous est désirable et possible de communiquer.

Mais il y a ici des exigences nouvelles. Le bien que nous impose la Conscience est difficile à réaliser. Que de chaînes semblent me retenir et, par ailleurs, combien d'attraits inférieurs me sollicitent ! Il faudra donc se résoudre à tous les sacrifices, ceux qu'exigent le devoir individuel et le devoir social ; il faudra donc combattre les tendances égoïstes de ma nature. Au fond, nous désirons vivre raisonnablement, quelles que soient les difficultés de la vertu. « Malgré la vue de tant de misères, qui nous touchent, qui nous tiennent à la gorge, nous avons, constate Pascal, un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève. » Mais hélas ! que nous parvenons malaisément à cette grandeur morale ! **Et puisque chacun éprouve combien l'homme a de la peine à faire l'homme ; à garder intacts et dans un victorieux équilibre les éléments qui assurent sa valeur, à vivre comme une créature de Dieu ; IL APPELLE AU SECOURS,... tout son être pitoyable tend vers le ciel, avec l'avidité d'une rose qui s'ouvre au soleil...**

— Ainsi se pose la question d'une Religion Positive.

---

1. *Le Sens de la vie*, p. 271.

II

La Religion Positive.

CHAPITRE PREMIER

La convenance d'une Religion Positive.

...Cette année, à cause de la fonte des neiges qui a été tardive, le niveau d'eau est resté longtemps très élevé et les nénuphars, dont la tige est relativement courte et qui ne poussent que sur les bas-fonds, ne parvenaient pas à percer. On voyait, sous une mince couche d'eau, des centaines de boutons à couture blanche, pareils à de petites têtes au bout de longs cous tendus, oh ! mais tendus à se rompre ! Tous les jours les tiges s'allongeaient, mais s'affilaient en même temps. Je voyais mes plantes à la limite de l'effort. Leur désir de vivre avait quelque chose d'héroïque. Je disais au Soleil qui les attirait : « Soleil, triompheras-tu ?... » Et puis je voyais l'eau qui ne diminuait pas assez vite et je tremblais : « Ils n'arriveront pas ! Demain, je les verrai morts sur la vase... » A la fin, le soleil a triomphé. Avant mon départ, toutes les belles fleurs de cire s'étalaient sur l'eau. Voyez-vous, mon petit, devant cela, je n'ai pu me défendre de réfléchir. Vous, moi, tous les chercheurs, nous sommes de petites têtes noyées sous un lac d'ignorance et nous tendons le cou avec une touchante unanimité vers une lumière passionnément voulue. Sous quel soleil s'épanouiront nos intelligences lorsqu'elles arriveront au jour ?... Il faut qu'il y ait un soleil

F. DE CUREL.

Répétons-le.

A.) Si la VÉRITÉ RELIGIEUSE certaine, exempte de lacunes et d'erreurs, n'est accessible au genre humain qu'après de nombreuses et difficiles recherches ; si l'esprit, sans elle, se débat contre l'incertitude, la misère et le désespoir, il paraît logique et il semble convenable que Dieu, le seul Être qui sache, veuille bien nous dire quelques-uns des secrets de sa science cachée. Il aurait suffi que sa Providence générale plaçât, aux tournants des âges, quelques génies aux enseignements desquels une sainteté de vie extraordinaire eût donné une valeur prépondérante. Cela n'a pas été. Considérons immédiatement l'autre hypothèse : une intervention spéciale du Créateur.

B.) Si, pour éveiller en lui la confiance et l'amour qui, seuls, touchent la volonté et l'incitent à observer la Loi MORALE, l'homme ne trouve ici-bas qu'un spectacle qui laisse « comme une oppression dans l'âme partagée entre la vénération, la terreur et l'indifférence » ; à savoir, la vue de « cet énorme et terrifiant Isolé dont on ne connaît pas assez le sentiment vis-à-vis du monde, dont on n'expérimente pas assez le bienveillant intérêt pour oser se fier aussi absolument à Lui que la généralité des fils à la généralité des pères, » — il paraît logique et il semble convenable, encore une fois, qu'une lumière nouvelle de là-haut éclaire Dieu, son maître, son Bien suprême, et devienne le stimulant de ses propres actions vertueuses.

L'homme y aspire. Afin de surmonter la crainte qui l'empêcherait d'aller vers ce Dieu, son cœur demande à des signes divins la garantie qu'il va rencontrer auprès de Lui, avec une protection assurée, la satisfaction totale du besoin qu'il a d'être heureux. Ce n'est pas une opinion personnelle que nous exprimons ; c'est un fait humain, historique et objectif. Nous l'envisageons comme un réflexe psychologique, l'apologète n'ayant pas à s'occuper ici des traces possibles d'une Révélation primitive.

Toujours et partout, l'Humanité espère une Révélation, comme une chose opportune.

Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, a in de tendre les bras au Libérateur.

PASCAL.

1. Qu'on songe, d'abord, à **la faillite de la Religion naturelle.** Au XVIIIe siècle, Kant, Voltaire, Rousseau ont essayé, mais vainement, de la remettre à la mode. Plus récemment, Maine de Biran, Jouffroy, Cousin, Caro, Jules Simon, Paul Janet, et beaucoup d'autres se sont évertués à la recouvrir d'un discret maquillage chrétien. Ils conduisaient l'opinion, ils avaient la faveur ; et pourtant, l'homme n'a prétendu nouer des relations avec la Divinité que par les religions révélées et positives.

2. Étudiez les peuples, anciens ou modernes : **où donc ont-ils puisé leurs connaissances religieuses ?** Quand il s'agit d'élucider le sens de la vie, les Perses ne vont-ils pas consulter le Zend-Avesta ; les Hindous, le Vêda ; les Chinois, le King ; les fils de Mahomet, le Coran ? Les Juifs scrutent la Loi et les Prophètes. Les chrétiens demandent leur lumière à la Bible et surtout à l'Évangile. Tous ces livres revendiquent une origine surnaturelle. D'autre part, et afin qu'une vertu céleste soutienne leur volonté, les hommes de tous temps et de tous pays, recourent aux lustrations, aux rites sacrés, aux sacrifices.

Ce double sentiment, ce très intense désir de savoir plus et de pouvoir mieux, l'Histoire nous le montre qui jaillit, à quelques époques, dans un élan prestigieux : ce fut en Palestine l'espérance messianique ; ce fut, parmi les païens eux-mêmes, vers la venue du Christ, une vague et troublante recherche de rédemption ; ce fut, chez les tenants de la philosophie platonicienne, des aspirations confuses après une vitalité supranaturelle.

3. **Ce besoin du divin travaille aussi les incrédules modernes.** « Il y a chez nous tous, disait Maurice Barrès à la Chambre des députés français, il y a chez nous tous un fond mystérieux et qui ne trouve satisfaction que dans ce phénomène, mystérieux lui-même, qu'on appelle la croyance. Il y a une part dans

l'âme, et la plus profonde, que le rationalisme ne rassasie pas et qu'il ne peut même pas atteindre. Demandez plutôt aux chefs de ce mouvement de libre-pensée qui nous emporte. Allez rue Monsieur-le-Prince, Auguste Comte y construisit une église. Allez là-bas en Provence, vous y verrez l'oratoire que Stuart Mill y éleva...Tous ne construisent pas des oratoires, tous ne vont pas jusqu'à donner une forme sensible à leurs aspirations religieuses, mais tous, au terme de leurs travaux, ils trouvent l'inconnaissable et ne se résignent pas à vivre sans aucune espèce de communication avec lui. Ils veulent l'atteindre, s'y abreuver. [1] »

Maxime du Camp aurait volontiers parcouru à genoux le chemin de Damas. Dostoïewsky se fût laissé arracher les entrailles en souriant à ses bourreaux, pourvu seulement qu'il eût trouvé une foi et un Dieu. « Écoutant le bruit des belles fêtes chrétiennes, la voix touchante des cloches et comme leur doux reproche maternel, l'esprit reste ferme, déclarait Michelet, mais l'âme est bien triste... Ah ! que ne suis-je avec eux, un des leurs et le plus simple, le moindre de ces enfants ! »

— Nous pourrions citer par centaines les aveux douloureux des philosophes, des écrivains, des savants, des artistes sortis d'une Église et revenus à la religion naturelle. Un brouillard a passé sur leur intelligence et l'a, pour ainsi dire, engourdie ; ils sentent que leur cœur bat follement dans le vide ; et ils sanglotent...

> Oh ! ne pouvoir plier l'orgueil de mes jarrets
> Sur ces dalles que tant de douleurs ont baisées ;
> Ne plus pouvoir prier sur ces marches usées
> Des vieux autels que j'adorais [2] !

Chose remarquable ! Même ceux qui méprisent la révélation chrétienne sont en quête d'une lumière et d'un secours qui les dépassent. Un morceau de fer, selon eux, conjure le sortilège que le prêtre est censé leur jeter ; un trèfle à quatre feuilles, une breloque à l'effigie de l'animal qu'affectionna Monselet

1. *La Grande Pitié des Églises de France.*
2. Edm. Haraucourt.

leur portent bonheur ; Nénette et Rintintin les ont évidemment préservés de la mitraille lorsque les avions allemands ou la grosse Bertha bombardaient Paris. Avant la guerre, une secte wallonne, l'ANTOINISME, groupait 260.000 dupes. Le SCIENTISME compterait aujourd'hui 2.000.000 d'adhérents. Et M. Goblet d'Alviella a reconnu que le SPIRITISME et la THÉOSOPHIE recrutent leurs pontifes jusqu'au fond des loges maçonniques ! [1]

Le sentiment religieux ! s'écriait Brunetière. On en peut bien quelque temps interrompre le cours ; on ne saurait en dessécher la source. Et il achevait sur ce défi : Si vous ne croyez pas au surnaturel, vous croirez au merveilleux ! [2]

***

N'avons-nous pas maintenant le droit de conclure que **l'homme, dans son état actuel, possède au fond de son âme non pas sans doute l'exigence qui demanderait nécessairement et effectivement une Lumière et un Secours d'En-Haut, mais un désir inéluctable et troublant, « une pierre d'attente » pour la Révélation** ? Il est, semble-t-il, psychologiquement préparé à l'action extérieure et gratuite de Dieu ; il l'appelle à chaque tournant de sa vie, elle lui convient on ne peut mieux, et elle répond merveilleusement aux plus intimes aspirations de son cœur, créé par Dieu et pour Dieu.

Dès lors se pose la question : si le Créateur pouvait et s'il a daigné bâtir un édifice sur les fondements que nous venons de découvrir ?

---

1. Sénat de Belgique, 7 mai 1912.
2. *Discours de combat.*

CHAPITRE II

La possibilité d'une Religion positive.

Il semblerait que je devrais ne suivre que cette lumière naturelle qui est en moi et, par la force naturelle de mon cœur, m'unir à Dieu ! Mais non ? Car ceci même est une contradiction. Moi, être fini, je ne puis atteindre l'infini par mes propres forces... Il m'est absolument impossible, dans ma faiblesse, d'atteindre ce qui dépasse toute force humaine : dans ma nature, d'atteindre le surnaturel, en dehors des signes que Dieu lui-même m'a envoyés pour le connaître...

Il faut pourtant aller jusqu'au bout... Donc — et mon sentiment est ici conforme à ma raison — sans des signes, je ne puis pas connaître cet être inouï, que rien d'humain ne peut me représenter, unique en trois personnes, invisible et pourtant présent, maître du temps et pourtant hors du temps, infigurable et pourtant réel. Mais, au contraire, avec des signes — pourvu qu'ils soient révélés — nous pouvons joindre cet ordre surnaturel...

Il faut que l'infini descende jusqu'à nous, se fasse fini pour nous, et ce n'est pas à nous de le limiter, mais lui seul doit venir à nous, pour que nous soyons exaltés jusqu'à lui.

E. PSICHARI.

Nous pourrions examiner au préalable si la Révélation est possible absolument et spéculativement. Laissons cela : qui peut *a priori* déterminer les limites de l'action divine ? Il vaut mieux étudier le problème du côté où il nous trouble, et voir si certaines réclamations hautaines et tapageuses sont ici justifiées.

I. Rien, du côté de l'homme, ne s'oppose à une Révélation.

L'homme, tout d'abord, revendique L'AUTONOMIE DE SA RAISON. Une règle imposée de l'extérieur, viendrait-elle du ciel lui-même, semble faire violence à son esprit et peser sur lui d'un poids intolérable ; il ne se résigne guère à l'accepter. « Si Dieu, proférait Lessing, m'offrait dans une main l'immuable vérité et dans l'autre la recherche de la vérité, je lui dirais sincèrement : Éternel, garde la vérité absolue ; elle ne convient qu'à toi. Laisse-moi seulement le pouvoir et le goût de la chercher, dussè-je ne jamais l'atteindre entière et définitive. »

Trop de contemporains font écho à cette méchante parole, sans toutefois manifester un orgueil aussi paroxystique. « La religion nous semblait une survivance, désastreuse pour la science, fatale pour la liberté... » avoue Georges Dumesnil. « Dans le pays où vous veniez de monter il faisait froid, sinon sombre, écrit Charles de Bordeu à Francis Jammes qui lui fraya les voies à la conversion, et, pour sublime qu'en fût l'aire et vaste, l'esprit n'ayant plus à fouiller en soi pour y chercher la vérité, ni à s'échapper par delà le dogme, devait être à l'étroit !... » « Peut-être aussi, avais-je peur de perdre, dans le catholicisme, l'indépendance de ma pensée... » reconnaît Louis Bertrand.

I. **Préjugé déraisonnable !** « Je vis beaucoup de catholiques, des religieux, des prêtres et des laïques, note un converti du protestantisme, M. André de Bavier. Jamais je ne constatai cette diminution de la personnalité que le catholicisme était censé produire et que je redoutais tellement. » « J'ai cherché, moi aussi, la liberté, la vérité, le bonheur, crie Jorgensen aux disciples de Brandès, ses amis d'hier ; je les ai cherchés plus passionnément que vous, plus obstinément, sans pouvoir m'arrêter que je ne les eusse trouvés, et je ne les ai trouvés que le jour où je suis revenu à la foi chrétienne. » « Ma conversion, qu'est-ce, se demande aujourd'hui Charles de Bordeu. Avant tout... un acte de raison... J'avais craint d'être à l'étroit dans le *Credo*. Je m'y meus dans l'infini, un infini que Dieu ramène autour de moi, car son regard m'y suit ; je ne m'y perds donc pas...

J'entendais garder mon esprit libre. Et je l'ai tel, certes ! plus et mieux qu'avant, puisque c'est à la vérité qu'il adhère... » Écoutons encore Louis Bertrand. « Jamais je n'ai eu, comme dans le catholicisme, la certitude de ma liberté — une liberté qui naît de l'ordre et de l'équilibre intérieurs, et qui sans s'interdire aucune excursion dans aucun domaine, est armée contre tous les mirages du sentiment et toutes les fantasmagories de l'intelligence. [1] » — Ces hommes lucides l'ont compris. Au fond, d'où qu'elles viennent les vérités conservent toujours la même valeur ; elles enrichissent l'individu d'idées directrices pour la vie.

2. **Dieu qui se révèle ne violente nullement l'intelligence humaine.** « Être souverain, il dispose librement des idées, des images, de leurs combinaisons, mieux que nous-mêmes. Subjectivement, il exerce son action (révélatrice) sur la faculté de juger, en lui donnant l'intelligence des signes qu'il lui fournit. Et cette influence n'est pas contraignante, parce qu'elle se fait, comme la connaissance humaine elle-même, par voie d'illumination intérieure, dans la lumière intellectuelle. »

Et le P. Gardeil, à qui nous empruntons ces lignes, développe ensuite cette comparaison. « La meilleure, dit-il, est celle de l'instrument. Ces cordes, ces lames de métal rendent un son au moindre attouchement : ce son peut être de soi franc, plein, s'harmonisant avec l'oreille qui jouit de sa belle qualité ; c'est le pendant de notre lumière naturelle. — Survienne un artiste, et tout aussitôt la sonorité simple et fruste de l'instrument s'élève à des effets d'harmonie musicale qu'elle ne connaissait pas, elle déverse des trésors de sensation qui, au delà de l'ouïe, vont atteindre en nous des réceptivités non soupçonnées et provoquent des réactions affirmatives d'une réalité supérieure. Ce n'est que d'un son, dites-vous. Soit ! mais tout à l'heure, ce n'était que le résonnement d'un métal grossier ; maintenant c'est le son d'une âme, d'un génie qui ouvre devant ma conscience des plans d'harmonies supérieures, et pourtant bien réalisées, que les vulgaires sonorités du métal ne laissaient pas entrevoir...

1. Mainage, *Les Témoins du renouveau catholique*. Passim.

Achevons et disons que Dieu, ce Souverain Esprit, joue de notre lumière intellectuelle comme l'artiste de son instrument : sous la pression de sa lumière, les richesses évidentielles de notre lumière intellectuelle sont portées à l'infini. [1] »

On comprendra maintenant qu'il n'y a pas lieu de parler d' « introduction violente et imprévue d'idées toutes faites dans une intelligence et dans un cerveau humain ». Ceux-ci conservent leur autonomie RELATIVE et TRANSITOIRE : leur droit de faire le départ des forces subconscientes et du témoignage divin, de ne pas écouter sans preuves, de n'accepter rien de contradictoire, de n'adhérer enfin au Dieu révélateur qu'après avoir mis en œuvre les moyens d'investigation les plus précis. Ils ne peuvent revendiquer davantage. L'autonomie ABSOLUE et DÉFINITIVE est impossible : puisque l'effet dépend de sa cause et le mouvement du premier moteur qui est son unique raison, la bonne et saine philosophie défendra toujours qu'on dépouille de son domaine l'Être Souverain.

3. Ajoutons que la peur déraisonnable et excessive de recevoir la vérité du dehors ou d'accepter une règle extérieure, conduit à des **suites funestes dans tous les domaines**. A ce compte, la vie sociale serait bientôt paralysée et le progrès scientifique enrayé à jamais. Lorsqu'ils affirment à leurs enfants, par exemple, que la terre est ronde ou que Napoléon a existé, la plupart des pères de famille ne communiquent pas le fruit de leurs investigations personnelles : ils croient eux-mêmes ce qu'ils apprennent à leur progéniture, ils croient et ils veulent être crus. Le maître d'école qui détaille à ses élèves la composition d'une cellule : membrane extérieure ; protoplasme, substance albuminoïde à structure réticulée, ayant un centrosome et deux sphères directrices ; noyau enveloppé dans la membrane nucléaire, etc., ce maître d'école fait un acte de foi aux auteurs qu'il a consultés et prétend bien imposer sa croyance. Quant aux savants, « comment donc feraient les astronomes, s'ils ne devaient pas se fier aux observations de leurs prédécesseurs ? Et les médecins, s'ils ne se fiaient à leurs confrères ou à leurs devan-

1. *Le donné révélé et la théologie*, p. 58 à 60.

ciers ? Et les physiciens et les chimistes, s'ils n'acceptaient pas les résultats acquis, reconnus pour tels par l'assentiment unanime des gens compétents ? Et les calculateurs et les mathématiciens eux-mêmes, s'ils ne se fiaient aux tables logarithmiques ? La science, dans son œuvre progressive et quelles que soient les exigences théoriques, retombe dans le domaine de la pratique. Or, la pratique humaine ne va pas sans la collaboration, et sans le concours humain ; donc sans la confiance et la foi. [1] »

Les exégètes modernistes confesseront sans doute qu'ils n'ont pas besoin d'avoir vu le code d'Hammourabi pour admettre le caractère authentique du fac-simile que Morgan et Scheil leur présentent ; mais ils ajouteront : moi, spécialiste, je m'incline devant un témoignage contrôlé. — A merveille. La raison fait-elle autre chose lorsqu'elle s'incline devant l'affirmation du Créateur ? Elle se soumet, après avoir dûment vérifié l'existence du témoignage divin et son incomparable valeur.

— Si rien, du côté de l'homme, n'empêche une révélation, est-il certain que Dieu puisse se faire entendre, s'il a quelque chose à nous annoncer ? Oui, car

II. Rien, du côté de Dieu, ne s'oppose à une Révélation.

I. Aucun attribut divin ne met obstacle à ce que Dieu nous parle. La *puissance* réalise tout ce qui n'implique pas contradiction. « Il répugne seulement, note M. Roupain, que Dieu se serve, pour un rôle absolument passif, de notre intelligence, faculté de connaître dont les fonctions sont essentiellement vitales ; un acte « vital » qui procéderait de l'extérieur n'en serait plus un ; une intelligence dont l'opération ne serait plus active n'en serait plus une... [2] » Or, nous avons établi que les facultés humaines — qui reçoivent l'impression de leur objet propre —, le Tout-Puissant les actionne conformément à leur nature.

1. Fonsegrive, *Le Catholicisme et la vie de l'esprit*, p. 109.
2. *La Vraie Religion*, p. 112.

L'*immutabilité* s'accorde, elle aussi, avec une révélation. « Si vous observez attentivement l'action des causes, de quelque nature qu'elles soient, explique le P. Monsabré, vous remarquerez que plus une cause domine son effet, moins elle est en mouvement pour le produire. Il faut une tempête pour déraciner un chêne, mais l'air, sans s'ébranler, par la seule force de la pesanteur, peut soulever un fétu ; je veux déranger une poutre qui obstrue mon chemin, mes jambes se raidissent, mes reins s'arc-boutent, mes biceps se tendent, tout mon système musculaire est en mouvement, mais si je veux chasser un grain de poussière qui m'offusque, mon petit doigt me rend ce service. Plus la cause grandit, plus l'effet diminue, moins le mouvement est sensible ; il faudra donc le supprimer totalement si la cause est si grande que son effet soit comme rien par rapport à l'acte qui le produit. [1] » D'ailleurs, Dieu est toute activité, il est agent parfait et parfaitement en acte : or, la métaphysique enseigne que l'Agent comme tel ne change pas.

La *Sagesse* s'opposerait, certes, à ce que Dieu concède une Lumière et une Grâce qui corrigeraient ou complèteraient l'œuvre créatrice : cela supposerait l'échec de son œuvre première. Mais qui soutiendra que le Créateur a réalisé d'un seul coup toute la magnificence et l'étendue de ses desseins ? « L'homme s'accoutumant si vite, trop vite au bienfait, il sera plus sage, peut-être, que le Dieu bon, prodigue de ses trésors, ne les communique que progressivement, dans l'espérance de les faire mieux apprécier. [2] »

2. Toutefois, la critique moderne se préoccupe fort peu d'harmoniser les attributs divins avec l'hypothèse d'une Révélation. Elle nie radicalement sa possibilité même. Son concept implique un anthropomorphisme absurde. PARCE QUE LE MAÎTRE SUPRÊME EST PUR ESPRIT, IL NE PEUT PAS PARLER AU SENS HABITUEL ET LITTÉRAL DU MOT, IL NE PEUT PAS PARLER DE SA BOUCHE. Il n'y a donc point de révélation proprement dite ; il n'y a que des phénomènes de conscience qui se passent chez l'homme...

1. *Conférences* 1874, pp. 281 ss.
2. Roupain, *op. cit.*

C'est une plaisanterie. Tyrrell et Loisy ont osé la reprendre à leur compte; ils se moquent de ce que la « voix » de Dieu retentisse du haut des nuages, alors qu'Il demeure en tout lieu à la fois.

— Quelle misère ! La transcendance de l'Être divin et de son action requièrent des ANALOGIES. Pressez les termes, vous Le rabaissez à la taille d'une créature ; distendez-les jusqu'aux limites du symbolisme, jusqu'à les vaporiser, la réalité vous échappe ! Il faut un juste milieu, et les expressions « parole de Dieu » « témoignage de Dieu » couvrent des visions intellectuelles ou imaginatives de l'homme, des sentences intérieures ou extérieures de l'homme, toujours garanties par des signes attestant l'intervention de Dieu. Peu importent la langue et les images ; elles reviennent au mandataire. Ce qu'il dit, ce qui est déclaré, l'objet que les mots représentent, tout cela émane de la Vérité substantielle.

Insistons. Les idées et les termes préexistent dans l'esprit du prophète, à la suite d'expériences passées : voilà l'élément humain ; mais Dieu les prend, il les combine pour exprimer le jugement qu'il porte sur lui-même et sur notre destinée, jugement qu'il communique avec une caution manifeste de son origine surnaturelle : voilà, sans conteste, un élément divin. Prenons une comparaison. Un matelot me raconte son voyage par l'Atlantique à bord du premier sous-marin de commerce, le *Deutschland* : s'il n'y avait pas en moi de données précédemment acquises, je n'y verrais goutte ; mais son récit les coordonne et montre que leur disposition répond à une réalité : n'est-ce point là un fait nouveau que je ne pouvais me donner à moi-même ? Pareillement, lorsque Dieu daigne nous révéler quelque chose.

Mais on devra s'interdire d'interpréter les mots d'après le son qu'ils rendent ; puisque, nous le répétons, ils revêtent ici des concepts analogiques, ils n'expriment que d'une façon lointaine et inadéquate les perfections amplifiées à l'infini et transcendantes que le spectacle du monde-effet nous force d'attribuer à la Cause suprême. S'ils n'avaient qu'un sens naturel, nous ferions de l'anthropomorphisme, c'est entendu.

Mais non : comme les objets propres et directs de notre connaissance nous conduisent à concevoir l'immatériel pur, dès que l'abstraction les dégage de toute donnée sensible, de même, nos idées et nos termes humains enveloppent un aspect de la réalité supérieure, et ils révèlent quelque chose de l'Être souverain lorsqu'on les transpose en Lui selon l'analogie de proportionnalité...

***

Rien ne répugne, par conséquent, ni du côté de Dieu ni du côté de l'homme, à ce que l'abondance de la Vérité et de la Force nous soit communiquée du dehors. Au contraire. « **Il est rationnel que le surnaturel intervienne au moment où défaillent nos raisonnements, s'il n'est pas vrai que le ciel nous laisse comme un monde avorté. Et il est rationnel que nous consentions à suspendre l'usage de notre raison, quand nous savons que nous avons affaire à l'Incompréhensible, hors de quoi nous ne connaissons aucun recours contre cette ignorance où nous n'acceptons pas de vivre** [1]. »

La seule chose qui puisse faire difficulté, c'est l'existence d'un témoignage divin. Il nous faudra évidemment le rechercher ; car s'il y a une Révélation, elle comporte de nécessité un caractère obligatoire.

1. Ch. Morice. *Le Retour ou : mes Raisons*, pp. 43-44.

CHAPITRE III

L'obligation de rechercher la véritable Religion positive.

La vie, c'est la question que Dieu nous pose : si nous voulons être ou ne pas être.

G. DUMESNIL.

C'est une question de justice, et c'est même une question d'intérêt.

I. La Justice réclame cette enquête.

a) En droit, si Dieu existe, nous avons nécessairement à le reconnaître pour ce qu'Il est en lui-même, à reconnaître aussi ce qu'Il est à l'égard de nous. L'esclave ne confond pas, sans préjudice, le pouvoir despotique de son maître avec l'autorité mitigée d'un patron ; ni le fils, une conduite paternelle avec l'inexorable discipline de l'armée ; et qui donc admet qu'ils fixent l'un et l'autre leurs services à leur gré, et leurs devoirs comme ils l'entendent ? Aussi, la volonté de l'homme devra-t-elle tendre à sa fin par les seules voies que le Créateur a voulu lui tracer, cependant que l'esprit achèvera de s'éclairer aux réalités objectives qui fondent le souverain domaine de Dieu.

On devrait chercher. Or, on prétend ne point le faire : le sentiment religieux suffit aux vagues aspirations de trop de cœurs. Serait-ce qu'ils tiennent pour INDIFFÉRENT que Dieu ait réellement parlé ou non ? Mais alors, quel *mépris* à l'égard du message divin, à tout le moins possible, et même probable

parce qu'il est opportun ! Et combien peu l'homme est incliné à la prompte obéissance, à l'obéissance pleine !

Serait-ce plutôt que toutes les religions paraissent, à nos yeux, ÉGALEMENT VRAIES ET BONNES ? Peut-on le soutenir raisonnablement ? La pluralité des religions repose sur une opposition de dogmes, de préceptes et de culte. Rome divinise le Christ et Jérusalem l'accuse d'imposture ; Mahomet tolère la polygamie mais Luther, que le divorce n'effarouche pas, répudie les bigames ; il y a aussi des liturgies malfaisantes dont Lucrèce a pu dire :

Tantum religio potuit suadere malorum...

Si ces différentes doctrines religieuses étaient toutes conformes à la nature des choses ; si ces pratiques contradictoires étaient pareillement honnêtes et satisfaisantes ; si, enfin, ces rites étaient agréés là-haut les uns comme les autres, on devrait proférer un *blasphème*, on devrait affirmer que la Vérité et la Sainteté suprêmes s'accommodent indifféremment de l'absurde et du vrai, de ce qui dégrade l'homme et de ce qui lui confère la noblesse morale ! Mais non ; il apparaît plutôt avec évidence, que l'on doit avoir sur la Divinité des i d é e s justes, — sa Vérité et sa Sainteté l'exigent — afin que le genre humain Lui rende un h o n n e u r digne à la fois de ceux qui honorent et de Celui qui est honoré...

b) E n f a i t, puisque nos parents, nos éducateurs et notre milieu nous ont engagés dans une religion positive où l'habitude, tout au moins, nous retient, le contrôle de cette religion s'impose à chacun. La solution reçue et vécue peut être fausse ou mêlée d'erreurs : il importe donc d'en faire l'examen et de discuter les preuves sur lesquelles elle s'établit. C'est Justice.

J'ajoute que c'est d'une prudence élémentaire, car nous jouons toutes nos raisons de vivre — et n'est-ce point là une aventure trop grave pour qu'on la tente avec une simple probabilité ? Oui,

II. Notre intérêt nous presse de faire cette enquête.

A chaque action vraiment humaine se pose le problème moral : est-ce bien ? est-ce mal ? — Or, il faut à ces questions une réponse spécifiquement religieuse. Le Seigneur a bien le droit de prescrire, de sanctionner sa loi par des peines ou des récompenses qui atteignent notre âme jusque dans sa vie immortelle : dira-t-on qu'il importe peu comment nous allons diriger notre volonté ? On suspecte la raison d'un malheureux qui néglige les faciles moyens d'échapper à la ruine, en assurant son bonheur ; et les hommes, et moi, nous devrions laisser notre destinée en suspens sous prétexte qu'il demeure un doute ? Mais non, je chercherai. « Un homme dans un cachot, note Pascal, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre — cette heure suffisant s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer — il est contre nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si l'arrêt est donné, mais à jouer au piquet. »

***

O mon esprit, tu aspires après l'apaisante Lumière et toi, mon âme, tu désires la Beauté morale ! Courage. Il faut maintenant les trouver coûte que coûte ; après quoi viendront le repos et la jouissance...

Mais c'est tout mon être qui doit marcher à la conquête de ce trésor. Ma Raison s'efforcera de se préserver des erreurs et des illusions ; elle se mettra docilement à l'école des sages. Et lorsque j'aurai enfin appris où se trouve la Vérité, la Vérité qui transfigure et ennoblit, — mon Cœur, pour l'acquérir et pour l'aimer, sera prêt à tous les sacrifices. Pas de recherche trop curieuse, cependant ! Le but que j'ai à poursuivre ici est essentiellement religieux ; c'est un problème de conscience : je cherche ma Règle de vie ; il s'agit de rien moins que de mon éternelle Destinée...

COMBIEN L'ENQUÊTE RELIGIEUSE EST INDISPENSABLE

La Religion naturelle

- S'IMPOSE A L'HOMME : Puisque la *Raison* lui prescrit de connaître les rapports qu'il a avec son Créateur et de se comporter en conséquence ; et que son *Cœur* ne trouve pas de repos s'il ne sait pourquoi il faut vivre et comment il faut vivre, → il a besoin d'un ensemble de **croyances** et de **pratiques**
- MAIS NE LUI SUFFIT POINT. *Moralement incapable* de résoudre par des moyens humains le problème de sa Destinée et le problème de son Devoir, → il cherche **là-haut secours et clarté.**

La véritable Religion positive

- CONVIENT DONC A L'HOMME. Preuves expérimentales :
  - les *faillites répétées* de la religion naturelle,
  - les *sources de la croyance* chez tous les peuples,
  - le *besoin de croire* qui tourmente jusqu'aux incrédules.
- NE RÉPUGNE AUCUNEMENT
  - à la raison humaine, dont l'autonomie n'est que *relative* et *transitoire*, qui, même, *accepte* les enrichissements venus du dehors, et qui se réserve un *sérieux contrôle* sur l'existence et la valeur du témoignage divin.
  - aux droits de Dieu. Elle s'accorde, en effet, avec les *attributs essentiels* et implique seulement des *anthropomorphismes analogiques*.
- VAUT BIEN D'ÊTRE RECHERCHÉE.
  - La *justice* et l'*intérêt* défendent une indifférence
    - qui implique *mépris* ou *blasphème* ;
    - qui compromet la *paix de la conscience* et la *Destinée*.

L'abstention serait inique et folle.

III

La Religion Catholique.

Je vois donc des foisons de religions en plusieurs endroits du monde et dans tous les temps ; mais elles n'ont ni la morale qui peut me plaire, ni les preuves qui peuvent m'arrêter...

PASCAL.

CHAPITRE PREMIER

Rien ne s'oppose à un examen attentif et loyal de la Religion catholique

---

La religion catholique vaut, certes, d'être considérée la première. On allègue toutefois contre elle, des préjugés qui impressionnent quelques esprits et qu'il faut réfuter. C'est, avec le Miracle que l'Église invoque en sa faveur et dont nous traiterons ailleurs, le Surnaturel et le Mystère.

A) Le surnaturel.

« La fin (de la religion catholique) c'est la vision immédiate de Dieu, acte transcendental par rapport aux connaissances dont l'esprit humain est capable ; le moyen, c'est le concours

spécial et gratuit des lumières et de la puissance de Dieu, par une sorte de participation à sa nature ; l'agent, c'est l'homme surnaturalisé [1]. » — Voilà certainement un fonds surnaturel ; et vouloir l'explorer, qui le peut, se demandent les rationalistes, qui le peut sans se jeter dans l'inconnu, dans le mystérieux, dans l'impossible ? Ils le disent et peut-être le pensent. Leurs affirmations paraissent aujourd'hui des évidences à beaucoup d'instituteurs primaires. Mais, ajoute M. Étienne Lamy : « Ici, — il parlait en la séance annuelle des Cinq Académies de France, le 25 Octobre 1907 — ici, l'on n'a pas encore de ces clartés. »

En effet, tous les hommes de culture savent que

le surnaturel tient bon
sous la critique la plus dissolvante ;
et sa possibilité [2] s'impose
aux esprits non prévenus.

1. Car il y a lieu d'observer, d'abord, que **ces préjugés reposent sur des équivoques.** Le surnaturel, ce n'est pas l'étage dont on hausse un bâtiment devenu trop étroit ; ni le paysage de rêve qu'un mur infranchissable sépare de ma demeure ; moins encore le royaume enchanté qui se devine, là-bas, sur une rive inabordable ; non : au dessus, derrière, à côté, tous ces mots évoquent des images fausses. La nature et la surnature appartiennent depuis toujours à l'unique plan divin, tels le corps et l'âme à une même personne. Le cours des événements matériels aurait-il un sens et un but, s'il n'était subordonné à la vie psychique de l'Humanité ?

Ainsi, déclare l'Église catholique, — c'est elle que nous étudions maintenant ensemble, et nul ne peut déformer sa doctrine — ainsi, la vie psychique des hommes trouve sa signification suprême et sa fin dans la Lumière, le Soutien et le Couronnement qu'elle reçoit du fonds surnaturel. Partant, l'univers serait un assemblage, un système de forces vives qui

1. Monsabré, *Introduction au dogme catholique*, 5e conf.
2. Le *Fait* ne nous intéresse pas en ce moment. Cfr. le tome II.

déploient leur jeu comme et pour autant que Dieu en décide. Nulle intrusion d'énergies extérieures ; nulle modification violente de la nature par la surnature : la première se soumet à la deuxième ; la nature sera le moyen surbordonné au but, soit ! mais elle reste tout ce qu'elle était : bornée, variable, indéfiniment perfectible.

Cette notion paraît-elle absurde ? Si on l'a beaucoup défigurée, on n'a pas pu la faire disparaître.

2. D'ailleurs, **les négateurs manquent de preuves.**

Avez-vous jamais entendu une bonne démonstration métaphysique qui conclurait à l'impossibilité du surnaturel ou qui en aurait détruit la notion même ?

La science, elle, n'a rien à objecter. Elle est impuissante. On prendra note ici de cet aveu du mathématicien Poincaré : « Quelque loin que la Science pousse ses conquêtes, son domaine sera toujours limité ; c'est tout le long de ses frontières que flotte le mystère ; et plus ces frontières seront éloignées, plus elles seront étendues. » Ceux qui rejettent *a priori* le surnaturel, pourraient se rappeler l'adage classique : *Quod gratis asseritur gratis negatur.*

3. Mais d'autres nous arrêtent avec ces paroles : Nous ne comprenons pas. Votre religion, c'est du mystère partout !

— Vous ne comprenez pas ? Et pour cause. **L'esprit humain n'est pas la mesure de tout ce qui existe.** Imparfait, borné, ignorant, faillible, comment oserait-il repousser l'existence de ce qu'il ne parvient pas à saisir, à renfermer en soi ? Il ressemblerait à une taupe qui, bravement, nierait le soleil parce qu'elle manque de l'apercevoir ! — Dieu peut nous enseigner. Intelligence infinie et infaillible, Perfection essentielle, Il comprend ce qui nous dépasse ; s'Il daigne nous le communiquer dans quelque degré, nous avons le droit et le devoir, sans doute, de vérifier les garanties du message divin, mais nous faire les juges de son contenu, prétendre analyser sa divine substance, c'est une folie !

4. D'autant plus qu'il **y a des raisons très acceptables de croire au surnaturel.** « Vous savez ce que Le Gallic m'a dit tout

à l'heure, avait commencé Ortègue, le héros tragique du *Sens de la mort*. Je vous le donne en mille, — lui un officier, et qui était là ! — Que la bataille de la Marne est un miracle... Pourquoi ? Parce qu'elle ne s'expliquera jamais stratégiquement, paraît-il. — Hé bien ! lui ai-je répondu, dites qu'elle ne s'explique pas, que nous n'en connaissons pas les conditions suffisantes et nécessaires, mais il y en a eu. — Oui, a-t-il dit, de surnaturelles. — Avouez, Marsal, que penser ainsi en 1914, c'est étonnant. Mais les stériotypies séculaires !...

— Il y a pourtant de l'inconnu dans le monde, fit Madame Ortègue.

— Il n'y a que ça, répondit-il.

— Mais alors...

Elle hésitait. Il insista :

— Mais alors quoi ?

— Alors l'hypothèse de Le Gallic pourrait être vraie aussi bien qu'une autre ?

Les métaphysiciens ne pensent pas autrement que les psychologues. « Pour montrer le lien qui rattache logiquement le surnaturel aux mouvements spontanés et à la loi courante de notre nature, saint Thomas d'Aquin propose une théorie séduisante. Quand nous voyons, dit-il, des natures coordonnées de façon à former un ensemble, chacune d'elles, outre son mouvement propre, obéit à un mouvement qui lui est imprimé par la nature supérieure. C'est ainsi que la mer, laissée à elle-même, s'étend en nappe et épouse la forme du globe ; mais les astres l'attirent, et, en gonflant sa masse, produisent le phénomène des marées, qui ne lui est naturel que si on la considère comme en composition avec les astres.

Or, ajoute-t-il, l'homme est relié à Dieu par son activité intelligente, puisque l'intelligence lui permet d'atteindre à l'universel à propos des objets de l'expérience, le mettant par cela seul sur la route du principe de l'universel, qui est le Premier Principe.

Il sera donc normal et conforme à une induction constante que la nature humaine se développe sur un double plan ; celui

qui détermine sa nature, telle que nous la révèle l'analyse, et par surcroît, celui auquel voudra l'élever ce moteur suprême, suprêmement bon et magnifique, que nous appelons Dieu.

Cette belle théorie avait été ébauchée déjà par plusieurs philosophes de l'antiquité. Aristote en fournit les linéaments dans sa célèbre interprétation du génie de la vertu, qui ne serait autre chose, selon lui, que l'irruption soudaine du divin, se substituant à nos raisonnements et à nos prudences pour nous porter plus haut et plus loin. [1] »

Il y a pourtant dans le catholicisme l'affirmation de quelques réalités dont la raison ne prouve même pas qu'elles sont possibles, et qui ne seront jamais comprises, c'est-à-dire : rangées parmi les concepts et les vérités que l'intelligence possède à titre propre et par déduction régulière, ni positivement démontrées, c'est-à-dire : intrinsèquement connues. Ces vérités sont des mystères.

B) Le Mystère.

Quelle pierre d'achoppement pour un grand nombre !

« La dernière démarche de la raison, dit Pascal, est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible, si elle ne va jusqu'à connaître cela. Que si les choses naturelles la surpassent, que dira-t-on des surnaturelles ? » Brunetière malmène cet argument. « Vous remarquerez à ce propos, écrit-il, que je ne vous ai pas dit, et je ne vous dis point que nous sommes environnés de mystères, que tout en nous-mêmes est mystère, ou que nous sommes pour nous le plus mystérieux des mystères. » Prenons garde à l'équivoque. Elle « est tout entière dans un sous-entendu qui consiste à confondre les bornes actuelles de la connaissance avec ses bornes absolues, et les forces connues de la nature

1. Sertillanges. *L'Église*, t. I, pp. 34 et 35.

avec celles qui ne seront jamais siennes[1] ». D'autres ne consentent pas à ce que l'impénétrabilité des faits d'expérience soit temporaire et qu'on puisse l'opposer à l'impénétrabilité des symboles religieux, définitive, celle-ci. A les entendre, la Science va toujours rencontrer une inconnue irréductible ; quelques limites qu'elle franchisse, il y a une limite qu'oncques ne franchira[2]. « C'est bien vainement que nous espérons éliminer le mystère de la circonférence de notre savoir. Il renaît des conclusions mêmes où nous a conduits notre effort pour le supprimer. Le mystère est semblable à cet œil qui était dans la tombe et regardait Caïn. Et dépit de sa course en avant, la Science voit toujours le mystère devant elle, obsédant et inévitable[3] ».

Avec Brunetière, laissons l'argument de Pascal. Il suffit d'indiquer, en passant, ce fait que les symboles religieux doivent leur obscurité à la transcendance infinie de leur objet, et à la disproportion qui existe entre la réalité à comprendre et la faculté perceptive. — Mais ce qui nous intéresse davantage, c'est de savoir si

l'obscurité même de ces mystères
n'est pas là
pour cacher une contradiction.

1. Eh bien ! non. On peut le prouver indirectement. Le fait que Dieu a dit telle ou telle chose peut être aussi clair que les données expérimentales des sciences. Que l'esprit humain vienne à l'établir, ce fait, voici la possibilité intrinsèque, la cohérence logique de cette révélation qui lui sera garantie tout ensemble : **Dieu, étant la vérité même, il devient évident que son témoignage est vérité.**

2. Mais examinons le problème bien en face.

L'énoncé du mystère, par exemple: Dieu, trine et un, m'ap-

---

1. *Discours de combat*, 1e Série, p. 330.
2. M. Gossard. *Le mystère religieux et le mystère scientifique*, dans la *Revue prat. d'Ap.* 1er décembre 1911.
3. *Études de la Compagnie de Jésus*, 5 mars 1906

prend qu'il existe un lien réel entre tel prédicat et tel sujet : si j'ai de bonnes raisons historiques et scientifiques d'admettre cette réalité, la repousserai-je sous le seul prétexte que je ne vois pas bien comment le prédicat convient au sujet ? **A ce compte, je devrais contester une foule de propositions naturelles.**

« Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être », note Pascal. Et M. Clodius Piat termine une étude sur la mystériophobie par ces lignes catégoriques : « Admettre les faits établis, admettre également les conséquences que ces faits supposent, ne rien abandonner de ce qu'on sait à cause de ce qu'on ignore : telle est la règle du vrai penseur, de celui qui cherche pour trouver. Et dès lors, on peut croire ce que l'on ne comprend pas, pourvu qu'il y en ait par ailleurs des preuves légitimes ; les mystères chrétiens eux-mêmes ne sont plus le scandale de la pensée [1] ».

Non, « l'incompréhensibilité des mystères ne prouve rien contre eux, observe Brunetière, si ce n'est que ce sont des mystères ; et on le savait ! Ils ne seraient pas mystères, s'ils n'étaient pas incompréhensibles [2] ». Mais il faut distinguer l'*incompréhensibilité* qui plonge dans l'ombre les rapports des termes, d'avec l'*inintelligibilité*, la caractère impensable, qui dépouille de toute signification les termes eux-mêmes. Car « les propositions révélées ne sont pas dépourvues de sens. On ne peut les assimiler à des combinaisons de vocables n'éveillant aucune idée. Les mystères nous sont proposés en concepts analogiques dont l'association suscite dans l'esprit de tous une idée à la fois claire et confuse : claire s'il s'agit du fait brut qu'elle représente, confuse si l'on en cherche les raisons intrinsèques... Que d'idées familières sont dans ce cas ! Quand on parle du temps, remarque saint Augustin, tout le monde entend ce que parler veut dire ; essaye-t-on de définir philosophiquement le temps, on s'y perd [3] ».

3. Il reste un motif tiré de l'ordre sentimental, mais qui a cependant sa valeur, une valeur relative, en faveur de la vérité

1. *R. P. A.* Nov. 1915.
2. *op. cit.* 2e série, p. 45.
3. Verheist. *Apologétique*, p. 98.

de la Religion catholique. Le surnaturel et ses mystères apportent sur les grandes questions, sur les questions vitales, un ensemble de réponses admirables dont la cohérence impressionne la Raison et qui, par leur convenance avec les aspirations les plus hautes de la nature humaine, pénètrent le Cœur et le ravissent totalement. Aux meilleures heures de sa carrière, tout homme désire que ces réponses soient les vraies réponses de Dieu à l'humanité. Nous avons démontré que rien ne s'y oppose, et cela suffit. Il n'y a que les intelligences simplistes qui cherchent dans les bibliothèques le livre où tout est contenu. L'élite, suivant en cela un exemple célèbre, se rabat sur l'Évangile. Elle y trouve la quantité de lumière et d'ombre dont l'équilibre contente une raison revenue de ses folles préventions. Elle sait que toute explication de l'univers trop complète et trop claire, fût-elle parée d'une étiquette scientifique, est décevante par sa puérilité... [1]

***

On opposait à l'étude et à l'acception de la Religion catholique certains préjugés, qui ne sont vraiment que des fins de non recevoir. Nous croyons les avoir suffisamment écartés pour qu'ils ne nous gênent plus le long du chemin. Venons-en maintenant à l'examen de bons motifs en faveur de cette Religion catholique, motifs qui nous révèleront quelque chose de sa valeur de vie.

1. E. M. de Vogüé. *Les Routes*, p. 221. Je cite librement.

CHAPITRE II.

L'Esprit et le Cœur nous engagent à examiner la Religion catholique.

Cournot a écrit quelque part : " La langue que nous parlons n'est après tout qu'une langue comme une autre ; le Gouvernement qui nous régit est un gouvernement comme un autre ; mais, de bonne foi, la religion que nos pères nous ont transmise n'est pas une religion comme une autre. Elle remplit dans l'histoire du monde civilisé un rôle unique, sans équivalent, sans analogue. " — Bien que ce ne soit pas le lieu de soumettre ce rôle à une critique impartiale, nous voudrions indiquer déjà que les hommes lui doivent apparemment le meilleur d'eux-mêmes, la Lumière et la Force. [1]

A) Lumière fascinatrice.

La vérité est le tourment de l'homme, si elle n'est son bonheur...

a) Un observateur pénétrant, le pauvre désabusé toujours INQUIET qui s'appela Édouard Rod, l'a reconnu au terme d'une pénible enquête : « La foi, dit-il, répond à toutes nos curiosités,

1. Tout lecteur qui connaît la langue néerlandaise consultera avec profit, sur ce chapitre, un ouvrage de M. l'abbé Van Tichelen, *God en Godsdienst*. Les autres livres de cet auteur, ainsi que « *Ons Geloof* », une revue mensuelle qu'il dirige, intéressent au plus haut point les personnes qui s'occupent d'apologétique.

explique tout : elle nous donne la raison de notre existence, puisqu'elle nous prouve que nous sommes le centre du monde ; le courage de supporter nos maux, puisqu'ils nous préparent un sort meilleur ; et le goût de la vie, puisqu'elle est l'éternité. En se jetant dans le mystère, elle en a reculé l'effroi ; ses affirmations ont chassé le doute ; et dans le triomphe de sa certitude, elle a établi un système merveilleux échafaudé sur une base imaginaire, qui, calculé pour répondre à tous les besoins de notre intelligence, ne laisse aucune place au désespoir [1] ».

b) « Le Dogme catholique, s'écrie Mgr. d'Hulst, un CROYANT de race, le Dogme, mais il a toutes les sublimités qu'on vante dans le Pessimisme, puisqu'il va jusqu'à nous faire aimer la douleur, jusqu'à nous faire sourire à la mort. Il a toutes les espérances de l'Optimisme, puisqu'au terme de l'épreuve, il promet une part du Bonheur de Dieu même. Et tous ces avantages lui viennent d'une même source : la Rédemption ! L'esprit est satisfait et le cœur tressaille ; l'homme n'est plus réduit à choisir entre sa raison et ses désirs [2] ».

c) A mesure que j'approfondissais le *Credo*, mon émerveillement, confesse le philosophe CONVERTI, M. Georges Dumesnil, mon émerveillement pouvait se comparer à celui d'un de ces héros de contes extraordinaires qui, s'enfonçant dans l'orifice d'une caverne horrifique et ténébreuse, débouche bientôt dans les splendeurs d'un domaine enchanté [3] ».

Car DIEU, selon la Doctrine catholique, n'est plus seulement un Maître ; il est aussi, il est surtout un Père. « Sans le christianisme, nous dirions D i e u, nous ne dirions pas couramment le b o n D i e u ; on voit tout ce que nous y perdrions et tout ce qu'il y perdrait. [4] » Péguy va l'expliquer en son langage original et fort. « N o t r e P è r e q u i ê t e s a u x c i e u x : ces

1. *Le Sens de la vie*, p. 26. Voyez encore : Roupain, *op. cit.*, p. 141 et *Rev. prat. d'Ap.*, 15 avril 1913, p. 107.

2. *Conférences* 1891, 2e Conf.

3. *Les Témoins du renouveau catholique*, p. 58.

4. G. Dumesnil.

mots qui marchent devant toute prière, comme les mains jointes du suppliant s'avancent devant sa face, sont comme un éperon qui fend le flot de la colère divine, et quand l'éperon est passé, le navire passe et toute la flotte derrière. »

NOTRE NATURE dualiste, la lutte intestine entre la chair et l'esprit que chacun éprouve en soi, s'éclaire de même, soudain, à la lumière du péché originel. « Le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme, a noté Pascal. De sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. » Et voici, d'autre part, l'opinion de Schopenhauer : « Notre existence ne ressemble à rien tant qu'à la conséquence d'une faute et d'un désir coupable. »

Enfin, le grand problème, celui de LA DESTINÉE HUMAINE, reçoit une solution véritablement apaisante ! « On nous promet pour notre intelligence, un épanouissement ultérieur dans la vérité ; pour notre volonté, l'écartement de ses obstacles, et pour notre organisme même, reconstitué un jour dans des conditions qui nous échappent, à vrai dire, tout à fait, un équilibre et une intégrité sans souffrance.

En vue de permettre ce renouvellement qui en suppose de parallèles et de plus nombreux dans le milieu où la vie se développe, on nous annonce pour celui-ci une transformation et une réorganisation complètes. Les nouveaux cieux et la nouvelle terre dont nous parle la Bible font partie du plan religieux de l'univers.

Sera-t-il permis de remarquer que plusieurs, parmi les philosophies les plus récentes, ont rêvé elles aussi pour plus tard — je dis rêvé, en ce qui les concerne — d'un milieu vital moins hostile, s'adaptant mieux à nos désirs d'élargissement. [1] Elles ont construit des hypothèses : le christianisme propose des paroles de Dieu. [2] »

Dès lors MOURIR, ce n'est plus une chute dans les ténèbres, ni la fin de tout. C'est un passage encore difficile et obscur ;

1. Ch. Renouvier. *Histoire e isolution des problèmes métaphysiques*. Cap. ult.
2. Sertillanges. *L'Église*, t. I, pp. 28-29.

mais nous en connaissons l'heureux terme, objet de nos espérances : c'est l'épanouissement immortel, c'est le Bonheur parfait.

> A ta pensée inerte et vacillante ainsi
> Qu'une lampe fumeuse au vent qui la consume,
> Ne dis pas : c'est la nuit. Déjà perçant la brume,
> Le jour sans fin s'éveille. Il monte. Le voici.

Et SOUFFRIR devient moins intolérable, avec de telles promesses. « Puisque ce monde et l'autre n'en font qu'un ; puisque notre misère, nos souffrances, notre caducité ne sont que provisoires et relatives à un plan de développement progressif, on peut dire, d'un point de vue très élevé, qu'elles ne sont qu'apparentes. Appelle-t-on un enfant impotent, parce qu'il ne marche point e n c o r e ? ou un apprenti misérable, parce qu'il n'a point e n c o r e de salaire ? ou l'officier d'avenir malheureux, parce qu'il n'est pas e n c o r e général ?

Napoléon disait que chaque soldat porte dans sa giberne le bâton de maréchal : c'était noter le droit du soldat, s'il en devient digne, de conquérir les grades suprêmes, sous un régime qui ne tient plus compte du rang ni de la naissance.

De même, en un sens très réel, un enfant au berceau est déjà un homme, ayant en soi toutes les ressources qui, simplement épanouies, le feront devenir un homme.

Et de la même manière, le chrétien, portant au cœur des espérances fermes ; ayant en soi, une fois uni à Dieu, une fois devenu citoyen du Royaume, le principe du progrès qui doit le mener si haut, le chrétien doit se sentir déjà en possession de ces biens sublimes.

Il est déjà un immortel, quoiqu'il meure ; il est un bienheureux, quoiqu'il souffre... [1] »

Or, ces doctrines qui s'accordent si harmonieusement avec les tendances fondamentales de l'âme humaine, il faut noter qu'elles ne sont pas l'apanage d'une élite ni le fruit d'une enquête ou d'un raisonnement : les masses ignorantes et incultes

1. Sertillanges. *L'Église*, t. I, p. 30.

en bercent leur misère comme le savant son angoisse intellectuelle. « Ce que les hommes, par leurs plus grandes lumières, avaient pu connaître — cette religion l'enseignait à ses enfants, » constate Pascal. Cette pensée raffermit *Ollé-Laprune* et *Fonsegrive* ; elle orienta vers le catholicisme miss *Baker* et *Benson, de la Rive* et *von Ruville.*

Mais la doctrine catholique n'apporte pas seulement aux hommes la lumière de la Vérité ; elle est aussi principe de Force : elle constitue le secours le plus efficace pour la sauvegarde et le bonheur de l'individu autant que de la société.

B) Secours efficace.

1. Pour la Société.

Kurth a pu dire que si l'on veut tracer les frontières de la civilisation, il suffit d'indiquer sur une mappemonde les limites du Christianisme. Au delà, déclare Taine, là où la « grande paire d'ailes » ne soulève plus le corps social, il y a le coupe-gorge et le mauvais lieu. Et Bourget se rallie à cette conviction qui fut aussi celle de son maître, Le Play. « Voyez-vous, il est une règle que j'ai constamment vérifiée et qui ne souffre pas d'exception. Partout où le Christianisme est vivace, les mœurs se relèvent ; partout où il languit, elles s'abaissent. C'est l'arbre où fleurissent les vertus humaines, sans la pratique desquelles les sociétés sont condamnées à périr... On démoralise la France, en lui arrachant la foi ; en la déchristianisant on l'assassine. Il n'y a pas de sauvegarde sociale hors des vérités du Décalogue... » M. Maurice Barrès reprit un jour, à la tribune de la Chambre des Députés, la comparaison du maître psychologue. « L'église, s'écria-t-il, l'église plantée sur la place du village, assainit le sol. Autour d'elle, la plante humaine se développait dans un air de civilisation. Si vous la jetez bas, aussitôt il semble que les exhalaisons malsaines qu'elle avait étouffées s'élèvent de nouveau. »

— On pourrait objecter que des communautés humaines continuent de subsister après avoir abandonné le Christianisme ; mais, riposte un apôtre authentique de la libre-pensée, M. Jules Payot, il ne faut qu'une heure d'horloge pour s'apercevoir qu'elles ne l'ont pas remplacé et que leur vie ne va plus que dirigée par les habitudes de sentir et de penser d'autrefois. Plus de cocher, ce sont les chevaux qui conduisent la voiture [1].

— La religion catholique est encore d'un grand secours.

2. Pour la vie morale de l'individu.

Elle assure son équilibre et sa joie.

1) « Un homme, dit Harnack parlant de la personne de Jésus-Christ, après avoir reçu un rayon de sa lumière, ne reste jamais le même qu'auparavant... ; une empreinte de Jésus subsiste au fond de chaque âme, une fois qu'elle en a été touchée [2] ». Cette constatation n'échappe à aucun observateur de bonne foi. « J'ai remarqué de bonne heure que mes camarades et amis catholiques menaient une conduite meilleure que la nôtre », avoue Georges Dumesnil. Elle a beau les trouver ignorantes et superstitieuses, les pauvres sœurs dominicaines dont elle attend quelques leçons de psalmodie, miss Backer les juge « meilleures que d'autres plus instruits et mieux éclairés. »

Tout autrement, à mesure qu'il s'éloignait du catholicisme, René Salomé « désapprenait même l'art de mener sa vie suivant la commune sagesse et les communs usages (car de volonté réfléchie, il n'était plus question) : des caprices, des fantaisies, des impulsions, des penchants ou des aversions, des colères ou des attendrissements lui imposaient peu à peu leur anarchie. Il ne menait plus, mais se sentait mené. C'est du fond d'une sorte de torpeur qu'il percevait et le monde et lui-même,

1. Cité par la *Rev. du Clergé Français* : 1er nov. 1907. Le Christianisme revêt trois formes, la religion protestante, la religion grecque et la religion catholique, c'est-à-dire, suivant le mot d'Ozanam, l'anarchie, le despotisme et l'ordre. Nous pensons que les auteurs cités écrivent indifféremment *Christianisme et Catholicisme*. A vrai dire, ce qu'ils attribuent au Christianisme s'applique, à plus forte raison, au Catholicisme.

2. *L'Essence du Christianisme*, p. 2.

comme on perçoit en plein sommeil le déroulement d'un rêve [1] ». — Barrès a voulu étudier ce phénomène d'une manière plus générale, et voici sa conclusion. « Pour le petit monde qui vit et se meut dans *La Colline inspirée*, petit groupe humain que l'on peut considérer comme l'univers en réduction, l'Église n'est pas seulement l'institution utile qui garde l'homme, le grandit et l'éduque, elle est proprement l'institution nécessaire sans laquelle il n'est point de salut ni individuel, ni collectif, ni social. L'homme qui secoue son joug verse à la magie, tombe au rang des sorciers de village, retrouve une mentalité de nègre fétichiste, de derviche et de quaker. Celui qui l'accepte, au contraire, même s'il est médiocre ou de peu de génie, reçoit de cette Église dont il est membre, une sève divine qui défend et tonifie sa personnalité, qui communique à son action une fécondité surhumaine... Otée l'Église, ce n'est donc pas seulement l'insanité et la déraison qui surviennent, telles que nous les voyons fleurir en Léopold ou en Vintras, c'est la débauche et le désordre des mœurs. Arrachée à l'Église, sœur Thérèse roule au ruisseau, et, dans le village, autour des Baillard, tout un petit peuple entre en folie bachique [2] ».

Cela frappe les incrédules loyaux. Ils vont quelquefois jusqu'à déplorer la misère d'une vie intérieure où manque le régulateur indispensable. « Non, disent-ils avec Maxence (Ernest Psichari), rien de ce que je trouve en moi n'est la grandeur, et rien n'est la beauté. Mais, au contraire, je me découvre semblable à ces médiocres, qui ne peuvent concevoir une pensée forte et dont le cœur est incapable de violence, semblable à l'immense multitude des impurs et des méchants, à l'innombrable bétail de la réprobation. » Soudain, ils jettent un cri d'angoisse vers le ciel. « Dieu, si vraiment vous êtes, considérez d'une part, l'immense désir que j'ai de posséder une règle qui me préserve du péché, et de l'autre, ma ferme volonté que cette règle soit selon la vérité, supérieure aux besoins des hommes. — Et c'est bien la figure du Christ que leur désir appelle comme

1. *Les Témoins du renouveau catholique*, p. 103.
2. Vincent. *Revue prat. d'Ap.* janvier 1914.

une réponse : ils voudraient qu'un signe de lumière et de victoire la rendît vraiment reconnaissable et que Lui-même, sa divine personne, leur manifestât ses conseils et ses ordres. De fait, la plupart du temps, « voici que Jésus n'est pas loin, et qu'Il va venir, et qu'Il ne peut tarder ! Déjà tu regardes avec tranquillité la terre de la réconciliation et le soir de ta consolation... [1] »

2) Mais, outre cet équilibre de la chair et de l'âme, le catholicisme apporte à chaque individu la paix intime, une joie toujours victorieuse de la fatigue ou du dégoût de vivre qui, à la longue, oppressent le cœur en face du mystère de la vie et de ses difficultés. Écoutons un converti, M. Francis Jammes :

> Il semble qu'à ses yeux s'ouvrit un nouveau monde.
> L'oiseau, l'arbre, la pierre avaient une clarté
> Qu'il ne connaissait pas, et la tuile frappée
> Par le soleil tombant était profonde et nette.
> Ce n'était plus ce cauchemar fou et grotesque,
> Où les choses ont l'air surprises d'exister :
> Maintenant chaque chose était telle qu'elle est...

On ne craint plus Dieu servilement ; on s'abandonne à Lui comme au meilleur des Pères. « Nous sommes, écrivait Joseph Lotte, sur la ligne de feu. Notre chef est là-bas, très loin. Nous ne le voyons pas, nous n'avons pas besoin de le voir. Nous le verrons le jour de la victoire. En attendant, nous savons sa volonté : il s'agit de marcher et d'aller de l'avant et de ne pas caner et de ne pas s'affaiser dans les fossés. Et quand il faut enlever la crête, on enlève la crête. Il nous doit des balles et du pain : nous avons les sacrements et la prière. Et de temps en temps un ordre du jour — une illumination intérieure — qui nous dit sa satisfaction et rajeunit notre courage. Quel élan, puisque avec un tel chef, dût-on souffrir, dût-on mourir, on est sûr de la victoire ! »

Sans doute, le chrétien éprouve quelquefois sa faiblesse. Il en résulte simplement une humilité plus vive et mieux sentie. Cela ne le paralyse pas du tout, au contraire : il se relève, épure

1. *Le Voyage du Centurion*, pp. 112-113, 175 242.

son âme et discipline ses pauvres sens fougueux, puis, avec courage, il va de l'avant. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*, avait dit saint Paul. *Etiam peccatum*, ajoute saint Augustin. Et de fait, même les convertis l'expérimentent. « Dieu trouvé, Henri (M. René Salomé) connut la joie tranquille et durable. Il restait un pécheur ; il avait, surtout au début, souvent à contrire son être, souvent à se faire pardonner. Mais ce pécheur avait sa place dans l'Église, comme au sortir des tempêtes, dans les eaux immobiles d'un havre, la nef meurtrie par les paquets de mer. Et dans cette Église infinie, charnelle et spirituelle, active et contemplative, liturgique et mystique, il découvrait l'ordre et il sentait circuler la vie : l'ordre qu'il avait tant fait pour détruire en soi, pour ne point voir dans le monde, puisqu'il l'avait demandé vainement à des efforts strictement humains ; la vie qu'il avait perdue en curiosités sans frein ni but, en recherches inquiètes et poussées dans tous les sens, en irrésolutions systématiques, en refus délibérés de juger et d'agir. Maintenant il était orienté, il savait quoi faire, il savait tenir, il savait avancer. Il travaillait avec allégresse, à sa place, selon ses moyens, pour Jésus et la France inséparables, et il comprenait que, quoi qu'il arrivât, il travaillerait aussi avec confiance, avec espoir jusqu'à son heure dernière. Maintenant une force nouvelle, un courage nouveau le soutenaient, le portaient au besoin, recréés sans cesse par les sacrements, la prière, l'offrande du labeur et des souffrances, par les supplications et les œuvres de ses frères en Jésus, par le travail des bienheureux. Et souvent, dans son allégresse, il répéta tout bas le mot par où se terminait la première lettre qu'il ait reçue de Joseph Lotte : *Alleluia !* »

Alleluia ! Croirait-on que la foi catholique, sincèrement vécue inspire ce chant joyeux même jusque dans la plus grande douleur ? Coppée a publié *La Bonne souffrance*, on sait après quels tourments. *Le Sens de la mort* met en scène un jeune officier blessé à la tête, Ernest Le Gallic, qui, malgré ses tortures, n'accepte pas la morphine. Or, il convient qu'on le sache : ce n'est point là simplement procédé d'écrivain. Bourget avait vu l'agonie de Huysmans. « Ah ! s'écriait le pauvre cancéreux, vous

voulez m'empêcher de souffrir ! Vous voulez changer les souffrances du bon Dieu, en mauvaises jouissances de la terre ! Je vous le défends... » Et refusant la morphine, ému au souvenir de son médecin qui mourut intoxiqué par la trompeuse drogue : « Je veux, achevait-il, je veux souffrir pour le professeur P... qui ne voulut pas souffrir [1]. »

***

Nous ne retenons ici que le fait.

Le catholicisme apporte à l'homme quel qu'il soit : au barbare et au civilisé ; à l'homme simple du Moyen-Age comme au génie contemporain le plus profond, le plus subtil ; à l'esprit pratique du Nouveau-Monde, à la raison spéculative du Nord de l'Europe, une Lumière qui dissipe toute angoisse, parce quelle résoud, d'une manière vraiment satisfaisante et consolante, les problèmes inéluctables.

Il lui donne une Force d'âme surprenante, au point qu'il apaise les luttes intimes Avec elle, le catholique accepte et porteallègrement l'épreuve physique et morale où tant d'autres viennent échouer en se révoltant, et il parcourt le chemin de la vie en faisant son devoir. Vivre, sans doute, c'est marcher vers la mort ; mais qu'importe, si on trouve après elle la vraie vie en Dieu, pour jamais ?

— Au jugement des sociologues, la civilisation elle-même péricliterait si ces énergies religieuses et divines ne parvenaient à neutraliser dans le monde les courants d'égoïsme qui l'entraînent à la ruine.

Mais cette réponse idéale aux supplications de l'Humanité ce parachèvement de la nature d'homme, d'où l'Église catholique les tient-elle ?

« Les anciens, dit le P. Morawski, avaient la coutume suivante : quand deux hommes concluaient une amitié, ils brisaient une tablette de pierre, une « tessera » ; et quand, après

1. *Revue du Clergé Français*, 1er mai 1919. R. Aigrain. *Le Roman de guerre à l'Académie Française.*

de longues années, il leur arrivait de se rencontrer, ils rapprochaient les fragments fidèlement conservés et, les voyant s'adapter facilement, se reconnaissaient pour amis. Une telle congruence existe précisément entre l'âme humaine et le Christianisme. Elle a erré pendant des siècles à la recherche d'une religion en harmonie avec sa propre nature, elle a erré en quête de rapports avec Dieu, elle s'est raccrochée à des croyances, à des pratiques, à des philosophies... Mais l'une ne contentait pas son désir du vrai, l'autre blessait son sens moral,... aucune ne s'adaptait parfaitement à elle. — Vous vous rappelez cette superbe Psyché du Musée de Naples : belle mais infiniment triste, le regard à terre, meurtrie, abattue... Voilà l'âme humaine dans l'antiquité.

Quand, enfin, on lui donna le christianisme, elle sentit pour la première fois une religion qui répondait à son cœur, à sa raison, à son sens moral, à ses sentiments, à son sens idéal de beauté et de bonté ; en un mot, qui s'adaptait parfaitement à elle. L'âme reconnut la seconde moitié de cette « tessera », sortie des mains d'un seul et même Créateur. Elle s'est élancée vers le Christianisme de toutes les forces de sa nature, et elle a connu en lui un ravissement et un bonheur ignorés. Regardez-la maintenant sur les fresques des catacombes : c'est l'Orante debout, les mains levées, les yeux paisiblement fixés au ciel comme prête à s'immoler.

— Voilà comment l'humanité s'est peinte elle-même après avoir trouvé le Christianisme [1] ».

Encore un coup, d'où cela vient-il ? **Devant cette correspondance de la Religion catholique à tous les vrais besoins des hommes, correspondance universelle et qui transcende le temps, les lieux, les degrés de culture, peut-on a priori exclure l'intervention de Dieu ? Au contraire, n'est-il pas infiniment plus probable qu'un même Auteur a posé la pierre d'attente et construit l'édifice ?**

1. *Soirées au Lac de Genève*, pp. 141-142.

APPEL AUX AMES PROBES.

Le jour où l'âme se sent avide d'éternité, le jour où elle désire vraiment UNE vérité, ce jour-là, elle a accompli la démarche la plus importante, la seule qui lui soit demandée. Le reste appartient à Dieu seul.

E. PSICHARI.

A) En ces dernières années, des centaines d'intellectuels ont fait à ce sujet une loyale enquête. Ils avaient, d'abord, cru vide le sanctuaire où s'empressent les foules. Ils sont l'élite de leur peuple : les Hollandais *van der Meer de Walcheren* et *Frédéric Van Eeden* ; *Krogh-Tonningh* et *Jörgensen*, deux scandinaves ; l'historien allemand *von Ruville* ; le genevois *Théodore de la Rive* ; Miss *Baker*, *Chesterton*, *Hugh Benson*, *Reginald Knox* ; le littérateur italien *Papini*, le médecin *Gemelli*, professeur à l'Université de Pavie et son comilitant socialiste *Illemo Camelli* ; *Huysmans*, *Coppée*, *Brunetière*, *Bourget*, *Retté*, les premières cigognes ; *Claudel*, *Jammes*, *Dumesnil*, *Péguy*, *Lotte*, *Psichari*, le petit-fils de Renan qui prit contre son père le parti de ses pères, *Louis Bertrand* et le groupe des jeunes que le P. Mainage, dans une étude sur leur psychologie, appelle les témoins du renouveau ; *Lavedan*, *Ghéon*, *Rochard*, Mmes *Juliette Adam* et *Minck*, *Forain*, etc. — Désormais, comme M. Georges Dumesnil en faisait un jour la remarque, la substance même de leurs œuvres qui veulent être des œuvres d'art, est toute catholique ; elles sont gonflées de sève catholique, elles l'avouent par toutes leurs branches, elles l'épanouissent par toutes leurs feuilles, elles le suent par toutes leurs fleurs et leurs parfums : sans le catholicisme, elles ne seraient pas.

Or, « la conversion (des autres) est un appel. C'est le trouble porté dans la quiétude, un doute impérieux jeté de haut sur nos doutes et une sommation d'avoir à regarder en soi, sans complaisance et à fond. Et lorsque l'on y va de bonne foi, cela vous mène loin. [1] »

Laissez-moi emprunter à Claudel le développement de cette

1. *Les Témoins*, etc. Ch. de Bordeu. Ma Conversion, pp. 84-85.

vérité. « Bien qu'on en ait, dit-il, une conversion est toujours un fait inquiétant, et, pour dire le moins, inconfortable. La foi d'un catholique n'est pas une chose indifférente : elle est une menace directe et personnelle pour la sécurité de celui qui ne la partage point. Car si, par hasard, ce que croit Pierre, qui est, après tout, un homme comme moi et qui a lu les mêmes livres, venait à être vrai, il en résulterait pour Paul des conséquences on ne peut plus désagréables à envisager. »

Car enfin, « si on voulait examiner d'un esprit libre de préjugés les choses, telles qu'elles sont, on dégagerait aussitôt cette première évidence : c'est qu'il est infiniment plus facile de ne pas croire que de croire. Le monde sensible nous entoure et nous presse de tous côtés ; il est simple de ne rien voir par-delà. Des instincts puissants nous commandent ; il est on ne peut plus commode d'y obéir. Un catholique, au contraire, vit dans un monde et dans une réalité où il se trouve obligé à un continuel effort. Il doit tendre, absolument, à subordonner ce qui est inférieur dans sa nature à ce qui lui est supérieur ; il vit d'après des principes, ce qui est la définition même d'une vie raisonnable. Ces principes ne sont pas déterminés par son caprice, ce qui leur ôterait toute espèce d'autorité et de sérieux, mais par Dieu lui-même... »

... « Cette vie chrétienne et raisonnable n'est nullement facile. Elle n'est pas facile au point de vue pratique, et elle l'est encore moins pour le converti qui, par sa faute, a perdu les bénéfices de l'habitude et de l'entraînement que Pascal indique si mal dans la phrase fameuse. L'idée de perdre son indépendance de cheval au pâturage, l'obligation d'aller porter périodiquement à une autorité, si paternelle qu'elle soit, les aveux les plus humiliants, n'ont rien de particulièrement enchanteur, et la nature répugne fortement à ces pratiques dont la raison seule nous fait comprendre le bénéfice.

De même pour l'intelligence et pour l'imagination : la pensée d'être désormais limitées dans leur états et de se trouver enserrées dans le cadre qu'imposent la foi, la morale et la charité à l'égard du prochain, a tout d'abord quelque chose d'assez effray-

ant. Plus tard seulement, apparaissent les avantages immenses qui sont la compensation de cette discipline salutaire.

Pour que le converti passe par-dessus tous ces obstacles redoutables et non pas, en général, sans des luttes si dures que le souvenir même en est peu agréable à évoquer, il faut vraiment autre chose que ce que tant de gens imaginent dans la simplicité de leur cœur : l'orgue, l'encens, les vitraux, le Noël d'Adam, l'Ave Maria de Gounod, les petits moutons de la crèche et les belles statues de Saint-Sulpice !

Si l'incroyant, poussé par cette grâce de Dieu — dont il n'a pas été écrit en vain qu'il est dur de lui résister — contre toute sa nature, contre toutes ses tendances intimes, se décide cependant à faire ce pas décisif, c'est parce qu'il ne peut pas plus s'en passer que de pain.

Plus tard, après de longues années, il s'amusera peut-être à essayer de recontruire ces objections qu'un instinct de paresse, déguisé sous le nom de « raison » lui suggérait, et il pourra à peine y arriver. Il remarquera que ces gens, si sûrs d'eux-mêmes dans leurs négations, se refusent en général à les discuter, et quand on leur demande ce qu'ils croient et ce qu'ils savent, eux-mêmes se taisent. Il rouvrira ces livres où, comme tant d'autres autrefois, il allait chercher la « raison » et la « science », et il y trouvera la collection la plus triste et la plus divertissante de pétitions de principes, de contradictions dans les termes, d'affirmations gratuites, et de tous les sophismes dont le vieil Aristote a dressé jadis le catalogue, sans oublier ce procédé le plus naïf et le plus fréquent de tous, habituel aux enfants et aux femmes, qui consiste à substituer l'illustration à la preuve. Car il est bien remarquable, comme l'a constaté autrefois le P. Gratry, qu'on n'ait jamais plus mal raisonné que dans ce siècle où l'on a tant parlé de raison. [1] »

B) L'élite de la jeunesse qui ne voulait point encourir le reproche de mal raisonner, entreprit, à l'exemple des maîtres, de chercher la vérité. Elle l'aperçut et l'embrassa. A l'École

1. Laurec. *Le Renouveau catholique dans les lettres françaises*. Un entretien avec M. Paul Claudel, p. 326-328.

Normale Supérieure, qui ne comptait régulièrement que trois ou quatre catholiques, on vit le tiers des élèves conformer leur conduite aux prescriptions de l'Église. Pendant toute une nuit d'hiver, à Montmartre, quarante Polytechniciens en uniforme montèrent la garde devant le Saint-Sacrement exposé. Tout récemment, un jeune homme, très mêlé au monde de la marine et admis à visiter amicalement à bord, les cabines des jeunes officiers, disait qu'il avait presque toujours remarqué trois livres dans les petites bibliothèques de ces cabines : l'*Évangile*, l'*Imitation* et un *Paroissien*.

Au moment que se déchaîna la guerre, la pression officielle n'avait pu retenir quatre-cent vingt professeurs de l'Université française de former un groupement mystique, dirigé par l'athée converti Joseph Lotte et qui orientait sa dévotion vers la Messe et vers une vie « conformée à la Messe ». Presque tous les grands noms de la peinture, de la musique, de l'architecture, de la statuaire figurent aujourd'hui parmi *Les Catholiques des Beaux-Arts*. Et des revues littéraires se présentent au public avec des déclarations comme celle qui ouvrait le premier numéro des *Cahiers de l'Amitié de France* : « Pour nous, le Christ n'est pas un inaccessible idéal, mais une personnalité vivante, descendue en notre chair, se distribuant à tous dans son Eucharistie. Pour nous, l'Église est son épouse infaillible. Pour nous enfin, le sacrifice de la messe, les sacrements, la communion des saints... sont des réalités spirituelles où se renouvellent et s'exaltent toutes nos forces. Telle est la sève qui alimentera nos cahiers... A cette heure où des milliers d'âmes ont soif de cette eau sans cesse jaillissante, nous venons à nos frères, humblement, dans un grand désir de plus de Justice et de Beauté ; nous ne prétendons ni ne voulons rien apporter de neuf, mais pleinement soumis au magistère de l'Église, nous travaillerons à ramener la sensibilité si dispersée, la pensée si inquiète, à cet équilibre magnifique où les maintient le règne de la grâce. »

Voilà donc une constatation. **La fleur de la pensée française s'épanouit dans le catholicisme. Les maîtres et leurs disciples qui sont, eux aussi, le plus souvent des critiques et des philosophes, ont trouvé ou conservé la foi ; ils en donnent même les raisons à chaque fois qu'on les en prie. Et le savant, l'homme positif qui prêche partout qu'un fait brut s'impose et qu'on doit s'y soumettre, comment oserait-il ne pas tenir compte de cet incontestable renouveau, pourquoi refuserait-il d'examiner des preuves loyalement offertes ?**

***

Il y a ici autre chose encore qu'un problème de JUSTICE et d'INTÉRÊT.

VOTRE DIGNITÉ D'HOMME, C'EST-A-DIRE D'ÊTRE RAISONNABLE ET INTELLIGENT, EST EN JEU.

Dites-vous. Mes parents et mes maîtres m'ont inculqué leur solution du problème religieux. Pratiquement, je la vis ; je nie ou j'adore le Christ ; sa doctrine est sous-entendue dans mes actes comme un principe d'amour ou de haine. Eh bien ! oui, ma dignité veut que je me comporte librement, sachant pourquoi, et que je me décide dans un sens ou dans un autre, pour ou contre le Christ, et cela sans la moindre contrainte.

Ma dignité d'homme l'exige avec une rigueur d'autant plus impérieuse que même les indifférents, même ceux qui se targuent d'incroyance, presque tous les hommes de mon temps et de mon pays, les Français et les Belges, je les vois faire de la Religion catholique leur point d'attache pour les grandes relâches de la vie. « Pendant des années et des années nous pouvons caboter à droite et à gauche, naviguer assez doucement de port en port; ce que nous avons appris en morale, les habitudes de notre profession, les mœurs générales nous offrent des ancres, des cordages, des liens secondaires et suffisants pour

la vie de tous les jours ; mais rien de cela ne vaut pour les circonstances capitales, pour ces circonstances qui justement ne ressemblent à rien et devant lesquelles nous nous trouvons pris au dépourvu. C'est un fait qu'à ces moments-là, très souvent les plus frivoles, les plus durs, les plus prosaïques, tous ceux qui semblaient le plus loin de l'émotion religieuse, se jettent dans l'église, y trouvent un appui, ne le trouvent que là [1]. » Certains exemples, la prière d'une personne aimée, des poussées intimes peuvent dès lors m'emporter vers ce lieu de refuge : aux approches de la mort tant d'âmes lui demandent la sécurité ! Il serait injuste et insensé que je me désintéresse aujourd'hui de ces hauts problèmes qui captivent l'élite. Puis-je remettre jusqu'à l'heure où la pensée se voile, où le cœur se trouble, où la vie ne se refait plus, la recherche de la Lumière et du Secours : Lumière et Secours que je sens nécessaires, que de très hautes intelligences, des volontés probes et honnêtes ont trouvés dans le Catholicisme et dont dépendent ma Valeur Morale et ma Destinée ?...

---

1 *La Grande pitié des Églises de France.*

FIN.

POURQUOI L'ENQUÊTE DOIT PORTER D'ABORD SUR LE CATHOLICISME.

Parce que rien ne s'y oppose,

NI LA PEUR DU SURNATUREL
qui provient d'une *équivoque*,
se réclame *en vain* de motifs probants,
exagère la portée de l'esprit humain
et *néglige* les raisons de croire à priori
présentées par le psychologue et par le métaphysicien.

NI LA PEUR DU MYSTÈRE :
celui-ci est intrinsèquement *possible*,
il ne comporte *rien d'inintelligible*,
il donne aux grandes questions des *réponses lucides et cohérentes*,
au point que *le Cœur* désire qu'elles soient vraies
et que *l'élite de l'humanité* les accepte avec bonheur.

Parce que tout nous y porte :

LES TRIOMPHALES LUMIÈRES
qu'il répand sur les problèmes capitaux,

LES SECOURS EFFICACES
qu'il apporte à chacun et à tous,
dans les grandes circonstances de la vie,

de l'*aveu unanime*
des sceptiques,
des croyants de race
et des convertis —

font présumer
que l'Auteur du Catholicisme
est l'Auteur de l'Univers lui-même.

NOTRE DIGNITÉ D'HOMME,
d'être raisonnable et intelligent,

veut que nous observions le mouvement des *conversions parmi l'élite*,
que nous *contrôlions les preuves* alléguées par tant d'intellectuels convertis
et que nous puissions *légitimer* notre propre attitude religieuse,

sans retard,

pour diriger notre vie et assurer notre Destinée...

TABLE DES MATIÈRES

I

Y a-t-il un Dieu ? 7 (*)

I. L'opinion des hommes. 9

Chapitre Premier. **Bien peu d'hommes nient Dieu avec conviction.**

Aveux, 9-10. Motif, 10.

Chapitre II. **Beaucoup d'hommes nient Dieu du bout des lèvres 11.**

A. — ANARCHISTES 11, JOUISSEURS 12, DÉMAGOGUES 12-13 et JOURNALISTES 13, poussés par

1°) le *sentiment* : 14 l'esprit de jouissance 14 et d'indépendance 14, et le spectacle des infortunes qui frappent l'humanité 15. Mais cette objection ne vaut point 15-16.

2°) le *préjugé primaire* 17 sur les Théogonies 17-18 et l'Évolution 18-19 ;

3°) l'*ambition* 19-20 et la *sensualité* 20.

Au fond, ils croient en Dieu 21.

B. — SAVANTS 22 aveuglés eux aussi par :

1°) le *sentiment* 22 ;

2°) le *parti-pris* contre l'objet du réel 23, ou la méthode spéculative 24-26 ;

3°) l'*incompétence en métaphysique* 26-27.

*) Les chiffres renvoient aux pages de ce volume.

Chapitre III. **Quelques hommes évitent de se prononcer sur l'existence de Dieu 28.**

A. — Positivistes 29-30 brouillés avec l'expérience 31 et la science 31-32.

B. — Criticistes 32-33 qui affrontent le démenti de la nature 33-34, les contradictions 34 et même les conséquences extrêmes 34-35.

C. — Panthéistes 35-36 scandalisés par l'imperfection de ce monde 36 ou abusés par un mauvais dilemme 36, ou trompés par un faux concept de la personnalité 37.

A la forme matérialiste du Panthéisme 37, s'opposent la métaphysique 37-38 et la conscience humaine 38.

A la forme idéaliste 39, son caractère absurde 39-40 et ses gageures 40-41.

Chapitre IV. **L'Humanité dans son ensemble est déiste. 43.**

A. — Les peuples primitifs 43. Preuves 44-46. Aveux 46-48. Précisions 48-49.

B. — Les peuples historiques 50-58. Précisions 59-62.

C. — L'élite savante 60-62.

Ils ne sont pourtant pas victimes d'une duperie : 63 la Raison 63 et l'Histoire 63 l'affirment ; *ni d'une méprise* 63 due à l'ignorance 63 ou à la peur 63 ; méprise incompatible avec les données historiques 64 et l'expérience contemporaine 65.

Ils ne doivent pas ce concept à l'Évolution 65, comme d'aucuns le prétendent en suite de deux hypothèses controuvées 65-66, d'un vice de méthode 66-67, d'une véritable méconnaissance de l'Histoire 67, et d'arguments sans portée : la magie 68, les tabous 68, les totems 68, l'animisme 68-69.

Ils le doivent à une véritable exigence de leur âme et de leur esprit 69-70.

II. **Le témoignage de ma Raison 73.**

Chapitre Premier. **La science convainc ma raison qu'il existe un principe supérieur 74.**

Argument biogénitique.

Il fut un temps où la vie n'était point possible dans l'univers 74. Preuves tirées de la géologie 74 et de l'astronomie 74-75.

Or, la vie n'a pas débuté par un phénomène de génération spontanée 75.

Les expériences de Pasteur 75 *n'ont pas été contredites* par : 1°) les parthénogenèses 76 qui résultent de cellules vivantes 76 ; 2°) la théorie des

Eoblontes 77 que ni Burke avec ses RADIOBES 77, simples phénomènes physico-chimiques sans aucune trace de vie 78, ni Stéphane Leduc avec ses PLANTES ARTIFICIELLES 78 privées d'organisation et de nutrition 79, n'ont réussi à fonder.

Rien ne fait d'ailleurs prévoir que les expériences de Pasteur seront un jour contredites, puisqu'il faudrait pour cela, au lieu d'un produit organique, difficile mais possible à réaliser 80, une véritable matière organisée 80-81.

Le seraient-elles enfin, nous n'aurions toujours pas dévoilé le mystère des origines : les principes de la philosophie 81 et de la science nous le garantissent, et non moins la structure 82 et les qualités 83-84 des cellules.

Donc la vie dépend d'une cause supérieure à la matière 84 ; et, de l'aveu même des incroyants, nous tenons Dieu 84-85.

Toutefois, parce que les démonstrations scientifiques, plus faciles à comprendre, sont inférieures aux démonstrations métaphysiques 85-86, nous présentons de préférence, et de la bonne manière, croyons-nous 87, un

Argument métaphysique.

Chapitre II. La philosophie convainc ma raison qu'il y a un Être distinct du monde 89.

Le monde est plein de mouvements. 89-90.

Or, au témoignage de la Science 91 et de la Raison 91-92, **tous les mouvements du monde sont dus à des moteurs préexistants** 92, même s'ils sont éternels 92-93.

Mais, sous peine de reculer jusqu'à l'infini 93, **il faut aboutir à un moteur qui est déjà par soi ce que les autres deviennent par le mouvement** 93-95.

Or, un tel moteur n'est pas immanent au monde 95-96-97.

Donc, les mouvements du monde s'expliquent par un moteur distinct de lui 97, que nous appelons Dieu 98.

Chapitre III. La philosophie convainc ma raison que Dieu, Être distinct du monde, existe par lui-même 99.

Position du problème 99.

Des êtres contingents supposent un Être nécessaire 100-101.

Or, les êtres du monde sont contingents 102 : les individus 102, la collectivité 102 et leur commune substance 102-103.

Les êtres du monde supposent donc un Être nécessaire 98, qui est Dieu, 103-104.

Chapitre IV. **La philosophie convainc ma raison que Dieu, Être distinct du monde qui existe par lui-même, est doué d'intelligence et de volonté 105.**

A) Formes populaires de l'argument 105-106.

B) Forme technique

Seule une cause intelligente peut ordonner un moyen à une fin 106.

Puisque l'ordre compliqué 106-107 ne trouve point d'explication valable 1°) dans LE HASARD 107-108, au témoignage du sens commun 108-109 et de la science 109-110 ; ni 2°) dans LA NÉCESSITÉ IMMANENTE 110-113, qu'on la considère du point de vue statique 111-112 ou du point de vue génétique 112-113 ; il faut bien recourir à 3°) LA FINALITÉ INTENTIONNELLE 113, laquelle ne peut appartenir qu'à une cause douée d'intelligence 113-114.

Or, il y a dans la nature, chez les êtres dépourvus d'intelligence, des moyens disposés pour des fins 115.

FINALITÉ INTERNE 115. FINALITÉ EXTERNE : 116 l'horloge sidérale 116-118, la fonction chlorophyllienne 118-119 l'épeire fasciée 119-120 la phagocytose 121-122.

Donc la nature est l'effet d'une cause intelligente 122, supérieure au génie de l'homme 122; différente néanmoins 123 douée aussi de volonté 123-124.

III. **Les aspirations de mon Cœur 127.**

Chapitre Premier. **Mon cœur veut, pour les autres et pour lui-même, comme une garantie de son bonheur, une leçon de morale 128.**

D'une part, l'attirance des biens extérieurs 128 ; de l'autre, la poussée passionnelle de ceux qui m'entourent 129, et la mienne propre 129 menacent de briser l'harmonie nécessaire au bonheur de chacun et de tous. Un système d'action est donc indispensable 139.

Chapitre II. **Mais rien, en dehors de Dieu, ne fonde une obligation morale 131.**

En vain les morales utilitaires 131 invoquent-elles l'intérêt personnel 132, l'intérêt social 132-133, les conquêtes de la science 133-134-135, et les morales rationnelles 135, le devoir 135-136-137-138, l'honneur 138-139-140 et la conscience 140-141-142.

Chapitre III. **Rien non plus, en dehors de Dieu, ne garantit une sanction qui soumette les ennemis de mon bonheur, 143,**

ni la nature 143-144, ni la société 144-149, ni même la conscience 145-146. Cela n'appartient qu'à Dieu 146-147.

Dès lors que l'homme qui repousse le déisme n'est tenu ni à la profession ni à la pratique d'une loi morale 147 **et que, faute d'un Souverain Maître, il n'y a donc point de raison de ne pas renverser, à tout le moins de ne pas contourner les protections individuelles, familiales et sociales** 148-149, **mon Cœur bénit Dieu de ce que la Raison découvre son existence et de ce que l'Humanité redit partout et toujours sa croyance féconde** 149.

II

Est-ce que j'ai une âme ? 151

I. La réponse de l'Humanité 152.

Chapitre Premier. **De rares esprits nient l'âme au nom de la philosophie 152.**

Ils s'appuyent sur un *aphorisme controuvé* 152-153 ou sur une *confusion de termes* 153.

Chapitre II. **Quelques savants nient l'âme au nom de l'Évolutionnisme 154.**

Abusés par le *principe de continuité* 154-155 et surtout par *la méconnaissance des activités spéciales à la personne humaine :* le rire 156, le caractère religieux 156 et moral 157, le langage 157-158-159, le progrès 159-162 — qui toutes procèdent de la pensée ou de la volonté 162-164.

Les cas particuliers qu'ils objectent: le chien de sir Lubbock 164, les chevaux savants d'Elberfeld 164 etc., sont ou mal établis 164, ou suspects 164, ou simplement empiristes 164-165-166.

Chapitre III. **Quelques savants nient l'âme au nom de l'Expérience 167.**

Ils interprètent inexactement :

1°) *la loi du parallélisme* 167 laquelle s'arrête au passage de l'invertébré au vertébré 168 et n'est pas rigoureusement applicable aux adultes 168-169, aux enfants 169, aux grands blessés de l'encéphale 169-170.

2°) *la dépendance de la vie mentale à l'égard de la vie organique* 170 dont ils exagèrent l'importance 171, qu'ils étudient avec des méthodes insuffisantes 171-172 et une logique vicieuse 172 qui fausse leurs conclusions 172-173-174.

3°) *les localisations cérébrales* 175-176, moins définies qu'on ne l'a affirmé 176-177; n'ayant rien de commun avec les fonctions extra-cellulaires de l'intelligence et de la volonté 177 ; et ne comportant pas de conséquences matérialistes 177-178.

Chapitre IV. La plupart des hommes professent le Spiritualisme 180.

A. Les rites de la mort 180-181, du deuil 181-182, et des funérailles 183 le prouvent bien chez LES PEUPLES PRIMITIFS. Précisions 182.

B. L'histoire le garantit quant aux PEUPLES HISTORIQUES 183-188.

C. L'ÉLITE DES SAVANTS est franchement spiritualiste 188-193.

II. Les assurances de ma raison 195.

Chapitre Premier. La raison affirme que j'ai une âme unique et immatérielle 195.

J'ai une AME : les faits vitaux le proclament 195-196.

Je n'ai qu'UNE âme : le sens intime l'affirme 196, et le langage humain le suppose 197.

Il reste à déterminer sa nature. Est-elle matérielle ? 197 c'est-à-dire un être composé 198, diversifié d'après les modalités et les rapports qui régissent ses agrégats 199, et dont l'essence dépend de certaines combinaisons ? 199. Aucunement.

J'ai une âme IMMATÉRIELLE : le principe identique et permanent de mes souvenirs 200 est irréductible à la matière 201-202.

Toutefois je ne m'élève guère, par là, beaucoup au-dessus de l'animal 203. Voici ce qui m'en distingue :

Chap. II. La raison affirme que j'ai une âme spirituelle 204.

Première preuve. La Pensée 204.

Un acte ne peut contenir plus de perfection que le principe dont il résulte, disent les philosophes 204 et les savants 205.

Or ma pensée saisit des réalités tout à fait immatérielles 206 et l'immatériel dans le matériel même 206; je n'ai pas que l'image des choses 207, j'en ai l'idée 207.

Donc ma pensée est du même ordre que l'objet qu'elle s'efforce de joindre 207-208.

Donc la force d'où elle procède est intrinsèquement dégagée de la matière 208.

Deuxième preuve. La Liberté 208

J'ai conscience d'être libre 190, n'en déplaise a) au DÉTERMINISME MÉCANIQUE 209 qui étend abusivement ses lois aux phénomènes psycho-moteurs ou purement psychiques de l'homme 210 ; b) au DÉTERMINISME PHYSIOLOGIQUE 209 dont l'argument fondamental, trop incertain, appelle des réserves 210, sans qu'il infirme la liberté 210; et c) au DÉTERMINISME PSYCHOLOGIQUE 210 qui se fonde sur un paralogisme 211 et sur une argutie 211-212.

Or, la matière est nécessitée 212.

Donc, mes volitions sont spirituelles 213 et dépendent d'un principe spirituel 213.

Contre-épreuve. Les Sourdes-Muettes Aveugles.

Le cas de Marie Heurtin 213-216 embarrasse les INNÉISTES 216 et les EMPIRISTES 216-217 mais il cautionne la PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE et ses thèses spiritualistes 217-218.

Chapitre III. La raison affirme que mon âme est immortelle 219.

En droit, mon âme ne mourra pas AVEC le corps 219-220, car elle n'en dépend point ; ni APRÈS, soit par division ou décomposition 221, puisqu'elle est simple 221 ; soit par alanguissement 221, pour le même motif ; soit par anéantissement 221 : la science 221 et la philosophie s'y opposent 221-222.

En fait, la Sagesse 222 et la Justice de Dieu 223 garantissent l'immortalité de l'âme humaine.

III. Les aspirations de mon Cœur 224.

L'Homme aspire vainement au bonheur plein et durable : témoignages des religions mahométane 224 bouddhique 226 et chrétienne 225 ; des philosophies optimiste 225-226 et pessimiste 226 ; de l'expérience des hommes : jeunes 227-228, mûrs 228-229 et vieux 229-230.

Or, cette aspiration garantit la réalité de l'objet : le principe téléologique 231-232 et la saine philosophie en font foi 233.

Donc un bonheur plein et durable attend l'homme 233. Ce n'est point sur la terre. C'est donc ailleurs. D'où la survie et l'immortalité 234.

III

Une religion est-elle nécessaire à l'homme ?

I. **La Religion naturelle** 239.

Chapitre Premier. **La Raison et le Cœur de l'homme réclament certaines croyances et certaines pratiques religieuses** 239.

La RAISON dit que l'œuvre dépend de l'ouvrier 239 ; et que **si cette œuvre est douée d'intelligence et de volonté** 240, **elle doit reconnaître** ce que l'ouvrier est pour elle 240, et ce qu'elle est pour lui 240, présentement 240 et plus tard 240. Elle dit encore qu'une telle œuvre doit se **comporter** en conséquence 240.

Or, je suis cette œuvre.

J'ai donc besoin d'un ensemble de croyances et de pratiques.

Quant au CŒUR, il ne trouve point de repos s'il ne sait pourquoi il faut vivre 241 et comment il faut vivre 242. Il veut **connaître** les relations essentielles et concrètes dans lesquelles il se trouve par naissance à l'égard de Dieu ; il veut les **respecter** 242. Mais hélas !...

Chapitre II. **Les croyances et les pratiques de la religion naturelle ne satisfont ni la raison ni le cœur de l'homme** 243.

Le problème de la DESTINÉE ? L'enseignement des savants 244-245, des philosophes 245-246, des historiens 246-247 ne le résoud guère ; ni, pour beaucoup, la recherche personnelle 247 : faute de capacité 247-248, **de goût** 248, **de temps** 248-249.

L'homme espère donc que là-haut va poindre une clarté nouvelle 250.

Le problème du DEVOIR 250 ? Notre valeur d'homme en dépend 251, mais l'expérience prouve que nous le résolvons malaisément dans la pratique 251-252 ; les exemples que l'histoire emprunte à la foule 253 et à l'élite intellectuelle 254 et religieuse 254, ne nous y aident pas ; la philosophie n'apporte aucun moyen efficace aux gens du commun 254-255 ni même à leurs guides 255-256.

Et dans cette tragique impuissance, **l'homme**, encore une fois, **appelle au secours vers le ciel** 257.

II. La Religion positive. 259

Chap. Premier. La convenance d'une religion positive 259.

On la prouve théoriquement 260 et même expérimentalement par la faillite des religions naturelles 261 ; l'examen des sources de la croyance chez tous les peuples 261 ; et le besoin de croire qui tourmente jusqu'aux incrédules 261-263.

Chapitre II. La possibilité d'une religion positive 264.

L'homme ne peut objecter *l'autonomie de sa raison* 265. Ce soi-disant principe n'est qu'un préjugé 265-266. La Révélation ne violente d'ailleurs pas l'esprit humain 266-267. Qui le prétend, aboutit à des conséquences extrêmes 267-268.

On ne peut objecter, de la part de Dieu, *les attributs* de puissance 268, d'immutabilité 269, de sagesse 269; beaucoup moins encore un prétendu *anthropomorphisme* 269-270.

Non, la seule chose qui puisse faire difficulté, c'est l'existence d'un témoignage divin 271.

Chapitre III. L'obligation de rechercher la véritable religion positive 272.

C'est avant tout une QUESTION DE JUSTICE. En droit, il faut que Dieu soit servi comme Il l'entend 272 ; et l'indifférence à s'enquérir de ses volontés implique mépris 272 ou blasphème 273. En fait, puisque j'ai une attitude religieuse, il importe que je contrôle son bien-fondé 273.

C'est encore une QUESTION D'INTÉRÊT : la paix de ma conscience 274 et ma destinée 274 en dépendent.

Puis donc que l'abstention serait inique et folle, je commencerai, d'abord au sein du Catholicisme, ma recherche d'une Lumière et d'un Secours divins 274.

III. La Religion Catholique 277.

Chapitre Premier. Rien ne s'oppose à un examen loyal de la religion catholique 277.

Ni *la peur du surnaturel*. Elle provient d'une équivoque 277 se réclame en vain de quelque motif probant 279, exagère la portée de l'esprit humain 279 et néglige les raisons de croire a priori (nous réservons le fait) présentées par le psychologue 279-280 et par le métaphysicien 280-281.

Ni *la peur du mystère*. Celle-ci semble bien étrange en un temps où l'homme se voit contraint d'avouer que tant de choses le dépassent 281 ; alors que

le mystère est intrinsèquement possible 282, qu'il comporte sans doute de l'incompréhensible mais rien d'inintelligible 283, et qu'il donne aux grandes questions des réponses si lucides et si cohérentes que le cœur desire qu'elles soient vraies 284 et que l'élite de l'humanité les accepte avec bonheur 284.

Chapitre II. L'Esprit et le Cœur nous engagent à examiner la religion catholique 285.

Elle répand sur l'esprit une TRIOMPHALE LUMIÈRE, de l'aveu de tous : sceptiques 285, croyants de race 286 et convertis 286 — en tout ce qui touche Dieu 286, notre nature 287, notre destinée 287, la mort 287-288 et la souffrance 288.

Elle munit la volonté de SECOURS EFFICACES pour la vie sociale 289, au dire des croyants 288, des sceptiques 288 et des incrédules eux-mêmes 289 ; ainsi que pour la vie personnelle 290 : preuve positive 290 et preuve a contrario 291, témoignage d'E. Psichari 291, constatation de l'équilibre moral que le catholicisme assure à l'individu 292 et de la joie qu'il lui donne 292 jusque dans ses faiblesses 293 et ses douleurs 293-294.

Tout cela ne fait-il pas présumer que l'Auteur du Catholicisme est l'Auteur de l'Univers lui-même 294-295.

APPEL AUX AMES PROBES.

Dans tous les pays, le clair courant intellectuel se porte vers le catholicisme : critiques 296 et philosophes 296.

Or, la voix de tant de penseurs convertis vous invite à le suivre 296-298 ; **et de fait, leur appel suscite un mouvement parmi l'élite** 298-299.

Quand même les suprêmes raisons de Justice et d'Intérêt vous laisseraient insensible, votre dignité d'Intellectuel exige dès lors que vous expliquiez ce phénomène 300, **que vous contrôliez les preuves qu'allèguent les croyants** 300 **et que vous légitimiez la position que vous avez prise vous-même à l'égard de la religion catholique** 300.

Il le faut pour diriger votre vie, et non seulement pour la consommer au lit de mort 301.

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES MATIÈRES PRINCIPALES

A.

Agnosticisme, 29 à 35.
Ambition *(et Bonheur)* 228-229
Ame 151 à 334.
Ame *existence* 195-196.
» *immatérialité* 200 à 203.
» *immortalité* 219 à 223.
» *spiritualité* 214 à 218.
» *unité* 196-197.
Ame *(des animaux)* 203.
Amour *(et Bonheur)* 227-228.
Animaux *(infériorité des)* 156 à 166.
Animaux *(intelligence des)* 161 à 165.
Animisme 68-69.
Anthropomorphisme 269-270.
Apologétique *(ses conditions)* 1-2.
Apologétique *(sa nécessité)* 2 à 4.
Athées *(classification des)* 9-11-12-13-22.
Athéisme 9 à 27.
Autonomie *(de la Raison)* 265 à 268.
Avarice *(et Bonheur)* 229-230.

B.

Biogénie *(et Athéisme)* 74 à 85.
Bonheur *(vaine poursuite du)* 224 à 231.

C.

Causalité *(principe de)*204-205.
Causalité *instrumentale* 173-174.
» *matérielle* » »
» *principale* » »
Certitudes *(genres de)* 25-26.
Conversions *(le mouvement des)* 296.
Conversion *(la signification des)* 296 à 298.
Criticisme 32 à 35.

D.

Déisme *(les causes du)* 63 à 76
Déisme *(voir peuples et savants)*.
Démonstrations métaphysiques 86-87.
Démonstrations scientifiques 85-86.
Dépendance *(de la vie mentale)* 170 à 175.
Désir naturel *(signification du)* 233.
Destinée 244 à 250.
Déterminisme *méconique* 209.
» *physiologique* 209-210.
» *psychologique* 210-212.
Devoir 250 à 257.
Devoir *(morale du)* 135 à 138.
Dieu, *attributs*, 98-104-268-269.
Dieu, *Être distinct du monde*, 89 à 98.
Dieu, *Être intelligent*, 105-à 124.
Dieu, *Être nécessaire* 99 à 104.
Dieu, *existence* 74 à 149.
Dieu, *preuve morale* 127 » 128 à 149.
Dieu, *preuve philosophique* 86 à 124
Dieu, *preuve scientifique* 74 à 85.
Dignité *(le problème religieux et notre)* 300-301.
Division *(du travail mental)* 175 à 178.

E.

Empirisme *(des animaux)* 216-217
Eobiontes 77.
Éternité *(du mouvement)* 92-93.
Évolution 18-19.

F.

Finalité *(et Déisme)* 105 à 124.
Finalité *externe* 116 à 122.

Finalite *interne* 115-116.
Finalité *(et spiritualisme)* 231 à 233.

G.

Génération spontanée 75-81 à 84.

H.

Hasard 106 à 110.
Homme *(supériorité de l')* 156 à 166.
Honneur *(Morale de l')* 138 à 140.

I.

Idée 207.
Image 207.
Incompétence *(et Athéisme)* 26-27.
Innéistes 216.
Intérêt *(morale de l')* 131-132.
Intérêt *(l'étude du Catholicisme et notre)* 239 à 242.

J.

Justice *(la recherche de la vraie religion et la)* 239-240.

L.

Laïque *(Morale)* 140 à 142.
Langage 157 à 159.
Liberté 208 à 213.
Localisations cérébrales 175 à 178.

M.

Magie 68.
Mal physique *(objection des athées)* 14 à 16.
Matérialisme *évolutionniste* 164 à 166.
Matérialisme *expérimental* 167.
Matérialisme *philosophique* 152 à 153.
Matière 197 à 200.
Méthodes *(de connaissance)* 24.
Morales *(athéistes)* 131 à 149.
Moralité *(des animaux)* 156 à 157.
Mystères *(non répugnance)* 281 à 284.

N.

Nécessité immanente 110 à 113

P.

Panthéisme 35 à 41.
Parallélisme 167 à 170.
Parthénogénèses 76-77.
Parti-pris *(Athéisme et)* 23 à 62.
Pessimisme *(Expérience et)* 227 à 230.
Pessimisme *(Philosophie et)* 225-226.
Pessimisme *(Religions et)* 224-225.
Peuples historiques *(Déisme des)* 50 à 60.
Peuples historiques *(Spiritualisme des)* 183 à 188.
Peuples préhistoriques *(Déisme et)* 43-44.
Peuples primitifs *(Déisme des)* 44-49.
Peuples primitifs *(Spiritualisme des* 180 à 183.
Philosophie scolastique 217 à 218.
Plantes artificielles *(de Leduc)* 78 à 80.
Positivisme 29 à 32.
Progrès *(caractéristique de l'homme)* 159 à 164.

R.

Radiobes 77-78.
Raison *(Autonomie de la)* 265 à 268.
Religion catholique 278 à 295.
Religion catholique *(l'Intelligence et la)* 296.
Religion catholique *(l'Individu et la)* 290 à 295.
Religion catholique *(les grands problèmes et la)* 285 à 289.
Religion catholique *(la Société et la)* 289-290.
Religion naturelle *(nécessité)* 239 à 282.
Religion naturelle *(insuffisance)* 243 à 257.
Religion positive *(caractère obligatoire)* 272.
Religion positive *(convenance)* 259-260-263.
Religion positive *(possibilité)* 264 à 271,
Religions *(Pessimisme et)* 224-225.
Religiosité 150-157.

Révélation *(convenance)* 261 à 263.
Révélation *(possibilité)* 264 à 271.
Rire *(caractéristique de l'homme)* 156.

S.

Sanctions *(athéistes)* 143 à 149.
Savants *(Déisme et)* 60 à 62.
Savants *(Spiritualisme et)* 188 à 193.
Sentiment *(Athéisme et)* 22-23.
Sociologique *(Morale)* 133 à 135.
Solidarité *(Morale)* 132-133.
Sourdes-Muettes-Aveugles 213 à 216.
Spiritualisme *(voir peuples et savants)*
Surnaturel *(non répugnance)* 277 à 281.

T.

Tabous 68.
Théogonies 17-18.
Totems 68.

V.

Vie *(production artificielle de la)* 80 81.

TABLE ONOMASTIQUE

A.

Adam p. 296.
Agassiz p. 192.
Albert I p. 206.
Aloz p. 21.
Ammien p. 187.
Ampère p. 61, 191.
Anatole France p. 255.
Arago p. 61.
Aristophane p. 186.
Aristote p. 162, 246, 281.
Arnould 215, 218.
Augustin (St) p. 94, 171, 283.

B.

Baker p. 289, 290, 296.
Barbey d'Aurévilly p. 129.
Barbier p. 253
Barrès p. 17, 20, 253, 261, 289, 291.
Bataillon p. 76.
Baudelaire 229, 230, 256.
Bayet p. 12, 132, 134.
Beauquier p. 13.
Bebel p. 13.
Becquerel p. 62, 75, 191.
Bell p. 191.
Beethoven p. 171.
Benson p. 289, 296.
Bergson p. 39.
Bernies p. 165, 203, 204, 207, 213, 220.
Berzelius p. 61, 191.
Bertrand p. 61.
Berthelot p. 192.
Berthollet p. 191.
Binet p. 178.
Bivet p. 62.
Blanchard p. 163, 164.
Blanche p. 208, 248, 250.
Blondel, 226.
Boissarie p. 65.
Bonnier p. 79, 84.
Bossuet p. 221, 230.
Borchert p. 69.
Bouchor p. 13.
Boule p. 177.
Bourget p. 20, 26, 81, 86, 105, 124, 127, 129, 133, 227, 227, 230, 240 245, 251, 289, 293, 296.
Boutroux p. 86, 241.
Brandès p. 265.
Branly p. 62.
Bricout p. 44, 69.
Broca p. 176.
Bros p. 182, 183.
Brougham p. 162.
Broussais p. 172.
Brunetière p. 65, 86, 245, 246, 263, 281, 282, 283, 296.
Buffon p. 162.
Buisson p. 140, 141.
Bunsen p. 61.
Burke p. 76.
Byron p. 169.

C.

Çakyamuni p. 52.
Caro p. 261,
Castelein p. 155, 210.
Cauchy p. 61, 190.
Caussette p. 118.
Chantepie de la Saussaye p. 149.
Chateaubriand p. 228.
Chersterton p. 296.
Chevreul p. 171, 191.
Cicéron p. 21.
Claude Bernard p. 60, 80, 100 192, 206.
Claudel p. 296.

Clausius p. 190.
Coconnier p. 159, 196, 205, 217, 220.
Colding p. 190.
Colin p. 166.
Comte p. 29, 262.
Confucius p. 50, 183.
Condamin p. 60.
Coppée p. 20, 296.
Courbet p. 82.
Cournot p. 107.
Cousin p. 261.
Craven p. 228.
Cuvier p. 23, 60, 169, 171.

D.

Dante p. 180.
d'Arsonval p. 79.
Darwin p. 156, 164.
Dastre p. 155.
De Baets p. 136.
de Bavier p. 265.
de Beaumont p. 62.
de Bonniot p. 158, 160, 163.
de Bordeu p. 265, 296.
de Broglie p. 39.
de Cherville p. 161.
de Curel p. 73, 259.
de Cyon p. 60, 61, 69.
de Girardin p. 229.
de Gourmont p. 161.
Delage p. 76.
de la Pâquerie p. 102.
de Lapparent p. 192.
de la Rive p. 289, 296.
de la Vallée-Poussin p. 51, 184.
Delitzsch p. 53.
de Maistre p. 252.
De Munnynck p. 211.
de Musset p. 229.
de Quatrefages p. 62, 159, 192.
Descaves p. 214.
de Tonquedec p. 111, 113.
de Vogüé p. 229, 284.
d'Halluin p. 78, 79.
d'Hulst (Mgr) p. 33, 172, 239, 244, 286,.
Draper p. 202.
Du Bois Reymond p. 60.
Du Camp p. 14.
Dufresne p. 130.
Duhem p. 244.
Duilhé de Saint-Projet p. 162.
Dumas J-B p. 62, 191, 251.
Dumesnil p. 265, 272, 286, 290, 296.
Dupuytren p. 192.
Dutrochet p. 79.

E.

Edison p. 106.
Etard p. 199.
Euler p. 23.
Eymieu p. 192, 193.

F.

Fabié p. 131.
Fabre p. 106, 119, 162, 164.
Faguet p. 138.
Faye p. 61, 189.
Faraday p. 61, 191.
Farges p. 38, 169.
Fénelon p. 100.
Féré p. 176.
Ferrière p. 170.
Fichte p. 34, 39.
Fizeau p. 190.
Flammarion p. 74, 116, 148.
Fleschig p. 175, 177.
Flinders-Petrie p. 53.
Flourens p. 60, 164, 201 ,202.
Fonsegrive p. 140, 268, 289.
Forain p. 296.
Foucart p. 67, 68.
Fouillée p. 22, 83, 134, 178.
Fournier p. 192.
Frazer p. 67, 182.
Frémont p. 99.
Fresnel p. 190.

G.

Galle p. 32.
Gambetta p. 145, 169.
Gardeil p. 266.
Garrigou-Lagrange p. 86, 94 101, 114, 123.
Gaudry p. 192.
Gauss p. 189.
Gautier p. 119, 152, 172.
Gemelli p. 296.
Ghéon p. 296.
Geoffroy-Saint-Hilaire p. 60, 192
Giraud p. 129, 254.

Gley p. 177.
Goblet d'Alviella p. 263.
Gossard p. 282.
Gounod p. 298.
Goyau p. 149.
Grasset p. 188, 192.
Gratry p. 298.
Grégoire p. 82.
Grégoire le Grand (Saint) p. 171.
Guibert p. 82, 174.
Guillaume II p. 206.
Guillemin p. 86, 121.
Guinard p. 176.
Gutenberg p. 133.
Guyau p. 140, 241.

H.

Haeckel p. 84, 183.
Halleux p. 40, 95, 97, 103, 112, 123.
Haraucourt p. 262.
Harnack p. 245, 290.
Hartmann p. 115.
Hausmann p. 169.
Hébert p. 67.
Hegel p. 34, 39, 40.
Helmoltz p. 190.
Helvétius p. 254.
Hermite p. 61, 190.
Herschel p. 61, 198.
Hertz p. 61, 191.
Hetsch, p. 190.
Hettinger p. 64.
Heurtin p. 213, 216.
Humbold p. 171.
Hipparque p. 118.
Hirn p. 190.
Homère p. 56, 100.
Hopkins p. 51.
Huby p. 44, 46, 186.
Hugo p. 38, 124.
Humphry-Davy p. 24, 61, 191.
Huysmans p. 293, 296.

I.

Illemo Camelli p. 296.

J.

James p. 196, 241.
Jammes p. 292, 296.
Janet p. 162, 261.
Janssen p. 189.
Jastrow p. 53.
Jörgensen p. 265, 296.
Jouffroy p. 261.
Joule p. 190.
Jules Simon p. 245, 246, 261.

K.

Kant p. 32, 33, 34, 115, 131, 136, 261.
Képler p. 18.
Klaproth p. 61.
Knox p. 296.
Krall p. 164.
Krogh-Tonningh p. 296.
Kurth p. 289.

L.

Labourt p. 55.
La Bruyère p. 20.
Laënnec p. 192.
Lagrange p. 68.
Lamarck p. 60.
Lamartine p. 105, 222 229, 230
Lamy p. 278.
Lang p. 47, 48, 67.
Lao-Tse p 50.
Laplace p 189
Laurec p 298
Lavedan p 296
Lavoisier p 61, 161
Lebon p 32, 199
Lebreton p 58
Leconte de Lisle p 256
Le Dantec p 9, 10, 22, 147 180 188, 189.
Leduc p. 78, 79.
Lefilleul p. 253.
Legendre p. 24.
Lemoine p. 191.
Le Play p. 289.
Leroy (Mgr) p. 44, 46, 181, 192
Leuba p. 69.
Leuret p. 168.
Le Vaillant p. 44.
Levêque p. 117
Le Verrier p. 31, 61, 189.
Levy-Bruhl p. 130, 134.
Lhar p. 31.
Liebig p. 191.
Littré p. 30, 171.
Lœb p. 75.

Longet p. 60
Longo p. 65
Loti p. 244, 256.
Lotte p. 22, 296, 298.
Lottin p. 130.
Louis Bertrand p. 20, 266, 296.
Lubbock p. 46, 164.
Lucrèce p. 273.

M.

Macdonald p. 67.
Maclaurin p. 162.
Magendie p. 86.
Mahomet p. 187, 225.
Mainage p. 266, 296.
Maine de Biran p. 261.
Malliebranche p. 246.
Malon p. 13.
Maritain p. 31.
Maupassant p. 256.
Mauriac p. 155.
Maxwell p. 244.
Mayer p. 61, 190.
Mercier (Cardinal) p. 14, 103 147, 159.
Michelet p. 262.
Milne-Edwards p. 62, 167, 175, 192.
Minck p. 296.
Moleschott p. 171.
Monsabré p. 37, 269, 278.
Morawski p. 294.
Moreux p. 80, 189, 198.
Morgan p. 76, 268.
Morice p. 254, 271.
Morse p. 191.
Muller p. 60, 66, 92.
Munck p. 177.
Murat p. 118, 119, 121, 198, 199.

N.

Naville p. 100.
Nietzsche p. 132, 137, 138.
Nixon p. 158.

O.

Ollé-Laprune p. 289.
Ovide p. 182.
Owen p. 192.

P.

Papini p 296.
Pâris p. 226.
Pascal p. 171, 204, 219, 244, 248, 250, 254, 261, 277, 281, 282, 287, 297,.
Pasteur p. 62, 75, 76, 84, 85, 161, 192.
Payot p. 12, 290.
Péguy p. 255, 296.
Pettenkofer p. 61.
Piat p. 146, 154, 171, 176, 178, 196, 201, 231, 283.
Pierre Marie p. 176, 177.
Plateau p. 190.
Platon p. 246.
Pline p. 162.
Poincaré p. 32, 85, 244.
Pouchet p. 164.
Priestley p. 61, 191.
Proudhon p. 105.
Psichari p. 264, 296.

R.

Racine p. 252.
Radau p. 53.
Ramsay p. 78.
Raphaël p. 169.
Raymond p. 192.
Récamier p. 192.
Reinke p. 81, 122.
Renan p. 39, 40, 225, 286.
Renouvier p. 9, 287.
Retté p. 247, 296.
Ribot p. 205.
Richepin p. 21, 149.
Richet p. 163.
Ricord p. 192.
Richl p. 35.
Riemann p. 190.
Ritter p. 244.
Rochard p. 296.
Rod p. 256, 285.
Rollinat p. 242.
Rostaing p. 190.
Rostand p. 139.
Roupain p. 268, 269, 286.
Rousseau p. 139, 261.
Ruskin p. 115.

S.

Sainte-Beuve p. 256.
Sand p. 228.

Schell p. 268.
Schelling p. 34, 39.
Schiller p. 169.
Schopenhauer p. 137, 138.
Schwann p. 60.
Secchi p. 61, 169,.
Sertillanges p. 70, 95, 104, 135, 137, 144, 145, 146, 226, 230, 231, 233, 241, 245, 281, 287, 288.
Sophocle p. 121.
Sortais p. 31.
Soury p. 10, 85.
Spencer p. 30, 67.
Stephenson p. 133.
Spinoza p. 246.
Stuart Mill p. 30, 262.
Sully-Prudhomme p. 29, 41, 189, 249, 250.
Surbled p. 169.

T.

Taine p. 289.
Tannery p. 244.
Tanquerey p. 254.
Tchou-hi p. 50.
Termier p. 192.
Thénard p. 62, 191.
Thomas (Saint) p. 123, 178, 280.
Thomson p. 190.
Tiele p. 47.
Timagène p. 187.
Tourgenew p. 169.
Trousseau p. 192.
Tylor p. 67.
Tyndall p. 75.

V.

Vallery-Radot p. 62.
Van Baer p. 60.
Van Beneden p. 62, 192.
Van Eeden p. 296.
Vander Elst p. 76.
Van Gehuchten p. 192.
Van der Meer p. 296.
Van Tichelen p. 285.
Verlaine p. 256.
Verhelst p. 123, 283.
Vincent p. 291.
Virchow p. 84.
Vogt p. 167, 205.
Voltaire p. 41, 105, 169, 261
Volta p. 62, 191.
von Hartmann p. 226.
Von Liebig p. 61.
von Ruville p 289, 296.

W.

Weber p. 148.
Weierstrass p. 190.
Weismann p. 81.
Werner p. 24.
Wieger p. 50.
Wilson p. 45.
Winckler p. 53.
Wintrebert p. 79.
Wundt p. 205.
Wurtz p. 62, 191.

Y.

Yver p. 200.

Z.

Zamocois p. 21.
Zeller p. 225.

IMPRIMÉ PAR DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie

41, RUE DU METZ, LILLE (Fait en France). — 5.918

211
B 987
23162

AUTHOR

BUYSSE, PAUL

TITLE

Vers la Croyance

DATE DUE	BORROWER'S NAME
	STORAGE - CBPL

23162